Universitas
BIBLIOTHECA

XX

Bouchenko

LES

ENTRETIENS D'ARISTE ET D'EUGENE.

NOUVELLE EDITION,

Où

LES MOTS DES DEVISES

Ex libris sont expliquez.

Joan. Bapt. Boutoulle

A PARIS,

Chez FLORENTIN DELAULNE, rue Saint-Jacques, à l'Empereur.

M. DCCXXI.

AVEC PRIVILEGE DE SA MAJESTE'.

PQ
1731
.E65E6
1791
Coll. spec.

A MONSEIGNEUR
MONSEIGNEUR
LE MARQUIS DE SEIGNELAY
SECRETAIRE D'ETAT.

MONSEIGNEUR,

Je crains bien que vous ne preniez pas trop de plaisir à lire l'Ouvrage que je vous présente. Un esprit aussi délicat que le vôtre trouve peu de choses qui le satisfassent ; & il faudroit parler comme vous, pour vous entretenir agréablement.

Du moins, MONSEIGNEUR, *si vous n'avez pas sujet d'être fort content de mes Entretiens, j'ose dire que vous devez l'être un peu de moi. Vous sçavez combien je suis touché de votre merite; & que depuis que j'ai l'honneur de vous connoître, j'admire en vous des qualitez qui ne se rencontrent gueres ensemble: un génie propre pour les sciences & pour les affaires; un esprit également vif & solide, une memoire prodigieuse, avec un discernement fort juste; beaucoup de feu, & en même temps beaucoup de discretion, soit qu'il faille parler ou se taire. Je ne dis rien de ce zele ardent que vous avez pour la gloire du Roi & pour le bien de l'Etat: il vous est commun avec tous ceux de votre Maison.*

Ce sont ces qualitez extraordinai-

res, MONSEIGNEUR, *qui ont obligé Sa Majesté à vous donner dans un âge peu avancé une des Charges du Royaume qui demandent le plus de capacité & de prudence. Ce sage Prince a jugé qu'étant aussi éclairé & aussi habile que vous êtes, vous n'aviez pas besoin d'être consommé dans les affaires pour y réussir, & que vos propres lumieres vous pouvoient tenir lieu d'une longue experience. Aussi quelque bonté qu'il ait pour Monseigneur votre Pere, il a considéré votre Personne en vous faisant Secretaire d'Etat. Dans les autres occasions il a récompensé les services que ce fidele Ministre lui a rendus : mais en celle-ci il a eu égard particulierement aux services que vous pouviez vous-même lui rendre.*

Je ne m'étonne pas après cela,

MONSEIGNEUR, *de l'application avec laquelle vous travaillez pour remplir tous les devoirs de votre Charge, ni du ſoin que vous prenez de vous inſtruire tous les jours, de tout ce qui peut vous en rendre plus capable. Que ne doit-on point faire, quand on a à ſoûtenir le jugement du plus grand Monarque du monde?*

Au reſte, MONSEIGNEUR, *en vous demandant audience pour Ariſte & pour Eugene, je n'ai pas deſſein d'obtenir des graces de la Cour, comme la plûpart des gens qui vous approchent : tout ce que je prétens eſt de contribuer quelque choſe à votre divertiſſement dans les heures où vous prenez un peu de relâche, & de*

vous marquer le profond reſpect avec lequel je ſuis ,

MONSEIGNEUR,

Votre tres-humble & tres-obéïſſant ſerviteur. B. J.

TABLE DES ENTRETIENS.

I. ENTRETIEN.

LA MER. page 1

II. ENTRETIEN.

LA LANGUE FRANÇOISE. p. 55

III. ENTRETIEN.

LE SECRET. p. 212

IV. ENTRETIEN.

LE BEL ESPRIT. p. 254

V. ENTRETIEN.

LE JE NE SÇAI QUOI. p. 310

VI. ENTRETIEN.

LES DEVISES. p. 335

LES

LES ENTRETIENS D'ARISTE ET D'EUGENE.

LA MER.

PREMIER ENTRETIEN.

IL y a quelques mois qu'Ariſte & Eugene ſe rencontrerent en Flandres dans une Ville maritime, durant la la plus belle ſaiſon de l'année. Comme la fortune les avoit preſque toû-

jours separez depuis qu'ils sont liez d'amitié, ils furent fort aises de se retrouver après une si longue absence, & d'avoir occasion de jouir un peu à loisir de l'entretien l'un de l'autre. Ils résolurent pour cela de se voir tous les jours ; & afin de le faire avec plus de liberté, ils choisirent pour le lieu de leur entrevûe un endroit commode & agréable au bord de la mer. Car outre qu'en cet endroit le sable est ferme & uni (ce qui rend la promenade aisée), on voit d'un côté une citadelle fort bien bâtie, & de l'autre des dunes d'une figure fort bizarre, qui regnent le long de la côte, & qui représentent dans la perspective quelque chose de semblable à de vieux Palais tombez en ruine.

C'est là qu'Ariste & Eugene eurent quelque temps de ces conversations libres & familieres qu'ont les honnêtes gens, quand ils sont amis ; & qui ne laissent pas d'être quelquefois spirituelles, & même savantes, quoiqu'on ne songe pas à

y avoir de l'esprit, & que l'étude n'y ait point de part.

La premiere fois qu'ils vinrent sur le rivage pour se promener, Eugene s'attacha d'abord à considerer la mer qui étoit alors pleine, & qui n'étoit point trop émûe. Puis tout d'un coup se tournant vers son ami, N'est-ce pas là, mon cher Ariste, lui dit-il, un admirable spectacle? & n'en êtes-vous pas touché comme moi? Il faudroit être aveugle ou stupide, répondit Ariste, pour n'en estre pas charmé; & je trouve cette petite réverie où vous vous estes laissé aller, la plus raisonnable du monde. Il y a long-temps que j'admire la mer, poursuivit-il: je fis dans ma jeunesse un voyage exprès pour la voir, & je ne fus pas moins surpris en la voiant la premiere fois, que vous l'estes. La merveille est, que je l'ai admirée toutes les fois que je l'ai vûe depuis, & que je l'admire encore aujourd'hui comme si je ne l'avois jamais vûe.

A ce que je voi, dit Eugene, vous y trouvez quelque chose de bien merveilleux. Oui sans doute, reprit Ariste. Cette immense étendue d'eaux ; ce flux & ce reflux, le bruit, la couleur, les figures différentes de ces flots qui se poussent régulierement les uns les autres, ont je ne sçai quoi de si surprenant & de si étrange, que je ne sçache rien qui en approche. A force de voir les autres objets, on cesse de les admirer ; on s'y accoutume, on s'y apprivoise, pour parler ainsi. On ne regarde presque plus le soleil que quand il s'eclipse, parce qu'on le voit tous les jours, & qu'après l'avoir une fois vû, on n'y découvre plus rien de nouveau. Il n'en est pas de même de la mer ; elle paroit toujours nouvelle, parce qu'elle n'est jamais en un même état. Tantôt elle est tout-à-fait tranquille, & ses ondes sont si unies, qu'on la prendroit pour une eau dormante : tantôt elle est un peu émûe, comme la voilà maintenant. Il y a des heu-

res qu'elle eſt étrangement agitée. Elle eſt haute en un tems, & baſſe en un autre. Quelquefois elle s'avance, & quelquefois elle ſe retire. Elle change de couleur preſque à tout moment : après une grande agitation elle eſt toute blanche d'écume ; quand le ſoleil ſe leve ou ſe couche, il ſemble qu'elle ſoit toute en feu. Tantôt elle paroit de couleur de pourpre, tantôt elle paroit verte ou bleue. Ces couleurs differentes ſe mêlent quelquefois enſemble, & ce mélange fait une peinture naturelle, que l'art ne peut imiter. Le bruit de ſes flots n'eſt quelquefois qu'un doux murmure, qui invite à réver agréablement : mais c'eſt auſſi quelquefois un mugiſſement épouvantable qu'on ne peut ouir ſans frayeur. Vous ſçavez ce qu'en a dit un de nos Poëtes :

Tantôt l'onde brouillant l'arene ;
Murmure & fremit de courroux ;
En ſe roulant ſur les cailloux
Qu'elle apporte & qu'elle rentraine.

En un mot, il y a tant de variétez dans le même objet, que les yeux ne se lassent jamais de le voir, & que l'esprit y trouve toujours de quoi admirer.

Tout cela est fort bien remarqué, dit Eugene; & je demeure d'accord avec vous, qu'en quelque état que soit la mer, elle est toujours admirable. Mais dites-moi, je vous prie, en quel état elle vous plaît davantage: l'aimez-vous plus dans le calme que dans l'agitation? A vous dire le vrai, répondit Aristhée, je n'ai encore rien décidé là-dessus: mais pour peu que je me demande à moi-même ce que j'en pense, je prendrai mon parti aisément; & sans déliberer davantage, je sens bien déja que la mer me plaît beaucoup plus quand elle est tranquille, que quand elle est agitée.

Je ne suis pas tout-àfait de votre goust, reprit Eugene. Il me semble que la mer n'est jamais si belle que dans sa colere; lorsqu'elle s'enfle, qu'elle s'agite, qu'elle mugit

d'une maniere effroyable, & qu'il ſe fait une eſpece de guerre entre les vents & les flots. Ces vagues qui s'entrechoquent avec tant d'impetuoſité ; ces montagnes d'eau & d'écume, qui s'élevent & qui s'abbaiſſent tout d'un coup ; ce bruit, ce deſordre, ce fracas, tout cela inſpire je ne ſçay quelle horreur accompagnée de plaiſir, & fait un ſpectacle également terrible & agreable :

Bello in ſi bella viſta anco e l'horrore,
Et di mezo la tema eſce il diletto.

Mais dans le calme il n'y a rien qui ne plaiſe, dit Ariſte ; tout y eſt doux, tout y eſt beau. C'eſt une douceur bien fade, repliqua Eugene, que ce calme qui vous plaiſt tant ; & la beauté de la mer en cet eſtat reſſemble tout au plus à celle de ces perſonnes qui n'ont ni vivacité, ni eſprit. Je ne comprens pas, dit Ariſte en ſouriant, qu'un emportement de colere puiſſe donner de la grace. Je pourrois vous ré-

pondre, repartit Eugene, qu'il y a des perſonnes à qui un peu de colere ne ſied pas mal. Mais quoy qu'il en ſoit, je ſouſtiens toûjours que la mer n'eſt jamais plus belle que quand elle eſt irritée : c'eſt alors qu'elle frappe les yeux, & qu'elle ſe fait regarder avec admiration.

Eh quoy, interrompit Ariſte, n'eſt-ce pas un beau ſpectacle que cet élement, quand une profonde paix y regne ſous un ciel ſerain ? Et n'y a-t-il pas beaucoup de plaiſir à promener ſes regards ſur une étendue ſi vaſte & ſi unie ? N'eſt-ce pas encore une choſe tres-agréable, que de voir un navire bien équipé aller pompeuſement ſur les eaux, comme un grand corps qui ſemble ſe mouvoir de ſoy-même ? Mais auſſi, dit Eugene, y a-t-il rien qui touche, & qui divertiſſe même davantage, que de voir un navire ſervir de jouet aux vents & aux vagues ? Vous en parlez bien a votre aiſe,

interrompit Ariſte : ſi vous vous eſtiez rencontré comme moy dans un naufrage, je ſuis ſeur que de l'humeur dont vous eſtes, vous ne trouveriez pas la mer fort belle dans ſa colere ; ou du moins vous en trouveriez le portrait plus beau que l'original. Il faut après tout que vous confeſſiez, pourſuivit-il, qu'il a fallu eſtre bien hardi, pour s'expoſer la premiere fois à un ſi furieux élement. Je l'avoue, dit Eugene, & je ſuis même d'avis, que ſans nous piquer mal à propos de hardieſſe, nous nous contentions de voir de loin les tempêtes. Peut-eſtre que la mer couroucée ſera encore plus belle dans l'éloignement & en perſpective : joint qu'on n'a pas, ce me ſemble, l'eſprit aſſez libre au fort de l'orage, pour bien remarquer ce qu'elle a de beau dans ſa fureur ; & ſi je ne me trompe, on a un peu trop d'affaires, quand on craint à tous momens de perir, pour prendre ce divertiſſement à ſon aiſe.

Comme ils s'entretenoient de la sorte, ils apperçûrent un grand vaisseau qui ne faisoit que de sortir du port, & qui cinqloit à pleines voiles en haute mer. Ils s'arrestèrent quelque tems à le regarder; & lorsqu'il commença à s'éloigner, Ariste reprit aussitôt la parole. Sans cet homme audacieux, qui s'abandonna le premier à la merci des flots, & qui ne craignit ni les tempestes ni les écueils, ni les monstres de la mer; sans cet homme, dis-je, à qui Horace donne un cœur de bronze, on n'auroit pas la commodité de faire de longs voyages en peu de tems, & d'aller aux extrémitez de la terre par des chemins si courts, qu'à la mesurer par là, elle ne paroist pas bien grande. C'est à l'heureuse temerité de cet homme intrepide, que nous sommes redevables des avantages qui nous reviennent du commerce des mers: c'est luy qui par son exemple a encouragé ceux qui l'ont suivi, à aller découvrir

Illi robur & æs triplex
Circa pectus erat qui fragilem truci
Commisit pelago ratem.
Horat. lib. 1, od. 2.

au travers de mille dangers des terres autrefois inconnues : c'eſt par cet art qu'il a inventé, & que les autres ont perfectionné, qu'on a trouvé le ſecret de réunir ce que la nature a ſeparé par des eſpaces infinis. Car la navigation fait aujourd'huy la liaiſon de tous les peuples : les mêmes eaux qui diviſent le monde nouveau de l'ancien, ſervent à la communication de l'un & de l'autre, depuis que l'avarice a rendu les hommes aſſez habiles, pour gouverner un navire parmi les plus horribles tempeſtes ; & aſſez hardis, pour mépriſer tout ce que la mort a d'affreux dans un naufrage.

Pour moy, dit Eugene en riant, quelques biens que la navigation nous apporte, je ne trouve pas fort bon, qu'un homme ait appris aux autres à ſe briſer contre les rochers, à mourir ſans ſepulture, & à chercher une nouvelle eſpece de mort ſur la mer, comme s'il n'y en avoit pas aſſez ſur la terre. Si vous

Satis non fuit homini mori, niſi periret, & inſepultus. *Plin. hiſt. nat. lib. 19. proœm.*

Non est meum, si mugiat Africis Malus procellis, ad miseras preces Decurrere, & votis pacisci, Ne Cypriæ Tyriæque merces Addant avaro divitias mari. *Hor. epod. 2.*

me croyez, continua-t-il, nous ne nous exposerons point à ces dangers-là ; & quoique les coquilles que la mer jette sur le rivage, ne soient pas si précieuses que les perles qu'elle renferme dans son sein, nous nous contenterons de nous promener le long de ses côtes : aussi bien l'estat de notre fortune n'a pas besoin des tresors du nouveau monde ; & apparemment notre interest particulier ne nous fera jamais faire de vœux pour les navires qui viennent des Indes.

Eugene ayant achevé ces paroles, Ariste & luy s'amuserent quelque tems à ramasser des coquilles, ne jugeant pas que le divertissement de Scipion & de Lelius fût indigne d'eux. Ces coquilles qui parent si-bien le bord de la mer, & où l'on voit une varieté infinie de figures & de couleurs, dit Ariste, ne sont-ce pas des productions de la nature fort jolies & fort bizarres ? S'il en faut croire

Concharum genus, & in

l'homme du monde qui a le plus étudié la nature, repliqua Eugene, il n'y a rien où elle se joue ni où elle s'égaye davantage.

iis mira naturæ ludentis varietas. *Plin. hist. nat lib. 9. c. 3 31*

Ne diriez-vous pas, reprit Ariste, que ce sont des ouvrages de l'art, tant elles sont régulierement travaillées ? Je dirois presque avec un Poëte Italien, répondit Eugene, que la nature, pour se divertir, imite quelquefois celuy qui fait toûjours gloire de l'imiter.

Di natura arte par, che per diletto
L'imitatrice sua scherzando imiti.

Mais que dites-vous, poursuivit Ariste, quand vous voyez que la mer apporte ces bagatelles sur le rivage avec tant de pompe & tant de bruit, elle qui cache une infinité de richesses dans ses abîmes ? Je me souviens, dit Eugene, de ces avares qui veulent faire les magnifiques, & qui donnent avec profusion de petites choses ; tandis qu'ils gardent avec beaucoup de soin ce qu'ils ont de plus précieux.

Alors Eugene & Ariste s'estant

assis auprès des dunes pour considerer la mer qui se retiroit doucement, & qui laissoit sur le sable en se retirant la trace & la figure de ses ondes, avec de l'écume, du gravier, & des coquilles ; ils furent quelque tems à réver l'un & l'autre, sans se dire presque rien : & leur conversation auroit peut-être langui plus longtems, si Eugene ne l'eût réveillée en demandant brusquement à son ami quel étoit le sujet de sa réverie.

Peut-on voir ces flots retourner au terme d'où ils sont venus, répondit Ariste, sans songer à la cause d'un si admirable mouvement ? Mais c'est en vain que j'y songe, ajoûta-t-il ; comme je ne suis point philosophe, je n'y comprens rien. Quand vous seriez aussi philosophe qu'Aristote, dit Eugene, vous ne seriez pas plus éclairé que vous êtes. Ne sçavez vous pas ce que disent quelques-uns de ce Génie de la nature, que n'ayant pû comprendre le flux & le reflux après

une méditation profonde, il se précipita dans l'Euripe ; comme pour nous apprendre par sa mort que cette question étoit l'écueil de la Philosophie, & l'abîme où se perd l'esprit humain. On n'a pas laissé de raisonner beaucoup sur le flux & le reflux depuis la mort d'Aristote, repartit Ariste ; & je meurs d'envie de sçavoir ce que les Sçavans en ont dit, quand ce ne seroit que pour m'en divertir : car ils ont coûtume de dire de plaisantes choses sur les matieres qu'ils n'entendent pas. Mais avec toute ma curiosité j'ay bien la mine de ne sçavoir jamais rien de ce qu'ils pensent là dessus, si vous ne m'épargnez la peine de lire leurs livres, en me disant leurs pensées : dites-les moy, je vous prie, & ayez la bonté de m'apprendre tout ce que vous sçavez sur le chapitre du flux & du reflux. En verité, repliqua Eugene, je n'y suis pas si sçavant que vous pensez ; & je ne sçay que vous en dire. Mais puisque

vous le voulez absolument, je vous diray ce que j'en ay lû autrefois. Il me semble que Platon s'est imaginé, qu'il y a de grands gouffres au fond de la mer, & que les eaux qui sortent impetueusement de ces gouffres, & qui y rentrent avec la même impetuosité qu'elles en sortent, produisent le mouvement que nous appellons flux & reflux.

Le fameux Apollonius de Tyane a cru que cela venoit de je ne sçay quels esprits qui soufflent sous l'ocean, & qui ébranlent les flots par leur souffle.

D'autres Philosophes se sont persuadez, que des feux soûterrains faisoient bouillonner la mer, en s'allumant : que ce bouillon se répandoit peu à peu, & cessoit enfin quand ces feux venoient à s'éteindre.

Quelques-uns disent que l'air enfermé au dessous des eaux, pousse la mer, la souleve, l'étend vers ses bords : que la mer, après avoir cedé quelque tems, repousse l'air

avec d'autant plus de violence, qu'elle a souffert plus de contrainte.

Il y en a qui croyent que le fond de la mer étant inégal & plus creux au milieu qu'aux bords, les eaux de tous les rivages se précipitent dans les endroits les plus bas; mais que venant à se rencontrer toutes ensemble, elles se choquent & se chassent les unes les autres, de sorte qu'elles remontent aux lieux d'où elles sont tombées.

Plusieurs pensent que les rivieres qui arrosent la terre, sont la cause du flux & du reflux: comme si en sortant de la mer, elles la faisoient couler avec elles; & qu'en y revenant elles la fissent rebrousser, & se replier sur elle-même.

Si les rivieres font cet effet là, interrompit Ariste, ne pourroit-on pas dire de chaque fleuve ce que le Tasse a dit du Pô, qu'il semble porter la guerre à la mer, au lieu d'y porter un tribut:

—— —— *e pare*
Che guerra porti, e non tributo al mare.

Ouï, repartit Eugene en riant, dans la penſée de ces Philoſophes tous les fleuves, même les moins rapides, ſont des ſeditieux qui troublent le repos de l'ocean ; par le mouvement qu'ils y excitent. Mais pour parler plus ſerieuſement, continua-t-il, & pour vous dire tout ce que je ſçay ſur le flux & ſur le reflux ; quelques Docteurs Arabes l'attribuent à la révolution journaliere du premier mobile, comme ſi le ciel en tournant donnoit le branle aux eaux, auſſi-bien qu'aux aſtres.

Galilée explique ce mouvement de la mer, par celuy qu'il imagine dans la terre. Ce grand Aſtronome prétend, ſi je ne me trompe, qu'à meſure que la terre eſt emportée vers l'orient par un mouvement inégal ; les eaux de la mer, qui ſont contenues dans les concavitez de la terre, ſe retirent vers l'occident, juſques à ce que le même mouvement de la terre venant à ſe rallentir, elles retournent

par leur propre poids au lieu d'où elles sont sorties.

Un Mathematicien de notre tems pense que le flux & reflux vient du balancement que le globe de la terre a sur son axe : comme si la terre s'inclinant deux fois le jour du midi au septentrion, & puis se relevant du septentrion au midi, faisoit aller & revenir les eaux selon la diversité de ces mouvemens.

Ceux qui n'y entendent point de finesse décident la chose par une voye plus courte & plus aisée : ils disent sans tant de façon, que la mer a d'elle-même cette agitation périodique ; ou qu'un Ange n'a point d'autre affaire que de balancer ainsi ses flots.

Les plus fins ont recours aux astres. Les uns veulent que le soleil dilate les eaux par sa chaleur : que les eaux étant dilatées, & demandant un plus grand espace, elles se répandent sur le rivage, & qu'après elles reviennent dans leur lit

par l'inclination naturelle qu'elles ont à se resserrer.

Les autres rapportent tout à la lune, comme à l'astre qui domine sur les corps humides, & qui a une telle sympathie avec la mer, que l'une change régulierement comme l'autre : ce qui a donné lieu à une devise, laquelle a pour corps une mer sous une lune, & pour ame ces paroles,

con sus mudanças me mudo.

Ses changemens me font changer

Ces Philosophes qui s'attachent à la lune, expliquent leur opinion en diverses manieres. Il y en a qui donnent aux influences de cet astre une vertu à peu près semblable à celle de l'aimant : ils disent que la lune attire les eaux à soy par une vertu secrette ; & qu'elle en forme une bosse, qui venant à s'ouvrir, se répand de part & d'autre sur les bords, d'où ces eaux se retirent ensuite, pour se rétablir en leur estat naturel.

Quelques-uns soûtiennent que la lune passant sur la mer, presse

l'air entre ſon globle & cet élément : que l'air preſſé enfonce l'eau, & la fait renfler des deux côtez ; ce qui fait le flux : que l'eau ſe deſenfle, & ſe remet peu à peu en ſa premiere ſituation, à meſure que la lune paſſe ; ce qui fait le reflux.

Mais de tous les Philoſophes les plus plaiſans à mon gré ſur ce ſujet, ſont ceux qui tiennent que ce mouvement eſt une fievre, laquelle a ſes accès, ſes redoublemens & ſes ſymptomes. Ils font de grands raiſonnemens pour établir leur doctrine ; & ils diſent entre autres choſes, que comme la fievre ſe forme par l'amas de quelques humeurs, dont il ſe fait une eſpece de levain, qui aidé d'un agent exterieur, ce ſont leurs termes, s'échauffe peu à peu, ſe pourrit, s'enfle, & corrompt toute la maſſe du ſang ; ainſi le mouvement dont nous parlons s'excite par le moyen des vapeurs que la lune tire du fond de la mer, leſquelles étant élevées ſe cuiſent, ſe pourriſſent, & ſe

fermentent par l'impreſſion de cet aſtre, juſques à ce qu'il s'en faſſe un levain, qui altere & qui gonfle toute la mer.

Au reſte, ils trouvent des convenances admirables entre cette fievre & les nôtres. Ils penſent expliquer fort bien ſuivant leurs principes, d'où vient le friſſonnement & le tremblement des flots : pourquoy l'eau croiſt & décroiſt peu à peu, & à des heures reglées. Ils diſent que la mer ſe purge de tems en tems, comme les malades ont coûtume de faire ; & que tous ſes excrémens ne ſont pas de la nature de l'ambre gris : car ils ajoûtent que près de Meſſine elle ſe décharge reglément de certaines matieres fort puantes, & qu'à Veniſe elle laiſſe après ſon reflux une tres-mauvaiſe odeur. Ils diſent même qu'elle n'eſt pas exempte des ſueurs de la fievre, & que les écumes ſalées qu'elle jette durant ſes grandes tempêtes & ſes grands flux ſont les ſueurs de ſes grands accès.

A ce que je voy, dit Ariſte en riant, ces purgations & ces ſueurs luy ſont aſſez inutiles : car enfin elle eſt toûjours agitée de ſa fievre, & il ne s'en faut rien que je ne la compare à ces fiers animaux que la fievre ne quitte jamais, & dont elle imite ſi bien les rugiſſemens quand elle eſt irritée. Pourquoy ne le feriez-vous pas, répondit Eugene ? Les Pythagoriciens, les Platoniciens, & les Stoïciens qui étoient pour le moins auſſi raiſonnables & auſſi ſages que vous, ont bien cru que la mer étoit un grand animal, qui faiſoit le flux en pouſſant ſon haleine, & le reflux en la retirant Il n'y a rien de mieux imaginé, dit Ariſte ; & c'eſt dommage, ajoûta-t-il, que quelqu'un de ces Philoſophes n'ait vécu juſqu'au ſiecle paſſé : il n'auroit pas eu de peine à rendre raiſon, pourquoy l'an 1550. le flux & le reflux ceſſa un jour entier aux côtes de Flandres, & parut trois fois en neuf heures à l'em-

Sander. lib. 2. de Schism.

bouchûre de la Tamise ; car il n'auroit eu qu'à dire que le premier accident étoit une pâmoison, & le second une toux de cet animal.

Mais si la mer est un animal, continua-t-il, c'est sans difficulté de toutes les bêtes de charge la plus forte ; les chameaux & les éléphans ne sont rien en comparaison d'elle : on luy a vû porter autrefois des villes entieres dans des vaisseaux d'une grandeur prodigieuse, & elle porte tous les jours des navires qui valent presque des villes.

C'est aussi, reprit Eugene, de toutes les bêtes farouches la plus affamée & la plus furieuse ; elle devore non-seulement les hommes & les navires, mais aussi les villes & les Royaumes :

——— *ocean vorace ;*
Ocean, che non pur le merci, e i legni;
Ma intere inghiotte le cittadi, e i regni.

Ce Prince qui fouetta la mer, & qui y fit jetter des chaînes pour la

la réduire ſous ſon obéiſſance, étoit ſans doute de l'opinion de ceux qui en ont fait un animal; & il la regardoit apparemment comme une de ces bêtes feroces, que l'on châtie & que l'on enchaîne, quand on veut les apprivoiſer & les adoucir.

Mais dites-moy, mon cher Ariſte, de tant d'opinions differentes laquelle eſt-ce qui vous plaiſt le plus? A vous parler ſincerement, repartit Ariſte, elles ne me plaiſent gueres toutes. Cela vient peutêtre de ce que n'étant ni Philoſophe, ni Aſtronome, ni Medecin, je n'ay pas l'eſprit de les bien comprendre. Vous avez raiſon, reprit Eugene, de n'en être pas fort content. Les unes ſont évidemment fauſſes; les autres ne ſont pas trop raiſonnables; pas une n'explique tout ce qu'il y a de ſingulier dans le flux & le reflux. Car ceux qui ne font point agir les aſtres, ne peuvent dire pourquoy la mer commence à monter quand la lune ſe

leve ſur notre horizon, ou ſur celuy de nos antipodes : pourquoy le fort du flux, que les Italiens appellent *il vivo dell'aqua*, eſt préciſement quand la lune eſt à ſon midi : pourquoy les marées ſont plus violentes aux nouvelles & aux pleines lunes : pourquoy elles s'augmentent aux ſolſtices & aux équinoxes, & beaucoup plus à l'équinoxe de l'automne qu'à celuy du printems : pourquoy le flux & le reflux ſe fait deux fois en vingt-quatre heures : pourquoy la mer eſt régulierement ſix heures à monter, & ſix heures à deſcendre : & pourquoy enfin elle retarde preſque d'une heure tous les jours.

Mais auſſi les opinions qui attribuent tout aux aſtres, n'expliquent pas toutes les inégalitez de ce mouvement : d'où vient par éxemple qu'il n'y a point de flux & de reflux dans toute la côte d'Italie, ni preſque dans toute la mer mediterranée, excepté à Veniſe ; qu'il n'y en a point dans la mer

Baltique, ni dans la côte ſeptentrionale de la mer Pacifique, quoyqu'il ſoit aſſez grand dans les côtes meridionales de cette mer : d'où vient que ſous la zone torride il eſt fort remarquable en quelques lieux, comme dans toute la mer rouge ; & preſque inſenſible en d'autres, comme dans le Golphe du Mexique, à l'Iſle de Saint Thomas, & aux Moluques : pourquoy dans la Nouvelle France, & à la côte de Bordeaux, la mer monte en cinq heures, & deſcend en ſept : pourquoy dans la Guinée d'Afrique le flux dure quatre heures, & le reflux huit : pourquoy l'un & l'autre ne dure chacun que deux heures aux rivages de Cambaya : pourquoy dans une certaine mer des Indes l'eau eſt quinze jours à monter, & quinze jours à deſcendre : pourquoy vers le pole arctique le flux & le reflux ſe fait réglément deux fois le jour, ſans qu'il ſe faſſe jamais la nuit : pourquoy il ne ſe fait que la nuit dans

la mer Perſique, & qu'il ne ſe fait que le jour dans la mer Indienne.

Ils ne peuvent encore rendre raiſon, d'où vient que dans les ports de Cambaya, les grands flux ne ſont qu'à la pleine lune; & qu'aux ports du Royaume de Calecut, qui n'en eſt pas fort éloigné, ils n'arrivent qu'à la nouvelle lune; d'où vient que dans la mer Adriatique les marées ſont plus fortes en hyver qu'en eſté, & plus foibles la nuit que le jour: pourquoy en quelques endroits, comme à Dieppe, les grandes marées ſont deux ou trois jours après les nouvelles & les pleines lunes: pourquoy les marées croiſſent à la nouvelle lune, lorſque cet aſtre a le moins de force, & qu'elles diminuent quand il commence à ſe fortifier: enfin, pourquoy le flux ſe fait auſſi réglément à nos rivages, quand la lune eſt ſous notre horizon, que quand elle eſt ſur nos têtes, & qu'elle bat à plomb ſur la mer.

Ces bizarreries du flux & du re-

flux si j'ose parler de la sorte, sont encore plus étranges que celles de la lune ; & je ne voy pas que cet astre tout changeant qu'il est, puisse être la cause de tant de diverses agitations. En voicy d'autres qui ne sont pas moins irrégulieres, ni moins surprenantes.

En de certains ports tres-éloignez les uns des autres, & situez sous des climats differens, le flux de chaque jour est le même ; & dans quelques ports voisins il est inégal. Ainsi par exemple, l'eau est encore haute à Amsterdam, quand elle baisse aux côtes de Frise.

En quelques lieux la mer s'enfle jusques à la hauteur de quatre-vingts coudées, comme on voit aux ports de Bretagne ; en d'autres endroits elle s'éleve à peine d'un pied, ou d'un demi-pied, comme à Marseille, à Ancone, & aux Isles de l'Amerique.

Le flux & le reflux ne se fait pas peu à peu par tout : il y a des côtes où la mer vient avec tant de

précipitation & tant de violence ; qu'elle couvre en un instant tout le rivage ; & d'où elle se retire si vîte, qu'elle semble disparoître tout d'un coup. Il y en a aussi où le reflux se fait avec beaucoup de vîtesse, quoique le flux s'y fasse tres-lentement.

En quelques rivages les eaux s'étendent sur la terre plus qu'en d'autres. Dans la plupart des côtes de Flandres, la mer se répand jusques à neuf mille pas : en Angleterre elle fait remonter la Tamise jusques à cinquante mille pas. A Cambaya elle occupe environ trente lieues : elle n'en occupe que deux proche la ville de Panama. Dans l'Amerique, elle repousse la riviere des Amazones jusques à cent lieues ; elle repousse encore plus loin le fleuve de Saint-Laurens dans le Canada : quoique ces deux rivieres soient plus larges dans leur embouchure, que n'est la mer mediterranée en quelques endroits.

Tout cela est fort bizarre, comme

vous voyez ; & pour bien démêler un mouvement si régulier & si irrégulier tout ensemble, il faudroit trouver une cause qui en expliquât tous les accidens & toute l'histoire. C'est ce que les Philosophes n'ont point encore fait, & ce qu'ils ne feront jamais.

Après tout, je leur pardonne, dit Ariste, de n'être pas plus éclairez dans une matiere aussi obscure que celle-là. Et moy, reprit Eugene, je ne leur pardonne pas, de vouloir connoître ce que Dieu veut qu'ils ignorent. Il y a des mysteres dans la nature comme dans la grace, incomprehensibles à l'esprit humain : la sagesse ne consiste pas à en avoir l'intelligence, mais à sçavoir que les plus intelligens ne sont pas capables de les comprendre. Ainsi le meilleur parti pour nous est de confesser notre ignorance, & d'adorer humblement la sagesse de Dieu, qui a voulu que ce secret fût caché aux hommes.

At mihi semper, Tu quæcunque moves tam crebros causa meatus, Ut superi voluere, late. *Lucan. l. 1.*

Vous le prenez bien, répondit Ariſte, & aſſurément nous ne ſçaurions mieux faire vous & moy, que d'entrer dans les penſées d'un grand Prophete, en nous écriant avec luy à la vûe de cet élément : *Les élevations de la mer ſont admirables. Le Seigneur eſt admirable dans les eaux.* On peut ſans doute y admirer Dieu comme dans ſa parfaite image, dit Eugene : car enfin la mer repreſente non ſeulement ſa grandeur, ſon immenſité, les abymes de ſa providence & de ſa ſageſſe ; mais encore ſa miſericorde & ſa juſtice, la pureté & la plénitude de ſon être. C'eſt ce qu'un de mes amis a exprimé aſſez heureuſement en ces vers :

Mirabiles elationes maris, mirabilis in altis Dominus. *Pſal.* 92.

Son calme nous fait voir un Dieu
plein de douceur ;
Sa colere, d'un Dieu le courroux
formidable ;
Et ſon affreuſe profondeur,
Des deſſeins éternels l'abîme impenetrable.

Comme Dieu, dans son sein, parmi
ses flots d'azur
Elle ne souffre rien d'impur:
Immense comme luy, toûjours plei-
ne & feconde
Elle donne toûjours sans jamais
s'épuiser;
Et sans jamais se diviser,
Elle répand par tout les tresors de
son onde.

Mais ne remarquez-vous pas, poursuivit Ariste, que la mer a plusieurs faces; & que si d'un côté elle est l'image de Dieu, de l'autre elle est l'image du monde, & de la vanité des choses humaines. Ces calmes & ces tempêtes qui se succédene à toute heure; ces flots qui se poussent & qui se choquent sans cesse; ces vents favorables, & ces vents contraires; ces navigations heureuses, & ces naufrages qui se font souvent jusques dans le port; tout cela n'est-il pas une fidelle peinture de ce qui se passe dans la vie? Y a-t-il une mer plus inconstante que la cour des Princes?

Y en a-t-il même une plus perilleuse ? De quelque côté qu'on se tourne, ce ne sont qu'écueils d'autant plus dangereux qu'ils sont couverts. Le vent le plus favorable est quelquefois le plus contraire ; & si nous en croyons un saint Pere qui regardoit le monde comme nous, dans le rapport qu'il a avec la mer, il en faut tout craindre, jusqu'à la bonace. *Ne vous y fiez point*, dit-il, *ne soyez point en asseurance. Quoique cette mer soit plus tranquille & plus unie que l'eau d'un étang ; quoiqu'il n'y souffle qu'un doux zephir, il y a des montagnes cachées sous une surface si égale. L'ennemi, le peril est au dedans ; ce grand calme est une tempête.* Et de là vient aussi, poursuivit Ariste, que ceux qui se fient à ces belles apparences sont toûjours trompez.

Nolite credere, nolite esse securi. Licet in modum stagni fusum æquor arrideat ; licet vix summa jacentis elementi terga spiritu crispentur : magnos hic cápus montes habet. Intus incluſum est periculum ; intus est hostis. Tranquillitas ista, tempestas est. S. Hier. Ep. ad Heliodor.

Misero nochiero
Ch'al luzinghiero
Venticel presta fede.
L'abandonato pino
Al fin affonda

Dentro aquell' onda,
Onde ſcherzò il matino.

Puiſque le monde eſt une mer, dit Eugene, je ne m'étonne pas que tous les plaiſirs qu'on y goûte ſoient détrempez d'amertume, & que les biens qu'on y poſſede ſoient de la nature de ces eaux ſalées, qui allument la ſoif au lieu de l'éteindre.

Ce qui m'étonne, dit Ariſte, c'eſt que la plûpart des hommes trouvent de la douceur dans cette amertume, & qu'ils boivent l'eau de la mer comme du lait, pour uſer d'un mot de l'Ecriture ſainte. Mais puiſque nous voila ſur la morale, continua-t-il, quel moyen de voir qu'un peu de ſable dompte toute la fureur de la mer, ſans nous faire des reproches à nous-mêmes du déreglement de nos paſſions, que rien ne peut vaincre ?

Inundationem maris quaſi lac ſugent *Deuter.* 33.

Il eſt vray, reprit Eugene, que cette obéiſſance de la mer a quelque choſe d'étonnant : car on di-

roit que quand elle eſt courroucée ; elle va inonder toute la terre ; cependant elle s'arreſte tout court à ſon rivage, & ces montagnes d'eau qui menacent le monde d'un ſecond deluge, ſe briſent à un grain de ſable. Un Pere Grec a dit, ce me ſemble, que quelque furieuſe que ſoit la mer en approchant de ſes bords, elle y voit écrit un ordre de Dieu qui luy défend de paſſer outre ; & qu'alors elle ſe retire par reſpect en courbant ſes flots, comme pour adorer le Seigneur, qui luy a marqué des bornes.

S. Baſil. Seleuc. orat. 1.

Cet ordre de Dieu, dit Ariſte, eſt conçû en des termes bien précis dans les ſaintes Ecritures : *Vous viendrez juſqu'icy, & vous n'irez pas plus avant.* Cuy, reprit Eugene ; & ces paroles ſont ſi bien marquées ſur le rivage, que rien ne les ſçauroit effacer : ce que Dieu écrit ſur la pouſſiere eſt immuable ; ce que les hommes écrivent ſur le marbre & ſur le bronze, ne l'eſt pas. Le tems qui conſume tout,

Uſque huc venies, & non procedes amplius. Job 38. 11

qui ruine peu à peu les arcs de triomphe, les obeliſques & les mauſolées, abolit tous les jours les noms & les titres qui ſont gravez ſur ces magnifiques monumens.

La mer & ſon ſable, interrompit Ariſte, me font ſouvenir d'une aſſez jolie avanture. Une femme ſe promenant un jour au bord de la mer, écrivit avec ſon doigt ces mots ſur le ſable :

Antes muerta que mudada.

Celuy pour qui ces paroles étoient écrites, vint un peu après. Ayant reconnu la main de la perſonne qu'il aimoit, il fut d'abord fort touché de voir des marques de ſa fidelité & de ſa conſtance. Mais comme il prenoit plaiſir à relire ces paroles, un flot de la mer les couvrit, & les effaça en même tems. Cela le fit rentrer en luy même ; & quelque violente que fût ſa paſſion, il reconnut ſur le champ qu'il n'étoit pas trop ſage d'ajoûter foy à des cho-

ſes dites par une femme, & écrites ſur du ſable.

Georges de Monte-Major.

Mirà el amor lo que ordena,
Que os viene a haZer creer,
Coſas dichas por muger,
Y eſcritas en el arena.

Mais pour revenir à ce que je vous diſois du monde & de ſes plaiſirs, reprit Eugene : ſi nous en croyons les naturaliſtes, l'eau de la mer eſt douce au fond, & ſalée ſeulement au deſſus. Au contraire, les douceurs du monde ne ſont que ſuperficielles ; pour peu qu'on entre dans le fond des choſes humaines, on n'y trouve que des amertumes, & on s'en dégoûte bientôt.

Ariſtot. ſect. 23. Problem. queſt. 30. & 31.

Je comprens aſſez, dit Ariſte, pourquoy les plaiſirs du monde ſont pleins d'amertume ; mais je ne comprens pas pourquoy les eaux de l'Ocean ſont ameres. C'eſt auſſi une choſe aſſez difficile à comprendre, repliqua Eugene, & les ſçavans y ſont à peu près auſſi empêchez qu'au flux & au reflux :

ils se sauvent par où ils peuvent. Les uns disent que certaines montagnes de sel qui sont sous la mer rendent l'eau salée. Les autres soûtiennent que cette salure est un effet des exhalaisons seches & brûlées que le soleil éleve de la terre, & que les vents portent dans la mer : & de là vient, disent-ils, que la mer est plus salée en sa surface, que dans son fond. Quelques-uns ajoûtent, que le soleil tire continuellement des eaux ce qu'elles ont de plus subtil, & que ce qui reste de grossier étant cuit par sa chaleur, contracte peu à peu la salure. Il y en a qui croyent que la mer est naturellement salée, que Dieu luy a communiqué cette qualité dès le commencement du monde : non seulement pour empêcher qu'elle ne vinst à se corrompre avec le tems ; mais aussi afin que ses eaux étant plus pesantes & plus fortes, elle pût porter de plus grands fardeaux. Toutes ces raisons ne sont pas fort convaincan-

res comme vous voyez : & il reſte toûjours à ſçavoir pourquoy le mouvement ſeul, qui empêche l'eau des rivieres de ſe corrompre, ne ſuffit pas pour préſerver de corruption celle de la mer ; pourquoy le ſoleil ne produit pas le même effet dans les rivieres que dans l'ocean ; pourquoy tant de rivieres & tant de pluyes ne l'adouciſſent point ; & pourquoy enfin tout ce qui naît dans la mer ne ſe ſent point de ſon amertume.

Ce ſont des ſecrets qu'il faut adorer, & qu'il ne faut point approfondir. Diſons-le encore une fois ; c'eſt proprement dans la mer que Dieu eſt admirable & incomprehenſible. C'eſt-là auſſi, pourſuivit Ariſte, qu'il prend plaiſir à faire paroître ſes merveilles, & ſes chef-d'œuvres. Il ſemble que ce vaſte élément ſoit le théatre de la puiſſance divine : non ſeulement parce qu'on y voit tout ce qui ſe rencontre ailleurs, mais encore parce que les choſes qui y naiſſent

Mirabilia ejus in profundo, *Pſalm.* 106.

sont plus parfaites que celles que la nature produit en tous les autres endroits du monde.

Je sçay bien, dit Eugene, que pour ce qui regarde les animaux, il y en a dans la mer de toutes les especes qui sont sur la terre : car il y a des chiens, des loups, des sangliers, des renards, des bœufs, des chevaux, des lions même, des licornes, des éléphans, & des singes. Ce qui me paroît plus étrange, c'est que les bêtes qui sont affreuses & cruelles sur la terre, sont belles & douces dans la mer ; & qu'outre toutes ces especes d'animaux, la mer en a une infinité de particulieres, dont la plusparт nous sont inconnues.

Leo terribilis in terris, dulcis in fluctibus. Rana horrens in paludibus, decora in aquis. *S. Ambros. Hexam. c. 2.*

Je sçais encore qu'il y a des oiseaux de toutes les façons, jusqu'à des aigles & à des phenix. Mais sçavez vous bien, dit Ariste, qu'il y a des poissons qui volent ; & qu'un entre autres s'appelle *le poisson volant* ? Que ce poisson-oiseau ne se peut servir de ses aîles si el-

Oviedo hist. de las Indias lib. 3. c. 5.

les ne ſont mouillées, & qu'il retombe dans l'eau dès qu'elles ſont ſeches ? Sçavez-vous que la mer a ſes étoilles, comme le ciel a les ſiennes ; & que les étoilles marines ſont non ſeulement vivantes & animées, mais encore ſi chaudes de leur nature, qu'elles conſument tout ce qu'elles touchent ? Sçavez-vous enfin qu'il naît toutes ſortes d'herbes & de plantes dans l'ocean ; qu'il y a des mers ſemées de tant de fleurs, que les navires n'y peuvent paſſer ; qu'en quelques endroits on trouve des jardins, des vergers, des foreſts, & des prairies ſous les eaux ? Il ne reſte plus qu'à y trouver des villes & des peuples, ajoûta Eugene en riant. Pour des villes, reprit Ariſte, il ne ſeroit pas difficile de vous y en faire voir : on pourroit du moins vous montrer les reſtes des villes inondées & englouties par la mer. Car Dieu luy a permis quelquefois de paſſer ſes bornes, & de faire des courſes ſur la terre, pour punir les crimes

Ariſtot. hiſt. animal. l.b. 5. c. 15.

Plin. lib. 13. c. 15.

Oviedo hiſt. de las Ind. lib. 2. c. 5.

Maiol. dier. Canic. Collo. 10.

des hommes, comme il arriva autrefois dans la Frise & dans la Hollande. On auroit à la verité un peu plus de peine à trouver des peuples dans la mer, si ce n'est que les hommes marins & les femmes marines, dont les histoires font mention, ne soient les peuples qui habitent ces villes dont nous parlons. *Maiol. ibid.*

Mais pour ne nous point arrêter à des choses fabuleuses ou incertaines, & pour nous en tenir aux veritables peuples de la mer, il faut avouer que les poissons ont quelque chose de bien merveilleux. Outre qu'ils sont en plus grand nombre sans comparaison que les animaux de la terre, ils les surpassent infiniment en toutes sortes de qualitez. Les viandes les plus savoureuses & les plus exquises n'ont pas le goût ni la délicatesse de certains poissons. Il y en a un qui porte le nom de fleur, & qui a l'odeur aussi-bien que la beauté des fleurs les plus agréables. La gran- *S. Ambr. Hexam. lib. 5. c. 2. de Thymallo.*

deur des éléphans n'approche pas de celle des baleines, & des autres monstres de l'Ocean. Les plus forts lions n'ont pas la force d'un des plus petits poissons de la mer, qui arrestent les navires. Les cancres marins, qui semblent les plus stupides des poissons, ont une adresse merveilleuse à surprendre les meres-perles quand elles s'entrouvrent pour recevoir la rosée du ciel. Où trouvera-t-on un animal terrestre aussi industrieux que cette Sirene qui parut en Hollande sur la fin du siecle passé, & qui apprit en peu de tems à filer ? Car les Sirenes ne sont pas de pures fables : on en a vû en divers payis, & une des plus fameuses est celle que Philippe Archiduc d'Autriche amena à Gennes l'an 1548.

Corn. à Lapide in Isai. 13. 22. Sirenes in delubris voluptatis.

Gesner. hist. animal. lib. 4. de Sirenibus.

Les dauphins sont plus agiles & plus vîtes que les oiseaux : ils ne s'arrestent jamais, non pas même quand ils dorment, ce qui a fait dire à un Poëte Italien,

E dormendo riposo ancor non have;

Et ce qui a fondé auſſi pluſieurs deviſes, dont l'une a pour Ame,

In motu quietem.

Le repos dans le mouvement.

Quelque tendre que ſoit l'amitié de toutes les bêtes pour leurs petits, elle n'égale point celle que le dauphin a pour les ſiens : il les nourrit de ſon lait, & il les porte ſur ſon dos ; il les reçoit dans ſa bouche, & il les enferme dans ſon ventre, quand ils ſont pourſuivis par les pêcheurs. On dit même que quand ils ſont pris, il les ſuit par tout, & qu'il ne leur ſurvit pas long-tems Les dauphins s'entraiment les uns les autres ; juſques-là qu'un dauphin ayant été pris un jour & amené ſur le rivage, d'autres dauphins accoururent en foule à ſon ſecours, & remenerent le priſonnier en triomphe après avoir mis les pêcheurs en fuite. Ils aiment naturellement les hommes. Ils ſont touchez de la beauté. Ils ſe plaiſent à la muſique, & il ne faut point d'autre appaſt pour les prendre qu'une belle

Ariſtot. hiſt. anim. lib. 9. c. 48.

voix. Je n'aurois jamais fait, si je voulois vous dire tout ce qui regarde les dauphins, & ce qu'il y a de singulier dans chaque poisson. Ce sont de ces sujets qui menent trop loin, & dont on ne sçauroit sortir, pour peu qu'on y entre. Aussi-bien, dit Eugene, ce ne sont pas là les plus grandes richesses de la mer. Les perles toutes petites qu'elles sont, valent encore mieux que les baleines & que les dauphins.

Elles ne vaudroient pas tant, repartit Ariste, si le luxe & l'opinion n'en relevoient tous les jours le prix. On les estime beaucoup, parce qu'elles viennent d'un autre monde, & qu'elles coûtent souvent la vie à ceux qui les pêchent. Elles ont dans elles-mêmes, dit Eugene, ce qui les fait estimer. Se peut-il rien voir de plus riche & de plus beau que de grosses perles, fort rondes, fort blanches & fort polies? Ce sont, à les bien définir, des chef-d'œuvres de la nature, où

l'art n'a rien à ajoûter. Les pierres précieuſes ſont toutes brutes, quand on les tire de leurs rochers; & elles n'ont leur luſtre que de l'induſtrie des hommes. La nature ne fait que les ébaucher; il faut que l'art les acheve en les poliſſant. Mais pour les perles, elles naiſſent avec cette eau nette & éclatante qui les fait tant eſtimer. On les trouve toutes polies dans les abîmes de la mer; & la nature y met la derniere main, avant qu'on les arrache de leurs nacres.

Il me ſemble, dit Ariſte, que la dureté fait une partie de leur prix: cependant, ſi nous en croyons de bons Auteurs, elles ſont molles dans leurs nacres, & elles ne durciſſent que quand elles ſentent l'air. *Solin. c. 55.* A la verité, repliqua Eugene, elles ne ſont pas dures dans le moment qu'elles ſe forment; elles ne le deviennent qu'avec le tems, & il ſe peut faire que l'air contribue quelque choſe à leur dureté. C'eſt peutêtre pour cela que les con-

ques où elles sont enfermées, s'élevent quelquefois au dessus de l'eau, & entrouvrent leurs écailles.

Plin. hist. nat. lib. 32. c. 2.

Quoy qu'il en soit, ajoûta-t-il, si les perles ne sont dures qu'après avoir été exposées à l'air, elles ont cela de commun avec le coral. Car vous sçavez que le coral est une plante fort tendre tandis qu'il demeure dans l'eau, & qu'il ne se change en pierre que quand il en est dehors. Cette proprieté, dit Ariste, pour être connue de tout le monde, n'en est pas moins merveilleuse. L'experience nous fait voir tous les jours que plusieurs choses qui naissent à l'air, comme du bois, des herbes & des champignons, se petrifient dans les eaux; mais nous ne voyons que le coral qui étant né dans les eaux se petrifie à l'air.

Ce qui me paroît encore assez bizarre, continua Eugene, c'est qu'il ne devient rouge que quand il a été tiré du fond de la mer: il prend alors cette teinture de sang

qui

qui luy eſt naturelle, & en quoy conſiſte ſa principale beauté.

Il y a du coral qui n'eſt point rouge, dit Ariſte ; on en voit de blanc, de noir, de vert, de jaune, de cendré, & d'une certaine eſpece où toutes ces couleurs ſont meſlées enſemble : on en rencontre même quelquefois des branches dont une ſeule a trois couleurs diſtinctes l'une de l'autre.

A ce que je voy, dit Eugene, la nature s'égaye & ſe joue dans la production du coral, auſſi-bien que dans celle des coquilles. Oui ſans doute, reprit Ariſte : & de là vient que les diverſes ſortes de coral ne ſervent pas moins à orner les cabinets des curieux, que les differentes eſpeces de coquillage. J'ay vû un collier de l'Ordre du Saint-Eſprit fait d'une ſeule piece de coral. Il n'y a rien de mieux travaillé, ni de plus rare ; & les connoiſſeurs admirent cet ouvrage comme un chef-d'œuvre de la nature & de l'art tout enſemble.

Plin. hist. nat. lib. 32. c. 2.

Les Indiens, poursuivit Eugene, estiment le coral autant que les perles, & le comptent entre les pierres précieuses : leurs femmes en font des colliers dont elles se parent dans les réjouissances publiques : & comme le guy de chêne étoit sacré parmi nos Druides, les grains de coral ont quelque chose de divin parmi les sages des Indes ; selon eux, c'est assez de porter ces grains pour être préservé de tout malheur. Si vous en croyez les historiens de la nature, dit Ariste, le coral défend les maisons de la foudre, & en écarte les mauvais genies : il dissipe les enchantemens & les sortileges. Il arrête du moins le sang, reprit Eugene, & sa cendre bûe avec de l'eau est un remede souverain contre plusieurs maladies : elle fortifie les yeux : elle rejouit le cœur & la tête : elle guérit les piqueures de l'aspic & du scorpion : elle chasse la fievre, l'épilepsie, & la peste.

Les perles mises en poudre ont à peu près la même vertu, dit A-

riſte : mais de toutes les productions de la mer, la plus ſalutaire eſt l'ambre-gris. Il rajeunit les vieillards, & il rend preſque la vie aux morts. Cependant ce n'eſt que l'écume & la bave de la mer courroucée. On ne ſçait pas trop ce que c'eſt, interrompit Eugene, & on ne le connoît gueres que par les effets qu'il produit.

Excrementa ſuo, & noſtro miracula mundo. *Garaſſ. de Ambarc.*

Les uns diſent que c'eſt une eſpece de truſe ou de champignon marin, que la tempête arrache du fond de la mer, & qu'elle pouſſe au rivage : car l'ambre-gris ne s'y trouve qu'après une grande agitation des flots ; & c'eſt un preſent que la mer ne fait aux hommes que dans ſa colere.

Les autres penſent que c'eſt un ſouffre, qui de quelques fontaines où il ſe forme, coule dans la mer, s'y durcit, & y prend cette odeur & cette vertu qui le rendent ſi précieux.

Il y en a qui ſe perſuadent que c'eſt quelque choſe de la baleine,

par la raiſon que l'ambre-gris s'appelle baleine dans les Royaumes de Maroc & de Fez ; qu'il y en a en abondance ſur ces côtes de l'Afrique, quand les baleines y ſont jettées par la violence des tempêtes.

Quelques-uns enfin s'imaginent que l'ambre-gris eſt la cire & le miel que les mouches font dans le creux des rochers qui ſont au bord de la mer des Indes : ils diſent que ces ruches étant cuites par la chaleur du ſoleil, ſe détachent par leur propre poids, & qu'elles tombent dans la mer, qui par ſon agitation & par ſon ſel les purifie & les acheve : ils ſoûtiennent même qu'une groſſe piece d'ambre encore imparfaite ayant été rompue, on avoit trouvé dans le milieu de ſa ſubſtance, le rayon de cire & de miel enſemble ; & que quand on a fait la diſſolution de l'ambre gris avec de l'eſprit de vin paſſé ſur la terre, il reſte à la fin une matiere toute ſemblable au miel. Vous en croirez tout ce qu'il vous plaira. Pour moy,

Journal des Voyages de M. de Monconys. 2 partie.

il m'importe peu que l'ambre-gris soit un champignon, une ruche à miel, ou quelque autre chose.

De quelque nature que soient toutes ces riches productions de l'ocean, dit Aristе, il faut avouer qu'elles causent mille maux parmi les hommes : elles sont la matiere de la vanité, de la délicatesse, & de la corruption des mœurs ; de sorte qu'au sentiment d'un Philosophe fort éclairé, il n'y a rien au monde de plus pernicieux que la mer.

Populatio morum atque luxuria non aliunde major quã è concharum genere. *Plin. hist. nat. lib. 9. cap. 34.* Ex tota rerum natura damnosissimum mare est; tot modis, tot mensis, tot piscium saporibus, quibus pretia capientiũ periculo fiunt. *Ibid.*

Elle est d'elle même tres-utile, repliqua Eugene ; & les choses qu'elle produit ne deviennent pernicieuses que par le mauvais usage que nous en faisons. Le Créateur l'a rendue feconde pour l'utilité de tous les peuples ; & il a voulu qu'elle eût plusieurs bras & plusieurs golphes, afin que s'entremeslant dans les terres fermes, elle nous apportât ses richesses jusques dans nos villes. C'est notre faute si nous abusons des biens qu'elle nous fait.

Après ces paroles, Ariſte & Eugene ſe leverent ; & voyant la mer retirée, ils tournerent leurs pas vers le port, dans le deſſein d'y voir un vaiſſeau nouvellement arrivé des Indes. En achevant leur promenade, ils s'entretinrent des lieux où l'on trouve l'ambre-gris, où l'on pêche les perles & le coral. Ils parlerent des iſles que la providence conſerve au milieu de ces vaſtes & profonds abîmes, pour la commodité des voyageurs. Ils parlerent auſſi de l'ocean & de la mer mediterranée ; des noms differens qu'on donne à l'un & à l'autre ſelon la diverſité de leurs côtes ou de leurs eaux. Ils n'oublierent pas la mer Glaciale ; la mer Rouge, la mer Morte ; la mer Pacifique ; & après avoir dit de tout cela ce qu'on a acoûtumé d'en dire, ils conclurent qu'il n'y avoit rien de plus admirable dans la mer que la mer même.

LA LANGUE FRANCOISE.

5

II. ENTRETIEN.

ARISTE & Eugene se trouverent si bien de leur premiere conversation, qu'ils retournerent dès le lendemain au bord de la mer. Après qu'ils se furent un peu écartez d'une compagnie que le beau tems avoit attirée à la promenade, & qui étoit composée des plus honnêtes gens de la ville : Si nous sçavions bien la langue du payis, dit Ariste, nous ne serions pas si solitaires que nous sommes. Un ami de votre sorte, repliqua Eugene, vaut toutes les compagnies du monde ; & pour moy depuis que nous sommes ensemble, je ne me suis point encore aviſé de faire réflexion sur la langue du payis, ni sur notre solitude.

Ce que vous dites eſt fort obligeant, repartit Ariſte : mais après tout, ajoûta-t-il, c'eſt une choſe aſſez facheuſe que de ne ſçavoir point la langue d'un payis où l'on doit vivre quelque tems. Car outre qu'on ne peut entrer dans les ſociétez agréables, ni être d'aucune partie de divertiſſement, on ſe trouve à toute heure dans d'étranges embarras, faute de ſe faire bien entendre, & d'entendre bien les autres. Les truchemens, dit Eugene, peuvent nous ſervir en ces rencontres. Ne me parlez point de truchemens, répondit Ariſte ; ils ne ſont pas d'un ſi grand ſecours que vous penſez : la pluſpart de ces truchemens de profeſſion ne ſçavent preſque pas la langue des étrangers auſquels ils ſervent d'interpretes : c'eſt pitié de voir comme ils alterent, & comme ils eſtropient, ſi j'oſe par'er ainſi, les choſes qu'ils veulent faire entendre, & qu'ils n'entendent pas quelquefois eux-mêmes. De plus, c'eſt, ce me ſem-

ble, une grande ſujettion, que de ne parler jamais que par la bouche d'autruy ; car ſi vous perdez un moment vôtre interprete, il vaudroit autant que vous devinſſiez tout d'un coup ſourd & muet. Enfin, pour moy, comme je ſuis toûjours dans le deſſein de voyager, ſi j'avois quelque choſe à demander à Dieu pour la commodité de la vie, je croy que je luy demanderois le don des langues, ou du moins un peu de genie de ce Poſtel ſi renommé au ſiecle paſſé par la connoiſſance des langues, & qui ſe vanta un jour en preſence de Charles I X. de pouvoir aller ſans truchement juſqu'au bout du monde.

Toutes vos raiſons, dit Eugene, ne me donneront pas l'envie d'apprendre le Flamand : je laiſſe à vôtre Docteur ces connoiſſances infinies, qui l'ont fait paſſer de ſon tems pour un prodige. Je craindrois, pourſuivit-il en riant, que ſi je venois à parler tant de ſor-

tes de langues, on ne me prit dans le monde pour un poſſedé. Au moins vous ſeriez bien-aiſe, dit Ariſte, que toutes les langues fuſſent réduites à une ſeule, & que tous les peuples s'entendiſſent comme nous nous entendons, & comme ils s'entendoient autrefois. Je n'en ſerois pas faché, repliqua Eugene, pourveu que nôtre langue fût cette langue univerſelle, & que toute la terre parlât François. Vous avez raiſon de prendre ce parti-là, répondit Ariſte : car parlant auſſi bien que vous faites, vous perdriez trop, ſi l'on ne parloit plus qu'Allemand ou bas Breton. Mais vous n'avez rien à craindre de ce côté-là, ajoûta-t-il ; vous devez plûtôt eſperer que vos ſouhaits ſeront un jour accomplis. On parle déja François dans toutes les Cours de l'Europe. Tous les Etrangers qui ont de l'eſprit, ſe piquent de ſçavoir le François : ceux qui haïſſent le plus nôtre nation, aiment nôtre langue : dans le payis où nous

ſommes, les perſonnes de qualité en font une étude particuliere, juſqu'à negliger tout à-fait leur langue naturelle, & à ſe faire honneur de ne l'avoir jamais appriſe. Les dames de Bruxelles ne ſont pas moins curieuſes de nos livres que de nos modes : le peuple même, tout peuple qu'il eſt, eſt en cela du goût des honnêtes gens ; il apprend notre langue preſque auſſitôt que la ſienne, comme par un inſtinct ſecret qui l'avertit malgré luy qu'il doit un jour obéir au Roy de France comme à ſon maître legitime.

C'eſt une choſe fort glorieuſe à notre nation, dit Eugene, que la langue Françoiſe ſoit en vogue dans la capitale des Payis-bas, avant que la domination Françoiſe y ſoit établie. La langue Latine a ſuivi les conquêtes des Romains ; mais je ne vois pas qu'elle les ait jamais précedez. Les nations que ces conquerans avoient vaincues, apprenoient le Latin malgré elles ; au lieu

que les peuples qui ne ſont pas encore ſoumis à la France, apprennent volontairement le François. La gloire du Roy y contribue peut-être autant que celle de ſes prédeceſſeurs. Les langues ſuivent d'ordinaire la fortune & la réputation des Princes. Les heureux ſuccès de Charles-Quint firent que de ſon tems les beaux eſprits d'Italie apprirent l'Eſpagnol ; & les grandes qualitez de François I. rendirent célebre la langue Françoiſe, lorſqu'elle étoit encore à demi barbare. Que doit faire preſentement pour une langue polie & parfaite la grandeur d'un Monarque comme le nôtre, qui réunit en ſa perſonne le bonheur de Charles-Quint & le merite de François Premier ?

Bernardini Parthenii orat. pro lingua latina.

Mais pour revenir à ce que je diſois, reprit Ariſte, il n'y a gueres de payis dans l'Europe où l'on n'entende le François ; & il ne s'en faut rien que je ne vous avoue maintenant que la connoiſſance des

langues étrangeres n'eſt pas beaucoup neceſſaire à un François qui voyage. Où ne va-t-on point avec notre langue ? C'eſt luy donner des bornes trop étroites que de la renfermer dans l'Europe, dit Eugene ; elle a cours parmi les ſauvages de l'Amerique, & parmi les nations de l'Aſie les plus civiliſées. Une lettre écrite d'Iſpahan porte en termes exprès que la propoſition qui a été faite depuis peu au Roy de Perſe par les Ambaſſadeurs de notre incomparable Monarque pour l'établiſſement du commerce entre ce Royaume-là & la France, fait que les Perſans étudient le François avec une ardeur incroyable. Je ne ſçai même ſi les Chinois & les Japonois ne l'étudient pas auſſi, depuis qu'il y a des François parmi eux. Quoy qu'il en ſoit, ſi la langue Françoiſe n'eſt pas encore la langue de tous les peuples du monde, il me ſemble qu'elle merite de l'être. Car à la bien conſiderer dans la perfe-

Lettres des payis étrangers, page 80.

ction où elle eſt depuis pluſieurs années, ne faut-il pas avouer qu'elle a quelque choſe de noble & d'auguſte, qui l'égale preſque à la langue Latine, & la releve infiniment au deſſus de l'Italienne & de l'Eſpagnole, les ſeules langues vivantes qui peuvent raiſonnablement entrer en concurrence avec elle ?

J'avois cru juſqu'à cette heure, interrompit Ariſte, que la majeſté étoit le caractere de la langue Caſtillane. Croyez-moy, reprit Eugene, il y a bien à dire entre la majeſté & le faſte, entre la fauſſe & la veritable grandeur. Je tombe d'accord avec vous qu'il n'y a rien de plus pompeux que le Caſtillan : il n'a preſque pas un mot qui n'enfle la bouche, & qui ne rempliſſe les oreilles : il donne de grands noms aux petites choſes ; témoins ſes *Maravedis*, ſes *Pimpollos*, ſes *Guſarapas*, ſes *Relampagos*, ſes *Palanquines*, & mille autres mots de cette nature. Il ſemble que les Eſ-

pagnols parlent moins pour se faire entendre que pour se faire admirer ; tant leurs manieres de parler sont hautes & magnifiques. Il ne faut qu'ouvrir leurs livres pour être persuadé de ce que je dis. J'en lisois un l'autre jour qui débute par une expression merveilleuse. *Que el Heroe platique incomprehensibilidades de caudal.* Cet *incomprehensibilidades* sonne bien haut : cela signifie en bon François, qu'un sage Prince doit se conduire de sorte que personne ne le penetre. L'Auteur Espagnol poursuit sur le même ton ; & pour dire que c'est une grande habileté de se faire connoître sans se laisser comprendre, il s'exprime ainsi : *Gran treta en el arte de entendidos ostentarse al conocimiento, pero nota la comprehension.* Y a-t-il à votre avis de la grandeur & de la majesté à tout cela ? La noblesse d'une langue dépend-elle précisément du nombre des syllabes, & de l'enflure des paroles ? Est-on de plus belle taille,

pour être monté sur des échasses ? A t-on meilleure mine quand on a le visage bouffi ? Pour moy je n'entends jamais ces mots & ces expressions de la langue Castillane, que je ne me souvienne du Mançanares. On diroit à entendre ce grand mot, que la riviere de Madrid est le plus grand fleuve du monde : & cependant ce n'est qu'un petit ruisseau qui est le plus souvent à sec ; & qui, si nous en croyons un Poëte Castillan, ne merite pas d'avoir un pont. Je me souviens des vers Espagnols, & vous ne serez peutêtre pas fâché de les apprendre en passant.

Luis de Gongora.

Duelete de essa puente Mançanares ;
Mira que dize por ai la gente,
Que nos eres rio para media puente ;
Y que ella es puente paro treinta mares.

Voilà ce que c'est que le Mançanares, & voilà aussi à peu près ce que c'est que la langue Castillane. Des termes vastes & résonnans ; des expressions hautaines & fanfaron-

nes ; de la pompe & de l'oſtentation par tout. Il n'en eſt pas de même de notre langue : ſes mots ſont d'une grandeur raiſonnable, comme ceux de la langue Latine ; ſes expreſſions ſont nobles & modeſtes tout enſemble ; elle fuit les façons de parler baſſes & les proverbes juſques dans le diſcours familier : mais elle abhorre auſſi les termes empoullez, & le Phebus juſques dans le ſtile ſublime. Elle a dequoy ſoûtenir les matieres les plus fortes, & dequoy élever les plus foibles : le bon ſens & la bienſeance l'accompagnent par toût. Enfin je trouve preſque autant de difference entre elle & la langue Eſpagnole, qu'il y en a entre une reine de theatre qui doit toute ſa majeſté à la magnificence de ſes habits ; & une veritable reine, laquelle a dans toute ſa perſonne je ne ſçai quel air majeſtueux qui la fait toûjours paroître ce qu'elle eſt, quelque habit qu'elle porte, & quelque action qu'elle faſſe. Vous

ſçavez ce que dit le Taſſe de ſon Herminie habillée en Bergere, & occupée aux exercices de la vie champêtre.

Non copre habito vil la nobil luce,
E quanto è in lei d'altero e di gentile :
E fuor la maeſtà regia traluce
Per gli atti ancor de l'eſſercitio humile.

Mais la langue Italienne, dit Ariſte, n'a rien de cette vaine grandeur & de cet orgueil que vous reprochez à la langue Eſpagnole. Je l'avoue, reprit Eugene, mais avouez auſſi qu'elle va dans une autre extrémité, & qu'elle tombe dans l'enjouement, en s'éloignant de la gravité & du faſte. Y a-t-il rien de moins ſerieux que ces diminutifs qui luy ſont ſi familiers ? Ne diroit-on pas qu'elle ait deſſein de faire rire avec ces *fanciulletto*, *fanciullino*; *bambino*, *bambinello*, *bambinellucio* ; *huometto*, *huomicino*, *huomicello* ; *dottoretto*, *dottorino*, *dotto-*

rello, *dottoruzzo* ; *vecchino*, *vecchietto*, *vecchiettino*, *vecchiuzzo*, *vecchiarello*. Ajoûtez à cela les mêmes terminaiſons qui reviennent ſi ſouvent, & qui font une rime perpetuelle dans la proſe. Le diſcours eſt quelquefois tout en *A*, & quelquefois tout en *O* : ou du moins les *O* & les *A* ſe ſuivent de ſi près, qu'ils étouffent le ſon des *I* & des *E*, qui de leur côté font auſſi en quelques autres endroits une muſique aſſez mal plaiſante.

De plus, la langue Italienne aime extrémement les jeux de paroles, les entitheſes, & les deſcriptions : elle s'égaye ; elle badine même quelquefois dans les matieres les plus graves & les plus ſolides. Je parle de l'Italien & de l'Eſpagnol, tels qu'ils ſont preſentement dans les Auteurs modernes qui ont de la réputation en Italie & en Eſpagne. Le François eſt exempt de tous ces defauts : il garde un juſte temperament entre ces deux langues ; comme il n'a rien

de l'esprit orgueilleux de l'une, il n'a rien aussi du génie enjoué de l'autre. Les *fontelette*, *montagnette*, *oyselet*, *ruisselet*, qui étoient des délicatesses dans le stile de nos vieux Auteurs, ne se peuvent supporter dans le langage d'aujourd'huy : on se moqueroit bien maintenant d'un Poëte qui diroit avec Belleau,

Le gentil Rossignolet
Doucelet,
Découpe dessous l'ombrage
Mille fredons babillards
Fretillars
Au doux chant de son ramage.

De tous les diminutifs adjectifs qui ont été si en vogue autrefois, je n'en sçay pas un qui soit demeuré dans le bel usage. Nous avons horreur de *mignardelette*, *blondelette*. Pour les substantifs, outre *cuvette*, *clochette*, & quelqu'autre terme de cette sorte, je ne sçache gueres qu'*amourette*, que nous ayons retenu. Car quoique *tablette*, *lancette*, & plusieurs autres mots de cette rime

ayent le caractere de diminutifs, ils n'en ont pas la signification, non plus que *bassinet* & *mantelet*. Ainsi on ne dit pas une *tablette*, pour dire une petite table; ni une *lancette*, pour dire une petite lance. A la verité, à prendre ces mots dans leur premiere origine, ils sont des diminutifs de *table* & de *lance*, mais à regarder ce qu'ils signifient maintenant selon l'usage, ils ne passent point pour des diminutifs dans la langue, non plus que *fleurette*, qui a perdu sa signification propre, & qui n'a plus que celle que la galanterie luy a donnée. Je dis le même de *bassinet*, & de *mantelet*: on dit le *bassinet* d'un fusil, & le *mantelet* d'un carrosse; mais on ne dit pas *bassinet* pour dire un petit bassin, ni *mantelet* pour dire un petit manteau, si ce n'est en parlant de celuy que les Evêques portent en des jours de céremonie. Enfin, si nous avons quelques diminutifs d'une autre espece, comme *aiglon*, *bécassine*, *pigeonneau*, nous en avons

peu ; & nous n'avons pas la liberté d'en faire selon notre caprice, comme les Italiens qui en font autant qu'il leur plaît, & qui se plaisent tant à en faire.

Pour les rimes, notre langue ne les peut souffrir dans la prose ; & elle n'a pas de peine à les éviter, parce que les terminaisons de ses mots sont fort differentes.

Au reste, elle ne les évite pas seulement dans la chute des periodes, & dans la fin des membres qui composent les periodes ; elle les évite encore dans le commencement & dans la suite du discours : & Vaugelas a fort bien remarqué qu'il ne faut que deux ou trois mots qui ayent un même son, pour rendre une periode vicieuse. Mais la langue Françoise ne se contente pas dans la perfection où elle est, de rejetter les terminaisons tout-à fait semblables ; elle se garde même de tout ce qui approche de la rime, & de ce qu'on appelle consonances, comme *amertume* & *fortune*,

ſoleil & immortel. En quoy elle a peu de rapport, non ſeulement avec la langue Italienne, mais encore avec la langue Latine, qui affecte quelquefois ces ſortes de rimes, juſqu'à s'en faire une eſpece d'ornement, qu'elle met au nombre de ſes figures. Notre langue eſt encore ennemie du jeu des paroles, & de ces petites alluſions que la langue Italienne aime tant.

A ce que je voy, dit Ariſte, nôtre Langue eſt bien plus ſerieuſe que je ne penſois. Elle l'eſt autant qu'elle le doit être, reprit Eugene : avec toute ſa majeſté elle eſt gaye & enjouée en de certaines rencontres ; mais il y a toûjours de l'honneſteté, & même de la ſageſſe dans ſa gayeté & dans ſon enjouement. Ses plaiſanteries & ſes débauches, ſi j'oſe parler de la ſorte, ſont comme celles de ces perſonnes raiſonnables, qui ne s'oublient jamais, & à qui rien n'échappe contre la bienſeance, quelque liberté qu'elles ſe donnent.

Dans nos bagatelles, dans nos folies ingenieuſes, dans tout ce qu'on appelle jolies choſes, que de nobleſſe, que d'élévation, que de bon ſens ! Notre langue y eſt en quelque façon plus admirable que dans les grands ouvrages, où la matiere la ſoûtient ; où les choſes donnent de la force & de la dignité aux paroles.

Mais ce qu'il y a de plus merveilleux en notre langue, ajoûta-t-il, c'eſt qu'eſtant ſi noble & ſi majeſtueuſe, elle ne laiſſe pas d'être la plus ſimple & la plus naïve langue du monde.

Vous voulez bien que pour vous faire mieux entendre ma penſée, je vous faſſe ſouvenir que les langues n'ont été inventées que pour exprimer les conceptions de notre eſprit ; & que chaque langue eſt un art particulier de rendre ces conceptions ſenſibles, de les faire voir, & de les peindre : de ſorte que comme les talens des peintres ſont divers, les génies des langues

le

le ſont auſſi. Il y a des peintres qui excellent en portraits, & qui expriment juſqu'aux mœurs & aux ſentimens des perſonnes qu'ils peignent. Il y en a d'autres, qui quelque habiles qu'ils ſoient, ont de la peine à attrapper cet air qui diſtingue un viſage de l'autre : leurs couleurs ſont éclatantes, leurs traits ſont hardis ; il y a de l'eſprit & une grande beauté d'imagination en tout leur deſſein : mais ils n'obſervent pas exactement toutes les proportions que la portraiture demande, & leurs portraits ne ſont pas fort reſſemblans. Il en eſt de même à peu près des langues : il y en a quelques-unes qui ne ſont pas heureuſes à peindre les penſées au naturel. Telle eſt entre autres la langue Eſpagnole. Elle fait pour l'ordinaire les objets plus grands qu'ils ne ſont, & va plus loin que la nature : car elle ne garde nulle meſure en ſes métaphores ; elle aime paſſionnément l'hyperbole, & la porte juſqu'à l'excès. De ſorte

qu'on pourroit dire que cette figure eſt la favorite des Caſtillans, comme on a dit que l'ironie étoit la favorite de Socrate. Leurs livres ſont pleins de ces métaphores hardies, & de ces hyperboles exceſſives. Un de leurs plus célebres Auteurs appelle un grand cœur, *un cœur geant*, *coraçon gigante*; & celuy d'Alexandre, *un archicœur*, dans le coin duquel le monde que nous habitons étoit ſi à l'aiſe, qu'il y reſtoit encore de la place pour ſix autres. *Archicoraçon, pues cupo en un rincon del, todo eſte mundo holgademante, dexando lugar para otros ſeis.*

Lorenzo Gracian.

Pedro Padilla.

Un bon Poëte de ce payis-là, dit froidement qu'il ne veut plus ſoupirer, parce qu'il craint que ſes ſoupirs étant tout de feu n'embraſent le ciel, la terre, & la mer.

Dexo de ſuſpirar, por que recelo
Que ſiendo mis ſoſpiros eſparcidos,
Como del pecho ſalen encendidos
Abraſaran la tierra, mar, y cielo.

Voilà le genie Eſpagnol. La langue

Italienne ne réuſſit gueres mieux à copier les penſées. Elle n'enfle peutêtre pas tant les choſes, mais elle les embellit davantage. Elle ſonge plus à faire de belles peintures que de bons portraits ; & pourvû que ſes tableaux plaiſent, elle ne ſe ſoucie pas trop qu'ils reſſemblent. Elle eſt de l'humeur de ces peintres fantaſques, qui ſuivent bien plus leur caprice qu'ils n'imitent la nature : ou pour mieux dire, ne pouvant parvenir à cette imitation, en quoy conſiſte la perfection des langues, auſſi-bien que celle de la peinture, elle a recours à l'artifice, & fait à peu près comme cet apprenti, qui ne pouvant exprimer les charmes & les traits d'Helene, s'aviſa de mettre beaucoup d'or à ſon tableau ; ce qui fit dire à ſon maître, qu'il l'avoit fait riche, ne l'ayant pû faire belle. Car cette langue ne pouvant donner aux choſes un certain air qui leur eſt propre, elle les orne & les enrichit autant qu'elle peut. Mais

ces ornemens & ces enrichiſſémens ne ſont pas de veritables beautez. Toutes ces expreſſions Italiennes ſi fleuries & ſi brillantes, ſont comme ces viſages fardez, qui ont beaucoup d'éclat, & qui n'ont rien de naturel. Il eſt vray que ces belles expreſſions ont de quoy ſurprendre, & même quelquefois de quoy plaire : mais après tout, ce ſont de fauſſes beautez ; & pour peu qu'on ait les yeux bons, on ne s'en laiſſe pas éblouïr.

Il y a d'autres langues qui repréſentent naïvement tout ce qui ſe paſſe dans l'eſprit ; & entre celles qui ont ce talent, il me ſemble que la langue Françoiſe tient le premier rang, ſans en excepter la Greque & la Latine. Il n'y a qu'elle à mon gré, qui ſçache bien peindre d'après nature, & qui exprime les choſes préciſément comme elles ſont. Elle n'aime point les exagerations, parce qu'elles alterent la verité ; & c'eſt pour cela ſans doute qu'elle n'a point de ces

termes qu'on appelle *superlatifs*, non plus que la langue Hebraïque. Car *Grandiſſime*, *Belliſſime*, *Habiliſſime*, dont les Provinciaux, & même quelques gens de la Cour ſe ſervent, ne ſont point François; & pour *Illuſtriſſime*, *Sereniſſime*, *Réverendiſſime*, *Généraliſſime*, ce ſont des termes établis, pour marquer les qualitez des perſonnes, & non pas pour exagerer les choſes.

Notre langue n'uſe auſſi que fort ſobrement des hyperboles, parce que ce ſont des figures ennemies de la verité : en quoy elle tient de notre humeur franche & ſincere, qui ne peut ſouffrir la fauſſeté & le menſonge.

Pour la métaphore, elle ne s'en ſert que quand elle ne peut s'en paſſer; ou que les mots métaphoriques ſont devenus propres par l'uſage. Sur tout elle ne peut ſupporter les métaphores trop hardies : & nous ne ſommes plus au tems du *zenit* de la vertu, du *ſolſtice* de l'honneur, & de l'*apogée* de la

gloire. Comme les jeunes perſonnes, quelque bien faites qu'elles ſoient, ne plaiſent point aux honnêtes gens, ſi elles n'ont de la retenue & de la pudeur; les métaphores les plus agréables ne ſont point au gré de notre langue, ſi elles ne ſont fort modeſtes. Elle choiſit bien celles dont elle uſe: elle ne les tire pas de trop loin, & ne les pouſſe pas trop loin auſſi: elle les conduit juſqu'à un terme raiſonnable: en quoy elle eſt encore bien differente de ſes voiſines, qui portent toûjours les choſes à l'extrémité. Car, par exemple, ſi elles s'embarquent une fois en amour, elles ne manquent pas de prendre auſſitôt pour phare le flambeau de l'Amour même; & pour étoile polaire, les yeux de la Beauté dont elles parlent: elles font voler les deſirs à pleines voiles à la faveur du vent de l'eſperance: elles agitent le navire de l'ame des tourbillons de la crainte: & c'eſt grand hazard ſi elles ne le font

échouer à la fin contre le rocher d'un cœur insensible.

Ces métaphores continuées de la sorte, ou ces allegories, dont les Espagnols & les Italiens font leurs délices, sont des figures extravagantes parmi nous. Au reste, notre langue est si réservée dans l'usage des métaphores, qu'elle n'ose employer celles qui sont un peu fortes, si elle ne les adoucit par *si j'ose dire, pour parler ainsi ; pour user de ce terme ; s'il m'est permis de m'exprimer de la sorte.*

Ce qu'il y a de remarquable en ceci, & ce qui fait voir plus que tout le reste la simplicité de la langue Françoise ; c'est que sa poësie n'est gueres moins éloignée que sa prose, de ces façons de parler figurées & métaphoriques. Les vers ne nous plaisent point s'ils ne sont naturels. Nous avons fort peu de mots poétiques ; & le langage des poëtes François n'est pas comme celuy des autres poëtes fort different du commun langage. Nos Mu-

ſes, bien loin d'être libres & emportées comme celles d'Italie & d'Eſpagne, ſans parler ici ni des Grecs, ni des Latins : nos Muſes, dis-je, ſont ſi ſages & ſi retenues, qu'elles ne ſe permettent aucun excès. Elles n'ont garde de s'abandonner à cette fureur, qui toute divine qu'elle eſt, fait dire aux autres aſſez ſouvent bien des folies. Ne ſeroit-ce point pour cela, dit Ariſte, que les poëtes épiques ne réuſſiſſent pas tant en notre langue ? car comme ces ſortes d'ouvrages demandent beaucoup de feu & d'entouſiaſme, des imaginations hardies, des expreſſions poetiques, & fort élevées au deſſus de la proſe ; il ſe peut bien faire que le génie de la langue Françoiſe ne s'accordant guere avec tout cela, nos plus excellens poëtes ne peuvent parvenir en ce genre de poëſie à la perfection où les Grecs, les Latins, & les Italiens mêmes ſont parvenus. Quoy qu'il en ſoit, reprit Eugene, il eſt certain que le

ſtile métaphorique n'eſt bon parmi nous ni en proſe ni en vers.

Si cela eſt, dit Ariſte, ceux qui n'appellent jamais les choſes par leur nom, & qui ne parlent que par métaphore, ne parlent pas trop bien François. Ils ſont auſſi éloignez du caractere de notre langue, repliqua Eugene, que les maſques qui courent les rues pendant le carnaval avec des habillemens bizares, ſont éloignez de nos modes.

Mais comme la langue Françoiſe aime fort la naïveté, pourſuivit-il, elle ne hait rien tant que l'affectation. Les termes trop recherchez, les phraſes trop élégantes, les periodes mêmes trop compaſſées luy ſont inſupportables. Tout ce qui ſent l'étude, tout ce qui a l'air de contrainte, la choque; & un ſtile affeté ne luy déplaît gueres moins, que les fauſſes Précieuſes déplaiſent aux gens de bon goût, avec toutes leurs façons & toutes leurs mines. Elle n'affecte ja-

mais rien ; & ſi elle étoit capable d'affecter quelque choſe, ce ſeroit un peu de negligence ; mais une negligence de la nature de celle qui ſied bien aux perſonnes propres, & qui les pare quelquefois davantage que ne font les pierreries, & tous les autres ajuſtemens.

Bella ancor, ch' incolta.

Sçavez-vous bien que notre langue ſouffriroit pluſtôt des barbariſmes que des affeteries ; & qu'un Allemand qui écorche le François nous fait moins de peine qu'un faux bel-eſprit qui ne dit que de baux mots ?

A ce compte, repartit Ariſte, ceux qui rafinent éternellement ſur le langage, ſont bien ridicules. Ils le ſont encore plus que vous ne penſez, repliqua Eugene : & pour moy je ne ſçache rien qui dégoûte davantage les perſonnes raiſonnables, que le jargon de certaines femmes qui ſe ſervent à toute heure d'expreſſions extraordinaires, & qui dans une converſation diſent cent

fois un mot qui ne fera que de naître.

Pour plaire, ajoûta-t-il, il ne faut point avoir trop envie de plaire, & pour parler bien François, il ne faut point vouloir trop bien parler. Le beau langage ressemble à une eau pure & nette qui n'a point de goût, qui coule de source, qui va où sa pente naturelle la porte; & non pas à ces eaux artificielles qu'on fait venir avec violence dans les jardins des grands, & qui y font mille differentes figures. Car la langue Françoise hait encore tous les ornemens excessifs: elle voudroit presque que ses paroles fussent toutes nues, pour s'exprimer plus simplement; elle ne se pare qu'autant que la necessité & la bienséance le demandent.

D'alta beltà, ma sua belta non cura;
O tanto sol quant' honestà s'en fregi.

Cette simplicité qu'elle cherche luy fait haïr la composition des mots. Elle ne sçait ce que c'est que de faire un mot d'un nom & d'un

verbe, ou de deux noms joints ensemble. Le sommeil *charme-soucy*; le ciel *porte-flambeaux*; le vent *chasse-nuë*; l'abeille *suce-fleurs*; les fleurs *soüefve-flairantes*; les Dieux *chevre-pieds*; sont des dictions monstrueuses dans le langage moderne. Il y a longtems que nous avons banni toutes ces sortes d'adjectifs de notre prose & de nos vers. Et pour les substantifs, il n'est demeuré, ce me semble, que *creve-cœur*, *boute-feu*, & quelques autres en petit nombre qu'on a jugés necessaires. Que si notre langue n'a rien en cela du genie de la langue Greque, qui doit ses principales beautez à la composition, elle a beaucoup du genie de la langue Hebraïque, qui n'a presque point de composez.

Sa simplicité paroît aussi en ce qu'elle fuit avec beaucoup de soin, ce qu'on appelle communément *phrases*. Les expressions simples & communes luy sont les plus agréables: & pour les phrases dont elle

uſe, elle veut que les termes qui les compoſent ſoient propres & bien choiſis ; qu'il y ait de la proportion entre-eux ; qu'ils ſoient faits en quelque façon l'un pour l'autre ; & que leur alliance ſoit autoriſée par l'uſage. De ſorte qu'il n'y a rien de plus contraire à la pureté du langage, que de ne pas bien aſſembler ces termes ; ni rien de plus aiſé, que de faire une méchante phraſe de deux bons mots.

Ce que vous dites, ajoûta Ariſte, me fait ſouvenir d'une illuſtre Perſonne à qui notre ſiecle doit une partie de ſa politeſſe, & qui n'a pas peu contribué à l'embelliſſement de notre langue. On luy montra un jour je ne ſçay quelle piece Françoiſe, où les regles de la pureté, dont nous parlons, n'étoient pas fort bien obſervées ; & on luy demanda ſon ſentiment ſur quelques phraſes particulieres. *Ces mots-là*, dit-elle en ſouriant, *ſont je croy bien étonnez de ſe voir enſem-*

ble : car apparemment ils ne s'y sont jamais vûs.

Mais pour vous dire tout ce que je pense de la naïveté de notre langue, continua Eugene, il faut que je vous dise une remarque que j'ay faite il y a longtems, & qu'un homme de merite a faite aussi dans ses belles dissertations des *Avantages de la langue Françoise sur la langue Latine.* C'est que la langue Françoise est peutêtre la seule qui suive exactement l'ordre naturel, & qui exprime les pensées en la maniere qu'elles naissent dans l'esprit. Je vous prie de m'entendre. Les Grecs & les Latins ont un tour irrégulier : pour trouver le nombre & la cadence qu'ils cherchent avec tant de soin, ils renversent l'ordre dans lequel nous imaginons les choses ; ils finissent le plus souvent leurs periodes par où la raison veut qu'on les commence ; le nominatif qui doit être à la tête du discours selon la regle du bon sens, se trouve

preſque toûjours au milieu ou à la fin.

Les Italiens & les Eſpagnols ſont à peu près le même : l'élegance de ces langues conſiſte en partie dans cet arrangement bizarre, ou plûtôt dans ce deſordre & cette tranſpoſition étrange de mots. Il n'y a que la langue Françoiſe qui ſuive la nature pas à pas, pour parler ainſi ; & elle n'a qu'à la ſuivre fidellement, pour trouver le nombre & l'harmonie que les autres langues ne rencontrent que dans le renverſement de l'ordre naturel.

La merveille eſt, que dans la poëſie même, où toutes les langues ont plus de liberté, elle garde cet ordre autant qu'elle peut. Elle ne condamne pas à la verité dans un poëme heroïque les tranſpoſitions legeres, qui donnent aux vers de la grace & de la force : mais elle condamne dans toutes ſortes de poëſies les tranſpoſitions violentes, & qui rendent les vers rudes & obſcurs.

Votre remarque eſt judicieuſe ; & bien fondée, répondit Ariſte. Mais n'avez-vous point auſſi remarqué, pourſuivit-il, que de toutes les prononciations, la nôtre eſt la plus naturelle & la plus unie. Les Chinois, & preſque tous les Peuples de l'Aſie chantent ; les Allemans rallent ; les Eſpagnols déclament ; les Italiens ſoupirent ; les Anglois ſifflent. Il n'y a proprement que les François qui parlent : & cela vient en partie de ce que nous ne mettons point d'accens ſur les ſyllabes qui précedent la penultiéme : car ce ſont ces ſortes d'accents, qui empêchent que le diſcours ne ſoit continué d'un même ton.

Mais d'où vient, penſez-vous, dit Eugene, que les femmes en France parlent ſi bien ? N'eſt-ce pas parce qu'elles parlent naturellement & ſans nulle étude ? Il eſt vray, reprit Ariſte, qu'il n'y a rien de plus juſte, de plus propre, & de plus naturel que le langage de

la pluſpart des femmes Françoiſes. Les mots dont elles ſe ſervent ſemblent tout neufs & faits exprès pour ce qu'elles diſent, quoiqu'ils ſoient communs : & ſi la nature elle-même vouloit parler, je croy qu'elle emprunteroit leur langue pour parler naïvement.

Diſons encore, ajoûta Eugene, que la langue Françoiſe a un talent particulier pour exprimer les plus tendres ſentimens du cœur. Cela paroît juſques dans nos chanſons, qui ſont ſi paſſionnées & ſi touchantes ; & où le cœur a bien plus de part que l'eſprit, quoiqu'elles ſoient infiniment ſpirituelles ; au lieu que la pluſpart des Italiennes & des Eſpagnoles ſont pleines de galimatias & de Phebus ; le ſoleil & les étoilles ne manquent gueres d'y entrer. Je dirois preſque que notre langue eſt la langue du cœur ; & que les autres ſont plus propres à exprimer ce qui ſe paſſe dans l'imagination, que ce qui ſe paſſe dans l'ame. Le cœur ne ſent

point ce qu'elles disent, & elles ne disent point ce que le cœur sent.

Cette naïveté qui est le propre caractere de notre langue, est accompagnée d'une certaine clarté que les autres langues n'ont point. Il n'y a rien de plus opposé au langage d'aujourd'huy, que les phrases embarassées; les façons de parler ambigües; toutes les paroles qui ont un double sens; ces longues parentheses qui rompent la liaison des choses; le mauvais arrangement des mots, lorsqu'on ne garde pas bien l'ordre naturel dont nous parlions tout à l'heure, & qu'on met quelques termes entre ceux qui se suivent naturellement.

Il faut avouer, dit Ariste, que les transpositions font un étrange embarras dans les autres langues. L'obscurité de leurs Auteurs vient de là en partie: on a souvent de la peine à en démesler le sens, parce que le sens & les paroles ne s'accordent pas. Ainsi je comprens ai-

ſément que noſtre conſtruction réguliere ne contribue pas peu à la netteté du ſtile, & à la clarté du diſcours. C'eſt auſſi pour l'amour de cette clarté & de cette netteté, que noſtre langue répete quelquefois les mêmes mots ; qu'elle n'oublie jamais les articles qui ôtent l'équivoque & qui déterminent le ſens.

Mais ce que j'admire le plus en elle, dit Eugene, c'eſt qu'elle eſt claire ſans eſtre trop étendue. Il n'y a peutêtre rien qui ſoit moins à ſon goût que le ſtile Aſiatique. Elle prend plaiſir à renfermer beaucoup de ſens en peu de mots. La briéveté luy plaît ; & c'eſt pour cela qu'elle ne peut ſupporter les périodes qui ſont trop longues, les épithetes qui ne ſont point néceſſaires, les purs ſynonimes qui n'ajoûtent rien au ſens, & qui ne ſervent qu'à remplir le nombre. En quoy elle me ſemble plus exacte que la Langue Latine même, qui ne hait pas les ſynonimes, ni les

longues périodes : & en cela elle eſt auſſi bien différente de la Langue Greque, qui outre les ſynonimes & les longues périodes, a tant d'épithetes inutiles, & tant de particules ſuperflues. Le premier ſoin de nôtre langue eſt de contenter l'eſprit, & non pas de chatouiller l'oreille. Elle a plus égard au bon ſens qu'à la belle cadence. Je vous le dis encore une fois, rien ne luy eſt plus naturel qu'une briéveté raiſonnable. Et cela eſt fondé en quelque façon ſur nôtre humeur : car le langage ſuit d'ordinaire la diſpoſition des eſprits ; & chaque nation a toujours parlé ſelon ſon genie. Les Grecs qui étoient gens polis & voluptueux, avoient un langage délicat & plein de douceur. Les Romains qui n'aſpiroient qu'à la gloire, & qui ſembloient n'eſtre nez que pour gouverner, avoient un langage noble & auguſte : ce qui a fait dire à un Pere de l'Egliſe, que la Langue Latine eſt une langue fiere & im-

S. Gregor. Thaum. Orat. Panegyr. ad Orig.

périeuſe, qui commande plûtoſt qu'elle ne perſuade. Le langage des Eſpagnols ſe ſent de leur gravité, & de cet air ſuperbe qui eſt commun à toute la nation. Les Allemans ont une langue rude & groſſiere; les Italiens en ont une molle & effeminée, ſelon le tempérament & les mœurs de leur payïs. Il faut donc que les François qui ſont naturellement bruſques, & qui ont beaucoup de vivacité & de feu, ayent un langage court & animé, qui n'ait rien de languiſſant. Auſſi nos Anceſtres qui étoient plus prompts que les Romains, accourcirent preſque tous les mots qu'ils prirent de la Langue Latine; & pour les monoſyllabes qui ne peuvent eſtre abrégz, ou ils n'y changerent rien du tout, ou ils les changerent en d'autres monoſyllabes : ainſi ils conſerverent *ſi*, *non*, *plus*, *tu*, *es*, *eſt* : & ils firent de *me*, *te*, *vos*, *nos*, *moy*, *toy*, *vous*, *nous*.

Au reſte, nous avons trouvé le

ſecret de joindre la briéveté, non ſeulement avec la clarté, mais encore avec la pureté & la politeſſe. Les autres langues ne s'accommodent guere d'un ſtile coupé. Seneque & Tacite qui donnent dans ce ſtile là, & qui abandonnent tout-à fait celuy de Ciceron & de Tite-Live, n'ont pas toute la pureté ni toutes les graces de leur langue. Thucydide, qui eſt de tous les Hiſtoriens Grecs le plus ſerré & le plus précis, n'eſt pas ſeulement obſcur d'ordinaire, mais encore, ſi nous nous en rapportons à Denys d'Halicarnaſſe, il ſe ſert quelquefois de façons de parler aſſez vicieuſes. Parmi les Italiens, le Malvezzi qui a une maniere d'écrire conciſe & ſententieuſe, n'écrit pas ſelon les regles de l'Académie *della Cruſca*. Pour les Eſpagnols, vous ſçavez que tous leurs Auteurs ſont diffus; & que leur langue demande une grande étendue de penſées & de paroles. Mais parmi nous, ceux qui écrivent le mieux ont un

In judicio de Thucyd.

ſtile également ſerré & poli : ils joignent dans le François la pureté de Ceſar & la fermeté de Tacite. Leurs paroles tiennent quelque choſe de celles des Oracles ; ſans en avoir l'obſcurité ni l'embarras, elles en ont la briéveté & la force. Ce caractere paroît admirablement dans quelques ouvrages de Balzac, de Voiture, de Saraſin & de Coſtar. Voilà un des plus conſidérables avantages de nôtre langue ſur toutes les autres, & particulierement ſur la Langue Caſtillane.

Vraiment, dit alors Ariſte, ſi Charles-Quint revenoit au monde, il ne trouveroit pas bon que vous miſſiez le François au-deſſus du Caſtillan, luy qui diſoit que s'il vouloit parler aux Dames, il parleroit Italien ; que s'il vouloit parler aux hommes, il parleroit François ; que s'il vouloit parler à ſon cheval, il parleroit Allemand ; mais que s'il vouloit parler à Dieu, il parleroit Eſpagnol. Il devoit dire

ſans façon, reprit Eugene, que le Caſtillan étoit la langue naturelle de Dieu, comme le dit un jour un ſçavant Cavalier de ce payïs-là, qui ſoûtint hautement dans une bonne compagnie, qu'au Paradis terreſtre le ſerpent parloit Anglois; que la femme parloit Italien; que l'homme parloit François; mais que Dieu parloit Eſpagnol. Pluſt à Dieu, repartit Ariſte, que les choſes ſe fuſſent paſſées de la ſorte. Car enfin ſi le ſerpent & Eve euſſent parlé deux langages differens, peutêtre qu'ils ne ſe ſeroient pas entendus: mais par malheur pour nous, ils ne s'entendirent que trop bien; & c'eſt ce qui me fait un peu douter de la vérité de l'hiſtoire.

Après tout, continua Eugene, Charles-Quint avoit une grande idée de nôtre langue: il la croyoit propre pour les grandes affaires, & il l'appelloit *langue d'Etat*, ſelon le témoignage du Cardinal du Perron. C'eſt peutêtre pour cela qu'il luy fit l'honneur de ſe ſervir d'elle dans

Perroniana.

dans la plus célebre action de sa vie. L'histoire des guerres de Flandres nous apprend qu'il parla François aux Estats de Bruxelles, en remettant tous ses Royaumes entre les mains de Philippes II. Mais accordons à l'Empereur & au Cavalier Castillan, repartit Ariste, que leur langage est le langage des Dieux, pourvû qu'ils nous accordent que le nôtre est le langage des hommes raisonnables qui n'ont rien de grossier & de barbare.

Strada de Bello Belgico lib. I.

Voilà en deux mots le portrait de notre langue, repliqua Eugene; j'ajoûte seulement, pour expliquer votre pensée, que le François est infiniment éloigné de la rudesse de toutes les langues du Nort, dont la plusparт des mots écorchent le gozier de ceux qui parlent, & les oreilles de ceux qui écoutent. Ces doubles *W*, ces doubles *ff*, ces doubles *k k*, qui regnent dans toutes ces langues-là, toutes ces consonnes entassées les unes sur les autres sont horribles à prononcer, & ont un son qui fait peur.

Le mélange des voyelles & des consonnes dans le François fait un effet tout contraire. Nous n'avons point d'aspiration forte, ni aucune de ces lettres que les doctes nomment *Gutturales*. Il n'y a rien de plus agréable à l'oreille que notre *e* muet, que toutes les autres langues n'ont point, & qui finit la plûpart de nos mots. Il fait les rimes feminines qui donnent une grace singuliere à notre poësie. Nous prononçons l'*u* doucement & comme une simple voyelle, au-lieu que les étrangers le prononcent comme *ou*, qui a un son bien plus rude. Nous avons de la peine à souffrir la rencontre des voyelles qui ne se mangent point, quand elle a quelque chose de choquant; & nous avons mieux aimé établir un solecisme, en disant *mon ame*, *mon épée*, que de dire, selon les regles de la Grammaire, *ma ame*, *ma épée*. En prononçant plusieurs mots, nous changeons *oi* en *e*, pour en rendre la prononciation plus aisée & plus coulante. Ainsi, quoi-

que nous écrivions *paroître*, *faisoit*, *croyance*, nous prononçons *paretre*, *faiſet*, *créance*.

Ajoûtez à cette douceur des lettres & des mots, le nombre & la cadence des periodes. Car quoique notre langue ait plus égard au ſens qu'à la cadence, comme je diſois tout à l'heure, elle ne laiſſe pas d'être auſſi nombreuſe que les langues anciennes. Il y a dans le ſtile de nos bons Auteurs je ne ſçay quoy d'harmonieux qui flatte l'eſprit & l'oreille en même tems; ſi-bien que la langue Françoiſe a tout enſemble la majeſté de la langue Latine, & la douceur de la langue Greque.

Mais parce que les muſiques trop douces ne plaiſent gueres, & que les grandes délicateſſes ſont inſipides; notre langue a ſoin d'éviter dans la proſe les cadences trop meſurées, les vers ou les demi-vers qui ſe ſuivent, les chutes molles & languiſſantes à la fin des periodes. Ses paroles ne ſont pas toutes de ſoye, comme celles dont un ſage

BIBLIOTHE

politique vouloit qu'on se servît en parlant aux Princes : ni toutes de miel, comme celles d'un Auteur Grec, qui a été appellé pour cela, *voix de miel*, & *langue de miel*. Ce qu'elle a de doux & de délicat est soûtenu par ce qu'elle a de fort & de masle. Ainsi elle n'a ni la dureté de la langue Allemande, ni la molesse de la langue Italienne : & on peut la comparer à ces anciennes Heroïnes qui avoient toute la douceur de leur sexe, & toute la force du nôtre ; & qui de plus n'étoient pas moins chastes que vaillantes. Car c'est encore par là que notre langue leur ressemble.

Quoique nos mœurs ne soient peutêtre pas plus pures que celles de nos voisins, notre langue est beaucoup plus chaste que les leurs, à prendre ce mot dans sa propre signification. Elle rejette non seulement toutes les expressions qui blessent la pudeur & qui salissent tant soit peu l'imagination, mais encore celles qui peuvent être mal interprétées ; sa pureté va jusques

au ſcrupule comme celle des perſonnes qui ont la conſcience tendre, & auſquelles l'ombre même du mal fait horreur ; de ſorte qu'un mot ceſſe d'être du bel uſage, & devient barbare parmi nous, dès qu'on luy peut donner un mauvais ſens. L'Italien & l'Eſpagnol n'ont garde d'être ſi ſeveres ni ſi ſcrupuleux.

Je conclus de tout ce que nous avons dit juſqu'à cette heure, pourſuivit Ariſte, que les trois langues modernes qui ont le plus de vogue dans le monde, n'ont gueres de rapport l'une avec l'autre. Il eſt vray, dit Eugene, que leurs caracteres ſont auſſi differens, que ſi elles n'avoient pas la même origine. Car pour vous dire encore un mot là-deſſus, & pour vous exprimer par des comparaiſons ſenſibles tout ce que je penſe de ces trois langues, qui viennent toutes trois du Latin comme de leur ſource : l'Eſpagnol, à mon avis, reſſemble à ces fleuves dont les eaux ſont toûjours groſſes & agitées, qui ne demeurent gueres renfermez dans

leur lit, qui se débordent souvent, & dont les débordemens font un grand bruit & un grand fracas. L'Italien est semblable à ces ruisseaux qui gazouillent agréablement parmi les cailloux, qui serpentent dans des prairies pleines de fleurs, qui s'enflent néanmoins quelquefois jusqu'à innonder toute la campagne. Mais la langue Françoise est comme ces belles rivieres qui enrichissent tous les lieux par où elles passent, qui sans être ni lentes ni rapides roullent majestueusement leurs eaux, & ont un cours toûjours égal.

Mais puisque la langue Latine, reprit Ariste, est la mere de ces trois langues; ne pouvons-nous pas dire encore que ce sont trois sœurs qui ne se ressemblent point, & qui ont des inclinations fort contraires, comme il arrive souvent dans les familles? Je ne vous diray pas précisément laquelle des trois est l'aînée; car le droit d'aînesse n'y fait rien, & nous voions tous les jours des cadettes qui va-

lent bien leurs aînées. Ainſi, pour ne parler que de leurs genies, ſans rien décider de leur naiſſance, il me ſemble que la Langue Eſpagnole eſt une orgueilleuſe qui le porte haut, qui ſe pique de grandeur, qui aime le faſte & l'excès en toutes choſes. La Langue Italienne eſt une coquette toujours parée & toujours fardée, qui ne cherche qu'à plaire, & qui ſe plaît beaucoup à la bagatelle. La Langue Françoiſe eſt une prude, mais une prude agréable, qui toute ſage & toute modeſte qu'elle eſt, n'a rien de rude ni de farouche. C'eſt une fille qui a beaucoup de traits de ſa mere, je veux dire de la Langue Latine. Je n'entends pas par la Langue Latine, la langue qu'on parloit au temps de Neron, & ſous les autres Empereurs qui le ſuivirent : j'entends celle qu'on parloit au temps d'Auguſte, dans le ſiecle de la belle Latinité ; & je dis que notre langue, dans la perfection où elle eſt, a beaucoup de rapport avec la Langue Latine de ce temps-là.

Pour peu qu'on les examine toutes deux, on verra qu'elles ont le même genie & le même goût ; & que rien ne leur plaît tant qu'un discours noble & poli, mais pur, simple, naturel & raisonnable.

Je croyois, dit Ariste, que la Langue Italienne eût plus de conformité avec la Langue Latine que la nôtre. Car outre qu'elle a retenu la plûpart des terminaisons Latines, elle a succedé dans toute l'Italie à la Langue des anciens Romains. Si j'osois vous dire ma pensée là-dessus, répondit Eugene, je vous dirois qu'il n'y a peutêtre rien de plus opposé au langage de Cesar & de Ciceron, que celuy qu'on parle maintenant à Rome ; & que comme les Italiens sont un peu differens de ces illustres Romains qui étoient autrefois les maîtres du monde, l'Italien n'a pas trop de convenance avec cette fameuse Langue Romaine, qui étoit la langue de l'Empire sous le regne des premiers Cesars. La langue qu'on parle présentement en Italie,

eſt d'autant moins ſemblable à celle de l'ancienne Rome, qu'elle en eſt une corruption plus ſenſible ; & ſi elle luy reſſemble en quelque choſe, ce n'eſt pas tant, comme une fille reſſemble à ſa mere, que comme les ſinges reſſemblent à l'homme, ſans avoir rien de ſes qualitez ni de ſa nature. Cette ombre de reſſemblance eſt un defaut plûtôt qu'une perfection. Les ſinges ſeroient moins difformes & moins ridicules, s'ils ne nous reſſembloient point du tout. Ce n'eſt pas dans les terminaiſons & préciſément dans les mots, que la Langue Françoiſe eſt conforme à la langue du ſiecle d'Auguſte ; c'eſt particulierement dans le ſtile & dans ce caractere de majeſté, de politeſſe, de pureté & de bon ſens qui ſe remarque aux Auteurs de ce temps-là, & aux bons Ecrivains de celui-ci.

Je pourrois ajoûter que notre langue eſt capable de toutes choſes, auſſi-bien que la Latine & la Greque. Nous avons non ſeulement des Lettres, des Pieces de Théatre

& des Satires qui valent bien celles des Grecs & des Romains, mais auſſi des Harangues, des Panégyriques & des Plaidoyers, qui approchent aſſez de l'éloquence d'Athenes & de Rome ; & ſi nous n'avons point encore d'Hiſtoire generale qui vaille celle de Tite-Live, ni de Poéme Epique qui ſoit de la force de l'Enéide, j'oſe dire, quoy que vous en penſiez, que ce n'eſt pas tant la faute de la langue, que celle des Hiſtoriens & des Poëtes. Si tel que je connois avoit entrepris d'écrire l'hiſtoire de France, & de compoſer un poëme héroïque ; peutêtre que nous égalerions les anciens, & que nous aurions en un même Auteur notre Tite-Live & notre Virgile.

Eraſme n'avoit pas ſi bonne opinion de notre langue que vous, dit Ariſte, luy qui diſoit que quand il vouloit parler d'une matiere ſolide, il parloit Latin ; mais que quand il vouloit parler des bagatelles, il parloit François ou Hollandois. Je pourrois vous répondre, reprit Eu-

Ad garriendum de quibuſlibet nugis, ſufficit mihi ſermo Gallicus aut Batavicus. *Eraſm in Ciceroniano.*

gene, que notre langue n'étoit pas dans la perfection où elle eſt, lorſqu'Eraſme a dit cela. Mais j'aime mieux dire qu'un étranger n'eſt pas un bon juge de ces ſortes de choſes, qu'un Hollandois a bien la mine de confondre le François avec le Wallon ; & qu'un homme qui a fait le procès au maître de la langue Latine, ne doit pas être écouté quand il parle mal de la nôtre.

Après tout, repartit Ariſte, notre langue étant auſſi pauvre qu'elle eſt, je ne ſcay comment vous oſez la faire tant valoir, & la mettre en parallele avec la Latine, que Ciceron eſtime plus riche que la Greque. Croyez-moy, repliqua Eugene, la langue Françoiſe n'eſt pas ſi pauvre que l'on penſe. Ceux qui ſe plaignent de ſa pauvreté, devroient peutêtre ſe plaindre de leur ignorance, ou de la ſtérilité de leur eſprit. Car enfin elle eſt abondante en toutes ſortes de termes & de façons de parler : elle en a pour le diſcours familier, & pour l'éloquence, pour le ſtile medio-

Ita ſentio, ac ſæpe diſſerui, Latinam linguâ non modò non inopem, ſed locupletiorem eſſe quàm Græcam. *Cic.* 1. *de finibus.*

cre, & pour le ſtile ſublime ; pour le ſerieux, & pour le burleſque ; pour la chicane même, & pour les affaires. On ne demeure jamais court, on exprime tout ce qu'on veut en notre langue quand on la ſçait bien.

Il n'y a point d'art dont nous n'ayions les mots propres : mais il y en a deux dont les François ſeuls ſemblent avoir une connoiſſance parfaite, ſelon la remarque d'un ſavant homme du ſiecle paſſé. Ces deux arts ſont la Venerie & la Fauconnerie. Comme les François s'y ſont adonnez de tout temps plus que les autres nations, & que nos Rois y ont toujours pris plaiſir, parce que ce ſont des divertiſſemens nobles, & des exercices qui ſervent d'apprentiſſage à la Guerre ; la Langue Françoiſe a des mots ſinguliers, pour exprimer tout ce qui regarde l'un & l'autre. Les anciennes langues ont fort peu de termes de Venerie, en comparaiſon de la nôtre : les Italiens & les Eſpagnols ne font que bégayer au prix de nous, quand ils parlent de la

chaſſe des beſtes fauves. Pour la Fauconnerie, elle a eſté inconnue aux Grecs & aux Latins, de la maniere dont nous la pratiquons. Tous leurs livres ne peuvent pas ſeulement fournir un mot propre pour la nommer, bien loin de nous en apprendre tous les termes. La plûpart des langues étrangeres ſont aſſez pauvres en ces ſortes de mots. Il n'y a proprement que la Langue Françoiſe qui ait de quoi parler à fond d'un exercice ſi divertiſſant & ſi noble; & cela vient apparemment de ce que les François ont inventé, ou du moins perfectionné cet art, qui étoit en vogue dans la France dès le tems de Chilperic, au rapport de Grégoire de Tours, & dont la nobleſſe Françoiſe a toujours fait une profeſſion particuliere, témoin le proverbe ancien:

D'oiſeaux, de chiens, d'armes, d'amours,
Pour un plaiſir mille doulours.

Témoin encore le vieux *Roman des Oiſeaux*, compoſé par Gaces de la Vigne, Gentilhomme de mérite,

qui floriſſoit ſous le regne de Philippe de Valois ; ſans parler du livre de Gaſton Phebus, où toutes les choſes qui appartiennent à la chaſſe de l'oiſeau, ſont décrites ſi exactement. Notre langue a profité plus que vous ne penſez, de ces exercices. Car certains termes propres de la Venerie & de la Fauconnerie ont eſté tranſportez ailleurs fort élégamment, comme *ſuivre les traces*, *eſtre aux abois*, *rendre les derniers abois*, *prendre l'eſſor*, *leurre*, *leurrer*, *prendre le change*, *réclamer*. Sçavez-vous bien que le mot de *niais* ſe dit proprement du faucon, ou d'un autre oiſeau de proye, qui n'a point encore volé, & qui a eſté pris au nid ? *Hagard* eſt oppoſé à *niais* en langage de chaſſe, quoique dans le langage ordinaire il ſignifie quelqu'autre choſe que *déniaiſé*. Sçavez-vous encore bien que *debonnaire* eſt un mot tiré de cet art, & qu'il vient, ſelon Henri Eſtienne, de *Bonne* & d'*Aire*, qui ſignifie le nid de l'oiſeau, comme qui diroit de bon lieu,

de bonne naiſſance, & de bon naturel ? Je ne vous dis rien d'*émerillonné*, & de *hobreau* : car ces mots-là ne ſont pas trop du bel uſage ; & l'on ne s'en ſert qu'en plaiſantant dans le diſcours familier, pour marquer un eſprit éveillé, & un petit gentilhomme de campagne.

Mais outre les termes de ces deux beaux arts dont nous venons de parler, il n'y a peutêtre que notre langue qui ait des termes pour ſignifier tout ce qui appartient à la monnoye ; & ſi je ne craignois de vous fatiguer, je vous ferois un détail, dont vous ſeriez ſurpris : car j'ay eu autrefois la curioſité de lire les livres, & de conſulter les experts ſur cette matiere. Quand je n'aurois jamais oui parler de *grenaille* ni de *flaon*, dit Ariſte, je vous en croirois ſur votre parole. Mais avec tout cela, ajoûta-t-il, il vaudroit mieux que notre langue ne fuſt pas ſi riche en termes de chaſſe & de monnoye, & qu'elle le fuſt un peu plus en d'autres termes eſſentiels & neceſſaires

au commerce de la vie. Car, à ne nous point flatter, il y a bien des choſes que nous ne ſçaurions dire qu'avec pluſieurs paroles, parce que le mot propre nous manque.

A la verité, reprit Eugene, il nous manque quelques mots propres ; mais notre langue ne mérite pas pour cela le reproche que vous luy faites. Autrement la Langue Latine ſeroit une langue pauvre : toute riche qu'elle eſt, elle manque de beaucoup de termes que nous avons, & qui ſont aſſez communs. Elle ne peut exprimer en un mot, *reconnoiſſance*, *ingratitude*, *remercîment*, *indifférence*, & *froideur* à l'égard d'une perſonne, *fraîcheur*, *frais*, *intéreſſé*, *desintéreſſé*, *desintéreſſement*, *préférence*, *préſéance*, *conquerant*, *conquêtes*, *intrigues*, *compliment*, *poſſible*, *impoſſible*, *indépendant*, *inſolvable*. Je parle toujours de la langue du ſiecle d'Auguſte, avec laquelle j'ai comparé la nôtre. Je pourrois néanmoins étendre ce que je dis au Latin des ſiecles ſuivans, nonobſtant la corruption qui

commença à s'introduire alors dans la langue. Car si vous y avez fait réflexion, l'abondance n'est pas toujours la marque de la perfection des langues. Elles s'enrichissent à mesure qu'elles se corrompent, si leur richesse consiste précisément dans la multitude des mots. Ce qui arrive par le peu de soin qu'on apporte à choisir les termes propres & usitez ; & par la liberté qu'on se donne de dire tout ce qu'on veut, sans avoir égard à l'usage ni au genie de la langue. Ainsi, à mesurer la richesse de la Langue Latine par le nombre des locutions, elle étoit plus riche sous Domitien & sous Trajan, que sous les premiers Empereurs. Suetone, Tacite, Pline le Jeune, ont des termes & des phrases qui ne se trouvent point dans Ciceron, ni même dans Seneque. *Impossibilis*, dont Quintilien se sert sans façon, n'estoit pas un mot Latin dans le temps que la Langue Latine estoit florissante ; de sorte que pour dire en ce temslà qu'une chose estoit impossible,

il falloit prendre un tour, & exprimer avec une phraſe ce que nous diſons en un mot.

Mais ces termes *poſſible*, *impoſſible*, *indépendant*, *reconnoiſſance*, *ingratitude*, viennent du Latin, dit Ariſte : notre langue ne les a pas de ſon fonds ; ce ſont des biens étrangers qui ne luy appartiennent pas. Quand cela ſeroit, repartit Eugene, il ne s'enſuit pas que notre langue ſoit auſſi pauvre que vous dites. Un Prince qui a beaucoup d'or & d'argent dans ſes coffres, ne laiſſe pas d'être riche, quoique cet or & cet argent ne naiſſent pas dans les terres de ſon Etat. Ceux qui volent le bien d'autruy s'enrichiſſent à la verité par des voyes injuſtes, mais ils s'enrichiſſent néanmoins ; & je n'ay jamais oui dire, que les partiſans fuſſent moins à leur aiſe après avoir beaucoup pillé. Mais nous n'en ſommes pas en ces termes là. Nous parlons d'une fille qui jouit de la ſucceſſion de ſa mere ; c'eſt-à-dire, de la langue Françoiſe, qui tient ſa naiſſan-

ce & ſes richeſſes de la langue Latine. Que ſi cette fille a fait valoir par ſon induſtrie & par ſon travail le bien que ſa mere luy a laiſſé en partage ; ſi un champ qui ne rapportoit rien eſt devenu fertile entre ſes mains ; ſi elle a trouvé dans une mine des veines qu'on n'y avoit pas encore découvertes : je ne voy pas, à vous dire le vray, qu'elle en ſoit plus pauvre ni plus miſerable.

Au reſte les mots que nous n'avons pas ſont remplacez par des expreſſions ſi belles & ſi heureuſes, qu'on n'a pas ſujet de regreter ce qui nous manque. Mais parce que pour être riche, ce n'eſt pas aſſez d'avoir préciſément ce que la neceſſité demande ; & qu'il faut avec cela avoir quantité de choſes dont on puiſſe ſe paſſer : outre les termes communs & neceſſaires, nous en avons de rares & d'exquis, qui comme des habits précieux ſervent non ſeulement à révêtir, mais encore à orner les penſées : nous avons de plus mille tours & mille

manieres pour exprimer une même chose.

Cependant, dit Ariste, on a retranché de notre langue une infinité de mots & de phrases ; & apparemment cela ne l'a pas enrichie. Ne pensez pas vous en moquer, repliqua Eugene : c'est par ce retranchement qu'on l'a perfectionnée, & qu'on en a fait une langue également noble & délicate. La nature ne donne pas la délicatesse & la derniere perfection aux choses qu'elle produit, elle laisse faire cela aux arts. C'est à l'industrie des hommes à purifier les metaux, à polir les marbres & les pierres précieuses. Cela ne se fait qu'en retranchant ce qu'il y a de grossier dans ces mineraux. On démêle l'or de la terre, & on luy ôte sa crasse pour le rendre pur : on donne mille coups de ciseau à une piece de marbre, pour en faire une belle statue : il faut tailler & nettoyer un diamant, afin qu'il ait cette pureté & ce feu qui fait tout son prix. Ainsi pour polir, pour

épurer, pour embellir notre langue, il a fallu necessairement en retrancher tout ce qu'elle avoit de rude & de barbare. Nous devons un si utile retranchement aux soins de l'Academie Françoise, qui se proposa pour but dès sa naissance de nettoyer la langue des ordures qu'elle avoit contractées dans la bouche du peuple & des courtisans ignorans ou peu exacts. C'est ce qu'elle dit elle-même dans le discours de son projet qu'elle presenta au Cardinal de Richelieu, un peu avant son établissement : & c'est aussi ce qu'elle fit ensuite avec tant de succès, qu'on peut dire de cette illustre Compagnie, qu'en retranchant de notre langue de vieux mots & de vieilles phrases, elle y a ajoûté de nouvelles beautez, & de nouveaux ornemens ; ce qui a été assez bien exprimé par une devise qui a pour Corps une lime, & pour Ame ces paroles,

Addo dum detraho. J'adjoute à mesure que je retranche

Si le bon-homme Henri Etienne vivoit encore, dit Ariste en riant,

il ſçauroit mauvais gré à Meſſieurs de l'Academie d'avoir fait le procès à *icelui* & à *icelle*, & d'avoir condamné abſolument *ains*, *jaçoit*, *comme ainſi ſoit que*, luy qui pour faire valoir l'abondance de la langue, fait une liſte de mots François qui ſignifient *avare*, & en compte juſqu'à onze ou douze, qui ſont, ſi je m'en ſouviens bien, *avaricieux*, *échars*, *taquin*, *tenant*, *trop-tenant*, *chiche*, *chiche-vilain*, *pinſe-maille*, *racle-denare*, *ſerre-denier*, *pleure pain*, *ſerre-miette*. Eh mon Dieu, interrompit Eugene, que dites-vous là ? Si la langue Françoiſe n'étoit riche qu'en ces ſortes de mots, ce ſeroit en verité une pauvre langue : cela s'appelle étaller des haillons, & non pas faire montre de ſes richeſſes. Ce n'eſt pas avoir appauvri la langue, que d'en avoir retranché ces vilains mots. On n'eſt pas moins riche pour avoir tout ſon bien en pierreries ; & à mon avis, ce n'eſt pas une marque d'indigence que de s'être défait d'une infinité de choſes inutiles & embaraſſantes.

De la prééminence du langage François.

Mais comme les langues reſſemblent non ſeulement aux ſtatues dont l'on retranche toûjours quelque choſe pour les achever, mais encore aux tableaux où l'on ajoûte toûjours quelque choſe pour les finir : on a beaucoup enrichi la langue Françoiſe depuis quelques années, ſoit en faiſant des mots nouveaux & de nouvelles phraſes, ſoit en renouvellant quelques termes & quelques phraſes qui n'étoient pas fort en uſage.

Vous me feriez plaiſir, dit Ariſte, de m'apprendre quelques-unes de ces expreſſions nouvelles ; car ayant demeuré aſſez long-tems dans les Provinces, & même hors du Royaume, elles ne ſeront peut-être pas venues juſqu'à moy. Si vous n'en avez rien appris, repliqua Eugene, ni par le commerce des honnêtes gens de province, qui vont à Paris preſque tous les ans, & qui en rapportent toutes les nouveautez, ni par la rencontre des perſonnes de condition qui ont paſſé par ce payis en voyageant,

ni par les lettres de vos amis, vous les avez assûrément inventées vous-même, ou bien elles vous ont été inspirées : car vous vous en servez tous les jours en parlant & en écrivant, comme si vous n'étiez jamais sorti de Paris. Comme je m'en sers, reprit Ariste, sans m'en appercevoir & sans y entendre finesse, vous m'obligerez de me les faire connoître, & de me dire préciſément quelles sont ces façons de parler, qui ont cours parmi les personnes polies. Celle dont vous venez de vous servir en est une, repartit Eugene: on dit à cette heure élégamment, Je n'y entens point *fineſſe*, il y entend *fineſſe*. On dit encore, Il m'en a fait *fineſſe*, pour dire, Il ne m'en a point parlé, il m'en a fait un myſtere. Le mot de *fineſſe* a une ſignification plus étendue qu'il n'avoit au tems paſſé. Il ne ſignifioit autrefois qu'*artifice*, *ſubtilité*, *fauſſe prudence*; il ſignifie maintenant *délicateſſe*, *perfection*. Ainſi l'on dit *fineſſe* d'eſprit, *fineſſe* de l'art; cet ouvrage a toute la *fineſſe* de l'art. Ce mo

au

au pluriel n'a, ce me semble, que son ancienne signification, de méchantes *finesses*; toutes ses *finesses* ont été découvertes.

Fin s'étend encore plus loin que *finesse*. Il n'y a rien de plus commun que de dire, Il en fait le *fin*; vous avez beau en faire le *fin*: un esprit *fin*, un goût *fin*, un discernement *fin*, une raillerie *fine*, un sourire *fin*, des yeux *fins*, une taille *fine*, un cheval *fin*. Ajoûtez à cela le neutre *fin*, & l'adverbe *finement*. Il pense *finement* les choses, il entend tout *finement*; il sçait le *fin* de la langue: voila le *fin* de l'affaire; peu de gens sçavent le *fin* du Cabinet.

Vous sçavez qu'*exactitude*, *emportement*, *habileté*, *plaisanterie*, *prudérie*, *brusquerie*, *connoisseur*, *desintéressement*, *contretems*, *intrépide*, *intrépidité*, *ferocité*, *féliciter*, *pester*, *disculper*, *insoutenable*, *inconteſtable*, *insurmontable*, sont des termes assez nouveaux.

Il y a plusieurs mots anciens, auſquels on a donné des significations toutes nouvelles. Je ne sçais si je

pourrai m'en ſouvenir : en voici quelques-uns qui me viennent.

On a toujours dit, avoir *égard* à ſon honneur ; avoir *égard* à toutes les circonſtances d'une affaire. Mais on ne dit que depuis peu, avoir des *égards* : il a de grands *égards* pour elle. *Egard* ſe prend encore en un autre ſens : nous jugeons des choſes, non par ce qu'elles ſont en elles-mêmes, mais par ce qu'elles ſont à notre *égard* ; il eſt civil à mon *égard* ; à cet *égard* je ne crois pas tout ce qu'on dit.

On ſe dit à toute heure dans un ſens nouveau. Car pour dire, Je vous en ſerai obligé, je ferai mon devoir, n'oubliez pas au moins ce que je fais pour vous : nous diſons en parlant & en écrivant familierement aux perſonnes qui nous ſont égales ou inferieures, *on* vous en ſera obligé, *on* fera ſon devoir, n'oubliez pas au moins ce qu'*on* fait pour vous. Ce ne ſeroit pas eſtre juſte dans le langage, que d'uſer de cette expreſſion à l'égard des perſonnes qui ſont au deſſus de nous.

On ne disoit pas au tems de Coëffeteau & de Malherbe, parler *juste*, raisonner *juste*, chanter *juste*, un esprit *juste*, un discours *juste*.

Quoique *délicat*, *délicatesse*, *délicatement* ayent toujours esté en usage, on ne s'en est pas toujours servi comme l'on s'en sert. Un esprit *délicat*, une raillerie *délicate*, une pensée *délicate*; c'est une affaire *délicate*; tenir une conduite *délicate* avec quelqu'un. Il a beaucoup de *délicatesse* dans l'esprit; il sçait toutes les *délicatesses* de la langue. A raisonner un peu *délicatement*.

Ménager est un des mots que nous avons le plus fait valoir. On ne dit pas seulement *ménager* les esprits du peuple; *ménager* les bonnes graces du Prince; *ménager* les intérests de ses amis; *ménager* une affaire, *ménager* une entrevûe; *ménager* son feu dans la poésie; *ménager* sa santé, sa fortune, son crédit: mais on dit encore *se ménager*, pour dire user avec réserve de son crédit; *se ménager* avec quelqu'un; *ménager* ses amis, pour dire, ne leur estre pas impor-

tun ; *ménager* la foibleſſe d'une perſonne ; ne *ménager* perſonne, pour dire, n'avoir de la complaiſance pour perſonne, traiter tout le monde rudement ; il n'y a plus rien à *ménager* avec lui. Un de nos meilleurs Ecrivains dit, en parlant d'une belle peinture : Jamais la lumiere & l'ombre n'ont été plus judicieuſement *ménagées*. Un autre dit en parlant d'un diſcours fort éloquent & fort poli : Les figures y ſont merveilleuſement *ménagées*. Je trouve, interrompit Ariſte, que merveilleuſement bien *ménagées* ſeroit mieux que merveilleuſement *ménagées*. L'un eſt ſans doute plus François & plus élégant que l'autre, dit Eugene.

On dit auſſi, ajoûta-t-il, avoir des *ménagemens* pour quelqu'un : il a de grands *ménagemens* pour elle. Cette façon de parler eſt de la Cour ; mais elle n'eſt pas fort établie, & les plus ſçavans dans la langue ne la peuvent ouir qu'avec peine. Cela me fait croire qu'elle ne durera pas, non plus qu'avoir de la *conſideration* dans le monde, & s'attirer de la *conſideration*,

quoique mille gens parlent de la sorte : car enfin ces phrases, à les bien examiner, ne sont pas trop Françoises. On dit bien estre en grande *consideration* dans le monde, pour dire, estre estimé & consideré ; mais avoir de la *consideration*, signifie proprement considerer les choses, & non pas estre consideré des autres. Un homme qui a de la *consideration*, c'est un homme qui prend garde à ce qu'il fait.

Tourner & *tour* étoient inconnus il y a quelques années dans la signification qu'ils ont maintenant. *Tour* de visage, *tour* de vers, *tour* d'esprit : il a un *tour* d'esprit fort agréable ; il donne un beau *tour* à ce qu'il dit ; le *tour* de l'expression, le *tour* de la langue Françoise est bien différent de celui de la langue Latine ; il écrit en prose d'un *tour* galant & naturel. Un esprit bien *tourné*, mal *tourné* : il a l'esprit *tourné* à la bagatelle ; quand on est *tourné* de la sorte. *Tourner* bien un vers, *tourner* toutes ses pensées du côté de la guerre ; les choses ont *tourné* heureusement : *tourner* la con-

verſation du côté qu'on veut ; la converſation *tourna* ſur le ſérieux ; *tourner* ſes imaginations plaiſamment ; *tourner* une choſe en raillerie, *tourner* une perſonne en *ridicule*. Ce dernier mot n'eſt pas fort ancien, non plus que *ſerieux* dans un genre neutre : on n'a pas toujours dit, traiter quelqu'un d'un grand *ſerieux*, prendre ſon *ſerieux* ; trouver le *ridicule* d'une choſe.

Le mot de *fonds* eſt fort en uſage. J'ai un grand *fonds* de pareſſe ; je fais un grand *fonds* ſur votre parole ; faites *fonds* ſur moi ; je connois ſon *fonds* ; des gens qui ne ſont pas ſeurs de leur *fonds*.

Ce mot de *gens* tout ſeul eſt un vieux mot que nous avons renouvellé. Je me connois un peu en *gens* ; vous n'avez point de charité pour les *gens*.

Seur & *ſeureté* ſe diſent fort. C'eſt un coup *ſeur* ; c'eſt jouer à jeu *ſeur* ; c'eſt un homme *ſeur* ; il eſt *ſeur* de ſon fait ; prendre ſes *ſeuretez*. On dit encore prendre ſes *précautions*, ſe *précautionner*. On ne ſçauroit prendre

trop de *précautions* dans une affaire auſſi importante que celle-là. Les gens ſages doivent ſe *précautionner* contre les accidens de la fortune, contre la mort.

Le mot de *meſures* eſt à peu près de même âge. Prendre ſes *meſures* pour réuſſir dans une affaire ; prendre bien ſes *meſures*, prendre de fauſſes *meſures* ; il n'y a point de *meſures* à prendre avec des eſprits fourbes : il a rompu toutes mes *meſures* : garder des *meſures* ; il ne garde point de *meſures*. On dit auſſi garder toutes les *bienſéances*.

Honneur, *honnêteté*, *honnêtetés*, *honnête*, *malhonnête*, *honnêtement*, regnent dans le langage d'aujourd'hui. Il a de l'*honneur*, il a beaucoup d'*honneur*, il a bien de l'*honnêteté*, il m'a fait bien des *honnêtetez* : cela eſt bien *honnête*, pour dire, cela eſt tres obligeant, tres-généreux, tres-civil : cela eſt *malhonnête*, pour dire le contraire : c'eſt un *malhonnête* homme, un procedé *honnête* : c'eſt une perſonne avec qui il faut prendre une conduite plus *honnête*, des

ſentimens *honnêtes*, il a agi en cela *honneſtement*.

Comme il n'y a pas bien longtems qu'on dit faire des *honneſtetez*, il n'y a pas auſſi longtems qu'on dit faire des *amitiez* : il m'a fait mille *amitiez*; faites-lui bien des *amitiez* de ma part: on dit auſſi, faites-moi une *amitié*, pour dire, faites-moi une grace. Néanmoins on n'employe guere ces façons de parler hors de la converſation, & elles ont lieu tout au plus dans les billets. Peutêtre qu'avec le tems elles ſeront reçûes dans toutes ſortes de ſtiles: car vous devez remarquer en paſſant, que comme c'eſt dans la converſation que naiſſent d'ordinaire les termes nouveaux, ils y demeurent quand ils ne périſſent pas un peu après leur naiſſance, ce qui leur arrive aſſez ſouvent; ils y demeurent, dis-je, juſqu'à ce qu'un long uſage leur faſſe perdre entiérement le caractere de la nouveauté. Vous devez encore remarquer qu'il faut uſer avec beaucoup de réſerve, dans la converſation même, des termes qui ne font que de naître; &

qu'on doit s'abſtenir preſque également des locutions trop vieilles, & des locutions trop nouvelles : les mots & les phraſes d'une langue étant à peu près comme les fruits qui ne valent rien ni pourris ni verds, & qui ne ſont point de bon goût, s'ils ne ſont mûrs.

Compte & *compter* ſont uſitez dans un certain ſens. Je vous tiendrai *compte* de ce que vous ferez pour lui ; je mets toutes ſes obligations ſur mon *compte* : j'ai lû ſon livre, je n'y ai pas trouvé mon *compte*, je fais mon *compte* de partir demain. Je *compte* pour rien la faveur des Grands, quand on aime bien une perſonne, on *compte* pour rien tout le reſte : vous pouvez *compter* ſur moi ; je *compte* ſur votre amitié.

Soûtenir n'a pas toujours eu une ſignification auſſi ample que celle qu'il a. On dit fort aujourd'hui *ſoûtenir* une négociation importante, *ſoûtenir* ſon caractere, ſon perſonnage : *ſoûtenir* la converſation, *ſoûtenir* ſes paroles par ſes actions, *ſe ſoûtenir*. Dans les grandes afflictions on a be-

ſoin de toute ſa force pour ſe *ſoûtenir*. Les vers de Deſportes ſe *ſoûtiennent* encore, pour dire, ils ſont encore beaux à préſent. Ce qui paroitroit en un autre une entrepriſe hardie & inconſiderée, eſt *ſoutenu* en lui par ſa probité. Sa harangue étoit *ſoûtenue* de la vigueur de ſon zele & de la réputation de ſa vertu, dit un bon Auteur; un diſcours *ſoûtenu*.

Détruire, *gâter*, *empoiſonner*, *envenimer*, ſont devenus de beaux mots en devenant métaphoriques. Des gens qui ſe *détruiſent* eux-mêmes par leur mauvaiſe conduite; *détruire* une perſonne dans l'eſprit d'une autre: l'abſence ne m'a-t-elle point *détruit* dans votre cœur? A ce que je vois, je ne ſuis pas encore *détruit* dans votre eſprit: cette modération qu'ils affectoient dans leurs paroles étoit *détruite* par leurs actions.

Ses reflexions *gâtent* ſes premieres penſées: la Cour ne l'a point *gâté*; il eſt *gâté*; vous le *gâtez*, en parlant d'une perſonne pour qui on a beaucoup de bonté: laiſſez-moi faire, je ne *gâterai* rien: cela ne *gâtera* rien.

Les médisans *empoisonnent*, *enveniment* tout, jusqu'aux actions les plus innocentes : des louanges *empoisonnées*, un cœur *enveniné*.

Air est tout-à-fait du bel usage. Il a l'*air* d'un homme de qualité ; il a l'*air* noble, il a bon *air*, il a méchant *air* ; cela a méchant *air*, il s'habille, il danse de bon *air* ; il y a dans tous ses ouvrages un *air* de politesse qui le distingue des autres ; de l'*air* dont il s'y prend, il réussira. Vous oubliez le *bel air*, dit Ariste : je connois des gens qui l'ont incessamment à la bouche, & qui prétendent parler à la mode, en disant, Il a le *bel air* : il chante, il danse, il s'habille du *bel air* ; il fait tout du *bel air*, il a l'esprit tout-à-fait du *bel air*, il le porte du *bel air*. Ces gens-là sont bien ridicules avec leur *bel air*, repartit Eugene : cette façon de parler est décriée parmi ceux qui parlent bien ; ils ne s'en servent qu'en riant, pour se mocquer des gens du *bel air*.

Façonner, *façonnier*, *façon*, sont d'autres mots à la mode. C'est trop

façonner ; c'eſt une grande *façonniere* : elle a mille petites *façons* qui lui ſient bien ; faire des *façons* ; je ne fais point de *façons* avec vous ; agir ſans *façon* : il ſe met ſans *façon* au nombre des beaux eſprits.

Vous pourriez, ce me ſemble, ajoûter *maniere* à *façon*, interrompit Ariſte ; car ce mot eſt auſſi en vogue. Il y a été beaucoup plus qu'il n'y eſt, repliqua Eugene. A force de dire à toute heure *de la belle maniere*, il m'a obligé *de la belle maniere*, il danſe *de la belle maniere* ; je l'ai grondé de *la belle maniere* ; on s'eſt laſſé de cette *belle maniere*, & on l'a abandonné au peuple, qui le dit encore comme une belle phraſe. On dit à la Cour & dans le monde, Il a des *manieres* agréables, il affecte des *manieres* d'agir tout-à-fait bizarres ; il a quelque choſe de rude dans ſa *maniere* : on ſe fait à la Cour une *maniere* d'eſprit qui juge plus finement des choſes : il a de l'eſprit à ſa *maniere*, il a aſſez l'eſprit de la *maniére* d'un tel.

Cet *aſſez* eſt du nouvel uſage:

Cela eſt *aſſez* de mon goût : j'entre *aſſez* dans ſon ſentiment. *Trop* en eſt auſſi. Je ne vous ſuis pas *trop* obligé de votre procedé : je ne ſuis pas *trop* d'avis.

Entrer a pluſieurs ſignifications fines. *Entrer* dans le ſens de quelqu'un ; *entrer* dans la penſée d'un Auteur ; *entrer* dans le monde, un jeune homme qui *entre* bien dans le monde ; *entrer* en confidence avec une perſonne ; *entrer* dans les ſecrets, dans les plaiſirs, dans les intereſts de quelqu'un ; *entrer* dans une affaire, pour dire s'y engager : *entrer* dans les conſiderations de l'avenir ; je ne veux *entrer* dans aucun détail avec vous : le Latin n'*entre* gueres dans le commerce du grand monde ; on a beau lui repréſenter que . . . il n'*entre* point là dedans ; en parlant d'une choſe qui a contribué à la diſgrace d'une perſonne, on dit bien, Il y *entre* un peu de cela ; en parlant d'un homme qui ne dit mot en compagnie, on dit, il n'*entre* point dans la converſation, il n'*entre* dans rien.

S'embarquer a beaucoup de grace,

& eſt de la Cour dans un ſens métaphorique. S'*embarquer* dans une affaire ; il s'eſt *embarqué* un peu legerement, pour dire, il s'eſt engagé ; *embarquer* quelqu'un dans une entrepriſe périlleuſe. On dit auſſi depuis peu, *embarquer* quelque choſe ; j'ai *embarqué* l'affaire, l'affaire eſt *embarquée* : mais cette derniere phraſe n'eſt pas encore établie.

Les *engagemens* du monde, prendre des *engagemens* avec quelqu'un, ſont des termes de nouvelle création, auſſi-bien qne *parti*, & prendre le *parti*. Le meilleur *parti* pour moi eſt de faire une honnête retraite : j'ai pris le *parti* de me taire ; quel *parti* prenez-vous ? j'ai pris mon *parti*, mon *parti* eſt pris, pour dire, quelle réſolution prenez-vous ? j'ai pris ma réſolution, ma réſolution eſt priſe : vous prenez le mauvais *parti*, il n'y a point d'autre *parti* à prendre que de pouſſer les choſes à l'extrémité.

Pouſſer eſt nouveau dans une certaine ſignification. *Pouſſer* les gens à bout ; ne me *pouſſez* pas : *pouſſer* une matiere ; cela eſt trop *pouſſé* : on

dit auſſi, cela eſt *outré*.

Sacrifier & *ſacrifice* ſont à la mode. *Sacrifier* ſes amis, il m'a *ſacrifié*: *ſacrifier* une perſonne à une autre. J'ai vû toutes vos lettres, il m'en a fait un *ſacrifice*; je lui ai fait un grand *ſacrifice*, pour dire, J'ai renoncé en ſa conſideration à quelque choſe de fort agréable ou de fort utile.

Donner ſe dit depuis quelque tems en pluſieurs façons élégantes. *Donner* dans le ſens de quelqu'un, *donner* dans le galimatias. L'apoſtrophe eſt une admirable figure quand on s'en ſert à propos, tous les jeunes eſprits y *donnent* d'abord, dit un bon Auteur. *Donner* un méchant jour aux actions d'une perſonne; *donner* dans le panneau; il a *donné* dedans, il y a *donné* de tout ſon cœur, en parlant d'une perſonne qui croit legerement: je ne *donne* pas là dedans, pour dire, je ne crois pas cela: *donner* à tout, *donner* aux apparences. Cette derniere phraſe a deux ſignifications, l'une garder les dehors, & l'autre ſe laiſſer perſuader par les apparences.

Je ne vous dis rien de *duppe*, de

chapitre, de *fort*, & de *force*. Vous n'ignorez pas qu'on dit communément, Je n'en suis pas la *duppe*; ne croyez pas que je sois votre *duppe*: il a été pris pour *duppe*.

Il m'a parlé longtemps sur votre *chapitre*, il est sçavant sur le *chapitre* de la guerre: je ne vous dis rien sur ce *chapitre*.

Je lui ai dit des choses un peu *fortes*: ce que vous dites est un peu *fort*: cela est *fort*. On voit peu d'amis de sa *force*: il n'y a point d'hommes au palais de sa *force*: deux discours d'une même *force*.

Voici encore d'autres façons de parler assez nouvelles. *Briller* dans la conversation. Il y a des gens qui ont beaucoup d'esprit, & qui ne *brillent* point dans la conversation.

Etre *content* de soi. Je ne serois pas *content* de moi, si je ne vous avois servi en cette rencontre: elle est fort *contente* d'elle-même, en parlant d'une femme qui a bonne opinion d'elle: je n'ai pas mal réussi dans cette affaire, je suis assez *content* de moi.

Se ſçavoir *bon gré* de quelque choſe. Je me ſçai *bon gré* de vous avoir dit mes ſentimens, vous devez vous ſçavoir *bon gré*, de n'avoir point répondu à ſes injures.

Rendre des *ſoins*, des *aſſiduitez*, de *bons offices* à une perſonne. *Bon office* vaut mieux que *ſervice* en quelques endroits : par exemple, pour parler honnêtement à une perſonne d'autorité de qui l'on a beſoin, il faut lui demander un *bon office*, & non pas un *ſervice*.

Il me ſemble, interrompit Ariſte, avoir oui dire à des gens qui venoient de Paris, demander *excuſe* : je vous demande *excuſe*. C'eſt une méchante phraſe, repliqua Eugene ; tout le peuple s'en ſert : mais les honnêtes gens demandent toujours *pardon*, & jamais *excuſe*.

On dit élégamment, continua-t-il, ſe *deſaccoûtumer* d'une perſonne. Quand on aime bien les gens, on ne ſçauroit s'en *deſaccoûtumer*.

Aller, venir *à ſes fins*. C'eſt un homme qui va *à ſes fins* : il n'y a rien qu'il ne faſſe pour venir *à ſes fins*.

Se démeſler d'une affaire ; *démeſler* une intrigue : on ne ſcait comment *démeſler* cela ; je n'ai pas encore bien *démeſlé* les ſentimens que j'ai pour vous ; je n'ai pû vous *démeſler* dans la foule.

Diſtinguer les perſonnes de mérite, en faire *diſtinction*. On eſt bien aiſe d'eſtre *diſtingué* des gens de baſſe naiſſance, qui ſe *diſtinguent* par leur eſprit & par leur ſçavoir.

S'*attirer* de l'eſtime, des reproches, de méchantes affaires. Je lui ai dit des choſes facheuſes, mais il ſe les eſt *attirées*.

Se *déchainer*, *déchaînement*. Les peuples ſe *déchaînent*, ſont *déchaînez* contre les favoris. C'eſt un *déchaînement* horrible contre lui en parlant d'une perſonne dont on parle mal dans toutes les compagnies.

Rafiner, *rafinement*. Il *rafine trop* ; il ne faut pas tant *rafiner* ſur le langage. Les *rafinemens* de l'amour propre, de la politique ; ce ſont des *rafinemens* ridicules.

S'*entêter*, *entêtement*. Les honnêtes gens ne *s'entêtent* point. Nous autres

gens de livres, dit un de nos bons Auteurs, nous sommes sujets à nous *entêter* de ce que nous souhaitons. Un homme *entêté* de son merite. C'est un furieux *entêtement*.

Etudier le goût, l'humeur des gens; *étudier* un homme.

Sçavoir *son monde*; sçavoir *vivre*. C'est un homme qui sçait *son monde*, qui sçait *vivre*.

Le *sçavoir faire* est encore plus nouveau. Un homme qui a du *sçavoir faire*; il en est venu à bout par son *sçavoir faire*. Quoique ce terme exprime assez bien, les personnes qui parlent le mieux ne peuvent s'y accoûtumer : il n'y a pas d'apparence qu'il subsiste, & je ne sçais même s'il n'est point déja passé. Aussi est-il tres-irrégulier, & même contre le genie de nôtre langue, qui n'a point de substantifs de cette nature.

On dit depuis quelques années, *c'est un homme tout d'une piece*, en parlant d'un homme qui n'a point d'adresse ni de complaisance, & qui ne sçait point s'accommoder au tems, ni aux personnes. C'est un homme

naturel, pour dire, un homme trop franc, & peu ſimple.

Je ne ſçai quand je *parviendrai* à être de vos amis; il eſt enfin *parvenu* à lui plaire.

Il en *uſe* bien, il en *uſe* mal avec moi; il en *uſe* le mieux du monde.

Cela me *paſſe*, pour dire, je n'entends rien à cela. On ne vous *paſſera* rien, pour dire, on ne vous pardonnera rien.

Je ſçai bien à quoi m'en *tenir*; je m'en *tiens* à ce que vous dites. On ne peut pas *tenir* contre tant d'honnêteté, contre de ſi bonnes raiſons.

Quand on eſt ſur ce *pied*-là, quand on s'eſt mis ſur ce *pied*-là, on ne craint rien: les choſes ſont ſur ce *pied*-là; je ne le regarde pas ſur le *pied* de bel eſprit; il eſt à la Cour ſur un bon *pied*.

J'ai été bien *mortifié* de ne vous point dire adieu: il a reçu une *mortification* ſenſible: donner une *mortification* à quelqu'un. Un ambitieux *mortifié*.

Ses ſervices paſſez vous doivent *répondre* de lui; ce que vous venez de faire pour moi me *répond* de votre cœur.

Je ne puis me *défendre* de l'aimer, de le ſervir.

Se reprocher quelque choſe. On doit eſtre content quand on n'a rien à *ſe reprocher*.

Cela m'eſt *revenu* de pluſieurs endroits, pour dire, J'ai appris cela de pluſieurs perſonnes. Ceux qui ont le plus étudié la langue, trouvent quelque choſe à dire à cette phraſe, mais elle ne laiſſe pas d'avoir cours.

Quand on a une fois perdu ſon crédit, on n'en *revient* pas; on a de la peine à en *revenir*: je n'en *reviens* pas, pour dire, je ſuis fort étonné; quand on m'a fait de ces tours-là, je n'en *reviens* pas aiſément, pour dire, j'ai de la peine à pardonner.

Elle a eſté *défaite* au premier mot qu'on lui a dit, en parlant d'une perſonne qui a perdu contenance. Il ne faut rien pour le *défaire*, c'eſt-à-dire, pour l'embarraſſer. Des perſonnes dont l'une *défait* l'autre, pour dire, dont l'une obſcurcit le mérite de l'autre: on dit auſſi, dont l'une *efface* l'autre.

Vous ne ſçauriez *ſauver* votre cou-

duite, pour dire, justifier. Quand elle n'a pas autant d'esprit dans la conversation, qu'elle a coûtume d'y en avoir, elle se *sauve* sur les vapeurs, sur le mal de tête ; pour dire, elle s'excuse sur les vapeurs, sur le mal de tête, de ce qu'elle n'a pas son esprit ordinaire. *Sauver* les dehors, les apparences. Il *sauve* du moins les apparences, en parlant d'un libertin qui ne donne point de scandale.

Les *apparences* sont contre vous. C'est *apparemment* ce qu'il pretendoit; *apparemment* il fera tous ses efforts pour en venir à bout.

Il est mal-aisé de vous dire à combien d'usages on a mis le verbe *faire*.

On dit tous les jours, faire des *avances* ; après les *avances* qu'il a faites, je ne puis lui refuser mon amitié ; faire toutes les *avances*.

Faire une *malice* à quelqu'un ; elle fait mille *malices* agréables à ses amis.

Faire un *contre-tems* ; il a fait un étrange *contre-tems*.

Faire les premiers *pas*, faire les premieres *démarches*. Ce n'est pas à moi à faire les premiers *pas* ; j'ai fait la

premiere *démarche*. Faire un faux *pas*, une fausse *démarche*.

Dit-on toûjours faire *figure*, poursuivit Ariste? Faire à la Cour & dans le monde une grande, une petite, une bonne, une méchante, une belle & une pauvre *figure*. Tout cela se dit encore par quelques gens, repliqua Eugene; mais les personnes intelligentes l'évitent jusques dans la conversation, ou ne le disent que par raillerie.

Tout le monde dit se faire *honneur*, se faire un *merite* de quelque chose. Il se fait *honneur* de l'amitié d'un tel. Il se fait *honneur* d'avoir parlé hardiment. Je ne pretens pas me faire un *merite* de cela auprès de vous.

Se faire des *plaisirs*, des *chagrins*. Je me fais de grands *plaisirs* de peu de chose; il se fait des chagrins de tout.

Se faire des *affaires*, pour dire, se causer de l'embarras, s'attirer des déplaisirs. Il y a des gens qui se font des *affaires* de gayeté de cœur. Vous vous êtes fait une *affaire*; je me suis fait sans y penser une méchante *affaire*. On dit dans la conversation,

c'eſt une *affaire*, pour dire, c'eſt une choſe difficile ; ce n'eſt pas une *affaire*, pour dire, c'eſt une choſe aiſée.

Vous voyez que je vous dis confuſément & ſans aucun ordre, tout ce que ma memoire me preſente. Comme toutes ces facons de parler n'ont nulle liaiſon entre elles, répondit Ariſte, il importe peu quel ordre on leur donne. Cette façon de parler, *n'ont nulle liaiſon*, eſt uſitée, & digne de remarque, continua Eugene.

On dit dans le diſcours familier, & on écrit dans le beau ſtile, Je n'ai *nulle* affaire, il n'a *nulle* fidelité, il n'a *nulle* application. Ces deux négatives qui n'affirment pas comme en Latin, ont de la grace, & s'accommodent à notre langue qui aime deux negatives enſemble, ſelon une des remarques de Vaugelas. Ainſi nous diſons élegamment, je *ne* nie pas que je *ne* l'aye dit.

Ces mots *facheux*, *miſerable*, *aiſé*, *régulier*, *comedien*, *flatté*, *touché*, *touchant*, *entendu*, *habile*, ſont nouveaux dans le ſens, & dans le tour qu'on leur donne quelquefois.

C'eſt

C'eſt un *facheux* ; le monde eſt plein de *facheux* ; les *facheux*.

C'eſt un *miſerable*, pour dire, c'eſt un homme ſans merite ; cela eſt *miſerable*, en parlant d'un ouvrage qui ne vaut rien.

Un eſprit *aiſé* ; des vers *aiſez* ; une taille *aiſée*.

Traits du viſage *réguliers* ; les civilitez les plus *régulieres* ne ſont pas les plus obligeantes ; un ami *régulier* ; une femme *réguliere*. Ecrire à quelqu'un *régulierement* toutes les ſemaines

C'eſt un grand *comedien*, en parlant d'un homme diſſimulé qui joue pluſieurs perſonnages. L'on dit auſſi jouer la *comedie*, pour dire, n'agir pas ſincerement.

Portrait *flatté* ; *touché* hardiment. Il y a dans cet ouvrage des endroits délicatement *touchez*.

Une lettre tendre & *touchante* ; une perſonne qui a quelque choſe de *touchant* ; des manieres *touchantes*.

Un bâtiment bien *entendu* ; cela eſt mal *entendu*, en parlant d'une choſe faite ſans art & contre les regles ; tout y étoit merveilleuſement bien *entendu*, en parlant d'un feſtin

Une perſonne *entendue*, pour dire intelligente & habile.

Habile, a preſque changé de ſignification. On ne le dit plus gueres, pour dire docte & ſçavant; & on entend par un homme *habile*, un homme adroit & qui a de la conduite. *Mal-habile*, eſt un mot nouveau, qui ſignifie le contraire.

Ajoûtez à cela, *ſolide*, *eſſentiel*, *réel*. Un ami *ſolide*, un homme *eſſentiel*; des empêchemens *réels*, pour dire veritables.

Pénetration, *naiſſance*, *naturel*, *ouverture*, *ſocieté*, *attachement*, *feſte*, ſont de notre tems, de la maniere dont on s'en ſert.

Homme d'une grande *pénetration*; il a beaucoup de *pénetration*.

Il n'y a perſonne qui ait une plus belle *naiſſance* pour les affaires; il a une heureuſe *naiſſance*, pour dire, il eſt bien né, il a de bonnes inclinations.

Il a beaucoup de *naturel* pour l'éloquence; c'eſt un beau *naturel*, pour dire, c'eſt un beau génie; Ciceron a plus de *naturel* que Demoſthene.

Donner des *ouvertures* à quelqu'un

dans une affaire ; il a de grandes *ouvertures* pour les sciences.

Une *societé* de personnes agréables ; il est de notre *societé* ; ils sont de même *societé*, en parlant de personnes qui se voyent souvent.

Il a un *attachement*, pour dire, il aime une personne ; il a vécu jusqu'à cette heure sans *attachement*, pour dire, sans rien aimer.

La *Fête* de Versailles ; donner une *Fête*. Ce mot est devenu profane, comme vous voyez. Voilà jusqu'où va le caprice & la tirannie de l'usage. Il ne se contente pas de choquer souvent les regles de la Grammaire & de la raison : il ose même violer quelquefois celles de la piété. Après tout, je ne m'étonne pas trop de ce qu'un mot consacré à la religion a été profané de la sorte. Nous faisons bien d'autres profanations que celle-là. Mais je m'étonne fort de ce que trois ou quatre mots hyperboliques ont cours dans le langage ordinaire, nonobstant l'aversion que nous avons pour l'hyperbole. *Je meurs* d'envie, *je meurs* de peur, *j'enrage*, se disent à toute heure pour, je desire,

je crains fort, je suis faché. *Je meurs* d'envie de le voir; *je mourois* d'envie de sçavoir de vos nouvelles; *je meurs* de peur qu'il n'ait pas reçû mon billet; *je mourois* de peur qu'il ne fût parti. *J'enrage* d'avoir été pris pour duppe; *j'enrage* de voir des ignorans qui décident.

Infiniment & *éternellement* sont communs. Il a de l'esprit *infiniment*. Ils sont *éternellement* ensemble. A quoi on peut ajoûter *étrangement* & *admirablement*. Je suis *étrangement* en peine. Cela vous sied *admirablement*.

Il y a bien d'autres expressions nouvelles dont je ne puis pas me souvenir, sans parler de celles qu'on nomme *précieuses*, & qui ne sont pas tant de notre langue, que de quelques femmes, qui pour se distinguer du commun, se sont fait un jargon particulier.

Mais outre les richesses que notre langue a de son fonds, elle en a encore d'ailleurs. Elle emprunte tous les jours plusieurs mots des langues étrangeres, comme les langues étrangeres en empruntent d'elle. Car il y a eu de tout tems une espece de trafic en-

tre les langues, de même qu'il y en a entre les peuples; & la nôtre reſſemble en quelque façon à ces gentilshommes de certaines provinces privilegiées, leſquels étant fort à leur aiſe, ne laiſſent pas d'augmenter leur revenu par la voie du commerce, ſans que cela déroge en rien à leur nobleſſe ni à leur honneur.

Au reſte, la langue Françoiſe eſt riche non ſeulement en paroles, mais auſſi en choſes: c'eſt-à-dire, qu'on trouve dans ſes livres ce qu'il y a de plus excellent dans les ſciences. Les traductions qu'on a faites en notre langue depuis quelques années, nous rendent propres toutes les richeſſes des Grecs & des Latins. Les grands maîtres à qui nous devons ces traductions, ont été ſi heureux à copier les Anciens, qu'on peut dire que les copies ne cedent point aux originaux: & pour moi, ſi je ne craignois de ſcandaliſer les doctes, je ne ferois nulle difficulté de préferer l'*Alexandre* de Vaugelas à celui de Quinte-Curce. L'*Apologetique* de Tertullien a dans le François une pureté & des graces qu'il n'a pas dans le La-

tin. Thucydide, Lucien & Tacite ne sont gueres plus beaux en leurs langues qu'en la nôtre : vous sçavez ce qu'un honnête homme a dit de celui qui les a fait parler François.

L'illustre d'Ablancourt repose en ce tombeau :
Son genie à son siecle a servi de flambeau ;
Dans ses fameux écrits toute la France admire
Des Grecs & des Romains les precieux tresors.
A sa perte, on ne sauroit dire,
Qui perd le plus, des vivans ou des morts.

Je ne vous dis rien de la *Cyropedie* ou de l'*Histoire de Cyrus*, de l'*Eloge d'Agesilaüs*, des *choses mémorables de Socrate*. Je passe aussi sous silence les *Vies des hommes illustres Grecs & Romains*, traduites nouvellement. Les Traducteurs de Xenophon & de Plutarque sont connus de tous les François qui ont quelque connoissance des Lettres.

Ajoûtez à toutes nos traductions, tant d'ouvrages composez par nos meilleures plumes sur les matieres les

plus solides & les plus sublimes ; tant de livres où la Philosophie n'a rien de barbare, où tout est fleuri jusqu'aux questions les plus épineuses.

Les *Caracteres des passions*, l'*Art de connoître les hommes*, les traitez de *la Lumiere*, de l'*Iris*, du *Débordement du Nil*, de l'*Amour d'inclination*, du *Raisonnement des bêtes*, nous découvrent des secrets qui ont été cachez à Platon & à Aristote. L'Auteur de ces traitez a étudié la nature à fond, ou plutôt on diroit que la nature lui a révélé elle même tous ses mysteres. Le *Journal des Savans* est un abrégé de toutes les sciences, & comme une bibliotheque en petit, qui contient l'essence & la fleur des Livres. L'Auteur de ce *Journal* est un esprit universel, qui parle en même tems d'histoire, de jurisprudence, de philosophie, de médecine, & de mathématiques. Le *Discernement de l'ame & du corps*, le *Discours physique de la Parole*, sont curieux & bien écrits : celui qui a donné ces deux livres au public, a beaucoup de pénétration & de politesse.

Outre les traitez sçavans qui pa-

roiſſent tous les jours en notre langue, il ſe fait en pluſieurs endroits des conferences & des aſſemblées ſçavantes, où l'on traite de toutes ſortes de matieres : ſi bien qu'un François peut aiſément aquerir toutes les belles connoiſſances, ſans autre ſecours que celui de ſa langue naturelle. Ainſi comme la France eſt ſi abondante en toutes choſes, que nous n'avons que faire des autres nations pour vivre ; la langue Françoiſe eſt ſi riche en toutes ſortes de livres, que nous n'avons pas beſoin des autres langues pour eſtre ſavans. Dites après cela que c'eſt une pauvre langue que la nôtre.

Vous ne ſçauriez au moins nier, dit Ariſte, que ce ne ſoit une langue fort changeante ; puiſque nous changeons de langage preſque auſſi ſouvent que de modes. Non ſeulement nous ne parlons pas comme parloient Hugues Capet, & ſaint Louis ; mais nous ne parlons pas même comme parloient François I. & Henri le Grand. Si nos anceſtres revenoient au monde, nous ne les entendrions pas : il leur faudroit des truchemens

pour s'expliquer ; & le mal eſt qu'ils auroient de la peine à en trouver parmi nous. Ils ſeroient plus étrangers en France, que ne ſont les Polonois & les Moſcovites.

Les Auteurs les plus polis des derniers regnes nous font pitié. Les ouvrages qui ont été les délices & l'admiration de la vieille Cour, ſont le rebut des provinces & du peuple. Les mots & les phraſes de ce tems-là ſont comme ces habits antiques, dont on ne ſe ſert que dans les maſcarades & dans les balets. Il ſe fait à toute heure des changemens dans la prononciation, dans l'orthographe & dans le ſtile. L'uſage qui eſt le roy ou le tyran des langues vivantes, eſt en France le maître du monde le plus impérieux & le plus bizarre. Il abolit ſouvent de bons mots ſans raiſon ; il en établit quelquefois de mauvais contre la raiſon même ; il autoriſe juſqu'à des ſoleciſmes, ſelon la remarque de Vaugelas. En un mot la langue Françoiſe tient beaucoup de la legereté de l'humeur Françoiſe ; & c'eſt un reproche que les étrangers nous font avec beaucoup de juſtice.

Il n'en eſt pas de même de la langue Italienne & de la Langue Eſpagnole. Elles ſe ſentent en quelque maniere de la conſtance & du flegme de leurs nations : elles ne ſçavent ce que c'eſt que de changer.

Je ne nie pas, répondit Eugene, que notre langue n'ait beaucoup changé depuis ſa naiſſance. J'avoue même que l'ancien François a peu de rapport avec le François moderne, ſinon en un point eſſentiel, àquoi vous n'avez peutêtre pas pris garde : c'eſt que le langage de nos ancêtres a beaucoup de la naïveté du nôtre, comme l'or chargé de craſſe & de terre a l'eſſence de l'or le plus pur & le plus fin. Et cela paroit viſiblement dans nos vieux Auteurs, qui avec toute leur négligence ont une naïveté admirable : de ſorte qu'on prend autant de plaiſir à les lire, qu'à entendre un villageois de bon ſens, qui parle mal à la vérité, mais qui parle naturellement. J'avouerai encore qu'au ſiecle paſſé le langage étoit ſi informe, qu'il n'y avoit ni choix, ni ordre, ni cadence dans les paroles : néanmoins je ne puis avouer que le

changement qui s'eſt fait dans notre langue, ſoit un effet de la legereté dont on nous accuſe. Cela vient, à mon avis, d'un autre principe. Ce que les étrangers appellent un défaut de la langue Françoiſe, eſt la marque ou plutôt la cauſe de la perfection où elle eſt parvenue.

Pour entendre ma penſée, il faut remonter à la ſource des choſes dont nous parlons. Les langues ont leur naiſſance, leur progrès, leur perfection, & même leur décadence, comme les Empires. Vous ſavez que la Langue Greque a eu ſes differens âges; qu'elle a été dans les foibleſſes de l'enfance, avant que d'eſtre dans ſa maturité & dans ſa force; qu'elle n'eſt arrivée à la perfection où elle étoit du tems d'Ariſtote, d'Iſocrate, & de Démoſthene, qu'après avoir ſouffert mille changemens dans ſes mots & dans ſes phraſes. La langue Latine qui a été ſi longtems la langue ſouveraine & univerſelle, a eu de foibles commencemens, auſſi bien que l'Empire Romain. Ce n'étoit d'abord qu'un mélange de la langue Greque, & de celle du payïs où les

Romains s'établirent : ou plutôt ce n'est qu'une corruption de ces deux langues. Il n'y avoit rien de plus barbare, de plus rampant, & de plus pauvre qu'elle, sous la domination des Rois. Elle s'épura un peu dans les premiers tems de la République ; elle s'enrichit ensuite par le commerce qu'eurent les Romains avec les nations étrangeres : elle changea tout-à-fait, & se polit fort du tems de Terence, de Scipion & de Lelius, qui la cultiverent avec beaucoup de soin. Mais son état florissant fut au tems de Ciceron, & sous le regne d'Auguste.

Voila à peu près le destin de notre langue. Ce n'étoit dans son origine qu'un miserable jargon, demi-Gaulois, demi-Latin, & demi-Thudesque. Dès que les Romains se furent rendus maîtres des Gaules, la langue Romaine commença à y avoir cours, non seulement parmi les honnêtes gens, mais aussi parmi le peuple : soit que cela vînt de la complaisance des vaincus, qui crurent ne pouvoir se rendre agréables aux victorieux, qu'en tâchant de parler

leur langage : soit que ce fût un effet de la necessité & de l'interêt, les sujets ne pouvant avoir d'accès auprès de leurs maîtres, sans quelque usage de la langue Latine : soit enfin que les Ordonnances Romaines, qui obligeoient à faire tous les actes publics en Latin, fissent peu à peu cet effet-là.

Quoy qu'il en soit, les Gaulois oublierent insensiblement leur propre langage; ou plûtôt ils le corrompirent, en le meslant avec celui des Romains. Car ne pouvant se défaire tout à-fait de l'un, ni apprendre tout-à-fait l'autre, ils les confondirent tous deux; & de cette confusion il résulta je ne sçai quel jargon, qu'ils appellerent Romain, pour le distinguer du Latin. Les Francs qui vinrent ensuite, & qui chasserent les Romains des Gaules; au lieu d'abolir ce langage barbare, s'y accommoderent eux-mêmes, par une politique toute contraire à celle des Romains qui imposoient le joug de leur langue aux nations vaincues, avec celui de la servitude, comme parle saint Augustin. Ces nouveaux Conquerans voulurent apparemment faire voir par là aux

Opera data est ut imperiosa civitas non solùm jugum,

verùm etiam linguam ſuam domitis gentibus imponoret. *Auguſt. de civit. Dei lib. 19. c. 7.*

Gaulois qu'ils étoient bien éloignez de rien entreprendre ſur la liberté de ceux qu'ils venoient de délivrer de la domination Romaine. Cependant, pour marquer qu'ils étoient les maîtres, ils donnerent avec le tems le tour de leur langue à ce Latin corrompu, en l'aſſujétiſſant à l'uſage des verbes auxiliaires, *être* & *avoir*, qui ſont propres à l'Allemand, & qui regnent par tout dans le François. Il ne faut pas douter qu'il ne ſe meſlât alors beaucoup de mots Allemands à ce latin Gaulois, ou ruſtique, comme quelques-uns l'ont appellé. Il y a bien de l'apparence auſſi que les Goths & les Bourguignons qui firent une irruption dans les Gaules devant les Francs, que les Huns & les Vandales qui vinrent après, ajoûterent les uns & les autres au langage des payis où ils s'établirent, pluſieurs termes que le commerce porta en ſuite de ville en ville, & de province en province.

A dire vrai, interrompit Ariſte, voila une étrange origine pour une langue auſſi noble que la nôtre. Je ne trouvois pas bon, pourſuivit-il,

qu'un ſçavant Critique l'eût appellée un avorton de la langue Latine. Mais à ce que je voi, il n'a rien dit qui ne ſoit bien fondé ; & il auroit pû dire même, que dans ſa naiſſance c'étoit un horrible monſtre. La merveille eſt, reprit Eugene, que ce monſtre dura longtems ; la barbarie du langage ayant ſubſiſté avec celle des mœurs pendant des ſiecles entiers. Les Rois de la premiere race tâcherent de polir un peu ce langage brut qu'ils parloient eux mêmes. Car outre le Thudeſque, qui étoit la langue naturelle de nos premiers Rois, le Roman étoit en uſage à la Cour ; mais cette entrepriſe fut aſſez inutile ; & tout ce que put faire Chilperic, qui ſe piquoit d'eſprit, de doctrine & d'éloquence, fut d'ajoûter à l'alphabet je ne ſçais quels caracteres que le tems effaça bientôt.

An ignoras linguam Gallicam, & Italicam, & Hiſpanicam linguæ Latinæ abortum eſſe? *Jul. Caſ. Scalig.*

A dire les choſes comme elles ſont, le langage de ce ſiecle-là n'étoit qu'une pure barbarie, auſſibien que celle des ſiecles ſuivans: témoin le Serment de Louis Roi de Germanie, fait en langue Romance, & preſque auſſi malaiſé à entendre que le Serment de

Nithard. hiſt. lib. 3.

Charles son frere Roi de France, fait en langue Thudesque. On ne se soucia gueres alors de bien parler. Outre que les François étoient encore assez barbares, ils furent si occupez dans les guerres qu'ils entreprirent, & dans celles qu'ils soûtinrent, qu'ils n'eurent pas le loisir de cultiver les sciences : ils songerent plus à faire de belles actions, que de beaux discours.

La langue ne commença proprement à changer que vers la fin de la seconde race de nos Rois, après que l'Empire fut séparé de la maison de France. Ce fut environ ce tems-là, comme l'a remarqué un de nos historiens, que le Roman l'emporta tout-à fait sur le Thudesque, & qu'il devint la langue dominante depuis la Meuse jusqu'aux Alpes & aux Pyrenées. Ce Roman qui se répandit par tout, prit alors une nouvelle forme : j'entends par cette forme nouvelle, premierement les articles dont on n'usoit point sous le regne de Charles le Chauve, ainsi qu'il paroît par le Serment de Louis son frere, qui doit être notre regle en ce qui regarde le vieux Roman, comme étant la seule

piece qui nous en soit demeurée. Outre *li* qui se dit d'abord, & qu'on fit servir aux deux genres & aux deux nombres; on dit aussi *le*, *la*, *les*, selon la difference du masculin & du feminin, du singulier & du pluriel. Cela se voit dans le Code de Guillaume le Conquerant, qui est après le Serment de Louis, le plus ancien monument de notre langue. Le seul titre de ce Code fait foi de ce que je dis: le voici, si ma mémoire ne me trompe. *Ce sont les leis & les custumes * que li Reis William grantut a tut le peuple de Engleterre, apres le conquest de la terre.* Où vous voiez *le*, *la*, *les* en usage aussi-bien que *li*.

* Que le Roi Guillaume accorda par grace. *J. Selden ad Eadm. Nor.*

Au reste, si vous me demandez pourquoi notre langage n'eut point d'articles au commencement, & qu'il en eut dans la suite; je n'ai point d'autre raison à vous en rendre, sinon que le Roman étant un Latin corrompu, il suivit d'abord le génie de la langue Latine, qui n'a point d'articles; & qu'étant devenu le langage d'un peuple sorti de Franconie, il prit peu à peu des articles, à l'imitation de la langue Thudesque, qui

en a de propres, auſſi-bien que la langue Greque, & que la langue Hébraïque.

J'entends de plus par cette nouvelle forme du langage les terminaiſons qui ſont differentes du Latin. Ce qui ſe fit en retranchant, en ajoûtant, en tranſportant quelque lettre dans les mots. Ainſi, par exemple, au lieu de *Deus* & *d'amor*, on vint à dire *Deu*, *Diex*, *Dieux*; *amur*, *amors*, *amours*. Comme il n'y avoit rien de reglé ni de bien établi dans la langue, ces mots ſe dirent indifferemment pendant pluſieurs regnes, & ſe conſerverent même avec *Dieu* & *amour*, qui vinrent après. On fit de *mori*, *morir*, & enſuite *mourir*: d'*occidere*, *occire*, qui a duré ſi longtems. Les autres mots ſe formerent à peu près de même. *Tems*, *nom*, *fin*, *an*, *mort*, *corps*, *gens*, & la plûpart de nos monoſyllables, tels que nous les avons aujourd'hui, ſont de ce tems-là; car les mots d'une ſyllable ont été faits plûtôt que les autres, & n'ont pas changé comme les autres dans les diverſes révolutions de la langue; ſi ce n'eſt en ce qui regarde l'orthogra-

phe, qui n'a pas toûjours été la même.

Ce fut auſſi, ce me ſemble, alors qu'on inventa notre *e* feminin, ou du moins qu'on l'ajoûta à pluſieurs mots, pour en rendre le ſon plus doux & plus agréable ; de ſorte qu'au lieu d'*hom*, & d'*occir*, qu'on diſoit dans les premiers tems, on dit *home*, & *occire* dans la ſuite.

Vous voyez qu'en retenant les mots Latins, nous nous ſommes défaits de la terminaiſon Latine, qui eſt demeurée aux Italiens & aux Eſpagnols : en quoi ils ſont comme des eſclaves, qui portent toujours la marque & les livrées de leur maître : au lieu que nous ſommes comme des perſonnes qui jouiſſent d'une entiere liberté En ôtant à notre langue cette reſſemblance ſenſible que ſes voiſines ont avec le Latin, nous nous ſommes fait en quelque façon une langue qui a plus l'air d'avoir été formée par un peuple libre, que d'eſtre née dans la ſervitude. C'eſt-à-dire, interrompit Ariſte en riant, que nous avons fait comme ces hommes de fortune, qui cachent aux autres & à eux-mêmes ce qu'ils ſont, en déguiſant le nom

de leur famille, parce qu'il leur reproche la baſſeſſe de leur naiſſance.

Je m'imagine encore, dit Eugene, que dans les premiers voyages d'outremer, les François prirent des Grecs pluſieurs mots qu'ils accommoderent à leur langage, & qu'ils imiterent en quelque choſe le tour & l'œconomie de la langue Greque; & de là vient probablement la conformité qu'a notre langue avec le Grec, plutôt que des colonies que les Phocenſes planterent à Marſeille, avant que les Romains ſe rendiſſent maîtres des Gaules. Je vous dis mes conjectures, & je ne prétens pas vous obliger à me croire ſur ma parole. Si vos conjectures ne ſont vrayes, dit Ariſte, elles ſont au moins vraiſemblables; & c'eſt beaucoup que de deviner raiſonnablement, dans des choſes auſſi obſcures que ſont celles-là.

Quoy qu'il en ſoit, reprit Eugene, il eſt certain que ſous le regne de Louis le jeune, la langue étoit formée ſelon les regles de la Grammaire: car on commença deſlors à écrire en Roman, au rapport de Fauchet & de du Verdier; & vous ſçavez que

la premiere marque d'une langue faite, eſt d'eſtre capable de ſtile, & de ſortir des bornes du diſcours familier, où toutes les langues ſont renfermées dans leur naiſſance.

Au reſte, cette langue qui avoit ſes mots, ſes articles, les inflexions de ſes noms & de ſes verbes, ſes phraſes & ſa ſyntaxe, étoit comme un enfant au berceau qui n'a pas la force de ſe ſoutenir, & qui ne fait que bégayer. Elle ſe fortifia un peu, & elle prit l'eſſor, pour parler ainſi, ſous le regne de Philippe Auguſte. Comme ce Prince véritablement auguſte par la grandeur de ſon courage & par celle de ſon génie, n'aimoit pas moins les lettres que les armes; on s'appliqua plus aux ſciences ſous ſon regne, qu'on n'avoit fait ſous les regnes de ſes prédéceſſeurs; & enſuite on prit plus de ſoin du langage. Les Poëtes qui parurent alors ſous le nom de *Trouveres* & de *Jongleurs*, furent les premiers qui ôterent à l'ancien Roman ce qu'il avoit de plus groſſier & de plus barbare: car les Poëtes en tout payis ont toujours le plus contribué à polir les langues.

Les Auteurs qui vinrent après sous S. Louis, & sous Philippe le Bel, commencerent à orner un peu la langue : vous jugez bien que ces premiers ornemens furent fort simples dans un siecle où regnoit la simplicité. Mais enfin tout simples qu'ils étoient, ils ne laissoient pas d'estre des ornemens. Le plus célebre d'entre ces Auteurs, & celui à qui notre langue doit ses premieres beautez, fut Jean de Meun, surnommé le pere & l'inventeur de l'Eloquence Françoise. Le *Roman de la Rose* qu'il continua après la mort de Guillaume de Lorris, est le premier livre François qui a eu quelque réputation. Il fut estimé non seulement pour l'élégance du stile, mais aussi pour le fonds de la doctrine ; car on y a cherché des mysteres qui passent la galanterie, & à quoi probablement l'Auteur ne pensa jamais : mais il est toujours des chercheurs d'allégories, comme des chercheurs de pierre philosophale.

La langue se purifia beaucoup vers le milieu du regne de Philippe de Valois, témoins les registres de la Chambre des Comptes de Paris, où

l'on voit une conſtruction & une pureté qui approche de notre âge, ou du moins de l'âge de nos peres.

Ces heureux commencemens eurent une ſuite encore plus heureuſe ſous le regne de Charles VII. Alain Chartier ſon ſecretaire, qui étoit un laid homme, & un bel eſprit, ajoûta de nouvelles graces à la langue : ce qui le fit ſurnommer à ſon tour le pere de l'éloquence Françoiſe. C'eſt lui que * Marguerite d'Ecoſſe baiſa un jour en paſſant par une ſale où il étoit endormi : vous ſçavez l'hiſtoire, & ce que répondit la Princeſſe aux Dames de ſa ſuite, qui trouvoient étrange qu'elle eut baiſé un homme ſi laid. *Je n'ai pas baiſé l'homme*, dit-elle, *j'ai baiſé ſeulement la bouche d'où il eſt ſorti tant de belles paroles.*

* Elle étoit femme du Dauphin, qui fut depuis Louis XI.

Depuis ce tems-là la pureté de la langue augmenta toûjours de plus en plus avec la politeſſe des mœurs. On vit peu à peu diſparoître la barbarie des premiers ſiecles. Le langage perdit même à la fin ſon nom de Roman, comme les fleuves perdent quelquefois leur premier nom, quand ils ſont éloignez de leur ſource.

A regarder les langues de ce côté-là, dit Ariſte, elles ont beaucoup de rapport avec les rivieres qui changent à meſure qu'elles coulent, & qui ſont en quelque façon differentes d'elles-mêmes, bien qu'elles ayent toûjours le même rivage & le même lit. Les langues, reprit Eugene, reſſemblent encore aſſez aux eaux minerales, qui prennent la teinture & les qualitez des lieux par où elles paſſent : & de là vient, que comme dans les guerres du Levant notre langue prit beaucoup de la langue Greque, elle prit auſſi quelque choſe de la langue Italienne dans les guerres d'Italie. Les affaires que les François eurent au-delà des monts ſous Charles VIII. ſous François I. & ſous Henri II. firent qu'il ſe meſla à notre langage quelques locutions étrangeres.

Au reſte les choſes changerent beaucoup ſous les regnes de ces deux derniers Rois. Les beaux eſprits qui ſe rencontrerent en foule à la Cour, depuis que François I. eut rétabli les belles Lettres & les beaux arts, entreprirent tout de nouveau de polir la langue. Ils commencerent par réformer

réformer plusieurs mots vulgaires qui étoient demeurez Latins avec une simple terminaison Françoise. Ils les accommoderent à l'air de notre nation, ou ils les abandonnerent tout-à-fait ; ils abolirent aussi les termes qui leur semblerent trop rudes, ou ils y passerent la lime pour les adoucir. Ils firent même des mots nouveaux en la place de ceux qu'ils avoient ôtez. Enfin ils donnerent à la langue un caractere d'élegance & de doctrine qu'elle n'avoit point auparavant, en l'enrichissant des dépouilles de la Grece & de l'Italie. Amyot, Joachim du Bellay, & Ronsard eurent le plus de part à ce changement : mais tout ce que firent ces grands maîtres ne fut qu'une ébauche dont les traits furent effacez ou corrigez dans les regnes suivans. Desportes, du Perron, Malherbe, Coëffeteau réformerent le langage d'Amyot, de du Bellay & de Ronsard, comme Amyot, du Bellay & Ronsard avoient réformé le langage de ceux qui les avoient précedez. Coëffeteau tient le premier rang parmi ces premiers réformateurs : il embellit fort la langue ; &

le ſtile de ſon *Hiſtoire Romaine* ſembloit ſi pur à Vaugelas, qu'il ne pouvoit preſque recevoir de phraſe qui n'y fût employée ; & qu'à ſon jugement, ſi nous en croions Balzac, *il n'y avoit point de ſalut hors l'hiſtoire Romaine, non plus que hors l'Egliſe Romaine.*

Après tant de réformations la langue ne laiſſa pas de changer encore vers le milieu du dernier regne. Balzac fut le principal Auteur de ce changement, en donnant à notre langue un tour & un nombre qu'elle n'avoit point auparavant. Il fit à peu près comme ces habiles architectes, qui changent & qui ajoûtent quelque choſe à un ſuperbe bâtiment pour le rendre régulier : nous devons à ce grand homme le bel arrangement de nos mots, & la belle cadence de nos periodes.

Celui qu'on a accuſé ſi injuſtement d'avoir voulu bannir *Car* de notre langue, contribua peutêtre autant que Balzac à la rendre non ſeulement nombreuſe & magnifique, mais exacte & raiſonnable. C'eſt à ce prétendu ennemi de *Car* que nous devons en

partie le banniſſement du galimatias & du Phebus que Nerveze & des Eſcuteaux avoient autrefois introduits à la Cour. Il fut le premier qui ſe déclara pour la pureté, & qui enſeigna comment il falloit accorder le beau ſtile avec le bon ſens. Entre les autres Academiciens qui travaillerent ſur le même plan, Vaugelas s'attacha particulierement à établir la netteté du ſtile, & à regler la langue ſelon la façon de parler des meilleurs écrivains du tems, & des plus honnêtes gens de la Cour. Enfin les changemens qui ſe ſont faits depuis trente ans, ont ſervi de dernieres diſpoſitions à cette perfection, où la langue Françoiſe devoit parvenir ſous le regne du plus grand Monarque de la terre.

Vous voyez bien que le changement n'a rien gâté ; & qu'on a tort de nous reprocher notre inconſtance ſur le chapître du langage. C'eſt-là le cours ordinaire des choſes humaines, & particulierement des langues vivantes. L'Italien & l'Eſpagnol ont changé à leur tour, nonobſtant toute la fermeté dont ſe piquent les Italiens & les Eſpagnols. L'un &

l'autre n'étoient à sa naissance qu'un jargon qui faisoit pitié ; & ce ne fut qu'en changeant qu'ils devinrent ce qu'ils sont aujourd'hui. Il est vrai que ces deux langues ont été plutôt faites que la langue Françoise : mais cela ne leur donne aucun avantage sur elle. Les ouvrages qui sont le plutôt achevez ne sont pas les plus parfaits : la nature est des siecles entiers à former l'or & les pierres précieuses.

Quoy qu'il en soit, la langue Espagnole & la Langue Italienne, lesquelles sont nées de la confusion des peuples qui se sont rendus maîtres de l'Espagne & de l'Italie, ne languirent pas longtems dans les foiblesses de l'enfance : elles devinrent capables de quelque chose presque aussitôt qu'elles furent nées, pareilles en cela à ces rivieres qui sont navigables à leur source. En un mot, elles parvinrent en assez peu de tems au comble de leur perfection : mais aussi bien loin de se purifier toujours de plus en plus comme la nôtre, elles se sont gâtées peu à peu, ou du moins elles sont déchûes de leur premiere pureté:

de sorte qu'elles ne sont pas si pures présentement, qu'elles étoient aux siecles passez. Pour ce qui regarde l'Espagnol, les *lettres* de Guevarre, l'*histoire* de Mariana, toutes les *œuvres* de sainte Therese, de Ribadeneira & de Grenade, ont une netteté & une élégance que les livres nouveaux n'ont point. Et pour ce qui est de l'Italien, je connois peu d'Auteurs modernes de delà les monts qui vaillent les Villani, les Petrarques & les Boccaces. Cela vient apparemment de ce que les choses qui acquerent bientôt leur perfection, tombent bientôt en décadence. Ainsi les fruits avancez ne sont pas de garde, & les femmes vieillissent plutôt que les hommes. Au contraire, ce qui se fait avec beaucoup de tems, dure aussi beaucoup de tems; & c'est ce qui m'assure en quelque façon de la durée de notre langue.

Si elle est dans sa perfection, dit Ariste, je meurs de peur qu'elle ne se corrompe bientôt; car il me semble que les choses ne sont jamais plus près de leur ruine, que quand elles sont arrivées au plus haut point où

elles peuvent monter. Je pourrois vous citer là-dessus un aphorisme d'Hippocrate, & plus d'une sentence de Seneque : mais je me contente de vous citer l'exemple de la langue Latine. Ne dégenera-t-elle pas en moins de rien de sa premiere noblesse? N'eut-elle pas la même fortune que la grandeur de l'Empire Romain, qui s'affoiblit toujours depuis le siecle d'Auguste ? Dès le regne de Neron le stile changea tout-à-fait. Quintilien avoue que de son tems il n'y avoit presque nulles traces de l'ancienne pureté: & vous sçavez que Tertullien reprocha aux Romains dans l'Apologie qu'il présenta à l'Empereur Severe, qu'ils n'avoient rien retenu de leurs ancêtres, non pas même le langage.

Ipso denique sermone proavis renunciastis *Tertull. Apol. c. 6.*

Je sçai tout cela, reprit Eugene, & je sçai de plus que la belle Latinité se seroit perdue entierement après la destruction de l'Empire Romain, si elle n'avoit été conservée dans les bibliotheques des Curieux. Néanmoins je ne puis m'imaginer que notre langue ait jamais de si funestes avantures ; je croirois plutôt, s'il m'étoit permis de faire son horosco-

pe, qu'elle ſera toujours floriſſante.

Ce n'eſt pas, continua-t-il, que ces ſortes de révolutions ne ſoient aſſez naturelles; mais c'eſt que la langue Françoiſe a quelque choſe de ſingulier & d'extraordinaire, qui doit la préſerver de la corruption à laquelle les autres langues ſont ſujettes. Nous ſçavons que la langue Latine fut alterée d'abord par le mélange de tant de nations diverſes, qui étoient tributaires ou ſujettes des Romains, & que la curioſité, le commerce, ou d'autres raiſons attiroient ſouvent à Rome; qu'enſuite elle ſe corrompit tout-à-fait par les invaſions des Goths & des autres peuples du Nort; & qu'enfin l'uſage s'en perdit inſenſiblement après que les Lombards ſe furent emparez de l'Italie.

Voilà les véritables cauſes de la décadence & de la perte entiere de la langue Latine. Mais pour peu que vous y faſſiez de reflexion, la langue Françoiſe n'a rien de pareil à craindre. Car en premier lieu, la paſſion que tous les autres peuples ont pour elle, nous peut preſque aſſurer qu'ils n'y donneront aucune atteinte; &

l'experience nous fait voir que les nations différentes qui abordent de tous côtez dans la Capitale du Roiaume, oublient plutôt leur langue naturelle, qu'ils ne corrompent la nôtre. D'ailleurs il n'y a pas d'apparence qu'une monarchie qui n'a point changé depuis son établissement, devienne jamais la conquête des étrangers. L'étoile de notre grand Monarque promet à la France une fortune toute contraire; & je ne sçai quelle inspiration me dit que les Lis qui viennent du Ciel, bien loin de se flêtrir dans le champ où ils sont plantez, fleuriront un jour par toute la terre.

Quand vos prophéties seroient vrayes, dit Ariste, il ne s'ensuit pas que notre langue demeure toujours dans l'état où elle est présentement. Vous avez raison, repliqua Eugene: car encore que nous n'ayions rien à craindre du côté des causes étrangeres, le seul caprice des hommes est capable de faire quelques changemens dans le langage. C'est la nature des choses vivantes de changer de tems en tems; & s'il y a quelques

langues modernes qui ne changent point, elles doivent estre comptées entre celles qui sont mortes. Je ne prétends donc pas que la nôtre ne change point du tout ; mais je prétends que les changemens qui s'y feront dans la suite des siecles, ne seront pas plus essentiels ni plus remarquables que ceux qui s'y sont faits depuis trente ans ; je veux dire qu'ils n'altereront point le fonds de la langue. Il y aura toujours la même naïveté, la même clarté, le même ordre, & le même tour dans le stile. Quelques mots & quelques façons de parler pourront s'établir ou s'abolir selon la bizarrerie de l'usage : mais ce changement sera tout au plus comme une legere maladie qui arrive dans la force de l'âge, & qui ne change ni le temperament ni l'humeur ; ou plutôt il sera de notre langage comme de nos modes.

A la verité nos modes changent de tems en tems : mais avez-vous pris garde que ces changemens ne vont pas tant à l'essentiel des habits, qu'aux ajustemens & à la petite-oye ? Depuis que les vieilles modes ont été

bannies avec le vieux langage, on a porté en France des étoffes & des rubans de toutes façons & de toutes couleurs ; on a resserré ou élargi les chausses, selon que la fantaisie en a pris ; on a donné mille formes aux collets & aux chapeaux : mais on ne s'est point avisé de porter des robes à la Romaine, ou des vestes à la Persane ; on n'a point quitté le chapeau pour prendre le turban des Turcs, ou le bonnet des Polonois ; les fraises mêmes, les collets montez, les vertugadins ne sont point revenus, & apparemment ils ne reviendront jamais, parce qu'ils sont contraires à cet air libre, propre & galant dont on s'habille depuis plusieurs années, & qu'on a soin de conserver avec toutes sortes d'habillemens. Disons aussi pour ce qui regarde la langue, que le Nerveze, le galimatias & le Phebus ne reviendront point, par la raison qu'il n'y a rien de plus opposé à cet air facile, naturel & raisonnable qui est le caractere de notre nation, & comme l'ame de notre langue.

Il seroit inutile, dit Ariste, de vous contester une chose qui ne peut

eſtre décidée que quand nous ne ſerons plus au monde, & dont la poſterité ſeule ſera juge. Il vaut mieux, continua-t-il, vous en croire ſur votre parole, que de vous contredire mal-à-propos. Vous en croirez ce qu'il vous plaira, repartit Eugene : je pourrois bien me tromper dans mes conjectures ; & après tout je ne vois pas aſſez clair dans l'avenir, pour répondre de ce qui arrivera dans mille ans.

Pour moi, dit Ariſte, je ſuis d'avis que ſans nous mettre en peine de ce que deviendra un jour notre langue, nous tâchions de la bien ſçavoir telle qu'elle eſt préſentement. Ce n'eſt pas une petite entrepriſe, repliqua Eugene : on a mis les choſes à un tel point, que plus on étudie le François, plus il y a en quelque façon à apprendre : la pureté, la netteté, l'exactitude & le beau tour, coûtent infiniment : tout cela demande une grande étude & un grand travail.

J'en demeure d'accord, dit Ariſte : mais une langue auſſi belle que la nôtre, ajoûta-t-il, merite bien quel-

que application & quelque soin. Je pardonne aux Italiens & aux Espagnols de ne l'étudier pas à fond ; mais je ne puis le pardonner aux François, sur tout à ceux qui ont de la disposition & du naturel pour les langues. N'est-ce pas une chose ridicule de cultiver soigneusement les langues étrangeres, & de negliger sa langue naturelle ? d'entendre parfaitement le Grec, le Latin, l'Italien, l'Espagnol, & de ne sçavoir ni parler, ni écrire poliment en François ?

Que faut-il faire, dit Eugene, pour bien parler, & pour bien écrire ? Vous le sçavez mieux que moi, répondit Ariste, & c'est à vous à m'apprendre ce que vous avez fait pour cela. A vous dire la verité, reprit Eugene, je dois le peu que je sçai au commerce des honnêtes gens, & à la lecture des bons livres. Ce sont à parler en géneral, les deux voies qu'il faut tenir, ce me semble, pour sçavoir bien la langue Françoise : l'une ne suffit pas sans l'autre. En frequentant les personnes polies on prend insensiblement je ne sçai quelle teinture de politesse que les livres ne donnent

point : ce n'eſt gueres que dans les belles converſations qu'on apprend à parler noblement & naturellement tout enſemble. Mais auſſi ce n'eſt gueres que dans les bons livres qu'on apprend à parler juſte & ſelon toutes les regles de l'art. Ceux qui ne font que lire, & qui ne voient point le beau monde, ne ſont pas aſſez polis, & n'ont pas pour l'ordinaire cet air aiſé & naturel qui eſt ſi fort à la mode ; & ceux qui ne liſent point du tout, ou qui liſent ſans nulle reflexion, comme quelques gens de la Cour qui paſſent toute leur vie dans les cercles & dans les ruelles, ne ſont pas fort exacts : à peine peuvent ils écrire un billet, qu'ils ne faſſent quelque faute contre la pureté ou contre la netteté du ſtile.

Mais puiſque la lecture eſt ſi neceſſaire, reprit Ariſte, que faut-il lire pour bien ſçavoir notre langue ? Je voudrois, répondit Eugene, qu'on lût d'abord Vaugelas : ſes *Remarques* ſont pleines de mille réflexions qui donnent une veritable idée de la Langue ; elles contiennent preſque toutes les regles qui peuvent ſer-

vir pour bien parler & pour bien écrire. Son *Quinte-Curce* eſt un modele ſur lequel on peut ſe former ſûrement.

Il faut lire Balzac, car il a de grandes beautez, & on apprend beaucoup en le liſant : mais il ne faut pas trop l'imiter. Il eſt aiſé de parler mal, en voulant parler auſſi bien que lui.

Quoique le ſtile de Voiture ne ſoit pas toûjours fort châtié, parce qu'il n'a jamais revû ſes ouvrages, & que ce n'eſt pas lui qui les a fait imprimer ; la lecture de ſes Lettres ne laiſſe pas d'être fort utile. Si on n'y trouve pas la derniere pureté du langage, on y trouve une naïveté & une délicateſſe qui ne ſe rencontre point par tout ailleurs.

La *Défenſe de Voiture* eſt le chef-d'œuvre de Coſtar : ſes autres livres ne ſont pas ſi fins ni ſi corrects que celui-là.

Tout ce que la Chambre & d'Ablancourt ont mis en lumiere, merite fort d'être lû. Il ſeroit à ſouhaiter que nous euſſions les Lettres du Secretaire de l'Academie : car il ne ſort

rien de ſes mains qui ne ſoit fini ; & il y a dans tout ce qu'il fait un certain air d'honneſte-homme, qui me plaît infiniment.

Nous avons attendu longtems les *œuvres* d'un Academicien que les plus ſçavans dans la langue conſultent comme leur oracle : elles paroiſſent enfin ; & il ne faudroit preſque que ce livre-là pour apprendre à bien écrire. Les *Plaidoyers*, qui en font la principale partie, ont les vrayes beautez de l'éloquence Françoiſe ; & quand l'Auteur ne donneroit point au public la Rhetorique qu'il a promiſe, nous n'aurions rien à lui demander après le preſent qu'il nous a fait.

Que penſez-vous, dit Ariſte, des *Sentimens de l'Academie ſur le Cid* ? C'eſt, à mon avis, repliqua Eugene, un ouvrage achevé en ſon genre ; le nom que ce livre porte, & les mains par leſquelles il a paſſé avant que de voir le jour, le doivent faire eſtimer de tout le monde.

L'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe eſt un des livres François que j'eſtime le plus. Outre le bon ſens & la po-

liteſſe qui y regnent par tout, l'Auteur y a joint enſemble la facilité & l'exactitude. Le *Diſcours* que le même Auteur a compoſé ſur les œuvres de Saraſin, eſt une tres-belle choſe. Je l'ai lû pluſieurs fois, & je l'ai toujours lû avec plaiſir.

La *Préface* qui a été miſe depuis peu au commencement des œuvres de Balzac eſt ſçavante & tres-bien écrite. Je ſerois d'avis qu'on la lût avant que de lire les Lettres & les Diſcours qui la ſuivent. A propos de Préface, dit Ariſte, il ne ſe peut rien voir de plus ſenſé ni de plus juſte que la nouvelle Traduction de l'Enéide.

Mais puiſque nous ſommes ſur les Préfaces, dit Eugene, nous ne devons pas oublier celle qu'un de nos amis a faite ſur de fort beaux *Panégyriques*. Elle eſt digne de l'approbation qu'elle a eue dans le monde. Je ne ſçai, dit Ariſte, ſi la lecture de cette *Préface* ne m'a point cauſé plus de douleur que de plaiſir; car je n'ai pu la lire, ſans pleurer celui dont elle parle. Comme j'avois pour ce cher ami une grande tendreſſe, &

toute l'estime qu'on peut avoir pour un homme extraordinaire, sa perte m'a sensiblement touché ; & je ne pourrois m'en consoler de ma vie, si je ne trouvois cet illustre mort dans ses freres, comme dans d'autres lui-même. Celui qui a suivi une jeune Reine dans un payis étranger, est un homme d'un grand merite, habile, modeste, secret, desintereſſé ; & infatigable dans le travail. Il écrit en sa langue d'une maniere à faire juger qu'il n'en auroit jamais étudié aucune autre. Cependant outre la connoissance qu'il a des langues Greque & Latine, il parle celles de nos voisins presque aussi facilement & aussi poliment que la sienne.

Pour revenir aux bons livres & aux bons écrivains dont nous parlions, reprit Eugene ; l'Auteur des *Réflexions ou Max mes morales* a un caractere tres-noble, & je ne sçai quelle fineſſe, que tous les bons Auteurs n'ont pas. Le *Discours* qui a été mis à la tête de ces *Réflexions*, est de la main d'un grand maître, qui sçait le monde aussi-bien que la langue, & qui n'a pas moins d'honnêteté

que d'esprit. L'Auteur des *Conversations* qui parurent l'an passé, & celui des *Observations sur les Poëmes d'Homere & de Virgile*, écrivent d'une maniere judicieuse & délicate.

Que vous semble, dit Ariste, des *Observations*, qu'un sçavant Homme a faites sur les Poësies de Malherbe ? Elles sont curieuses, repliqua Eugene, aussi-bien que ses *Origines de la langue Françoise*; & après les *Remarques* de Vaugelas, je ne sçache rien en ce genre qui puisse instruire davantage.

Je vous ai déja parlé des *Avantages de la langue Françoise sur la langue Latine*; quelque doctes que soient ces *Dissertations*, elles ne sont pas moins agréables que *la Promenade de Saint Germain*. Je l'ai lûe depuis peu, dit Ariste, & j'en ai été charmé : Vous ne l'auriez pas moins été, ajouta Eugene, des *Promenades de Versailles & de Saint-Cloud*, si vous les aviez lûes; elles ont quelque chose qui enchante.

La Vie de Socrate, reprit Ariste, que le Traducteur de Xenophon a composée, me tomba l'autre jour en-

tre les mains, & j'en suis bien content. Elle est tres-exacte, répondit Eugene, quoiqu'elle ne soit pas fort nouvelle.

L'Histoire de la Vie du Duc d'Espernon, composée par Girard; *la Guide des Pecheurs de Grenade* traduit par le même; *les Paraphrases sur les Epitres de saint Paul*; *les Actions publiques* d'un Predicateur célebre sont d'assez bons livres. *L'Histoire Sainte du Nouveau Testament* est également pure & fleurie. Il n'y a rien de plus net, ni de plus élegant que *la Morale du Sage*: on y trouve dequoi former ses mœurs & son stile en même tems. Il n'appartenoit qu'à une Personne considerable par sa naissance & par son merite, d'être l'interprete de Salomon; & il falloit sçavoir notre langue aussi-bien que cette illustre Solitaire la sçait, pour le bien faire parler François.

Mais que pensez vous, dit Ariste, de ces Solitaires qui ont tant écrit depuis vingt ans? Je leur fais justice, repliqua Eugene, & j'avoue de bonne foi qu'ils ont beaucoup contribué à la perfection de notre lan-

gue. Avez vous vû, dit Ariſte, la traduction qu'ils ont faite de l'*Imitation de Jeſus-Chriſt* ? J'ai oui dire que c'eſt un de leurs chefs-d'œuvres, & qu'ils la propoſent eux-mêmes pour un modele de la pureté du langage. Je la lis depuis quelques jours, repartit Eugene, & je l'eſtime pour le moins autant que *les Confeſſions de S. Auguſtin*, & que *la Vie de Dom Barthelemi des Martyrs*, où les longues périodes fatiguent un peu le lecteur.

Il eſt vrai, dit Ariſte, que ces Ecrivains ſi fameux ne peuvent pas être accuſez de Laconiſme : ils aiment naturellement les diſcours vaſtes ; les longues parentheſes leur plaiſent beaucoup ; les grandes périodes, & ſur tout celles qui par leur grandeur exceſſive ſuffoquent ceux qui les prononcent, comme parle un Auteur Grec, ſont tout-à-fait de leur goût. La belle Vie de l'Archevêque de Brague commence par une période demeſurée : il faut avoir de bons poulmons pour la lire tout d'une haleine, & une grande attention pour la comprendre la premiere fois qu'on la lit.

Περίοδοι μακρὰ ἀποπνίγουσαι τὸς λέγοντας. *Dion. Halicarn.*

Cela s'appelle se lasser dès le commencement du voyage, dit Eugene. Mais que voulez-vous, ajoûta-t-il ? ces Messieurs ont pris ce train-là il y a longtems : ils y sont accoutumez, & apparemment ils auront de la peine à le quitter. Après tout, il ne faut pas les chicaner sur un defaut qui ne vient que d'abondance : si c'est un vice que de faire de grandes periodes, c'est le vice des grands Orateurs ; & c'est ce qui me fait croire que ces Messieurs ne s'en corrigeront pas.

Pourquoi ne se corrigeront-ils pas de leurs longues periodes, repartit Ariste ? ils se sont bien corrigez avec le tems de leurs exagerations. Il n'y avoit rien de plus commun dans leurs premiers livres que des expressions excessives, comme *la plus grande & la plus punissable de toutes les hardiesses ; la plus sanglante de toutes les invectives ; la plus étrange temerité, & la plus grossiere ignorance qui fut jamais.* On y voioit jusques dans les titres & dans les narrations qui doivent être simples & modestes, *une audace qui n'eut jamais de pareille, une*

ignorance insupportable, une insolence punissable, la plus insigne de toutes les fourberies, la plus lâche prévarication qui fut jamais. C'est ce que leur a reproché autrefois un des plus judicieux Critiques de notre tems.

Franc. Vavassor de Libello supposit.

Ils ne se sont pas défaits entierement de ces sortes d'expressions, dit Eugene. Ils mettent encore le *plus* en bien des endroits où il n'a que faire; ou s'ils ne se servent pas de ce terme pour exagerer ce qu'ils disent, ils emploient de grands mots & de grandes épithetes, qui font à peu près le même effet. Témoin *une impertinence signalée, un égarement prodigieux, un attentat insupportable, un emportement diabolique, un effroyable excès de malice & de folie.* Pour ce qui regarde l'étendue des periodes, bien loin de les accourcir, ils y ajoûtent des queues qui rendent le discours extrémement long. Par exemple, après de grandes periodes qui lassent déja assez d'elles-mêmes, ils mettent d'ordinaire quelque participe, comme *étant certain que .... rien n'étant plus avantageux que ...* ce qui ne sert pas trop à délasser les

Réfutation de la Lettre à un Seigneur de la Cour.

esprits, & à faire reprendre haleine aux lecteurs.

A la verité, je ne trouve dans *l'Imitation de Jesus-Christ* ni des expressions hyperboliques, ni des périodes demesurées : cependant, à ne vous rien déguiser, j'y trouve je ne sçai quoi qui me fait de la peine. Ce sont peutêtre des scrupules ; vous en jugerez, s'il vous plaît : j'ai le livre sur moi, & j'ai marqué les endroits qui m'ont arrêté. Je commence par l'*Epitre dédicatoire.*

Tant s'en faut que ce glorieux rabaissement soit indigne du courage des personnes de votre naissance.

Je vous avoue que *ce glorieux rabaissement* ne me plaît guere. Il ne me plaît point du tout, dit Ariste, & je doute que *rabaissement* soit François. J'ai bien ouï-dire, le *rabais des monnoyes* ; & on pourroit dire peutêtre *le rabaissement* d'une personne, à qui on fait perdre sa dignité & son rang : mais je ne crois pas qu'on dise *rabaissement* pour *humilité*, & ce *glorieux* n'y revient point trop selon mon sens.

Il y a dans l'*Avertissement* au lec-

teur un mot qui m'a surpris, continua Eugene; le voici. *Il égale la hauteſſe & la magnificence des ouvrages des Saints Peres.* Que dites-vous de *hauteſſe*? J'avois cru juſqu'à cette heure, dit Ariſte, que la *hauteſſe* étoit affectée au Grand Seigneur, & je ne croiois pas qu'on dût jamais donner de la *hauteſſe* aux Saints Peres. J'aimerois autant leur donner de l'*alteſſe*, & je trouverois auſſi bon l'*alteſſe* de leurs ouvrages, que la *hauteſſe*. Raillerie à part, la *hauteſſe* me choque encore plus que le *rabaiſſement*. Mais voyons le reſte. Eugene lut alors les endroits ſuivans.

L. 1. c. 1. *L'œil eſt inſatiable de voir. Ils travaillent plus à s'aquerir de l'éclat,*

L. 3. c. 7. *qu'à ſe fonder dans l'humilité. Ceux qui ſont encore nouveaux & inexperimentez dans la voye de Dieu.*

Je trouve vos premiers doutes aſſez bien fondez, dit Ariſte. *Inſatiable* eſt de ces mots qui n'ont point de queue, & qui ne régiſſent rien. On dit une avarice *inſatiable*, un cœur *inſatiable*: mais on ne dit point *inſatiable de manger*, ni *inſatiable de voir*. A la verité on peut dire un deſir *inſatiable d'apprendre*

prendre ; mais alors, *d'apprendre* eſt regi par *deſir*, & non pas par *inſatiable*.

Se fonder dans l'humilité, ne me ſemble pas trop bon ; mais *aquerir de l'éclat*, ne me ſemble pas François. On dit bien *aimer l'éclat*, *faire de l'éclat* ; mais on ne dit pas que je ſçache, *aquerir de l'éclat*, en quelque ſens que ce ſoit.

Pour *inexperimenté*, c'eſt un mot de la façon de ces Meſſieurs, auſſi-bien qu'*inallié*, *inalliable*, *incorrompu*, *inconvertible*, *intolerance*, *clairvoyance*, *inobſervation*, *inattention*, *deſoccupation*, *deſoccuper*, *deſaveugler*, *coronateur*, *inſidiateur* : à quoi l'on peut ajoûter *élévement*, *abregement*, *briſement*, *déchirement*, *reſſerrement*, *attiediſſement* ; & ces adverbes, *déclarement*, *inexplicablement*, & *inconteſtablement*. Car ils ne font point de difficulté de faire des mots nouveaux, & ils prétendent même avoir ce droit-là ; comme ſi des particuliers & des ſolitaires avoient une autorité que les Rois mêmes n'ont pas.

C'eſt apparemment en vertu de cette autorité prétendue, dit Eugene,

que le Traducteur de l'*Imitation* a fait un mot dont nous n'avions jamais oui parler : c'eſt *indiſpoſer* avec une ſignification active ; en voici des exemples.

L. 4. c. 12. *Celui qui après m'avoir receu, ſe répand auſſitôt en des ſatisfactions exterieures, s'indiſpoſe beaucoup pour me recevoir.*

L. 4 c. 10. *Ainſi vous pourriez differer longtems de communier, & vous y trouver plus indiſpoſé dans la ſuite.*

Cet *indiſpoſer* eſt gaillard, répondit Ariſte ; & je ſuis bien trompé ſi ce mot-là fait fortune. Car il eſt des mots à peu près comme des hommes : il y en a qui ont une étoille heureuſe, pour parler ainſi, & qui ſont receus dès qu'ils ſe preſentent ; mais il y en a de malheureux qu'on ne peut ſouffrir, & auſquels on ne s'accoûtume jamais. *Indiſpoſer* eſt du nombre de ces malheureux, auſſi-bien qu'*élevement*, que ces Meſſieurs mettent par tout, & dont perſonne qu'eux ne ſe ſert.

Que voulez-vous, dit Eugene ? Ils aiment les mots nouveaux, & ils ſe plaiſent à en faire. Mais paſſons

outre. Aimez-vous *se trouver dans l'obscurcissement, dans l'enyvrement, & dans le reßerrement* ?

Lorsque vous vous trouverez dans l'obscurcissement. L. 3. c. 7.

Quand ma grace entre une fois dans un cœur, il ne se trouve plus dans le reßerrement. L. 3. c. 9.

L'aveuglement & l'enyvrement où ils se trouvent, ne leur permet pas de discerner ce qu'ils sont. L. 3. c. 12.

Aimez-vous *l'enyvrement* des divertissemens du monde ? *Complaire* à Dieu, au lieu de *plaire* ?

L'enyvrement de l'amour & des divertissemens du monde l'emporte en l'ame de plusieurs. L. 3. c. 20.

N'ayez qu'une fin unique, qui est de me plaire. L. 3. c. 34.

A ne vous rien déguiser, dit Ariste, je n'aime point tout cela. Je ne sçai, reprit Eugene, si vous aimerez davantage ce qui me reste à vous lire. Il lut alors les autres endroits qu'il avoit marquez, & Ariste lui dit son sentiment sur chaque endroit dans l'ordre qui suit.

Vous serez sujet malgré vous à la mutabilité & au changement. L. 3. c. 33.

L. 2. c. 3. *Celui qui eſt encore aſſujetti au trouble de ſes paſſions.*

Ces deux phraſes ne me plaiſent point. On eſt ſujet au changement, mais on n'eſt point ſujet à la *mutabilité* : qui dit *mutabilité*, dit une diſpoſition au changement ; être muable, c'eſt être ſujet à changer ; de ſorte qu'être ſujet à la *mutabilité*, vaut autant qu'être ſujet à la diſpoſition au changement, & au pouvoir de changer : ce qui ne me ſemble pas trop raiſonnable.

Je dis le même d'*aſſujetti au trouble de ſes paſſions*. On eſt *aſſujetti à ſes paſſions*, on eſt *eſclave de ſes paſſions* ; mais on n'eſt point *aſſujetti au trouble*, ni *eſclave du trouble de ſes paſſions* : cela n'eſt ni ſelon la raiſon, ni ſelon l'uſage.

L. 1. c. 26. *Qu'il eſt triſte au contraire, & pénible de voir des perſonnes ſans ordre & ſans regle !*

Il eſt *triſte* de voir ; il eſt *penible* de voir, me fait de la peine.

L. 3 c. 27. *Celui-là eſt vrayment ſage, qui ne prête point l'oreille aux amorces & aux enchantemens de ces Sirenes qui tuent en careſſant.*

Je pardonerois ce *prêter l'oreille aux amorces*, à de petits Ecrivains qui ne sont pas obligez d'être si exacts ; mais je ne puis le pardonner à de grands Auteurs qui ne se doivent rien pardonner à eux-mêmes. *Amorces* est de ces mots metaphoriques, ausquels il reste toûjours quelque chose de leur signification propre : on dit bien *les amorces* du vice, on diroit se laisser prendre aux *amorces* des Sirenes ; mais je doute qu'on puisse dire, *prêter l'oreille aux amorces*. Il me semble que ces deux mots *oreille* & *amorces*, ne sont pas faits l'un pour l'autre.

Que cette vie est malheureuse, puisqu'elle est toûjours assiegée de pieges & de filets, & pleine d'une infinité d'ennemis qui l'environnent de toutes parts. L. 3. c. 20.

Ce mot d'*assiegée* ne s'accorde pas trop bien avec *pieges* & *filets* : il s'accorderoit mieux avec *ennemis*, & cet endroit seroit plus juste de la sorte. Que cette vie est malheureuse, puisqu'elle est toûjours assiegée d'ennemis, & pleine d'une infinité de pieges & de filets qui l'environnent de toutes parts!

Afin que vous soyiez le dominateur de vos actions. L. 3. c. 38.

Bon Dieu, quelle façon de parler ! J'aimerois autant dire, *le Seigneur & le Roi de vos actions* : ce n'eſt pas que *dominateur* ne ſoit François ; mais c'eſt que *dominateur* & *actions* ne s'accommodent pas enſemble.

L. 3. c. 53. *Il faut que vous conſerviez votre ame dans une privation de toutes les douceurs.*

L. 3. c. 50. *Abbaiſſez mon cou & ma tête ſuperbes, afin de faire plier ma volonté déreglée & inflexible ſous la rectitude & la ſainteté de la vôtre.*

Voilà ce qui s'appelle des phraſes. *Conſerver ſon ame dans la privation de toutes les douceurs* ; *faire plier ſa volonté ſous la rectitude de la volonté de Dieu* : ou je ne m'y connois pas, ou cela eſt un peu Nerveze.

L. 3. c. 40. *Je ſuis dans une défaillance generale de toutes choſes.* Ce n'eſt pas bien parler, pour dire, toutes choſes me manquent : défaillance ne ſignifie pas *manquement* & *defaut*, en ce ſens-là. On dit *défaillance* de cœur, *défaillance* d'eſprit, *défaillance* des aſtres ; mais on ne dit pas *défaillance* d'argent, *défaillance* d'habits, *défaillance* de choſes neceſſaires à la vie.

L'impuiſſance où je me trouve d'être conſolé par aucun homme. L. 3. c. 40.

Eſtre dans l'impuiſſance, s'accommode bien à un verbe actif, mais non pas à un verbe paſſif. On dit, *je ſuis dans l'impuiſſance de vous aſſiſter, de vous ſervir*; mais je ne crois pas qu'on puiſſe dire, *Je ſuis dans l'impuiſſance d'eſtre aſſiſté de mes amis, d'eſtre conſolé par aucun homme.*

Si impuiſſant à vous taire; ſi facile pour la diſſipation & le ris; ſi fecond à former de bonnes réſolutions, & ſi ſterile à en produire les effets. L. 4. c. 7.

Ces phraſes-là ne ſont pas Françoiſes. Quel langage! *je ſuis impuiſſant à parler, je ſuis impuiſſant à me taire*, pour dire, je ne puis parler, je ne puis me taire. Les Etrangers qui commencent à apprendre le François parlent de la ſorte: il falloit dire, *ſi peu maître de votre langue*, au lieu de *ſi impuiſſant à vous taire. Facile* n'eſt pas bien avec *pour*, ni avec un *nom*: ou il ne veut rien après ſoi, ou il veut *à*, & un *verbe*. C'eſt un eſprit *facile*; c'eſt une choſe *facile à faire.*

Pour *fecond* & *ſterile*, on ne les joint pas avec des *verbes*. La terre eſt

feconde ; un champ eſt *ſterile* : mais la terre n'eſt point *feconde à former* des metaux dans ſes entrailles ; un champ n'eſt point *ſterile à produire* du bled : tout au plus la terre eſt *feconde en metaux*, un champ eſt *ſterile en bled*. Le Traducteur auroit pu dire : *ſi fecond en bonnes reſolutions, & ſi ſterile en bons effets.*

L. 4. c. 3. *De peur que m'abſtenant plus longtems de votre ſacré corps, je ne me refroidiſſe peu à peu de mes ſaints deſirs.*

Se refroidir de ſes ſaints deſirs, c'eſt une phraſe nouvelle que je n'ai point encore entendue. J'ai toûjours ouï dire, ſe refroidir dans ſes exercices de pieté, dans une entrepriſe où l'on s'eſt engagé avec chaleur.

L. 3. c. 1. *O eſtat ſacré de la vie religieuſe ; qui rend l'homme cheri de Dieu !*

L. 2. c. 7. *Si vous aviez ſoin de rendre votre ame vuide de l'affection de toutes les creatures.*

Je ſuis ſeur que les gens un peu délicats dans la langue n'aimeront pas ces façons de parler ; *rendre cheri*, *rendre vuide*. *Rendre* ne s'accorde pas avec les participes, ni avec toutes ſortes d'adjectifs. On ne dit point *il*

se rend aimé, quoiqu'on dise *il se rend aimable*. On ne dit point aussi *rendre vuide*, non plus que *rendre plein*, pour dire, *vuider* & *remplir*. Ces locutions sont comme *rendre connu*, que Balzac a condamné absolument dans le *Sonnet de Job*.

Comme ils n'ont pas en moi une pleine confiance, ils s'entremettent encore du soin d'eux-mêmes. L. 3. c. 37.

Cela n'est pas François. On dit bien s'entremettre d'une affaire ; mais on ne dit pas *s'entremettre du soin d'une affaire*, ni *du soin d'une personne*.

Tous mes desirs soupirent vers vous. L. 3. c. 48.

C'est le cœur, c'est la personne qui soupire : mais les desirs ne *soupirent* point ; ce sont eux qui font soupirer. *Soupirent vers vous*, n'est pas bien ; il faut dire *soupirent après vous* ou *pour vous*.

Je ne trouve du repos en aucune créature, mais en vous seul, ô mon Dieu. L. 4. c. 11.

Cette construction n'est pas réguliere. *Je ne trouve du repos*, ne se rapporte pas bien à *mais en vous seul*. Il falloit tourner autrement la phrase, ou du moins il falloit dire, *mais j'en trouve en vous seul*. Les verbes ne doi-

vent point être soufentendus en ces rencontres ; ils doivent être toûjours exprimez, & on ne doit point craindre de répeter le même mot : la répetition ne choque point quand elle contribue à la régularité de la construction, & à la netteté du stile.

L. 3. c. 15. *Vous vous aimez trop par un amour déreglé.*

L. 3. c. 27. *Considerer tout par un œil si pur, & si éclairé.*

Dès qu'on s'aime trop, on s'aime avec déreglement ; ainsi par *un amour déreglé*, est inutile après *trop*. D'ailleurs *s'aimer par un amour déreglé*, n'est pas bien dit, non plus que *considerer par un œil si pur & si éclairé* : il faut dire *s'aimer d'un amour déreglé*; *considerer tout d'un œil si pur & si éclairé*.

L. 3. c. 53. *Il y en a peu qui sortent entierement de leurs inclinations, & de leur humeur.*

Ce n'est pas bien parler François, pour dire, qui renoncent entierement à leurs inclinations, & à leur humeur. On dit d'un homme que la passion emporte, il est hors de soi, il est rentré en soi-même ; mais on ne

dit point, il eſt ſorti de ſoi-même : ainſi on dit, ſortir de ſon peché, ſortir de ſon caractere ; mais on ne dit point *ſortir de ſes inclinations, & de ſon humeur*, pour dire renoncer à ſes inclinations & à ſon humeur.

L'ancien ſerpent s'armera contre vous de toute ſa malice & ſa violence. L. 3. c. 12.

Elle s'attache à vous par toutes ſes puiſſances & ſes mouvemens. L. 3. c. 34.

L'exactitude demande qu'on diſe, *de toute ſa malice, & de toute ſa violence ; par toutes ſes puiſſances & par tous ſes mouvemens.* Ces omiſſions ſont des negligences qu'on doit éviter.

A moins que Dieu ne leur faſſe la grace de renoncer à cette attache à leur ſentiment. L. 3. c. 71.

C'eſt ſe negliger beaucoup que d'écrire de la ſorte. *A cette attache à leur ſentiment*, fait un fort mauvais effet. Il y a une negligence qui ne gâte rien, qui plaît même, & qui pare quelquefois le diſcours ; & c'eſt celle qui eſt oppoſée à l'affectation : mais il y en a une autre qui ſied mal, qui choque toujours, bien loin de plaire ; & c'eſt celle qui eſt oppoſée à l'exactitude. La négligence du Traducteur

dans l'endroit que vous venez de lire, eſt de cette derniere eſpece.

Ne pourroit-on pas compter, dit Eugene, entre les négligences vicieuſes, une conſtruction qui eſt fort familiere au Traducteur ? En voici des exemples.

L. 2. c. 12. *Notre mérite ne conſiſte pas dans les joies & les goûts ſpirituels.*

L. 4. c. 15. *Remettant à Dieu le tems & la maniere en laquelle il lui plaira de vous viſiter.*

L. 4. c. 6. *Qui peut ſeul lui donner un ſecours & une conſolation parfaite.*

L. 3. c. 40. *Toute la hauteſſe & l'éclat du monde étant comparé à votre éternelle gloire, n'eſt que folie & que vanité.*

A ce que je vois, dit Ariſte, le Traducteur a bien en tête *la hauteſſe* & il ne tiendra pas à lui que toutes les Grandeurs de l'Univers ne partagent avec le Grand Turc un titre qui lui eſt propre, & que perſonne ne lui a encore diſputé. Si le Traducteur en eſt crû, on dira bientôt *la hauteſſe* des Rois, *la hauteſſe* des Papes, *la hauteſſe* des Anges, *la hauteſſe* de Dieu, comme il dit *la hauteſſe* du monde, & *la hauteſſe* des Saints Peres.

Mais pour vous dire mon sentiment sur ce que vous me demandez : quand deux substantifs de different genre se rencontrent, comme *joies & goûts*, *tems & maniere*, *secours & consolation*, *hautesse & éclat*, ce n'est pas absolument une faute de faire rapporter l'adjectif au dernier substantif, & de dire *les joies & les goûts spirituels* ; *le tems & la maniere en laquelle* ; *un secours & une consolation parfaite* ; *la hautesse & l'éclat du monde étant comparé*. Quoique ces constructions soient irrégulieres à l'égard du premier substantif, & que *spirituels*, *en laquelle*, *parfaite*, *comparé*, ne s'accordent pas avec *joies*, *tems*, *secours*, *hautesse*, on ne laisse pas de parler & d'écrire ainsi communément, comme a remarqué Vaugelas. A la vérité ceux qui se piquent d'une grande justesse, doivent éviter cela comme un écueil, selon l'avis de Malherbe, & de Vaugelas même ; & je m'étonne que le Traducteur de l'*Imitation*, aulieu d'éviter cet écueil, y donne à toute heure, & de tout son cœur.

Ce qui m'étonne le plus, dit Eu-

gene, c'eſt qu'il donne quelquefois dans le galimatias. Ecoutez les endroits ſuivans.

L. 3. c. 14. *A la vûe de l'abîme de vos jugemens, dans leſquels je ne trouve en moi autre choſe que le peché & le néant.*

L. 4. c. 10. *Le remede à ce mal eſt de n'avoir aucun égard à ces phantômes qu'il nous préſente ; mais d'en rejetter au contraire contre lui-même toute l'abomination & toute l'horreur.*

L. 3. c. 8. *Les moindres étincelles de cette eſtime préſomptueuſe de moi même ſeront comme éteintes & étouffées dans cet abîme de mon néant, ſans qu'elles en puiſſent reſſortir jamais.*

Vraiment, dit Ariſte, ſi ce n'eſt-là du galimatias, c'eſt quelque choſe qui en approche. *Vos jugemens dans leſquels je ne trouve en moi : En rejetter contre lui-même toute l'abomination & toute l'horreur : Les étincelles de l'eſtime de moi-même éteintes & étouffées dans l'abîme de mon néant, ſans qu'elles en puiſſent reſſortir jamais.* Ce ſont des façons de parler ſi particulieres & ſi myſtérieuſes, que j'ai bien de la peine à les comprendre. Après tout, ſi le Traducteur eſt obſcur &

guindé en quelques endroits, ce n'eſt pas la faute de l'Auteur qui eſt par tout clair & ſimple, comme vous ſçavez. Mais peutêtre que ce qui vous reſte à lire eſt plus net & plus aiſé à entendre.

Nous ne finirions jamais, dit Eugene, ſi je vous liſois tous les endroits que j'ai marqués. Il n'y a pas un chapitre ſur lequel je n'aye pluſieurs doutes. Cependant, ajoûta-t-il, l'*Imitation de Jeſus-Chriſt* eſt le plus petit Livre de ces Meſſieurs; & de tous leurs livres c'eſt celui qui a eu le plus de cours: on en a fait juſqu'à treize éditions, & mon *Imitation* eſt de la derniere, comme vous voiez. Je conclus de tout cela, dit Ariſte, que les plus grands Maîtres ſont capables de ſe méprendre quelquefois; & que les dernieres éditions ne ſont pas toujours correctes, quoiqu'elles ſoient revûes & corrigées.

Il s'eſt fait trois éditions depuis celle-là.

Je penſe pour moi, reprit Eugene, que ſi l'on voit peu de livres François où l'on ne puiſſe trouver quelque choſe à dire, il faut s'en prendre à la délicateſſe du ſiecle, & à la perfection de la langue, plutôt qu'aux

Auteurs des livres. Car enfin on veut aujourd'hui dans le langage des qualitez qu'il eſt aſſez difficile de lier enſemble : une grande facilité, & une grande exactitude ; des paroles harmonieuſes, mais pleines de ſens ; de la briéveté, & de la clarté ; une expreſſion tres-ſimple, & en même tems tres-noble ; une extrême pureté, une naïveté admirable, & avec cela je ne ſçai quoi de fin & de piquant. Il n'appartient pas à toutes ſortes de gens de parvenir juſques-là. On a beau lire les bons livres, & voir le grand monde ; on ne fait rien, ſi la nature ne s'en mêle. Pour bien profiter de la lecture & de la converſation, il faut avoir du naturel pour la langue, beaucoup d'eſprit, beaucoup de jugement, & même beaucoup d'honnêteté : je prens ce mot dans un ſens qu'on lui a donné depuis peu ; & j'entens par honnêteté une certaine politeſſe naturelle, qui fait que les honnêtes gens ne gardent pas moins de bienſéances dans ce qu'ils diſent, que dans ce qu'ils font. Ceux qui ont ces avantages n'ont pas beſoin comme les autres

d'une longue étude, pour avoir une connoiſſance parfaite de notre langue : leur génie leur tient lieu de tout ; ils n'ont qu'à le ſuivre pour bien parler. Il ſe voit à la Cour pluſieurs perſonnes de ce caractere, qui ſans avoir jamais beaucoup étudié la langue, parlent comme les maîtres, & peutêtre mieux que les maîtres ; avec le ſeul ſecours de la nature ils gardent exactement toutes les regles de l'art. Mais ſçavez-vous bien que notre grand Monarque tient le premier rang parmi ces heureux génies, & qu'il n'y a perſonne dans le Roiaume qui ſçache le François comme il il le ſçait ? Les perſonnes qui ont l'honneur de l'approcher, admirent avec quelle netteté & avec quelle juſteſſe il s'exprime. Cet air libre & facile dont nous avons tant parlé, entre dans tout ce qu'il dit ; tous ſes termes ſont propres & bien choiſis, quoiqu'ils ne ſoient point recherchez ; toutes ſes expreſſions ſont ſimples & naturelles : mais le tour qu'il leur donne, eſt le plus délicat & le plus noble du monde. Dans ſes diſcours les plus familiers il ne lui échappe pas un

mot qui ne soit digne de lui, & qui ne se sente de la majesté qui l'accompagne par tout : il agit & il parle toujours en Roi, mais en Roi sage & éclairé, qui observe en toutes rencontres les bienséances que chaque chose demande. Il n'y a pas jusqu'au ton de sa voix qui n'ait de la dignité, & je ne sçai quoi d'auguste qui imprime du respect & de la vénération. Comme le bon sens est la principale regle qu'il suit en parlant, il ne dit jamais rien que de raisonnable ; il ne dit rien d'inutile ; il dit en quelque façon plus de choses que de paroles : cela paroit tous les jours dans ses réponses si sensées & si précises qu'il fait sur le champ aux Ambassadeurs des Princes, & à ses sujets. Enfin pour tout dire en un mot, il parle si bien, que son langage peut donner une veritable idée de la perfection de notre langue. Les Rois doivent apprendre de lui à regner : mais les peuples doivent apprendre de lui à parler. Si la langue Françoise est sous son regne ce qu'étoit la langue Latine sous celui d'Auguste, il est lui-même dans son siecle ce qu'Auguste

Augusto prompta ac profluens,

étoit dans le sien : entre les grandes qualitez qui lui sont communes avec cet Empereur si célebre, il a l'avantage d'estre né éloquent, comme il faut qu'un Prince le soit.

quæ deceret principem, eloquentia fuit. *Tacit. Ann. lib. 13.*

Il ne ressemble pas seulement à Auguste, dit Ariste, il ressemble aussi à Cesar. Le Roi de France parle sa langue, comme le Conquerant des Gaules parloit la sienne, c'est-à-dire qu'il la parle tres-purement, & sans nulle affectation ; de sorte que si notre Prince se donnoit la peine d'écrire lui-même son histoire, les commentaires de Louis vaudroient bien ceux de Cesar.

Quoique le soleil fût déja couché quand Ariste & Eugene commencerent à parler du Roi, ils ne laisserent pas de faire encore deux ou trois tours de promenade : & les autres vertus de ce grand Monarque les occuperent si agréablement, que leur entretien dura jusqu'à la nuit, qui les obligea enfin de se retirer.

LE SECRET

III. ENTRETIEN.

COMME les entretiens d'Ariſte & d'Eugene n'étoient point étudiez, & que l'occaſion ſeule en faiſoit naître les ſujets, une confidence que fit Eugene à ſon ami au commencement de leur promenade, donna lieu à la converſation.

Vous voiez bien, mon cher Ariſte, lui dit-il, après lui avoir communiqué une affaire tres-importante, que je ne m'ouvrirois pas à vous comme je fais, ſi je n'étois perſuadé qu'on ne riſque rien en vous confiant un ſecret. Vous me faites juſtice, repartit Ariſte, d'avoir un peu de confiance en moi; car outre que je ſuis à vous il y a longtems, je ſçais aſſez bien me taire quand je ne dois point parler.

Vous ne ſçauriez guere vous louer davantage, repliqua Eugene. Il eſt ſi aiſé de ne dire mot, répondit Ariſte, que je ne crois pas me louer beaucoup, en me vantant de ſçavoir aſſez bien garder le ſilence.

Ariſtote n'étoit pas de votre avis, reprit Eugene. Il croyoit que rien n'étoit plus difficile que de taire ce qu'on ne devoit pas dire; & je ſuis de ſon ſentiment: car il faut pour cela être toujours ſur ſes gardes, & avoir beaucoup d'empire ſur ſoi même Les habiles gens ont tant de lumieres pour découvrir nos penſées, & tant d'artifices pour nous faire parler, qu'il eſt preſque impoſſible de leur rien cacher. Il n'y a point de ſecrets un peu importans, que l'utilité ou la gloire ne ſollicitent de reveler. Enfin c'eſt à mon avis un des plus grands efforts de l'eſprit humain, que de ſe taire en quelques rencontres; & Socrate avoit raiſon de dire qu'il étoit plus mal-aiſé de garder un ſecret, que de tenir dans ſa bouche un charbon ardent.

Pour moi, dit Ariſte, ſoit que je ne ſois pas né grand parleur, ou que

je me ſois fait une habitude de ne dire que ce que je veux, j'ai ſi peu de peine à ne point parler de ce qu'on me dit, que je ne puis croire que ce ſoit une choſe auſſi difficile que vous penſez. Je ne prétends pas auſſi me faire honneur de mon ſilence. Je ſçai bien que c'eſt une action infame que de violer le ſecret d'un ami ; mais je ne crois pas que ce ſoit une action glorieuſe que de le garder fidelement. L'obligation que nous avons à cet égard eſt ſi étroite & ſi naturelle, qu'il ne faut qu'être un peu raiſonnable pour ne s'en diſpenſer jamais ; & je ne vois pas qu'il y ait plus de mérite à ne pas publier un ſecret, qu'à conſerver un dépôt.

A la vérité, repliqua Eugene, on ne fait en cela que ce qu'on doit; mais il y a ſouvent de la gloire à s'acquiter de ſon devoir : quoique toutes les femmes ſoient obligées d'être modeſtes & régulieres : celles qui le ſont ne laiſſent pas d'être eſtimées dans le monde.

Mais il faut avoir le cœur bien mal fait pour abuſer d'une confidence, dit Ariſte ; & pour moi je ne ſçai

point de plus noire trahiſon. Comme la confiance eſt le gage le plus eſſentiel d'une ſincere amitié, c'eſt la derniere lâcheté que de faire un mauvais uſage des choſes qu'on nous confie ; & c'eſt en quelque façon violer ce qu'il y a de plus ſacré dans la ſociété civile. Pythagore faiſoit une religion du ſecret. Le Chancelier Bacon, que je n'eſtime guere moins que Pythagore, le compte entre les myſteres les plus ſaints : de ſorte que ſelon la morale de ces deux grands hommes, on ne peut réveler un ſecret ſans commettre en même tems une eſpece de ſacrilege.

Secretis etiam myſteria debentur. *Baco de Augment. Scient.*

Si cela eſt ainſi, dit Eugene, il ſe commet bien des ſacrileges tous les jours ; car il y a peu de gens qui ne révelent les ſecrets dont ils ſont dépoſitaires. La plûpart des hommes reſſemble à ce Valet de Terence, qui ne pouvoit rien retenir, non plus qu'un tonneau percé : ou plûtôt un ſecret dans la plûpart des hommes eſt ſemblable au vin nouveau, qui ne cherche qu'à s'échaper & qu'à ſe répandre. Les plus fideles ne ſont pas toujours diſcrets, & les plus diſcrets

Plenus rimarum ſum hac atque illac perfluo. *Terent. in Eunuch.*

ne sont pas toûjours maîtres d'eux-mêmes ; il y a des momens où leur discretion les abandonne : & cela vient à mon avis de l'inclination naturelle que nous avons à parler, & du plaisir que nous prenons à apprendre aux autres ce qu'ils ignorent. En parlant il est aisé de parler trop : quand la langue est une fois déliée, elle a de la peine à se renfermer dans les bornes que la prudence lui prescrit. Le plaisir qu'on trouve à se faire écouter est d'autant plus sensible, que l'attention qu'on nous donne est plus grande ; & l'attention est d'autant plus grande, que ce que nous disons est plus surprenant & plus nouveau. La vanité se mesle un peu là-dedans ; en déclarant à une personne ce qu'une autre nous a confié, nous lui faisons entendre que l'on a créance en nous, que l'on nous estime, & que l'on nous consulte. Enfin c'est quelque chose de si doux de faire une confidence, qu'il ne faut pas s'étonner qu'on en fasse tant dans le monde, aux dépens de la discretion & de la fidelité même.

Mais si les hommes ne peuvent retenir

retenir leur langue, que sera-ce des femmes qui ont naturellement tant de babil ?

Femina cosa garrula e loquace.

Il semble que la plûpart d'elles ayent bû des eaux de ce Lac d'Ethiopie, dont Diodore de Sicile fait mention, qui trouble tellement l'esprit de ceux qui en boivent, qu'ils ne peuvent rien cacher de ce qu'ils sçavent : car elles n'ont pas la force de se taire ; & le silence leur est un fardeau insupportable, pour user des termes d'un Poëte Grec. Dès qu'on leur a dit un mot à l'oreille, elles ont une furieuse demangeaison de causer ; elles étouffent, elles crevent si elles ne parlent. Mais elles n'ont garde d'étouffer ni de crever, ajoûta-t-il ; il y en a peu qui ne se soulagent bientôt : les plus retenues ne celent rien à leurs confidentes, & chaque femme a la sienne. Enfin elles sont presque toutes de la nature des échos, qui rediſent tout ce qu'on leur dit : & je connois peu de femmes à qui l'on ne puisse appliquer l'épitaphe d'une Dame Espagnole :

Biblioth. historic. lib. 2e c. 5.

A qui yaze sepultada

Una muy noble señora
Qu'en su vida, punto ni hora
Tuvò la boca serrada.
Y tanto fue lo que hablo
Que aunque no aya mas que hablar,
Nunca llegar à el callar
A donde su hablar llego.

Cette femme Espagnole, dit Ariste, n'avoit rien du caractere & de l'humeur de sa nation : car les Espagnols parlent peu ; & ils sont si fideles en ce qui regarde le secret, qu'au rapport d'un Ancien il s'en est vû plusieurs qui ont mieux aimé souffrir toutes sortes de tourmens, & mourir même, que de réveler les choses qu'on leur avoit confiées.

Sæpè tormentis prosilentio rerum creditarum immortui : adeo illis fortior taciturnitatis cura quàm vitæ. *Justin. lib. vlt.*

Au reste, toutes les femmes ne sont pas si indiscretes ni si causeuses : que celle-là. Je pourrois vous en citer qui sçavent fort bien se taire : & si on examine l'histoire des siecles passez, on trouvera mille exemples fameux de la fidelité & de la discretion des Dames. On en verra qui ont eu autant de constance que ces Espagnols dont je viens de parler, & qu'on pourroit appeller les martyres du secret. Ne savez-vous pas ce que fit une femme d'Athenes,

pour ne pas déclarer le secret de ses amis? Après avoir enduré les gênes & les tortures avec une fermeté incroyable, sans qu'on pût jamais rien tirer de sa bouche, elle se coupa la langue avec les dents, & la cracha au visage du tyran qui vouloit sçavoir ce qu'elle ne vouloit pas dire. Ne sçavez-vous pas aussi que les Atheniens lui dresserent une statue conforme à son nom & à son courage? C'étoit une Lionne sans langue, selon Pline, ou avec une langue d'or, selon quelques autres.

Polyæn. lib. 8

Leæna.

Plin. hist. nat. lib. 34. c. 8.

Cette femme, dit Eugene, avoit raison de craindre que sa langue ne lui jouât un mauvais tour; & elle fit sagement de s'en défaire. Toutes les autres, continua-t-il, ne feroient pas mal de se couper la langue pour être secretes; encore ne sçais-je si après cela il ne faudroit pas s'en défier: car je ne voudrois pas jurer qu'elles ne parlassent sans langue. Je suis assuré du moins que si les paroles leur manquoient, elles auroient recours aux signes & aux gestes, pour faire entendre à tout le monde ce qu'elles ne pourroient dire. Serieusement elles ne peuvent se taire; & deux ou trois

exemples contraires sont des miracles qui ne font point de conséquence. Une cigale muette est un prodige, selon le mot de Pline : & les Atheniens mirent sur la base de la statue qu'ils éleverent à cette femme qui se coupa la langue, *La vertu a triomphé du sexe* ; pour marquer que son silence étoit au dessus de la nature, & qu'en devenant muette, elle avoit presque cessé d'être femme.

Muta cicada pro miraculo est.

Après tout, reprit Ariste, les femmes ont beaucoup d'avantage pour être secretes. Elles sont naturellement artificieuses & dissimulées ; il ne tient qu'à elles de se déguiser. Les vertus de leur sexe, la retenue, la modestie & la pudeur sont de grands secours contre les indiscretions de la langue : joint qu'elles n'ont pas tant de part que les hommes dans le commerce du monde, & qu'elles sont moins exposées à la curiosité des habiles gens.

Quoi qu'il en soit, dit Eugene, c'est une vilaine chose que de n'être point secret. C'est la marque d'une ame foible, aussi-bien que d'un estomac débile, de ne pouvoir rien retenir.

mais aussi c'est le caractere d'une ame noble d'être reservé en ses paroles ; & de sçavoir bien garder le silence. Ce sont les hommes, dit un sage Payen, qui nous apprennent à parler ; mais ce sont les Dieux qui nous apprennent à nous taire, en nous recommandant le silence dans tous les mysteres de la Religion. Pour moi je regarde les personnes secretes comme ces grandes rivieres dont on ne voit point le fond, & qui ne font point de bruit ; ou comme ces grandes forests, dont le silence remplit l'ame de je ne sçai quelle horreur religieuse. J'ai pour ces sortes de personnes, ajoûta-t-il, la même admiration qu'on a pour les oracles, qui ne se laissent jamais découvrir qu'après l'évenement des choses.

Plutar. de Garrul.

Sicut aqua profunda, sic consilium in corde viri. Prov. c. 20. Lucos, & in iis silentia ipsa adoramus.

Plin. hist. nat. lib. 12. proem.

C'est cette vertu admirable qui fait les grands hommes & les grandes réputations. C'est par là qu'on merite la confidence des Princes ; qu'on a part aux intrigues du cabinet ; qu'on se rend digne d'être favori, & d'entrer dans le ministere. Quelque talent qu'ait un homme, il n'est bon à rien s'il ne peut se taire ; il est même à

Nec magnâ rem sustineri posse credunt ab eo

cui tacere grave fit. *Quint. Curt. de Persis lib. 4.*

charge à toutes les personnes raisonnables ; il n'y a point d'affaire qu'il ne gâte, ni de conversation qu'il ne trouble. On est dans une perpetuelle contrainte, & comme à la torture, parmi les gens indiscrets : il faut toûjours penser à ne dire que ce qu'on veut qu'ils publient à tout le monde. En verité il n'y a rien qui rende les hommes plus mépriſables que ce defaut ; & au contraire rien ne leur attire tant l'estime publique que d'être secrets.

Ce que vous dites, poursuivit Aristе, regarde particulierement les Princes. Le secret fait une partie de leur autorité & de leur grandeur, non seulement parce qu'il contribue à faire réussir leurs entrepriſes, mais aussi parce que c'est une espece de souveraineté, selon le mot d'un Politique Espagnol, que de tenir ses pensées & ses résolutions fort secrettes : *Si todo exceſſo en ſecreto, lo es en candal ; ſacramentar una voluntad ſera ſoberania.* Et selon la pensée du même Auteur, il n'appartient qu'à un génie sublime & fait pour commander, de pénétrer les desseins des

autres, & de sçavoir cacher les siens. *Arguye eminencia de caudal penetrar tota voluntad agena; y concluye superioridad saber celar la propria.*

Ainsi les Rois & les Princes, pour être estimez de leurs sujets, & pour soûtenir leur caractere, doivent être discrets & tout-à-fait maîtres de leur langue. Et c'est pour cela sans doute que le Roi Numa rendoit un culte particulier à la Muse qu'il appelloit la *Secrette* & la *Taciturne*; qu'Auguste avoit fait graver sur son cachet un Sphinx, qui étoit un animal adoré des Egyptiens, & reconnu pour le Dieu du secret & des énigmes; que notre Louis XI. vouloit que son fils ne sçût que ces mots de Latin, *qui nescit dissimulare, nescit regnare.* En effet, dit Eugene, que sert à un Prince d'estre éclairé & prudent, s'il ne sçait dissimuler? Quelques lumieres qu'il ait, & quelques mesures qu'il prenne, il ne peut rien faire sans le secret; c'est le ressort qui fait jouer la machine de l'Etat. Les conseils les plus sages deviennent inutiles dès qu'on les découvre. Aussi les Romains qui étoient si sçavans en l'art de te-

Taciturnitatem optimum ac tutissimum administrandarum rerum vinculum. *Val. Max. l. 2. c. 2.*

Silentio sè geritur publicum bonũ. *Cassiodor. lib. 11. 2.*

Confus sub terra delitescit. *Tertull. de spectac. c. 8.*

gner, bâtissoient les temples du Dieu des conseils dans le fond des bois les plus solitaires & les plus sombres ; ils lui dressoient même des autels sous terre, pour faire entendre que les résolutions du Senat devoient être ensevelies dans un profond silence.

Comme le Prince est la plus vive image de Dieu sur la terre, reprit Ariste, il doit être semblable à Dieu, qui gouverne le monde par des voies inconnues aux hommes, & qui nous fait tous les jours sentir les effets de sa bonté & de sa justice, sans nous découvrir les desseins de sa sagesse.

Vias illius quis intelligit ? *Ec. lxv. c. 16.*

Mais ceux à qui le Prince se confie, ne doivent pas être moins secrets que lui ; & c'est pour cela qu'Alexandre lisant un jour des lettres de consequence, & s'étant apperçu que Ephestion les lisoit en même tems, il prit l'anneau qui lui servoit de cachet, & le mit sur les levres de son favori, pour lui recommander le silence.

Ainsi les Ministres, les Secretaires d'Etat, tous ceux qui entrent dans le Conseil des Rois, & qui ont part au gouvernement, sont indispensable-

ment obligez de se taire. Dans le Droit, les gens que le Prince employoit dans des commissions importantes sont appellez *Silentiaires*; & en Espagne, les personnes publiques avant que de prendre possession de leurs charges, font un serment particulier de garder inviolablement le secret. Le Roi Alphonse surnommé le Sage, ne recommande rien tant dans ses Loix; & le dernier Roi d'Espagne ne manquoit jamais d'ajoûter aux ordres qu'il envoyoit à tous ses Ministres, *tambien os mando que se tenga gran cuydado en el secreto, porque sin el no se puede governar como se debe.*

Il seroit à souhaiter, dit Eugene, que ces loix & ces maximes fussent aussi bien observées dans tous les Conseils des Princes, qu'elles l'étoient anciennement à Athenes & à Rome. Les Juges de l'Aréopage étoient les gens du monde les plus muets; & pour les Senateurs Romains, ils parloient si peu, que les choses dont ils traitoient dans leurs assemblées, demeuroient secretes pendant des années entieres. Jusques-là qu'à voir *Isocrat. in Areopag.*

Non dicam unum, sed neminem audisse credederes, quod tam multorũ auribus fuerat commissum. *Val. Max. lib. 2. c. 2.*

leur conduite, il sembloit que personne ne sçût ce que tant de gens sçavoient: témoin l'affaire d'Eumene Roi d'Asie. Ce Prince ayant averti le peuple Romain d'une entreprise de Persée Roi de Macedoine, & étant venu lui-même à Rome pour faire conclure la guerre contre lui, on ne put sçavoir ce qu'il avoit proposé aux Sénateurs, ni ce qu'ils lui avoient répondu, qu'après la défaite & la prise de Persée. Mais cette discrétion admirable étoit soutenue dans les occasions d'une force vraiment Romaine. On a vû un Pompée prisonnier du Roi des Illyriens, mais tout-à-fait maître de soi-même, se brûler le doigt à un flambeau allumé, pour ne pas découvrir les desseins de la République.

Valer. Max, lib. 3. c. 3.

L. *Si quis, ff. de pœnis.*

Les Loix Romaines, ajoûta-t-il, ordonnent que ceux qui revelent les secrets de l'Etat, soient brûlez tout vifs. Les autres nations n'ont été gueres moins rigoureuses à cet égard, interrompit Ariste: les Egyptiens leur faisoient couper la langue, & je trouve qu'ils avoient raison d'en user ainsi: car ceux qui ne sçavent

pas se taire, ne méritent point de parler. Ils ne méritent pas même de vivre, reprit Eugene ; & les Perses faisoient bien de les condamner à la mort : car enfin, c'est non seulement une foiblesse, une imprudence, une infidélité & une injustice ; mais c'est un crime de Leze-majesté, que de violer le secret du Prince. C'est se déclarer l'ennemi du bien public, que de découvrir les mysteres de ses conseils, pour parler le langage de l'Ecriture sainte, qui marque par ce mot de *mystere* combien les secrets de l'Etat doivent être religieusement gardez.

Vocavitque omnes majores natu, omnesque duces & bellatores suos, & habuit cũ eis mysteriũ consilii sui. *Judith. c. 2.*

Ils ne l'ont peutêtre jamais été en aucun Royaume, comme ils le sont maintenant en France, dit Ariste ; le Roi est admirablement secret, & ses Ministres ne le sont pas moins que l'étoient les Sénateurs de la République Romaine : de sorte qu'on pourroit dire véritablement du Conseil d'Etat, ce qu'un Historien a dit du Senat de Rome ; qu'il est *le cœur de l'Empire, mais un cœur fidele, impénétrable, & muni de tous côtez du silence.*

Fidum erat & altum reip. pectus Curia, silentiique salubritate munitum & vallatum undique. *Valer. Max. lib. 2. c. 2.*

Il n'y a peutêtre point de Conseil en Europe, où le secret se garde mieux que dans le Conseil de la République de Venise, ajoûta Eugene; & c'est peutêtre pour cela qu'elle subsiste depuis tant de siecles. Si ces Messieurs les Sénateurs, dit Ariste, sont toujours aussi secrets qu'ils le furent à l'occasion de Charles VIII. ils ne cedent gueres à ceux de l'ancienne Rome. Philippes de Comines, tout éclairé & tout habile qu'il étoit, eut assez de peine à découvrir le motif qui attiroit de tous les endroits de l'Europe tant d'Ambassadeurs à Venise, où il étoit Ambassadeur lui-même; & il fut frappé comme d'un coup de foudre, au rapport du Cardinal Bembo, lorsqu'il apprit du Duc la ligue qui avoit été conclue entre le Roi son maître, entre la Seigneurie, le Pape, l'Empereur, le Roi de Castille, le Roi de Naples, le Marquis de Mantoue, & Ludovic même qui avoit appellé les François en Italie. Le profond secret de cette confédération déconcerta toute la politique, & renversa tous les desseins de la France, jusques-là que le jeune Con-

Bemb. histor. Venet. lib. 2.

querant fut contraint de faire une retraite un peu prompte, & d'abandonner sa conquête pour songer à sa seureté.

Ce seul exemple, continua Eugene, fait voir clairement que le secret est l'ame des grandes affaires, comme le disoit souvent le Cardinal de Richelieu. Histoire du Cardinal de Richelieu.

Les histoires des siecles passez, & celles de notre tems, repartit Ariste, sont pleines de pareils exemples: mais je n'en sçai point de plus illustre que la grande révolution du Portugal. Car enfin le rétablissement des Rois légitimes en la personne du Duc de Bragance, fut à proprement parler, l'ouvrage & le miracle du secret. C'étoit l'affaire du monde la plus difficile & la plus délicate: les Chefs s'étonnoient eux-mêmes de leur résolution: non seulement toutes les apparences étoient contre eux, mais il leur étoit impossible de réussir par les voyes ordinaires & naturelles, qui servent à l'execution de ces sortes d'entreprises. La domination Espagnole étoit établie par tout; les Castillans étoient maîtres de toutes les *Sousa Lusitano liberat. lib. 3. c. 2. 3.*

places. Il n'y avoit ni forces ni argent dans le Royaume. Le peuple commençoit à s'accoutumer à la servitude. La Nobleſſe, qui étoit d'autant plus mal-traitée, qu'elle étoit plus ſuſpecte à l'Eſpagne, ne pouvoit faire que des vœux pour la liberté publique. Il n'y avoit rien à eſperer du côté des Princes étrangers, qui étoient tous ou trop foibles, ou trop attachez à l'Eſpagne, ou trop occupez chez eux. De ſorte que les principaux de la conjuration étant allés conſulter D. Gondiçal Couttinho, que ſon extrême vieilleſſe obligeoit de garder le lit, & qui avoit manié les plus importantes affaires de l'Etat, ils n'eurent point d'autre réponſe de lui, ſinon qu'il louoit leur zele, mais qu'il jugeoit la choſe impoſſible. D. Rodrigo de Cunha, Archevêque de Liſbonne, homme d'un grand ſens & d'une grande expérience, fut effrayé de la propoſition qu'ils lui firent, & tâcha de leur faire quitter ce deſſein, que la difficulté de l'execution lui faiſoit paroître chimerique.

Cependant tous ces obſtacles ne

les empêcherent pas de poursuivre leur entreprise. Ils s'assemblerent en divers lieux, & firent plusieurs conferences : ils engagerent peu à peu toute la fleur de la Noblesse : ils s'ouvrirent à quelques artisans qui avoiét le plus de crédit parmi le peuple : ils firent provision d'armes, & leverent quelques soldats sous prétexte de la révolte des Catelans ; sans que la Ducheſſe de Mantoue qui exerçoit la charge de Viceroi, se doutât de rien. Le moindre soupçon eut fait échouer cette grande affaire ; il n'y avoit rien de plus aisé aux Espagnols que de rompre toutes les mesures des Portugais : mais toute l'intrigue fut conduite si secrettement & avec tant d'habileté, que le Secretaire d'Etat, par le meurtre duquel on avoit résolu de commencer, bien loin de se défier de quelque chose, revint de la campagne la veille du jour que l'entreprise se devoit executer. Jamais secret n'a été communiqué à tant de gens, & jamais secret n'a été plus inviolablement gardé : pas un des conjurez ne fit semblant de rien sçavoir. Les jeunes gens eurent une discrétion

étonnante. D. Antonio, & D. Rodrigues de Meneſes, fils du Comte de Cantanhede, auquel on n'avoit pas jugé à propos de confier le ſecret, n'en dirent pas un mot à leur pere. Il n'y eut pas même juſqu'aux femmes qui ne ſe tûſſent en cette rencontre : car pluſieurs Dames de qualité furent de l'intrigue, entre autres D. Philippa de Vilhena, & D. Antonia de Silva, qui le jour de l'execution armerent leurs fils elles-mêmes, & les exhorterent à bien faire leur devoir.

A ce que je vois, dit Eugene, les Dames Portugaiſes ſont plus ſecrettes que ne l'étoient autrefois les Dames Romaines ; je dis même les femmes de ces Sénateurs ſi fameux par leur ſilence. Vous ſçavez l'hiſtoire du jeune Papirius. Je ne m'en ſouviens pas, répondit Ariſte, & vous me ferez plaiſir de me la dire. Elle eſt plaiſante, repliqua Eugene.

Aulus Gel. lib. X. c. 23. Ce jeune Enfant alloit tous les jours au Senat avec ſon pere ; car c'étoit la coutume des Senateurs d'y mener leurs enfans, pour les former de bonne heure aux affaires, & les accoutumer au ſecret. La femme de Papi-

rius preſſa un jour ſon fils de lui conter ce qui s'étoit fait au Senat. Le ſage Enfant lui dit qu'on avoit fait une défenſe expreſſe d'en parler. Cela ne fit qu'augmenter la curioſité de ſa mere : elle le conjura mille fois de lui dire ce qu'il ſçavoit ; elle ajoûta les careſſes aux prieres ; elle n'épargna rien pour tirer de lui ce ſecret. L'Enfant s'en défendit autant qu'il put ; mais enfin pour ſe délivrer des ſolicitations ſi preſſantes, il lui dit qu'il lui déclareroit tout, pourvû que ſon pere n'en ſçût rien, & qu'elle n'en parlât jamais à perſonne ; ce qu'elle lui promit avec ſerment. Eh bien ma mere, lui dit-il, puiſque vous le voulez ſçavoir, on a mis ce matin en délibération, s'il étoit plus à propos pour le bien de la République qu'une femme eût deux maris, ou qu'un homme eût deux femmes.

Cette nouvelle ſurprit étrangement la mere du jeune Papirius. Elle ſortit auſſitôt du logis toute effrayée, & alla avertir ſes amies de ce qu'elle venoit d'apprendre. Toutes les femmes de la ville le ſçûrent un peu après : & le lendemain s'étant toutes aſſem-

blées, elles vinrent en foule au Senat pleurant & disant tout haut, qu'on ne devoit rien conclure sans les ouïr. Les Senateurs furent fort étonnez de ce spectacle, & ils n'eussent jamais pû comprendre ce que ces femmes vouloient, si le jeune Papirius ne leur eût raconté toute l'affaire. Ils admirerent sa discrétion & son adresse: pour l'en récompenser, & pour éviter à l'avenir un pareil inconvénient, ils ordonnerent qu'excepté lui seul les enfans ne viendroient plus au Senat.

On ne pouvoit en user plus sagement, dit Ariste: car on ne sçauroit trop prendre de seuretez pour les secrets de l'Etat: ils ne peuvent être trop cachez; & un sçavant Cavalier a raison de vouloir que les Cabinets des Princes soient comme les ruches des abeilles, impénétrables aux plus curieux & aux plus clairs-voyans.

Didac. Saavedra Empres. moral. y polit.

Quoique toutes les affaires qui regardent le bien public doivent être fort secrettes, poursuivit Eugene, celles de la guerre demandent un secret particulier. Elles ne réussissent jamais sans cela; les mines dont on use dans l'attaque des places fortes,

ne servent de rien, si elles ne sont cachées aux ennemis. Dès qu'ils découvrent l'endroit de la mine, ou ils en empêchent l'effet en l'éventant par une contremine, ou ils la font jouer contre ceux mêmes qui l'ont faite. Ainsi quelque grandes que soient les forces d'un Prince qui médite une expédition militaire, elles ne font pas un grand effet, quand on sçait de quel côté il tourne ses armes: car ceux que la tempête menace, ne manquent pas de se précautionner par des alliances secrettes, & par des levées de gens de guerre, qui leur donnent lieu de soûtenir, & même de prévenir un ennemi redoutable: le secret seul fait qu'on les surprend, & qu'on les accable avant qu'ils ayent le loisir de se reconnoître.

Il faut pour cela cacher quelquefois un dessein de guerre sous des apparences de divertissemens ou de voiages, à l'exemple de notre sage Monarque. Car s'il vous en souvient, les revûes de Vincennes servirent de préparatifs à la guerre de Flandres; l'entrepriſe de la Franche-Comté n'avoit l'air que d'un voiage de Bour-

gogne. Je m'en souviens, dit Ariste, & je me souviens aussi d'une belle devise que fit un galant homme sur ce sujet. C'est un Soleil couvert d'une nuée avec ces paroles :

Lorsqu'il se cache il prepare des foudres.

Tegiturque, parat dum fulmina.

Mais c'est particulierement dans le fort de la guerre, reprit Eugene, que le secret est necessaire. Quand l'ennemi ne peut sçavoir à quelle ville ni à quelle place on en veut, il est obligé de les tenir toutes en état de se défendre, & rien ne l'affoiblit tant que le partage de ses forces. Les maîtres de la science militaire disent que les meilleures résolutions sont celles qui ne viennent point à la cõnoissance des ennemis, & que la premiere qualité d'un Capitaine c'est d'être secret. Les Chefs des Armées Romaines étoient tous de ce sentiment. Aussi portoient-ils dans leurs drapeaux la figure du Minotaure, & ils vouloient faire entendre par ce monstre enfermé dans le labyrinte, que personne ne pouvoit découvrir leurs desseins.

Nulla sunt meliora consilia, quàm quæ ignoraverit adversarius antequam facias. *Veget. de Re milit. lib. 3. cap. 26.*

Metellus a été un des plus remarquables parmi ces sages Capitaines ;

c'eſt lui qui étant interrogé quel jour il combattroit les ennemis, fit cette réponſe célebre, que Pierre III. Roi d'Arragon fit en une autre rencontre : *Si ma chemiſe ſçavoit mon deſſein, je la brûlerois.*

Si nous en croyons Tite-Live, il n'y eut jamais un homme plus ſecret que Scipion : ſa conduite étoit toute myſtérieuſe ; & pour mieux tromper l'ennemi, il trompoit ſouvent ſes ſoldats, en changeant tout d'un coup l'ordre des choſes, ſur le point de donner bataille, comme il fit avant que de combattre Aſdrubal.

Præter opinionem deſtinatam ſuorum, hoſtiumque. *Tit. Liv. lib.* 28.

Les Carthaginois s'accordoient en cela avec les Romains ; Annibal n'étoit pas moins réſervé que Scipion. Le même Hiſtorien remarque, que ayant réſolu d'aller aſſieger Tarente, il fit partir devant lui dix mille hommes, ſans leur déclarer ſa penſée ; & qu'ayant campé enſuite à cinq ou ſix lieues de la ville avec toutes ſes troupes, il ne s'ouvrit pas même là de ce qu'il avoit deſſein de faire.

Ne ibi quidē nunciato quò pergerent. *Tit. Liv. lib.* 2.

Si nous voulions examiner la conduite des plus célebres Capitaines de l'Europe, dit Ariſte, nous trouve-

rions que les Italiens, les Eſpagnols, les Suedois, les Allemans & les François ſont de l'humeur des Carthaginois & des Romains ; & que le Duc d'Albe, le Marquis de Spinola, le grand Guſtave, le Comte de Tilly, Monſieur le Prince, & M. de Turenne, ont ſuivi en mille rencontres l'exemple d'Annibal & de Scipion.

Il s'enſuit de tout ce que nous venons de dire, ajoûta-t-il, que toute la vie civile roule ſur le ſecret ; & que comme les particuliers ne peuvent être bons amis ni honnêtes gens, s'ils ne ſçavent garder le ſilence ; les perſonnes publiques ne peuvent s'acquitter de leurs fonctions, s'ils ne ſont maîtres de leur langue.

Tout le monde eſt perſuadé, repliqua Eugene, qu'il faut être ſecret ; mais peu de gens ſçavent comment il faut l'être. On connoit aſſez la néceſſité & l'excellence de cette vertu ; mais on ignore fort la méthode & la maniere de la pratiquer. C'eſt un grand art que celui de ſe bien taire ; il a ſes principes & ſes regles, comme l'art de bien parler. Voici, ſelon moi, le premier principe de l'art du ſecret.

Il ne faut jamais dire à perſonne ce qui vous a été dit en confidence. Eh quoi ! interrompit Ariſte, ne peut-on pas dire à un ami intime tout ce qu'on ſçait ? Non, repartit Eugene ; nous ſommes maîtres de nos propres ſecrets, mais nous ne ſommes pas maîtres de ceux d'autrui ; ce ſont des dépôts dont nous ne pouvons pas diſpoſer. Et ſi les Juriſconſultes condamnent de larcin un homme qui employe un dépôt d'argent contre la volonté de la perſonne qui le lui a mis entre les mains ; on doit condamner d'infidélité celui qui découvre le ſecret d'un autre, ſans ſa permiſſion, quoique les gens à qui il le découvre ſoient fideles. Ce qu'on nous confie n'eſt que pour nous, & ne doit point nous paſſer : ceux que nous aimons le plus n'y ont point de droit, & nous n'y en avons point nous-mêmes. L'exemple de S. Ambroiſe & de Satyrus ſon frere devroit être la regle de tout le monde. *Nous n'avions mon frere & moi*, dit ce Pere, *qu'un eſprit & qu'une volonté : tout étoit commun entre nous, hors le ſecret de nos amis.* Ainſi il faut enſe-

Cùm omnia nobis eſſent noſtra communia, individuus ſpiritus, individuus affectus ; ſolum

tamen commune non erat secretũ amicorum. *De Obit. Satyr. Frat.*

velit profondément dans notre cœur ce qu'on nous a dit en confidence. Il faut qu'un secret non seulement meure en nous, mais qu'il y pourrisse, selon le mot d'Euripide, qui pour se sauver du reproche qu'on lui faisoit, que sa bouche sentoit mauvais, dit un jour qu'il ne falloit pas s'en étonner, parce que plusieurs secrets y avoient pourri.

Mais si celui dont vous sçavez le secret vous rend de mauvais offices; si de votre confident étant devenu votre ennemi, il se sert de la confiance que vous avez eue en lui pour vous nuire & pour vous perdre; en un mot s'il publie vos secrets les plus importans: lui devez-vous une fidélité si exacte? Oui, repliqua Eugene; ou du moins je me la dois à moi-même; je la dois à l'amitié qui a été, quoiqu'elle ne soit plus. Ce que cet homme m'a confié lorsqu'il m'aimoit, est un dépôt de son cœur. Sa haine ne me donne point de pouvoir sur ce dépôt; elle n'en change pas la nature: son secret n'est pas moins à lui qu'il étoit auparavant. Qu'il soit perfide, ingrat, dénaturé, & tout ce qu'il

vous

vous plaira ; c'eſt à moi d'être fidele & généreux. Nous ne ſommes jamais en droit de réveler ce qu'on nous a dit confidemment, quelque avantage que nous en devions retirer, & quelque neceſſité qui ſemble nous y contraindre. Cela s'entend, ajoûta-t-il, ſuppoſé que l'interêt du Prince & de la Patrie ne nous oblige point de parler ; car en ces rencontres toutes les conſiderations particulieres doivent ceder au bien public.

Au reſte, cette loy qui défend de dire à qui que ce ſoit le ſecret d'autruy, oblige toutes ſortes de perſonnes : ceux qui ſemblent être au-deſſus des loix n'en ſont point exempts : & une grande Reine a dit ſagement, que les Princes doivent garder le même ſilence, & avoir la même diſcretion que les Confeſſeurs. Selon la morale de cette Princeſſe, il ne faut pas ſe vanter de la confidence qu'on vous a faite, même lorſque la choſe qu'on vous a confiée eſt publique. Il faut oublier ce qui a été dit, ou du moins le ſçavoir comme ſi vous ne le ſçaviez pas, & n'en dire jamais rien.

Henriette de France, Reine d'Angleterre.

Si ſapis, quod ſcis neſcias. *Terent.*

Voilà une morale bien ſevere, &

qui eſt peu ſuivie dans le monde, dit Ariſte : car après qu'une choſe a éclaté, bien loin de faire ſcrupule d'avouer qu'on la ſçavoit auparavant, on ſe fait honneur de l'avoir ſçûe des premiers : & ceux qui ont mieux gardé le ſilence ſur quelque affaire myſterieuſe, lorſqu'elle devient publique, ne manquent pas de dire aux gens qui la leur racontent, qu'ils ne leur apprennent rien de nouveau. Les perſonnes délicates ſur le ſecret, repartit Eugene, écoutent une nouvelle qu'elles ſçavent par la confidence qu'on leur en a faite, comme ſi elles n'en avoient jamais oui parler.

Mais pour bien faire ſon devoir à l'égard des autres, il faut commencer par le bien faire à l'égard de ſoi-même. Un homme qui garde mal ſes propres ſecrets, ne gardera pas bien ceux de ſes amis.

Selon vos principes, dit Ariſte, nous avons droit ſur nos ſecrets, & nous en pouvons faire ce qu'il nous plaira. Le plus ſûr, repliqua Eugene, eſt de ne pas uſer de notre droit. Un ancien Poëte a dit : *Ce que vous vou-*

lez que les autres taiſent, ne le dites pas. Et je dis moi : Ce que vous ne voulez pas que pluſieurs ſçachent, ne le découvrez à perſonne. Car comment les autres vous ſeront-ils fideles, ſi vous ne l'êtes pas à vous même ? & comment pourrez-vous vous plaindre qu'on ait revelé ce que vous n'avez pas eu la force de cacher ? On ne fait en cela que nous ſuivre, & je ſerois fou de prétendre que mon ſecret fût en ſûreté dans le cœur des autres, quand il n'eſt pas en ſûreté dans le mien.

Alium ſilere quod velis, primus ſile. *Senec. in Hip. pol.*

Il y a des occaſions, dit Ariſte, où l'on eſt obligé de faire des confidences, quand ce ne ſeroit que pour demander conſeil. D'ailleurs, l'amitié ne s'entretient & ne s'augmente que par la communication des ſecrets: & ce ſeroit la détruire que de n'avoir point de confiance en ſes amis.

Il eſt vrai, repartit Eugene, qu'on ne peut quelquefois ſe diſpenſer de communiquer ſon ſecret, ſoit pour prendre conſeil dans une affaire importante, ſoit pour quelque autre raiſon particuliere : mais alors il faut bien choiſir, & ne nous ouvrir qu'à

une personne sûre & éprouvée. Il faut s'adresser en ces rencontres, non pas précisément à celle qui nous est la plus agréable & la plus chere, mais à la plus fidelle & à la plus sage. Samson ne se trouva pas bien d'avoir dit son secret à Dalila : & il en coûta la vie à l'Empereur Maxime, pour avoir révelé le sien à sa femme. Il y a des amis tendres, commodes, officieux, à qui il ne faut rien dire d'important, parce qu'ils ne sont pas secrets. Ce n'est pas violer les regles de l'amitié que d'en user de la sorte : ce seroit pecher contre celles de la prudence, que d'en user autrement.

Mais quand on a un ami intime qui est fort secret, dit Ariste, ne doit-on pas lui découvrir ce qu'on cele aux autres ? Oui sans doute, repliqua Eugene, il ne lui faut rien cacher : & c'est le plus doux plaisir de la vie d'avoir un autre soi-même, dans le sein duquel on puisse verser, pour ainsi dire, ses plus secrettes pensées. Je dis un autre soy même, car un suffit : & quoiqu'on ait plusieurs amis, on ne doit point avoir plusieurs confidens dans les choses de la der-

niere consequence. Le secret d'un honnête homme doit être comme le cœur d'une honnête femme, pour un seul. Ce que trois personnes sçavent est public, ou ne tarde gueres à le devenir. Dès qu'une chose a passé par plus d'une bouche, elle se répand à peu près comme l'eau des cascades qui va de bassin en bassin : ou plûtôt les secrets sont comme ces fontaines conduites sous terre, qui coulent dans les rues dès qu'elles commencent à se produire. Enfin il n'y a rien de plus vrai que ce que disoit Emanuel Philibert, Duc de Savoye: *Les choses qu'un homme renferme dans son cœur ne peuvent jamais être découvertes, & celles qu'il confie à un autre ne peuvent pas demeurer long-tems cachées.* Ce que je dis regarde proprement les choses qui sont, pour dire ainsi, de simples secrets, sur lesquelles il n'y a point à déliberer ; & non pas celles qui demandent une grande déliberation, & sur lesquelles il est necessaire d'avoir l'avis de beaucoup de gens.

Secretum, si tribus est manifestatum, omnibus est divulgatum. *S. Aug.*

Il est vrai, dit Ariste, que les secrets d'Etat, par exemple, doivent

être neceſſairement communiquez à pluſieurrs perſonnes: car quelque ſage que ſoit un Prince, il a beſoin de quelques miniſtres qui le ſecondent: & on a eu raiſon de blâmer Louis XI. de ce qu'il faiſoit tout de ſa tête. C'eſt ce que Brezay grand Sénéchal de Normandie lui reprocha un jour à la chaſſe d'une maniere aſſez plaiſante. Le Roi étoit monté ſur une petite haquenée: *Sire*, lui dit-il, *je ne penſe pas qu'il ſe puiſſe voir un cheval de plus grande force que cette haquenée. Comment cela*, dit le Roi? *C'eſt*, repartit le Sénechal, *qu'elle porte Votre Majeſté & tout ſon Conſeil.* Ce bon mot fut perdu: il fit ſeulement rire le Roi: mais il ne lui fit point changer de conduite.

Il ſeroit à deſirer, continua Eugene, que le Prince gouvernât tout ſeul, & qu'il fût lui-même tout ſon Conſeil. Mais comme la foibleſſe humaine ne le ſouffre pas, & que Louis XI. avec toute ſa politique a fait des fautes énormes, il faut que la prudence des Rois ſoit ſoûtenue par celle de leurs Miniſtres; mais il ne faut pas que la prudence des Miniſtres

soit la regle decelle des Rois. Le Prince doit écouter les avis de son Conseil, sans dire le sien, après qu'une affaire a été examinée mûrement en sa presence, c'est à lui à décider: & il doit quelquefois cacher à son Conseil même la résolution qu'il prend, à l'exemple de Tibere.

D'ailleurs, le Conseil des Rois doit être de peu de personnes. C'est assez de deux ou trois hommes sages & fideles : car le secret ne peut pas subsister longtems dans la multitude: & de là vient qu'à parler en general, il ne se garde jamais bien dans les Républiques. La conjuration de Portugal, & la ligue de Venise, dont nous parlions tout à l'heure, ne sont pas des exemples sur quoi il faille se regler : ce sont des miracles, comme vous les avez appellés vous-même. De sorte que les secrets du Prince doivent être renfermez dans ce petit nombre avec lequel il délibere.

Ceux qui executent n'y doivent-ils pas avoir part, dit Ariste ? Quand le Prince peut s'empêcher de leur en donner connoissance, repliqua Eugene, il faut qu'il les fasse agir, sans

leur déclarer pourquoi ils agiſſent. Les gens qui ſont employez dans l'execution ne doivent ſçavoir préciſément que ce qu'ils doivent faire. Ainſi Philippe II. Roi d'Eſpagne, qui a merité par ſa conduite le nom de Prudent, ne communiquoit jamais entierement ſes deſſeins à ceux dont il ſe ſervoit pour les faire réuſſir : il cachoit même quelquefois à ſes Ambaſſadeurs le fin de leur Ambaſſade, pour conduire ſes affaires plus ſûrement, & pour moins expoſer ſa réputation, en cas que l'évenement ne répondît pas à ſes projets.

Didac. Saavedra Empreſ. moral. Ypolit.

Les Généraux d'armée ne doivent découvrir leurs réſolutions à perſonne. Il faut qu'ils conferent avec pluſieurs de ce qui ſe peut entreprendre: mais il ne faut pas qu'ils déclarent à qui que ce ſoit ce qu'ils veulent executer, à moins d'une neceſſité indiſpenſable : & Scipion doit être en cela leur modele comme en tout le reſte. Tite-Live a remarqué que quand ce brave & ſage Romain alla aſſieger la nouvelle Carthage, perſonne ne ſçavoit où alloient les troupes, hors Lelius, & que Lelius n'en

Nemo omnium quod iretur ſciebat præter C. Lælium. *Lib.* 3 6.

auroit rien ſçû lui même, ſi ayant le commandement de l'armée navale, il n'eût dû ſçavoir où il falloit joindre Scipion. C'eſt ſuivant cette maxime que l'Empereur Othon dit dans Tacite qu'il y a des choſes que les ſoldats doivent ignorer, & qu'il y en a auſſi qu'ils doivent ſçavoir. Car à la guerre comme ailleurs, il ne faut tenir caché que ce qui doit l'être.

Tum neſcire quædam militem, quã ſcire oportet. *Tacit. hiſt. lib. I.*

Je connois des hommes qui font myſtere de tout, dit Ariſte : bien loin de dire ce qu'il faut taire, ils taiſent ſouvent ce qu'il faut dire : ils ne parlent gueres qu'à l'oreille, & ils donnent ſous un grand ſecret tout ce qu'ils diſent, juſqu'aux bagatelles & aux bruits qui courent.

Ces hommes là ne ſont pas trop ſages, reprit Eugene : car il y a mille choſes qui ne ſont point matiere de ſecret, & dont la connoiſſance appartient à tout le monde, parce qu'elles ſont communes & indifferentes: en faire fineſſe ou confidence, c'eſt agir contre le bon ſens : c'eſt choquer la ſocieté civile qui conſiſte dans la communication de toutes ces choſes : c'eſt pecher contre la ſince-

rité & la franchiſe, qui eſt le lien du commerce que les hommes ont entre eux, ou de vive voix ou par lettres. Les choſes qu'on peut celer doivent être d'une nature particuliere; & c'eſt à la prudence à les diſtinguer des autres, à les choiſir & à les mettre à part, ſelon l'étymologie du mot de *ſecret*. Ce qui a fait juger à Platon que le devoir de l'homme prudent eſt de connoître quelles ſont préciſément les choſes qu'il faut taire & qu'il faut dire. De ſorte qu'il y a également de l'imprudence, & à publier ce qui ſe doit taire, & à taire ce qui ſe doit publier.

Au reſte, pour bien garder ſon ſecret, il ne ſuffit pas de ne le point dire : il faut ſe poſſeder tellement ſoi-même, qu'il n'échappe pas une parole qui faſſe deviner aux autres ce qu'on cache, ou qui donne même à connoître qu'on a un ſecret.

Après tout, interrompit Ariſte, tout l'art du ſecret ſe réduit à garder parfaitement le ſilence. Ce n'eſt pas aſſez, reprit Eugene, de bien retenir ſa langue. Il y a des gens qui ne parlent point ; mais pour peu qu'on

les observe, on s'apperçoit qu'ils meurent d'envie de parler ; & ces gens-là me font souvenir de Pasquin, à qui un jour on mit un baillon, sur lequel ce mot étoit écrit, *io crepo*. Il y a des personnes discretes qui font paroître sur leur visage tout ce qu'elles ont dans le cœur ; semblables en cela à la montre d'un horloge, laquelle marque au dehors ce qu'elle cache au dedans.

L'Horivolo di Girolamo Preti.

Quel che cela nel sen, scopre nel volto.

Tels sont ces Ministres timides & peu experimentez, dont un sage de notre temps a dit, *qu'on apprend toutes les affaires dans leurs yeux ; qu'on y lit l'apresdinée les dépesches qu'ils ont reçûes le matin.*

Quelquefois un silence affecté nous trahit ; un signe de tête, un clin d'œil peut quelquefois découvrir une affaire fort secrete ; quoique le cœur soit bien caché, le seul mouvement des arteres fait connoître sa disposition. Ainsi pour se bien couvrir, il faut sauver toutes les apparences & tous les dehors ; il ne faut point avoir l'air mysterieux, il faut avoir la

bouche fermée, & le visage ouvert; il faut en quelques rencontres parler beaucoup, bien loin d'affecter de ne dire mot; enfin il faut agir comme si on n'avoit point de secret.

Totum autem dissimulare debent quasi nesciant scientes: nam sollicitis inquisitoribus, sæpè & vultu proditur quodcacetur. *Cassi. l. 6 16.*

Noli regibus dare vinum, quia nullum secretum est ubi regnat ebrietas. *Prov. c. 31.*

Tu lene tormentum ingenio admoves
Plerumque duro:
Tu sapientium
Curas, & arcanum jocoso
Consilium retegis Læo.
Lib. 3. od. 21.

Ceux qui sçavent les secrets des Princes doivent particulierement observer cette maxime, par la raison qu'ils sont environnez de mille personnes qui les étudient, & qui tâchent de les pénetrer. Et c'est aussi ce que le Roi Theodoric recommandoit sur toutes choses à ses Ministres. C'est-à-dire, poursuivit Ariste, que pour être bien secret, il faut être fort habile; je crois même que selon vos principes, il faudroit n'avoir aucun vice ni aucune passion violente. Il faut du moins être sobre & maître de ses passions, repartit Eugene: car tout ce qui trouble la raison, délie la langue; & c'est un oracle du Sage, que le vin & le secret sont incompatibles.

Horace est en cela de l'avis de Salomon, poursuivit Ariste: il dit que le vin est une espece de torture douce & agréable qui fait parler les personnes les plus secretes & les plus sages; qu'il découvre leurs plus pro-

fondes penſées, & leurs deſſeins les plus cachez. L'uſage du vin étoit pour cela défendu anciennement aux Rois & aux Magiſtrats, dit Eugene. Si cette loi étoit encore en vigueur, reprit Ariſte en riant, il y a peu d'Allemands qui ne renonçaſſent de bon cœur à la Royauté & à la Magiſtrature. Comme il achevoit ces paroles, Eugene & lui furent interrompus par un fâcheux dont ils ne purent ſe défaire : car comme il avoit l'air d'un homme de condition, & que par malheur il ſçavoit aſſez de François pour ſe faire entendre, ils furent contraints de l'écouter, & d'achever leur promenade avec lui.

LE BEL ESPRIT,

IV. ENTRETIEN.

EUGENE & Ariſte commencerent leur promenade par la lecture d'un ouvrage mêlé de proſe & de vers, qu'un de leurs amis avoit compoſé depuis peu. Ils le lurent attentivement, comme on lit toujours les pieces nouvelles; & après l'avoir examiné à loiſir, ils jugerent tous deux que de long-tems il ne s'étoit rien fait de plus raiſonnable & de plus ſpirituel.

Il faut avoir bien de l'eſprit, dit Eugene, pour faire de ces ſortes d'ouvrages où l'eſprit brille par tout, & où il n'y a point de faux brillans. Il ne ſuffit pas pour cela d'avoir beaucoup d'eſprit, répondit Ariſte, il faut en avoir d'une eſpece particu-

liere. Il n'y a que le bel esprit qui soit capable de ces chefs-d'œuvres : c'est lui proprement qui donne aux pieces excellentes ce tour qui les distingue des pieces communes, & ce caractere de perfection qui fait qu'on y découvre toujours de nouvelles graces. Mais tout le monde n'a pas de ce bel esprit dont je parle, ajoûta-t-il; & tel qui fait le bel esprit, en a peut-être moins qu'un autre. Car il y a bien de la difference entre être bel esprit de profession, & avoir l'esprit beau d'une certaine beauté que je me figure.

Si cette beauté d'esprit que vous vous imaginez, est une chose fort rare, dit Eugene, la réputation de bel esprit est assez commune : il n'y a point de louange qu'on donne plus aisément dans le monde. Il me semble même qu'il n'y a point de qualité qui coûte moins à acquerir. On en est quitte pour sçavoir l'art de faire agréablement un conte, ou de bien tourner un vers : une folie dite de bonne grace, un madrigal, un couplet de chanson est assez souvent le merite par lequel on s'érige en bel esprit ;

& vous m'avoûerez que ce n'eſt gueres que de ces diſeurs & de ces faiſeurs de jolies choſes dont on a coûtume de dire, *Il eſt bel eſprit.*

J'avoûe, repartit Ariſte, qu'on a uſurpé ce titre dans notre ſiecle avec autant de liberté & d'injuſtice, que celui de Gentilhomme & de Marquis; & ſi les uſurpateurs étoient punis dans l'empire des Lettres auſſi ſeverement qu'ils le ſont depuis quelques années dans la France, il y auroit bien des gens dégradez de bel eſprit, comme il y en a beaucoup qui ſont dégradez de nobleſſe. Ces Meſſieurs les beaux eſprits auroient beau faire valoir leurs madrigaux, leurs bouts-rimez & leurs impromptus, pour ſe maintenir dans la poſſeſſion où ils ſont: je m'aſſûre qu'ils ne trouveroientpas dans leurs papiers de quoi juſtifier leur qualité prétendue. Tous leurs titres ne ſont pas meilleurs que ceux des faux nobles: le nom qu'ils portent, eſt un nom en l'air, qui n'eſt ſoutenu de rien; ils ont la réputation de bel eſprit ſans en avoir le mérite ni le caractere.

C'eſt un caractere ridicule que

celui de bel esprit, dit Eugene ; & je ne sçai si je n'aimerois point mieux être un peu bête, que de passer pour ce qu'on appelle communément bel esprit. Toutes les personnes raisonnables sont de votre goût, reprit Ariste. Le bel esprit est si fort décrié depuis la profanation qu'on en a faite en le rendant trop commun, que les plus spirituels s'en défendent, & s'en cachent comme d'un crime. Ceux qui s'en font le plus d'honneur ne sont pas les plus honnêtes gens du monde; ils ne sont pas même ce qu'ils pensent être ; ils ne sont rien moins que de beaux esprits : car la veritable beauté de l'esprit consiste dans un discernement juste & délicat que ces Messieurs-là n'ont pas. Ce discernement fait connoître les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes, sans qu'on demeure court, comme le peuple qui s'arrête à la superficie ; ni aussi sans qu'on aille trop loin, comme ces esprits rafinez, qui à force de subtiliser, s'évaporent en des imaginations vaines & chimeriques.

Il me semble, interrompit Eugene, que ce discernement exquis

appartient plus au bon ſens qu'au bel eſprit. Le vrai bel eſprit, repartit Ariſte, eſt inſéparable du bon ſens ; & c'eſt ſe méprendre que de le confondre avec je ne ſçai quelle vivacité qui n'a rien de ſolide. Le jugement eſt comme le fonds de la beauté de l'eſprit : ou plûtôt le bel eſprit eſt de la nature de ces pierres précieuſes qui n'ont pas moins de ſolidité que d'éclat. Il n'y a rien de plus beau qu'un diamant bien poli & bien net ; il éclate de tous côtez & dans toutes ſes parties.

Quanta ſodezza, tanto ha ſplendore. C'eſt un corps ſolide qui brille ; c'eſt un brillant qui a de la conſiſtence & du corps. L'union, le mélange, l'aſſortiment de ce qu'il a d'éclatant & de ſolide, fait tout ſon agrément & tout ſon prix. Voilà le ſimbole du bel eſprit, tel que je me l'imagine. Il a du ſolide & du brillant dans un égal degré : c'eſt à le bien définir, le bon ſens qui brille. Car il y a une eſpece de bon ſens ſombre & morne qui n'eſt gueres moins oppoſé à la beauté de l'eſprit que le faux brillant. Le bon ſens dont je parle eſt d'une

eſpece toute differente : il eſt gay, vif, plein de feu, comme celui qui paroît dans les Eſſais de Montagne, & dans le Teſtament de la Hoguette; il vient d'une intelligence droite & lumineuſe, d'une imagination nette & agréable.

Ce juſte temperament de la vivacité & du bon ſens fait que l'eſprit eſt ſubtil, & qu'il n'eſt point évaporé ; qu'il brille, mais qu'il ne brille point trop; qu'il conçoit promptement tout, & qu'il juge ſainement de tout. Quand on a de cette ſorte d'eſprit, on penſe bien les choſes, & on les exprime auſſi-bien qu'on les a penſées. On ramaſſe beaucoup de ſens en peu de paroles: on dit tout ce qu'il faut dire, & on ne dit préciſément que ce qu'il faut dire. Un vrai bel eſprit ſonge plus aux choſes qu'aux mots : cependant il ne mépriſe pas les ornemens du langage ; mais il ne les recherche pas auſſi : la politeſſe de ſon ſtile n'en diminue pas la force : & on pourroit le comparer à ces ſoldats de Ceſar, qui tout propres & tout parfumez qu'ils étoient, ne laiſſoient pas d'être vaillans & de bien combattre.

Jactare ſolitus milites ſuos etiam unguentatos bene pugnare. *Suet. in Cæſar.*

De la maniere dont vous en parlez, dit Eugene, il n'y a pas beaucoup de difference entre un bel esprit & un esprit fort. Il n'y en a point du tout, répondit Ariſte, à prendre l'eſprit fort dans ſa vraie ſignification. La beauté de l'eſprit eſt une beauté maſle & génereuſe, qui n'a rien de mol ni d'effeminé.

Mais cette force ne conſiſte pas à douter de tout, à ne croire rien, & à ſe roidir contre des veritez établies. Selon la penſée d'un Pere de l'Egliſe, c'eſt être fort comme le ſont les phreneticques que de l'être de la ſorte. Elle conſiſte donc à raiſonner bien, à pénetrer les principes des ſciences, & à découvrir les veritez les plus cachées. C'eſt le propre d'un eſprit fort d'approfondir les ſujets qu'il traite, & de ne ſe pas laiſſer ſurprendre par les apparences : les raiſons qui contentent les eſprits foibles, ne ſont pas des raiſons pour lui : il va toujours droit au but, en quelque matiere que ce ſoit, ſans s'écarter, ni ſans s'amuſer en chemin. Son principal caractere eſt d'entraîner les autres eſprits où il veut, & de s'en rendre

Fortitudo iſta non ſanitatis eſt, ſed inſaniæ : nam & phreneticis nihil fortius. *Auguſt. in Pſalm.* 58.

maître quand il lui plaît. C'étoit une des qualitez du dernier Maréchal de Schomberg: on a dit de lui aussi-bien que de Cesar, qu'il parloit avec autant de courage qu'il combattoit, & que ses armes n'étoient pas plus invincibles que ses raisons.

Mais ne pensez pas qu'un bel esprit, pour avoir beaucoup de force, en ait moins de délicatesse: il ressemble à l'Achille d'Homere, & au Renaud du Tasse, qui avoient des nerfs & des muscles extrémement forts, sous une peau blanche & délicate. Sa solidité & sa penetration ne l'empêchent pas de concevoir finement les choses, & de donner un tour délicat à tout ce qu'il pense. Les images sous lesquelles il exprime ses pensées, sont comme ces peintures qui ont toute la finesse de l'art, & je ne sçai quel air tendre & *gracieux* qui charme les connoisseurs.

Il y a d'excellens esprits qui n'ont point de délicatesse, & qui font même gloire de n'en point avoir, comme si la délicatesse étoit incompatible avec la force. Leur maniere de penser & de dire les choses, n'a nulle

douceur ni nul agrément. Avec toute leur lumiere & toute leur subtilité ils ont quelque chose de sombre & de grossier dans l'imagination ; comme ce Peintre Espagnol qui ne pouvoit faire que de gros traits , & qui répondit un jour fierement à des gens qui y trouvoient à redire , qu'il aimoit mieux être *primero en aquella grosseria, que segundo en la delicadeza.*

Mais ces esprits, quelque bons qu'ils soient, ne sont pas si heureux dans leurs ouvrages, que ce Peintre le fut dans les siens. Les pieces les plus sçavantes , & même les plus ingenieuses ne sont point estimées dans notre siecle , si elles ne sont touchées délicatement. Outre ce qu'elles ont de solide & de fort , il faut qu'elles ayent je ne sçai quoi d'agréable & de fleuri pour plaire aux gens de bon goût ; & c'est ce qui fait le caractere des belles choses. Pour entendre ma pensée , souvenez - vous de ce que dit Platon , que la beauté est comme la fleur de la bonté. Selon l'idée de ce Philosophe , les bonnes choses qui n'ont point cette fleur sont simplement bonnes ; & celles qui l'ont sont

veritablement belles. C'eſt-à-dire, ajoûta Eugene, que le bel eſprit, à le définir en Platonicien, eſt un bon eſprit fleuri, ſemblable à ces arbres qui portent des fruits & des fleurs tout enſemble, & où l'on voit la maturité de l'automne avec la beauté du printemps.

Col fior, maturo ha ſempre il frutto.

Ces fleurs & ces fruits, reprit Ariſte, marquent encore cette heureuſe fecondité, qui eſt ſi propre à un beau génie. Car pour moi, je trouve qu'il n'y a pas moins de difference entre les eſprits fertiles & ceux qui ne le ſont pas, qu'il y en a entre de beaux orangers, & de méchans arbres qui ne rapportent rien.

Je ne ſçai, interrompit Eugene, ſi la fertilité eſt une bonne marque de la beauté de l'eſprit. Il me ſemble que les eſprits les plus feconds ne ſont pas toujours les plus raiſonnables ni les plus fins. Cette grande fecondité degenere le plus ſouvent en une abondance vicieuſe, en une profuſion de penſées fauſſes ou inutiles; & ſi vous y prenez garde, ce que vous appellez une proprieté du bel eſprit, n'eſt

pour l'ordinaire que l'effet d'une imagination déreglée.

Je ſçai bien, repartit Ariſte, qu'il y a une fertilité d'eſprit pareille à celle de ces arbres, qui pour être trop chargez de fruits, en portent fort peu de bons. La fecondité dont je parle n'eſt pas de cette nature. C'eſt une fecondité heureuſe, comme je l'ai appellée: c'eſt non-ſeulement un fonds de bonnes choſes, mais c'eſt un fonds ménagé par le bon ſens. Un vrai bel eſprit eſt comme ces gens riches & ſages qui ſont magnifiques en tout, & qui néanmoins ne font jamais de folles dépenſes.

A ce compte-là, dit Eugene, ce ne ſeroit pas un bel eſprit que le Cavalier Marin. Car il ne s'eſt jamais vû une imagination plus fertile, ni moins reglée que la ſienne. Vous le ſçavez mieux que moi. S'il parle d'un roſſignol ou d'une roſe, il en dit tout ce qu'on en peut imaginer; bien loin de rejetter ce qui ſe preſente, il va chercher ce qui ne ſe préſente pas; il épuiſe toujours ſon ſujet. J'en tombe d'accord, répondit Ariſte; & je vous confeſſe auſſi, ajoûta-t-il en riant, que ſi l'on donnoit

des

des lettres de bel esprit, comme on en donne de noblesse, je ne serois jamais d'avis qu'on en donnât à ces sortes d'Auteurs qui ne ménagent ni leurs pensées ni leurs paroles, & qui ne laissent rien à penser ni à dire sur les matieres qu'ils traitent. Mais tous les Poëtes ne sont pas si fous ni si emportez que le Marin. Il y en a de sages & de moderez, même parmi les Italiens, quand il n'y auroit que le Tasse.

Je vous assûre, dit Eugene, que le Tasse n'est pas toujours le plus raisonnable du monde. A la verité on ne peut pas avoir plus de génie qu'il en a. Ses imaginations sont nobles & agréables; ses sentimens sont forts ou délicats, selon que le sujet le demande; ses passions sont bien touchées & bien conduites; toutes ses comparaisons sont justes, toutes ses descriptions sont merveilleuses: mais son génie l'emporte quelquefois trop loin; il est trop fleuri en quelques endroits; il badine dans des rencontres assez serieuses; il ne garde pas aussi exactement que Virgile toutes les bienséances des mœurs. Il a de

ſi grandes beautez, repartit Ariſte, qu'on peut bien lui pardonner ces petites taches. S'il manque un peu de ce bon ſens qui diſtingue Virgile des autres Poëtes, il a beaucoup de ce beau feu qui fait les Poëtes. Après tout, quelque liberté qu'il ſe donne, il ne s'égare pas comme le Marin, ni comme l'Arioſte.

Mais pour reprendre notre diſcours, continua-t-il, un bel eſprit eſt riche de ſon fonds: il trouve dans ſes propres lumieres ce que les eſprits communs ne trouvent que dans les livres. Il s'étudie & s'inſtruit lui-même, comme a dit un ſçavant homme d'un des plus beaux génies que la France ait jamais porté. Sur tout il ne s'approprie point les penſées des autres: il ne dérobe point aux Anciens ni aux Etrangers les ouvrages qu'il donne au public. Cependant, dit Eugene, c'eſt ce que font la plûpart de nos beaux Eſprits. Ils pillent continuellement les Grecs & les Latins, les Italiens & les Eſpagnols; & ſi l'on vouloit ſe donner la peine de bien examiner leurs ouvrages, on trouveroit que le pays des belles Let-

Felix ac fœcundum ingenium quod in ſe uno invenit & doctorem & diſcipulũ. *Ludov. Vives de Ludo.*

tres eſt plein de larrons ; & que Mercure qui préſide aux arts & aux ſciences, n'eſt pas ſans raiſon le Dieu des voleurs, comme a remarqué ingénieuſement Bartoli dans ſon *Huomo di Lettere*. Car en blâmant ceux qui volent les penſées d'autrui, je n'ai garde de voler celle-là à ſon Auteur.

En défendant le larcin à un bel eſprit, pourſuivit Ariſte, je ne prétends pas lui interdire la lecture des bons livres : je ne prétends pas même que ſes lectures lui ſoient inutiles. Je veux bien qu'il imite les grands modeles de l'Antiquité, pourvû qu'il tâche de les ſurpaſſer en les imitant ; mais je ne puis ſouffrir qu'il faſſe comme ces petits peintres qui ſe bornent à copier des originaux, & qui ne feroient rien de beau, ſi les maîtres de l'art n'avoient rien fait devant eux.

Je veux bien auſſi qu'il ſe ſerve dans les rencontres des penſées des bons Auteurs, pourvû qu'il y ajoûte des beautez nouvelles ; & qu'à l'exemple des abeilles qui changent en miel ce qu'elles prennent ſur les fleurs, non-ſeulement il choiſiſſe ce qu'il y a de bon dans les livres, mais encore

qu'il ſe faſſe propre ce qu'il choiſit ; & qu'il le rende meilleur par l'uſage qu'il en fait. C'eſt un des grands talens de Voiture : en imitant les autres, il s'eſt rendu inimitable : il ſçavoit admirablement l'art de mettre en œuvre, & de faire valoir les penſées des Auteurs : les traits qu'il emprunte quelquefois de Terence & d'Horace, ſemblent faits pour ſon ſujet, & ſont bien plus beaux dans les endroits où il les met, que dans ceux d'où il les a pris ; de même que les pierres précieuſes ſont plus belles dans les bagues où on les enchaſſe, que dans les rochers d'où on les tire.

Mais ne vous imaginez pas que toute la beauté de l'eſprit ſe réduiſe là. Outre ce que je viens de dire, elle demande un génie capable de toutes les belles connoiſſances, une intelligence élevée & étendue que rien ne ſurpaſſe & que rien ne borne. Car il eſt de la beauté de l'eſprit à peu près comme de celle du corps : les petits hommes, quelque bien faits qu'ils ſoient, ne ſont point beaux, ſelon le ſentiment d'Ariſtote ; ils ne ſont tout au plus que jolis, parce que l'a-

vantage de la taille est une partie essentielle de la beauté. Ainsi les petits génies qui sont bornez à une seule chose, les faiseurs de jolis vers qui ne peuvent faire que cela, quelque agrément & quelque politesse qu'ils ayent, ne sont pas, quoi qu'on en dise, de beaux esprits : ce ne sont que de jolis esprits à le bien prendre; & ce seroit bien assez pour eux d'être regardez sur ce pied-là dans le monde.

Au reste, il ne suffit pas pour avoir l'esprit beau, de l'avoir solide, pénetrant, délicat, fertile, juste, universel ; il faut encore y avoir une certaine clarté que tous les grands génies n'ont pas. Car il y en a qui sont naturellement obscurs, & qui affectent même de l'être : la plûpart de leurs pensées sont autant d'énigmes & de mysteres ; leur langage est une espece de chiffre, on n'y comprend presque rien qu'à force de deviner. Gracian est parmi les Espagnols modernes un de ces génies incompréhensibles ; il a beaucoup d'élevation, de subtilité, de force, & même de bon sens: mais on ne sçait le plus souvent ce qu'il

veut dire ; & il ne le ſçait pas peut-être lui-même : quelques-uns de ſes ouvrages ne ſemblent être faits que pour n'être point entendus.

Cependant il ne doit y avoir ni obſcurité ni embarras dans tout ce qui part d'un bel eſprit : ſes penſées, ſes expreſſions doivent être ſi nobles & ſi nettes, que les plus intelligens l'admirent, & que les plus ſimples l'entendent. Malherbe, qui étoit ſans doute un beau génie, tâchoit ſur tout de donner ce caractere de netteté à tout ce qu'il faiſoit ; & vous ſçavez que quand il avoit compoſé un ouvrage, il le liſoit à ſa ſervante avant que de le montrer aux gens de Cour, pour connoître s'il avoit bien réuſſi ; croyant que les pieces d'eſprit n'avoient pas leur entiere perfection, ſi elles n'étoient remplies d'une certaine beauté qui ſe fait ſentir aux perſonnes mêmes les plus groſſieres. Vous voyez bien que cette beauté doit être ſimple & naïve, ſans fard & ſans artifice, pour faire ſon effet ; & vous devez juger par là de ces eſprits qui ne ſont point naturels, qui ſont toujours guindez, & qui ne veulent jamais

L'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe.

rien dire qui ne ſurprenne & qui n'éblouiſſe.

Mon Dieu ! que vous me faites de plaiſir, dit Eugene, d'exclure du nombre des beaux eſprits, ces diſeurs éternels de beaux mots & de belles ſentences ; ces copiſtes & ces ſinges de Seneque ; ces Mancini, ces Malvezzi, & ces Loredans qui courent toujours après les brillans & les *vivezze d'ingegno*, comme ils les appellent dans leur langue. Car à vous dire le vrai, je ne les puis ſouffrir ; & j'ai bien de la peine à ſouffrir Seneque lui même avec ſes pointes & ſes enthiteſes perpetuelles.

Il n'y a rien qui choque plus le bon ſens que tout cela, dit Ariſte : & c'eſt, à mon avis, un plus grand defaut de briller trop, que de ne briller pas aſſez.

Il ne ſe peut rien voir de plus beau que l'idée que vous avez du bel eſprit, reprit Eugene : j'ai penſé dire qu'il ne ſe peut rien voir de plus beau que votre portrait ; car on diroit que vous vous eſtes peint vous même dans le tableau que vous venez de faire, tant il vous reſſemble. Si je me ſuis peint,

dit Ariſte en ſouriant, je me ſuis tellement flatté, que je ne me reconnois pas. Mais à vous parler ſerieuſement, ajoûta-t-il, j'ai trop mauvaiſe opinion de moi, pour me croire un bon modele en matiere de bel eſprit: je ne m'en pique pas, & je ſerois ridicule d'y prétendre. Il ne faut pas auſſi s'en piquer, dit Eugene; il ne faut pas même ſe ſçavoir trop bon gré d'être bel eſprit pour l'être effectivement: & ſi j'oſois mettre la main à la peinture que vous avez faite, j'y ajouterois la modeſtie pour un dernier trait. C'eſt une qualité qui releve toutes les autres, & qui ne ſied pas moins bien aux beaux eſprits qu'aux belles perſonnes.

J'entre tout-à-fait dans votre ſentiment, repartit Ariſte; & je vous avoûe que je ne hais rien tant que certains eſprits qui s'en font extrémement accroire. Il ont dans leur mine, dans leurs geſtes, & juſques dans le ton de leur voix un air de fierté & de ſuffiſance, qui fait juger qu'ils ſont fort contens d'eux mêmes. Ils font profeſſion de n'eſtimer rien, & de trouver à redire à tout. Il ne ſe fai;

pas un ouvrage d'esprit qui ne leur fasse pitié : mais en récompense ils ne font rien qu'ils n'admirent. Ils prennent quelquefois un ton d'oracle, & décident de tout souverainement dans les compagnies. Pour leurs ouvrages ils en font un grand mystere, ou par affectation, ou pour exciter davantage la curiosité de ceux qui ont envie de les voir, ou parce qu'ils jugent peu de personnes capables d'en connoître le juste prix : ce sont des tresors cachez qu'ils ne communiquent qu'à trois ou quatre de leurs admirateurs.

Il est d'une autre sorte d'esprits, continua Eugene, qui sont moins mysterieux, mais qui ne sont pas moins entêtez de leur merite. Ils n'ont pas plûtôt fait une bagatelle, qu'ils en régalent tout le monde. Ils sont toûjours prêts à reciter leurs madrigaux & leurs odes, pour s'attirer un peu de louange ; ils se louent sans façon, & se donnent de l'encens les premiers. Cependant les vrais beaux esprits sont de l'humeur des vrais braves, qui ne parlent jamais de ce qu'ils ont fait. Ils fuient les applaudissemens populaires, & bien loin de se produire mal-à-propos

pos, ils se cachent autant qu'ils peuvent.

Modestiam præferre & lascivia uti: rarus in publicum egressus, idque velatâ parte oris, ne satiaret aspectum, vel quia sic decebat. *Annal. l. 13. de Poppæa.*

Je ne sçai, dit Ariste, s'il n'y auroit point plus de modestie à n'affecter rien. Vous avez oui parler de cette femme que Neron aimoit tant, & vous sçavez que ce n'étoit pas une fort honnête personne. Néanmoins, si nous en croyons Tacite, elle ne se montroit gueres, & elle ne sortoit point qu'elle ne fût voilée.

Un bel esprit doit, à mon avis, garder le temperament de la Sophronie du Tasse, qui étoit également belle & modeste.

Non coprì sue bellezze, e non l'espose.

Il ne faut pas qu'il fasse toujours mistere de ses ouvrages; mais il ne faut pas aussi qu'il les montre par tout: il ne doit ni se cacher par affectation, ni se produire par vanité.

Je vois bien à cette heure, dit Eugene, pourquoi les veritables beaux esprits sont si rares: des qualitez aussi opposées que la vivacité & le bon sens, la délicatesse & la force, sans parler des autres ne se rencontrent pas toujours ensemble. Mais je voudrois bien sçavoir, ajoûta-t-il, d'où vien-

nent toutes ces qualitez qui font le bel esprit. Elles viennent, répondit Ariste, d'un temperament heureux, & d'une certaine disposition des organes : ce sont des effets d'une tête bien faite & bien proportionnée, d'un cerveau bien temperé, & rempli d'une substance délicate ; d'une bile ardente & lumineuse, fixée par la mélancolie, & adoucie par le sang. La bile donne le brillant & la penetration ; la mélancolie donne le bon sens & la solidité ; le sang donne l'agrément & la délicatesse.

Je ne vous comprens pas, dit Eugene, avec votre bile, votre sang & votre mélancolie : car enfin je ne puis croire que des esprits qui tiennent plus de l'Ange que de l'homme, doivent tout ce qu'ils sont à ce que nous avons de commun avec les bêtes ; & je ne vois pas comment les humeurs qui croupissent dans le corps peuvent être le principe des plus nobles operations de l'ame.

J'ai lû dans je ne sçai quel Philosophe Platonicien, reprit Ariste, que ces humeurs toutes materielles qu'elles sont, font les beaux génies :

de même à peu près que les vapeurs de la terre font les foudres & les éclairs. La penſée de ce Philoſophe eſt ſubtile & ingenieuſe. Il veut dire, à mon avis, que les eſprits du ſang & de la bile s'allument dans le cerveau, ainſi qu'une exhalaiſon chaude s'enflamme dans une nue froide & humide : que les eſprits allumez répandent dans la tête cette *ſplendeur ſeche* qui rend l'ame ſage & intelligente, ſelon Heraclite : que comme entre les choſes corporelles, il n'y a rien qui ait moins de matiere & plus de vertu, qui ſoit plus pur & plus animé que ces eſprits; la flamme qui en ſort eſt la plus ſubtile, la plus vive & la plus ardente qui ſoit dans la nature : que c'eſt cette flamme qui éclaire la raiſon, & qui échauffe l'imagination en même temps ; que c'eſt elle qui rend viſibles à l'ame les eſpeces des choſes, & qui lui fait voir tous les objets dans leur jour : en un mot, que c'eſt à la lueur de ce beau feu que l'entendement découvre & contemple les veritez les plus obſcures ; & c'eſt peutêtre ce feu qui brille dans les yeux des perſonnes

ſpirituelles, & qui les diſtingue des gens ſtupides, dont les yeux mornes & ſombres marquent aſſez qu'ils n'ont dans la tête qu'un feu noir & obſcur, plus propre à offuſquer l'ame qu'à l'éclairer.

Voilà ce qui s'appelle de belles viſions, dit Eugene; & je ne ſçais ſi les réveries des Poëtes ne meritent pas autant de créance que les idées de ces Philoſophes. Quand vous devriez traiter de réveur & de viſionnaire le Docteur Abailard, reprit Ariſte, il faut que je vous diſe ſa penſée touchant la difference des eſprits. Sa chere Heloïſe lui fit un jour la queſtion que vous me faites. Il lui répondit que tous les hommes avoient un miroir dans la tête; & ſa réponſe étoit fondée ſur les paroles de ſaint Paul, qui portent que nous voyons par un miroir en cette vie: mais il y ajoûta que les eſprits groſſiers avoient un miroir tout terni; & que les eſprits ſubtils en avoient un fort éclatant & fort net, qui leur repreſentoit diſtinctement les objets. Il vouloit dire que la bile mêlée avec le ſang, formoit dans le cerveau

Videmus nunc per ſpeculum. 1. Cor. 13.

une espece de glace polie & luisante à laquelle-la mélancolie servoit comme de fonds.

Quoi que vous en disiez, poursuivit Eugene, & quoi qu'en dise votre Docteur amoureux, je ne puis me résoudre à croire que les ames empruntent toutes leurs lumieres du corps, & que la beauté de l'esprit soit une perfection étrangere à l'esprit même. Je croirois bien plûtôt que la perfection du corps dépend de celle de l'esprit, ou du moins que l'excellence de l'esprit vient de la noblesse de l'ame.

Je sçais bien que les ames sont toutes d'une même espece; mais cela n'empêche pas, si nous en croyons les Philosophes les plus raisonnables, qu'elles n'ayent des perfections singulieres, qui les distinguent assez les unes des autres, comme les étoiles ont des clartez & des vertus differentes, quoiqu'elles soient toutes composées d'une même matiere. A la verité toutes les ames raisonnables sont des images de Dieu; elles sont toutes marquées de la lumiere de son visage, selon la parole d'un Pro-

phete; mais il y en a où cette lumiere eſt mieux peinte, & où les traits de ſa beauté divine ſont gravez plus profondément; & ce ſont les plus nobles & les plus parfaites, les plus ſenſées & les plus ingenieuſes. Car comme entre les figures faites ſur la cire avec le même cachet, les unes ſont plus nettes & mieux formées que les autres, ſans que cela vienne d'autre part que de la main qui a appliqué le cachet; de même la perfection qui ſe trouve en quelques ames, vient de ce que l'image de Dieu y eſt mieux imprimée; c'eſt cette impreſſion plus forte qui les rend en quelque façon plus ſpirituelles & plus divines.

Mais ſi cela eſt ainſi, dit Ariſte, d'où vient que l'ame étant incorruptible & inalterable de ſa nature, une vapeur qui monte au cerveau, altere l'eſprit, & ôte quelquefois la raiſon? C'eſt que les ames les plus nobles, repliqua Eugene, ſont comme les peintres, qui quelque habiles qu'ils ſoient, ne peuvent rien faire ſans les inſtrumens de leur art. Les organes bien diſpoſez, & les humeur

temperées d'une certaine maniere ne rendent pas préciſément les ames ſenſées & ingenieuſes ; non plus que les pinceaux delicats & les belles couleurs ne font pas les peintres excellens : mais ces organes & ces humeurs ſont des inſtrumens dont les ames ont beſoin pour agir tandis qu'elles ſont dans les corps ; dès que ces inſtrumens ſont gâtez, elles n'agiſſent plus, ou n'agiſſent qu'imparfaitement, quelque parfaites qu'elles ſoient d'elles-mêmes. Ce ſont de bons peintres, qui ont de méchans pinceaux & de méchantes couleurs.

Il y a de l'eſprit à ce que vous dites, interrompit Ariſte ; mais après tout, ces Philoſophes que vous croyez les plus ſages, ne ſont pas mieux fondez en raiſon que les autres ; & je crains fort, ajoûta-t-il, que ſi on examinoit bien cette nobleſſe des ames, à laquelle ils attribuent l'excellence de l'eſprit, toutes les preuves ne s'en trouvaſſent fauſſes. Le meilleur parti, à mon avis, eſt de n'en point prendre en des diſputes où l'on ne peut connoître la verité ; & les plus raiſonnables ſont

peutêtre ceux qui raisonnent le moins sur ces sortes de matieres.

Quoi qu'il en soit, continua Eugene, il est certain que la nature ne fait pas toute seule un bel esprit. La plus heureuse naissance a besoin d'une bonne éducation, & de cet usage du monde qui rafine l'intelligence, & qui subtilise le bon sens. De là vient que les sçavans de profession ne sont pas d'ordinaire de beaux esprits: comme ils sont toujours ensevelis dans l'étude, & qu'ils ont peu de commerce avec les honnêtes gens, ils n'ont pas dans l'esprit une certaine politesse, & je ne sçais quel agrément qu'il faut y avoir. Ce n'est pas que la science soit contraire d'elle-même à la beauté de l'esprit; mais c'est que les grands Docteurs & ceux qui sçavent le plus de Grec & de Latin, ne sçavent pas le plus souvent bien user de leur science.

Il est certain encore, ajoûta-t il, que de quelque principe que vienne cette beauté, il est des beaux esprits de plus d'une espece. Car outre ceux dont nous avons parlé jusqu'à cette heure, qui excellent dans les Let-

tres, & qui ont acquis tout ce que l'étude peut donner de belles connoissances ; il y en a qui sans avoir presque étudié que le monde, ont tout ce qu'il faut pour réussir dans la conversation.

Le caractere de ces esprits-là est de parler bien, de parler facilement, & de donner un tour plaisant à tout ce qu'ils disent; ils font dans les rencontres des reparties fort ingenieuses; ils ont toujours quelque question subtile à proposer, & quelque joli conte à faire pour animer la conversation, ou pour la réveiller, quand elle commence à languir; pour peu qu'on les excite, ils disent mille choses surprenantes ; ils sçavent sur tout l'art de badiner avec esprit, & de railler finement dans les conversations enjouées ; mais ils ne laissent pas de se bien tirer des conversations serieuses ; ils raisonnent juste sur toutes les matieres qui se proposent, & parlent toujours de bon sens.

Il y a encore une autre sorte de beaux esprits qu'on peut appeller des esprits de negociation & de cabinet. Ce sont des génies éclairez, judi-

cieux, actifs, & propres pour les affaires : d'une vûe ils en penetrent le fond, ils en découvrent toutes les circonſtancess & toutes les ſuites ; ils trouvent en un inſtant tous les expediens & toutes les voyes par où l'on peut ménager & faire réuſſir les choſes les plus difficiles. Mais ils ne voyent que ce qu'il faut voir, & qu'autant qu'il faut pour prendre un bon parti & faire un choix raiſonnable: car c'eſt quelquefois un foible dans la politique, d'avoir trop de penetration & trop de lumiere : tant de biais & tant de jours differens diſſipent l'eſprit, & nuiſent ſouvent à l'execution: le temps d'agir ſe paſſe à déliberer.

Ces eſprits ſont nez pour le gouvernement des Etats : auſſi ne forment-ils jamais que de grands deſſeins, utiles à leur patrie & glorieux à leur Prince : ce qui arrive particulierement, quand le Prince perſuadé de leur capacité, de leur fidelité & de leur zele, leur abandonne la direction des affaires. Comme ils ont un grand ſens avec une grande experience, ils ne prennent point de

fausses mesures, & ne font point de fausses démarches. Que si la fortune qui ne s'accorde pas toujours avec la prudence, ne favorise pas toutes leurs entreprises, ils profitent d'un mauvais succès, en imitant ces sages pilotes qui se servent des vents contraires comme des vents favorables. Dans les négociations ils se conduisent avec beaucoup d'habileté & d'une maniere fort délicate : ils découvrent d'abord les pensées de celui avec qui ils traitent, sans se découvrir eux-mêmes ; ils s'insinuent dans son esprit ; ils l'engagent par ses propres interêts ; ils le manient & le tournent si bien, qu'il pense trouver son compte à entrer dans leurs sentimens, & qu'il donne où ils veulent, sans croire même y donner. Tels ont été le Cardinal de Richelieu, & le Comte d'Olivarès, les deux plus celebres Ministres que la France & l'Espagne ayent jamais eus.

Voilà les divers caracteres du bel esprit. Ce sont trois sortes de beautez qui pour être differentes, ne laissent pas de se rencontrer quelquefois en

une même perſonne. Car ſans parler des anciens & des étrangers, le Cardinal du Perron, & feu Monſieur d'Avaux étoient des génies propres pour les lettres, pour la converſation & pour les affaires ; & il y en a encore parmi nous qui ne cedent gueres à ces grands hommes, & qui ſont capables de faire également bien un ouvrage d'eſprit, un conte agréable, & un traité de paix.

Néanmoins à parler en general, ces trois talens ne ſe trouvent enſemble que bien rarement. Les eſprits de négociation ne réuſſiſſent pas d'ordinaire aux belles lettres ; mais auſſi les Auteurs les plus polis & les plus exacts ne brillent pas toujours dans la converſation. Les premiers ont plus de ſolidité que de délicateſſe ; l'étude de la politique les occupe tout entiers ; ils comptent les autres ſciences pour rien. Les ſeconds ſont trop delicats & trop chagrins : ils ne ſe contentent preſque jamais de ce qui ſe preſente à eux ; ils ne diſent preſque rien dans les compagnies où ils ſe trouvent, pour trop penſer à ce qu'ils veulent dire. Com-

me ils ſont accoûtumez à réver profondément afin de bien tourner une penſée, ils ſont le plus ſouvent diſtraits ; ils gardent quelquefois un ſilence morne dans une converſation enjouée : mais auſſi comme ils ont ſouvent la tête pleine de leurs compoſitions, ils parlent quelquefois trop ; ils attirent toute la converſation à eux, & ne laiſſent pas aux autres la liberté de parler.

Pour l'eſprit de converſation, comme c'eſt un eſprit naturel, ennemi du travail & de la contrainte ; il n'y a rien de plus oppoſé à l'étude & aux affaires : auſſi nous voyons que ceux qui ont ce talent, ſont pour l'ordinaire des gens oiſifs, dont le principal emploi eſt de rendre & de recevoir des viſites. De ſorte qu'à examiner les choſes à fond, il ſemble que ces divers eſprits ſoient incompatibles, & qu'ils demandent même des diſpoſitions naturelles tout à-fait contraires.

Quoiqu'il ſemble, dit alors Ariſte, que le bel eſprit ſoit different ſelon les differens caracteres que vous venez de marquer, il eſt cependant

le même par tout; car il eſt né à toutes choſes, & a en ſoi de quoi réuſſir en tout ce qu'il veut entreprendre. La diverſité qui paroît dans les eſprits, vient moins du fonds des eſprits, que des matieres où ils s'exercent. Les grands hommes qui excellent en de certaines choſes, parce qu'ils s'y ſont appliquez dans leur jeuneſſe, auroient peut-être réuſſi également dans les autres, s'ils y avoient apporté autant de ſoin & d'application.

Le hazard qui ſe mêle de la conduite des hommes, & qui a ſouvent la meilleure part à la profeſſion qu'ils embraſſent, fait pour l'ordinaire cette difference que nous voyons parmi les eſprits. Les uns ſe trouvent engagez je ne ſçais comment à établir leur réputation & leur fortune par la poéſie: il ne faut pour cela qu'avoir réuſſi dans un ſonnet, qu'une paſſion, ou que le ſeul caprice aura inſpiré; la louange qui en revient eſt une amorce agréable pour en faire entreprendre un ſecond; la bonne opinion que l'on conçoit aiſément de ſoi-même, anime à quelque choſe de plus grand: on lit les Poëtes; on étudie les fables; on conſulte

les Maîtres de l'Art ; en un mot on se tourne tout-à-fait du côté de la poësie, & on devient insensiblement Poëte de profession, sans pouvoir presque être autre chose. Que si ces excellens Poëtes n'ont pas toujours le talent des affaires, ni celui de la conversation ; c'est qu'ils ont pris une autre route dès le commencement, & qu'au lieu d'étudier la politique, & de voir le monde, ils se sont attachez à la composition & aux livres.

L'esprit de négociation auquel on donne la prééminence, & qu'on appelle ordinairement grand esprit & grand génie, ne differe cependant des autres que par la noblesse de la matiere : car on ne peut se rien proposer de plus noble que de traiter des interêts des Princes, d'entrer dans leurs desseins les plus secrets, d'accorder leurs differends, & de gouverner leurs Etats. C'est l'emploi le plus sublime & le plus glorieux où l'esprit se puisse occuper : rien ne flate tant l'amour propre, rien ne remplit davantage l'ambition que ces titres éclatants d'Ambassadeur, de Plenipotentiaire, & de Ministre d'Etat. Ceux qui sont

élevez

élevez à ces dignitez éminentes, ont un caractere de grandeur & d'autorité qui les distingue du reste des hommes; ils sont sur la terre ce que sont dans le ciel les Anges du premier ordre, qui approchent de plus près du trône de Dieu, qui reçoivent leurs lumieres de lui immediatement, & qui sont destinez aux choses les plus importantes.

Cependant, quand on y regarde de près, on trouve que c'est la fortune qui fait ces grands hommes & ces grands esprits, en les conduisant quelquefois en des pays & en des maisons, où par des rencontres fortuites & imprévûes, ils prennent parti auprès des Ambassadeurs & des Ministres. Cet engagement fait qu'ils s'appliquent aux affaires; l'application les y fait réussir, & les rend capables avec le tems des premieres Charges de l'Etat. Ainsi c'est proprement la fortune qui fait jouer un grand rôlle à un bel esprit sur le theatre du monde, tandis qu'elle en laisse d'autres dans l'obscurité & dans la poussiere. Car assurement il y a de beaux esprits qui sont incõnus & inutiles, faute d'un employ

qui les faſſe paroître, & qui les oblige à travailler.

Je confeſſe, dit Eugene, que la fortune contribue beaucoup à former un homme d'Etat : mais elle ne fait rien ſans la nature ; & quelque favorables que ſoient les occaſions, quelque application que l'on ait, on parvient peu à la dignité de premier Miniſtre quand on n'a pas le génie des grandes affaires. Car quoi que vous en diſiez, le génie eſt une habileté particuliere, & un talent que la nature donne à quelques hommes pour de certaines choſes. Les uns ont du génie pour la peinture; les autres en ont pour les vers : il ne ſuffit pas d'avoir de l'eſprit & de l'imagination pour exceller dans la poëſie ; il faut être né Poëte, & avoir ce naturel qui ne dépend ni de l'art ni de l'étude, & qui tient quelque choſe de l'inſpiration.

Je dis le même de la négociation & du miniſtere. Ce n'eſt pas aſſez pour y réuſſir d'être tres-éclairé & même tres-ſage ; il faut avoir un talent propre pour gouverner les autres eſprits ſous l'autorité du Prince, pour commander en obéiſſant. Ce qui a fait

dire à un Politique Espagnol, que le génie & l'esprit sont les deux causes principales de l'élevation & de la gloire d'un grand homme. *Genio y ingenio los dos exes del lucimiento de prendas : el uno sin el otro felicidad a medias, no basta lo entendido, desease lo genial.* Oraculo manua y Arte de prudencia.

Il est vrai que le génie, quelque puissant qu'il soit, languit en quelque façon, & demeure comme étouffé hors des emplois qui lui conviennent, parce qu'il a besoin d'une certaine matiere pour se développer & pour agir. Mais à le regarder en soi-même, il est indépendant du hazard & de la fortune : c'est un don du ciel où la terre n'a point de part ; c'est je ne sçai quoi de divin qui rend un bel esprit, que la providence de Dieu a destiné au gouvernement d'un Empire, qui le rend, dis-je, naturellement droit & juste, zelé pour la gloire de son Prince & pour le bien de sa patrie, capable des plus difficiles entreprises, ferme & constant dans les rencontres les plus fâcheuses, impenetrable aux plus clair-voyans, insensible aux plaisirs, infatigable

dans le travail, libre & tranquille dans l'embarras, & en tout tems maître de soi-même & des affaires, lesquelles pour grandes qu'elles soient sont toujours au dessous de son génie.

Ce n'est pas qu'un Ministre tel que je me l'imagine, soit borné précisément aux affaires. Comme son esprit a une étendue presque infinie, il n'y a point de science dont il n'ait quelque teinture, il peut même quand il lui plait faire des discours éloquens, & tenir sa place dans une Academie de beaux esprits, comme il la tient dans le Conseil d'un puissant Monarque : mais après tout, le génie de la politique est sa qualité dominante, & son veritable caractere.

Je trouve ce portrait du parfait Ministre fort à mon gré, dit Ariste ; & ce qui m'en plaît davantage, c'est qu'apparemment vous ne l'avez pas formé en l'air. Votre homme d'Etat est, si je ne me trompe, quelque chose de plus réel que le Magnanime d'Aristote, & que le Sage de Seneque : & j'en suis bien-aise pour l'honneur de notre nation ; car à vous dire le vrai, j'aurois un étrange dépit que

la France ne valût pas mieux que la Grece & que l'Italie.

Les Grecs & les Romains, repliqua Eugene, sont si jaloux de la gloire de leur nation, qu'on ne peut leur disputer rien là-dessus sans se brouiller avec eux, & sans avoir des affaires avec les plus braves & les plus spirituels hommes du monde. Pour moi, continua-t-il en riant, comme je n'aime pas à me faire des ennemis, j'aime mieux ceder aux Grecs & aux Romains, & confesser de bonne foi que tous les payis sont steriles en heros, au prix de l'ancienne Grece & de l'ancienne Italie.

Il faut du moins que vous confessiez, dit Ariste, que le bel esprit est de tous les païs & de toutes les nations; c'est à-dire, que comme il y a eu autrefois de beaux esprits Grecs & Romains, il y en a maintenant de François, d'Italiens, d'Espagnols, d'Anglois, d'Allemands même & de Moscovites. C'est une chose singuliere qu'un bel esprit Allemand ou Moscovite, reprit Eugene; & s'il y en a quelques-uns au monde, ils sont de la nature de ces esprits qui n'ap-

paroiſſent jamais ſans cauſer de l'éton-
Perroniana. nement. Le Cardinal du Perron diſoit un jour, en parlant du Jeſuite Gretſer : *Il a bien de l'eſprit pour un Allemand* ; comme ſi c'eût été un prodige qu'un Allemand fort ſpirituel.

J'avoue, interrompit Ariſte, que les beaux eſprits ſont un peu plus rares dans les pays froids, parce que la nature y eſt plus languiſſante & plus morne pour parler ainſi. Avouez plutôt, dit Eugene, que le bel eſprit tel que vous l'avez défini, ne s'accommode point du tout avec les temperamens groſſiers & les corps maſſifs des peuples du Nord.

Ce n'eſt pas que je veuille dire, ajoûta-t-il, que tous les Septentrionaux ſoient bêtes ; il y a de l'eſprit & de la ſcience en Allemagne & en Pologne, comme ailleurs : mais enfin on n'y connoît point notre bel eſprit, ni cette belle ſcience dont la politeſſe fait la principale partie ; ou ſi cette belle ſcience & ce bel eſprit y ſont connus, ce n'eſt ſeulement que comme des étrangers dont on n'entend point la langue, & avec qui on ne fait point d'habitude.

Je ne ſçai même ſi les beaux eſprits Eſpagnols & Italiens ſont de la nature des nôtres : ils en ont bien quelques qualitez & quelques traits ; mais je doute un peu qu'ils leur reſſemblent tout-à-fait, & qu'ils ayent préciſément le caractere que vous avez établi. Car enfin ce caractere eſt ſi propre à notre nation, qu'il eſt impoſſible de le trouver hors de France : ſoit que cela vienne en partie de la temperature du climat ; ſoit que notre humeur y contribue quelque choſe ; ſoit enfin que ce ſoit l'étoille de la nation Françoiſe, d'avoir preſentement ce beau tour d'eſprit, que les autres peuples n'ont pas.

Je m'étonne, repartit Ariſte, qu'un homme qui craint tant de ſe mettre mal avec les Grecs & avec les Romains, s'attire ſur les bras de gayeté de cœur les Eſpagnols, les Italiens, les Allemands, les Polonois, les Moſcovites, & toutes les autres nations de la terre. Mais raillerie à part, continua-t-il, je vous trouve bien hardi de faire ainſi le procès à tous les Etrangers. Pour moi, comme je n'aime gueres à décider, ni à fâcher per-

ſonne ; j'aime mieux croire que le bel eſprit n'eſt étranger nulle part, & je n'ai garde d'être plus chagrin que le Poëte Satirique, qui n'a pas fait de difficulté de dire que les grands génies naiſſent par tout.

Je ſçai bien qu'il y a des payïs plus ſpirituels que d'autres, que l'Attique a été de toutes les contrées de la Grece la plus fertile en beaux eſprits ; & je ne nie pas que la France ne vaille bien en cela l'Attique. Mais il ne s'enſuit pas que les autres payis ſoient auſſi ſteriles que vous dites ; & enfin il n'eſt pas des eſprits comme de l'or & des pierreries, que la nature ne forme qu'en certains endroits de la terre : il s'en trouve ſous les climats froids & chauds, auſſi-bien que ſous les climats temperez ; parmi les nations barbares, comme parmi les nations polies.

Mais ſi le bel eſprit eſt de tous les payïs, dit Eugene, il n'eſt pas de tous les ſiecles : car il y en a de groſſiers & de ſtupides où la barbarie & l'ignorance dominent, tel qu'a été le dixiéme ſiecle, où les gens étoient ſi ſimples & ſi bêtes, que dès qu'un homme ſçavoit un peu le Grec, il paſſoit

pour Necromancien. Il y a auſſi des ſiecles ingenieux, dit Ariſte; & il ne faut pas être fort verſé dans l'Hiſtoire & dans la Chronologie, pour ſçavoir que le ſiecle d'Alexandre a été fecond en beaux eſprits. J'entends par le ſiecle d'Alexandre, non ſeulement le tems que ce fameux Conquerant a vécu; mais encore celui qui a précedé ſa naiſſance, & ſuivi ſa mort de quelques années. C'eſt dans ce ſiecle qu'ont fleuri Anacreon, Socrate, Pindare, Euripide, Sophocle, Ariſtophane, Iſocrate, Platon, Ariſtote, & Demoſthene. Tout le monde ſçait que le ſiecle d'Auguſte a été parmi les Romains le ſiecle du bel eſprit & du bon ſens, des bons Auteurs & des belles lettres.

Le quatriéme ſiecle de l'Egliſe a été un des plus fertiles en grands génies. Car outre un Arius ſi célebre par les maux qu'il a faits au monde Chrétien; un Valens, un Urſace & un Euſebe, défenſeurs de la doctrine de cet héreſiarque; un Julien l'Apoſtat, & un autre Julien diſciple de Pelage, qui étoient tous de méchans hommes & de bons eſprits, ſans parler de

Themistius le Philosophe, & de Libanius le Sophiste : il y a eu dans ce siecle là un grand nombre de saints Peres aussi considerables par la grandeur de leur esprit, que par la sainteté de leur vie. C'est le siecle des Chrysostomes, des Jerômes, des Epiphanes, des Ambroises & des Augustins.

D'où vient, interrompit Eugene, qu'un siecle est plus ou moins spirituel que l'autre ? Si vous faisiez cette demande à un Astrologue, répondit Ariste, il ne manqueroit pas de s'en prendre aux astres, & il vous diroit sans doute que la revolution & le concours de certaines étoilles, dont les influences agissent plus ou moins sur les esprits, est l'unique cause de cette difference. Mais comme je ne suis point Astrologue, je croirois plûtôt que cela vient en partie de la bonne ou mauvaise éducation ; & que les esprits sont plus subtils ou plus grossiers, selon qu'ils sont plus ou moins cultivez dans leur jeunesse.

Mais croiriez-vous qu'il ne faut quelquefois qu'un bel esprit pour polir une nation entiere ? Malherbe a

réformé en France l'idée de la poësie, & nous a donné le gouſt des bons vers. On peut dire que Voiture nous a appris cette maniere d'écrire aiſée & délicate qui regne préſentement. Avant luy on penſoit n'avoir de l'eſprit que quand on parloit Balzac tout pur, & qu'on exprimoit de grandes penſées avec de grands mots.

L'émulation qui s'excite entre certaines perſonnes, ou même entre certaines nations jalouſes l'une de l'autre, ſert beaucoup à polir un ſiecle : l'intereſt fait ſouvent le même effet que l'émulation. L'on voit mille gens d'eſprit dans un Etat où l'eſprit eſt un moyen pour faire fortune: ainſi dans les anciennes Républiques où un homme parvenoit aux charges par ſon éloquence & par ſon ſçavoir, il y avoit beaucoup de grands Orateurs & d'excellens Philoſophes. Il y a toûjours eu des hommes ſçavans dans le tems où les Princes ont eu de l'amour pour les ſciences.

D'où vient, penſez-vous, que dans le ſiecle paſſé les lettres fleurirent tant en Italie, ſi ce n'eſt de l'af-

fection que Laurent de Medicis & Leon dixiéme eurent pour elles ? & ne fut-ce pas auſſi la même affection de François Premier, qui fit que la France devint ſous ſon regne ſpirituelle & ſçavante, de groſſiere & d'ignorante qu'elle avoit été ſous les regnes précedens ? L'inclination qu'aura un premier Miniſtre pour une ſcience particuliere, fera que les eſprits s'y appliqueront, & qu'on y excellera avec le tems. La paſſion du Cardinal de Richelieu pour le Theatre a porté la Comedie Françoiſe à ſa derniere perfection, & a fait naître dans nôtre ſiecle des poëtes dramatiques qui effacent preſque les anciens.

Je trouve, dit Eugene, que les tems de paix contribuent encore beaucoup à rendre les hommes ſpirituels : car comme vous ſçavez, les Muſes aiment naturellement le repos & le ſilence ; elles ne peuvent vivre dans le trouble & parmi le bruit. Les beaux eſprits ſont rares dans un tems de guerre ; ſoit que la guerre qui a quelque choſe de ſauvage & de farouche, empêche que les eſprits ne ſe poliſſent ; ſoit que ceux qui ont de

l'ambition, tournent leurs penſées du côté des armes, & prennent le parti de la valeur, comme fit Ceſar, qui au ſentiment de Quintilien eût pû diſputer à Ciceron la gloire de l'éloquence.

Les tems de guerre, dit Ariſte, ne ſont pas toûjours incompatibles avec les connoiſſances honnêtes; ils ſont quelquefois fort heureux, non ſeulement pour la grandeur des Etats, mais auſſi pour la perfection des eſprits; & ſans chercher des exemples étrangers, nous nous ſommes polis plus que jamais pendant que la guerre a eſté le plus allumée entre la France & l'Eſpagne.

Il me ſemble, pourſuivit-il, que les héreſies naiſſantes ne ſervent pas peu à bannir la barbarie & l'ignorance: la paſſion qu'ont les uns pour établir & pour défendre une nouvelle doctrine, le zele qu'ont les autres pour la combatre & pour la détruire, animent les deux partis à l'étude, & produiſent d'ordinaire des ouvrages tres-ingenieux. Car pour ne rien dire des anciennes héreſies, nous devons peutêtre, ſi j'oſe parler ainſi, nous

devons, dis-je, aux dernieres une partie de l'embelliſſement de nôtre langue, & de la politeſſe de nôtre ſiecle.

Ne pourroit-on pas ajoûter, dit Eugene, que la nature fait des efforts de tems en tems pour produire des génies extraordinaires ; & qu'elle demeure enſuite ſterile durant quelques ſiecles, comme ſi ces dernieres productions l'avoient épuiſée, & qu'elle eut beſoin de repos après un ſi grand travail.

Mais on peut ajouter encore, repartit Ariſte, qu'il y a en tout cela je ne ſçai quelle fatalité, ou, pour parler plus chrêtiennement, je ne ſçai quelle diſpoſition de la providence, où l'on ne voit goutte. Car cette barbarie ou cette politeſſe des eſprits paſſe de payïs en payïs, & de ſiecle en ſiecle par des voyes qui nous ſont ſouvent inconnues. En un tems une nation eſt groſſiere, & en un autre elle eſt ingénieuſe. Du tems d'Alexandre les Grecs avoient plus d'eſprit que les Romains : du tems de Ceſar les Romains avoient plus d'eſprit que les Grecs.

Le ſiecle paſſé eſtoit pour l'Italie un ſiecle de doctrine & de politeſſe ; il lui a plus fourni de beaux eſprits qu'elle n'en avoit eu depuis le ſiecle d'Auguſte. Le ſiecle preſent eſt pour la France ce que le ſiecle paſſé eſtoit pour l'Italie ; on diroit que tout l'eſprit & toute la ſcience du monde ſoit maintenant parmi nous, & que tous les autres peuples ſoient barbares en comparaiſon des François. Ce n'eſt pas un avantage & un merite en France que d'avoir de l'eſprit, parce que tout le monde en a. Il n'y a preſque perſonne qui ait un peu d'éducation, qui ne parle bien, & qui n'écrive poliment. Le nombre des bons Auteurs & des faiſeurs de belles choſes eſt infini ; celui des Academies ſçavantes croît tous les jours : en un mot je ne ſçai rien de plus commun dans le Royaume, que ce bon ſens délicat qui y étoit ſi rare autrefois.

Au reſte, notre bel eſprit n'eſt pas borné aux hommes de lettres ; il s'étend aux gens d'épée & aux perſonnes de la premiere qualité, dont il ſembloit que l'ignorance fût le partage

dans les derniers regnes. Nous avons des Princes qui peuvent le disputer en esprit aussi bien qu'en valeur à Scipion & à Cesar ; & en mon particulier j'ai l'honneur d'en connoître un qui dans la fleur de son âge a tout le discernement & toute la maturité que l'on peut avoir. Ce jeune Prince a mille agrémens en sa personne qui le rendent, tout fier qu'il est, le plus aimable du monde. Il y a longtems que je l'ai comparé au Renauld du Tasse, & que je lui ai appliqué ces quatre vers comme par un esprit de prophetie.

L'età precorse, e la speranza ; e presti
Pareano i fior, quando n'usciro i frutti.
S'el miri fulminar fra l'arme auvolto
Marte lo stimi ; Amor, se scopre il volto.

Mais je laisse-là son courage & sa bonne mine, pour ne vous parler que de son esprit. Quelque froideur qui paroisse sur son visage, il a beaucoup de vivacité & beaucoup de feu : mais ce feu n'éclate pas toujours au dehors ; cette vivacité est presque toute dans une intelligence subtile &

pénetrante à laquelle rien n'échappe. Il entend tout finement ; il juge des ouvrages d'esprit avec une délicatesse admirable ; il ne dit rien qui ne soit juste & plein de bon sens, même en disant des bagatelles : car avec son air sage & serieux, il ne laisse pas de badiner spirituellement & de bonne grace, quand l'occasion s'en presente.

Il sçait toutes les belles langues, & il a pris des sciences tout ce qu'une personne de sa qualité en doit sçavoir: de sorte qu'il parle sur chaque matiere fort à propos & en Prince, sans faire le sçavant & sans se piquer de rien. A joûtez à cela une raison droite & éclairée qui lui fait toujours prendre le bon parti ; un génie noble & élevé, qui le rend capable de tout ; enfin je ne sçai quel tour particulier dans l'esprit que les plus beaux esprits n'ont pas.

Nous avons encore des Ducs, des Marquis & des Comtes fort spirituels & fort sçavans, qui manient également bien la plume & l'épée, & qui ne s'entêdent pas moins à faire un dessein de balet, & à écrire une histoire, qu'à former un camp, & à ranger une

armée en bataille. Nous avons auſſi des Ducheſſes, des Marquiſes & des Comteſſes, qui valent peutêtre bien les Ducs, les Marquis & les Comtes, & qui ſont de veritables beaux eſprits.

Je ne penſois pas, interrompit Eugene, qu'une femme pût être bel eſprit; & quoi que vous en diſiez, je doute un peu qu'elle puiſſe avoir toutes les qualitez qui ſont neceſſaires pour l'être effectivement. Ce beau feu & ce bon ſens dont vous avez tant parlé, ne viénent pas d'une complexion froide & humide: la froidure & l'humidité qui rendent les femmes *foibles, timides, indiſcrettes, legeres, impatientes, babillardes*, comme a fait voir clairement un de nos bons Auteurs dans ſon *Art de connoître les hommes*, les empêchent d'avoir le jugement, la ſolidité, la force, la juſteſſe que le bel eſprit demande. Cette pituite dont elles ſont pleines, & qui leur fait le teint délicat, ne s'accorde pas trop avec la délicateſſe & la vivacité de l'eſprit; elle en émouſſe la pointe, elle en affoiblit les lumieres: & ſi vous y faites réflexion, ce que les femmes ont de brillant eſt de la nature des

éclairs, qui éblouïſſent un moment, & qui n'ont point de conſiſtence : elles brillent un peu dans la converſation; & pourvû qu'on ne parle que de bagatelles, elles ne parlent pas mal ; mais hors de là elles ne ſont pas trop raiſonnables ; en un mot il n'y a rien de plus mince ni de plus borné que l'eſprit des femmes.

Ce que vous dites eſt vrai en général, repartit Ariſte, & je vous avoue qu'il y a quelque ſorte d'oppoſition entre la beauté de l'eſprit & celle du corps que les femmes ont en partage : mais cela n'empêche pas que quelques-unes ne ſoient exceptées de la regle générale. Ce ſont celles qui du côté de l'eſprit n'ont rien des imperfections de leur ſexe, & auſquelles la nature a donné, ce ſemble, un temperament particulier.

On peut compter entre ces femmes privilegiées la fameuſe Greque, qui inventa une nouvelle eſpece de vers, & qui fut nommée la dixiéme Muſe ; la vertueuſe Cornelie mere des Gracques ; la ſage & ſçavante Athenaïs, que ſon merite éleva au trône de Conſtantinople ; l'illuſtre Marie Stuart

dont toute l'Europe a admiré la beauté, le ſçavoir & la vertu ; Victoire Colonne Marquiſe de Peſquere, Angelique Nogarole, Seraphine Contarin, Olive Marguerite Sarrochi, toutes quatre Italiennes; Marguerite Morus, & Eliſabeth Tanfield, Angloiſes ; Iſabelle de Roſeres Eſpagnole ; Catherine de Portugal, Ducheſſe de Bragance ; Marguerite de Valois, ſœur de François I. qui fut appellée par les beaux eſprits de ſon tems la dixiéme Muſe & la quatriéme Grace; la Reine Marguerite, la Princeſſe de Conti fille de Henri Duc de Guiſe, Mademoiſelle de Gournai que Montagne appelloit ſa fille, & Juſte Lipſe ſa ſœur, & tant d'autres qui ont été l'ornement de leur pays & de leur ſiecle, ſans parler de celles qui vivent encore.

Mais outre l'eſprit des belles Lettres, celui des grandes affaires ſe rencontre auſſi en quelques femmes que la nature a élevées au deſſus des autres. Il y en a eu preſque dans tous les tems d'intelligentes & d'habiles, qui ont été capables des negociations les plus importantes; & il s'en eſt vû même

me en quelques Etats qui ont eu la tête assez forte pour porter le faix des affaires publiques.

Ariste dit alors à son ami tout ce que sa mémoire lui put fournir sur le chapitre des sages Princesses qui ont gouverné les Empires. Il n'oublia pas Pulcherie sœur de Theodose, Blanche mere de saint Louis, Isabelle femme de Ferdinand, Catherine Paléologue Duchesse de Mantoue & Marquise de Montferrat : de sorte qu'Eugene fut obligé de confesser à la fin qu'il y avoit parmi les femmes de beaux esprits de toutes les especes & de toutes les manieres.

Les reflexions qu'ils firent ensuite l'un & l'autre sur la conduite admirable de ces Princesses, les engagerent si avant dans l'histoire & dans la politique, qu'ils ne purent presque finir leur conversation.

LE
JE NE SCAI QUOI.
5
V. ENTRETIEN.

LOrsqu'Ariſtes & Eugene ſe furent rendus au lieu de leur promenade, ils ſe témoignerent d'abord la joie qu'ils avoient de paſſer enſemble de ſi douces heures : & Eugene prenant la parole, Quelque ſolitaires que nous ſoions, je ne porte, dit-il, aucune envie aux plus agréables ſocietez du monde.

Ariſte dit là-deſſus à ſon Ami tout ce qu'une tendre amitié peut inſpirer en ces rencontres ; & puis laiſſant aller ſon eſprit où ſon cœur le conduiſoit, Il faut avouer, mon cher Eugene, continua-t-il, qu'il y a peu d'amis comme nous, qui ſoient éternellement enſemble, ſans ſe laſſer l'un de l'autre. Les converſations particulieres fatiguent preſque toujours

quand elles ſont trop frequentes, ou qu'elles ſont un peu longues. Quelque eſtime & quelque affection qu'on ait pour un honnête homme, on s'ennuye inſenſiblement de ne voir que lui, & de ne parler qu'à lui : on ſent même je ne ſçai comment diminuer par là les ſentimens que ſon merite avoit fait naître ; ſoit qu'on s'accoutûme peu à peu à ce qui paroiſſoit extraordinaire en ſa perſonne, ſoit qu'à force de le pratiquer, on decouvre en lui des deffauts cachez qui rendent ſes bonnes qualitez moins eſtimables. De ſorte que pour trouver tous les jours du plaiſir dans nos entretiens, comme nous y en trouvons, il faut neceſſairement que notre amitié ſoit plus forte que ne ſont les amitiez ordinaires. C'eſt-à-dire, ajoûta Eugene, qu'il faut que nous ſoions faits l'un pour l'autre, & qu'il y ait une étrange ſympathie entre nos eſprits.

Ce que vous dites eſt bien vrai, reprit Ariſte, & en mon particulier je ſens fort ce que vous dites. L'ennuy qui me prend dès que nous ſommes ſeparez, la joie que nous donnent nos plus longues converſations, le peu de

cas que je fais des connoiſſances nouvelles, & le peu de ſoin que j'ai de cultiver mes anciennes habitudes, ſont apparemment des effets d'une grande ſympathie, & de ces inclinations ſecrettes qui nous font ſentir pour une perſonne je ne ſçai quoi que nous ne ſentons point pour une autre.

De la maniere dont vous parlez, repliqua Eugene, vous avez la mine de connoître auſſi-bien la nature de ce je ne ſçai quoi, que vous en reſſentez les effets. Il eſt bien plus aiſé de le ſentir que de le connoître, repartit Ariſte. Ce ne ſeroit plus un je ne ſçai quoi, ſi l'on ſçavoit ce que c'eſt; ſa nature eſt d'être incomprehenſible & inexplicable.

Neſcio quod certe eſt quod te mihi temperat aſtrum. Perſ. Sat. 5.

Mais ne peut-on pas dire, reprit Eugene, que c'eſt une influence des aſtres, & une impreſſion ſecrette de l'aſcendant ſous le quel nous ſommes nez? On le peut dire ſans doute, répondit Ariſte, & on peut dire de plus que c'eſt le penchant & l'inſtinct du cœur; que c'eſt un tres-exquis ſentiment de l'ame pour un objet qui la touche; une ſympathie merveilleuſe, & comme une parenté des cœurs, pour

uſer

uſer des termes d'un bel eſprit Eſpagnol, *un parenteſco de los coraçones.*

Mais en diſant tout cela & mille autres choſes encore, on ne dit rien. Ces Impreſſions, ces penchans, ces inſtincts, ces ſentimens, ces ſympathies, ces parentez ſont de beaux mots que les Sçavans ont inventez pour flatter leur ignorance, & pour tromper les autres, après s'être trompez eux-mêmes. Un de nos Poëtes en a mieux parlé que tous les Philoſophes : il décide la choſe en un mot.

Il eſt des nœuds ſecrets, il eſt des ſympathies,
Dont par le doux rapport les ames aſſorties
S'attachent l'une à l'autre, & ſe laiſſent piquer
Par ces je ne ſçai quoi qu'on ne peut expliquer.

Quand cela ſeroit vrai du je ne ſçai quoi qu'on a pour les gens, & qu'on ſent dans le fond du cœur, dit Eugene ; cela ne le ſeroit peutêtre pas de celui qui ſe trouve dans les perſonnes qui plaiſent, qui paroît ſur le viſage, & qui ſaute aux yeux à une premiere vûe.

Je vous assure, dit Ariste, que ce dernier je ne sçai quoi est aussi caché & aussi inconcevable que l'autre : pour être visible, il n'en est pas pour cela plus connu ni plus aisé à définir. Car enfin ce n'est précisément ni la beauté, ni la bonne mine, ni la bonne grace, ni l'enjoûement de l'humeur, ni le brillant de l'esprit: puisqu'on voit tous les jours des personnes qui ont toutes ces qualitez sans avoir ce qui plaît, & que l'on en voit d'autres au contraire qui plaisent beaucoup, sans avoir rien d'agréable que le je ne sçai quoi.

Ainsi ce qu'on en peut dire de plus raisonnable & de plus certain, c'est que le plus grand merite ne peut rien sans lui, & qu'il n'a besoin que de lui-même pour faire un tres-grand effet. On a beau être bien fait, spirituel, enjoué, & tout ce qu'il vous plaira : si le je ne sçai quoi manque, toutes ces belles qualitez sont comme mortes ; elles n'ont rien qui frappe, ni qui touche. Ce sont des hameçons sans amorce & sans appât, des fleches & des traits sans pointe. Mais aussi quelques defauts qu'on ait au corps & en

l'esprit; avec ce seul avantage on plaît infailliblement, & on ne fait même rien qui ne plaise : le je ne sçai quoi raccommode tout.

Il s'ensuit de là, dit Eugene, que c'est un agrément qui anime la beauté & les autres perfections naturelles ; qui corrige la laideur & les autres defauts naturels : que c'est un charme & un air qui se mêle à toutes les actions & à toutes les paroles; qui entre dans le marcher, dans le rire, dans le ton de la voix, & jusques dans le moindre geste de la personne qui plaît.

Mais qu'est-ce que cet agrément, ce charme & cet air, repartit Ariste? Si l'on vient à examiner tout cela, on ne sçait plus où l'on en est, & il en faut toujours revenir au je ne sçai quoi. Un de nos beaux esprits l'a bien exprimé en ces vers.

Sur tout, il avoit une grace,
Un je ne sçai quoi qui surpasse
De l'amour les plus doux appas,
Un ris qui ne se peut décrire,
Un air que les autres n'ont pas,
Que l'on voit & qu'on ne peut dire.

Cet agrément, ce charme, cet air ressemble à la lumiere qui embellit

toute la nature, & qui se fait voir à tout le monde, sans que nous sçachions ce que c'est ; de sorte qu'on n'en peut mieux parler à mon gré, qu'en disant qu'on ne peut ni l'expliquer, ni le concevoir. En effet, c'est quelque chose de si délicat & de si imperceptible, qu'il échappe à l'intelligence la plus pénetrante & la plus subtile : l'esprit humain qui connoît ce qu'il y a de plus spirituel dans les Anges & de plus divin en Dieu, pour parler ainsi, ne connoît pas ce qu'il y a de charmant dans un objet sensible qui touche le cœur.

Si cela est, dit Eugene, il faut démentir les Philosophes qui ont soûtenu de tout tems que la connoissance précede l'amour ; que la volonté n'aime rien qui ne soit connu de l'entendement. Ils ont eu raison de le soûtenir, dit Ariste : on ne peut aimer sans connoître, & aussi on connoît toujours la personne qu'on aime : on connoît qu'elle est aimable ; mais on ne connoît pas toujours ce qui la fait aimer.

Mais de grace, interrompit Eugene, est-ce assez connoître que de connoître la personne, & que de con-

noître qu'elle eſt aimable ? peut-on l'aimer, & ignorer en même tems ce qui la rend digne d'être aimée ? Oui, repartit Ariſte, & c'eſt en cela que conſiſte le myſtere du je ne ſçai quoi. La nature auſſi bien que l'art a ſoin de cacher la cauſe des mouvemens extraordinaires : on voit la machine, & on la voit avec plaiſir ; mais on ne voit pas le reſſort qui la fait jouer. Une perſonne plaît & ſe fait aimer dès qu'on la voit, ſans qu'on ſçache bien pour quoi elle plaît, ni pourquoi on l'aime. Vous diriez que la nature en ces rencontres tend elle-même des pieges à notre cœur pour le ſurprendre ; ou plûtôt que le connoiſſant auſſi fier & auſſi délicat qu'il eſt, elle l'épargne & le ménage, en lui cachant le trait qui le doit bleſſer.

Je penſe pour moi, dit Eugene, que ſi l'ame ne voit pas le trait qui la touche en ces rencontres, c'eſt qu'il fait ſon effet ſi promptement, qu'elle n'a pas le tems de le remarquer. Car ſi vous y avez pris garde, tout ce qui va avec une extrême viteſſe ne ſe voit point : ainſi les fleches, les balles de mouſquet, les boulets de canon, les

carreaux de foudre passent devant nos yeux, sans que nous les appercevions; ces choses sont visibles d'elles-mêmes, mais le mouvement qui les emporte les dérobe à notre vûe.

Cela me fait souvenir, repartit Ariste, de la simplicité de ce Canadois, qui ayant reçu un coup de fusil, & ne pouvant comprendre ce qui l'avoit blessé, disoit que c'étoit ou la flâme qui avoit paru, ou le bruit qu'il avoit ouï. Si la pierre, le feu, le plomb & le bois, reprit Eugene, se rendent invisibles par la viteſſe avec laquelle ils volent dans l'air; faut-il s'étonner que le trait dont l'ame est frappée à la premiere vûe d'une personne, ne se puisse appercevoir? Car enfin de tous les traits celui qui va plus vîte, c'est le trait qui blesse le cœur, & le plus court de tous les momens, si j'ose parler de la sorte, c'est celui dans lequel le je ne sçai quoi fait son effet.

Quoi qu'il en soit, dit Ariste, il est certain que le je ne sçai quoi est de la nature de ces choses qu'on ne connoît que par les effets qu'elles produisent. Nos yeux sont témoins des mouve-

mens admirables que l'aiman cause dans le fer ; mais qui peut dire ce que c'est que la vertu de cette pierre merveilleuse ? Le vent qui ébranle les montagnes & les rochers, qui renverse les villes, qui trouble tous les élémens, est quelque chose qu'on ne voit point, & qu'on n'a pû encore bien définir ; non plus que les influences qui tombent du ciel, & qui forment les mineraux dans les entrailles de la terre. Disons le même de cet agrément & de ce charme particulier dont nous parlons : il attire les cœurs les plus durs, il excite quelquefois de violentes passions dans l'ame, il y produit quelquefois de tres-nobles sentimens ; mais il ne se fait jamais connoître que par là. Son prix & son avantage consiste à être caché : il est comme la source de ce fleuve de l'Egypte, d'autant plus fameuse qu'elle n'a point encore été découverte ; ou comme cette divinité inconnue des Anciens qu'on n'adoroit que parce qu'on ne la connoissoit pas.

On peut dire, ajoûta Eugene, qu'il n'y a rien de plus connu ni de plus inconnu dans le monde. On peut dire

du moins, poursuivit Ariſte, que c'eſt une des plus grandes merveilles & un des plus grands myſteres de la nature. N'eſt-ce point pour cela, dit Eugene en riant, que les nations les plus myſterieuſes le font entrer dans tout ce qu'elles diſent ? Les Italiens qui font myſtere de tout, employent en toutes rencontres leur *non sò che* : on ne voit rien de plus commun dans leurs Poëtes.

Un certo non sò che
Senteſi al petto.

A poco à poco nacque nel mio petto,
Non sò da qual radice,
Com herba ſuol che per ſe ſteſſa germini,
Un incognito affetto,
Un eſtranea dolcezza,
Che laſcia nel fine
Un non sò che d'amaro.

In queſte voci languide riſuona
Un non sò che di flebile, e ſoave,
Ch'al cor gli ſerpe, & ogni ſdegno ammorza.

Non v'è ſilentio e non v'e grido eſpreſſo ;
Ma odi un non sò che roco e indiſtinto.

Un non sò che d'inuſitato e molle ;
Par che nel duro petto al Re trapaſſe.

Un non sò che d'inſolito e confuſo
Tra ſperanz a e timor tutto m'ingombra.

Je n'aurois jamais fait, ſi je voulois vous dire tous les *non sò che*, dont je me ſouviens. Les Eſpagnols ont auſſi leur *no ſe que*, qu'ils mêlent à tout, & dont ils uſent à toute heure ; outre leur *donayre*, leur *brio*, & leur *deſpejo*, que Gracian appelle, *alma de tota prenda, realce de los miſmos realces, perfeccion de la miſma perfeccion* ; & qui eſt ſelon le même Auteur au deſſus de nos penſées & de nos paroles, *liſongea la inteligencia, y eſtra-* El Heroe primor. 13

ña la explicacion.

Si vous vouliez vous donner la peine de lire nos livres avec autant de réflexion que vous avez lû les Italiens & les Eſpagnols, dit Ariſte, vous trouveriez que le je ne ſçai quoi a beaucoup de vogue parmi nous, & que nous ſommes en cela auſſi myſterieux que nos voiſins.

Mais pour revenir à ce que nous diſions, il eſt du je ne ſçai quoi comme de ces beautez couvertes d'un voile, qui ſont d'autant plus eſtimées, qu'elles ſont moins expoſées à la vûe, & auſquelles l'imagination ajoûte toujours quelque choſe. De ſorte que ſi par hazard on venoit à appercevoir ce je ne ſçai quoi qui ſurprend, & qui emporte le cœur à une premiere vûe, on ne ſeroit peutêtre pas ſi touché ni ſi enchanté qu'on eſt : mais on ne l'a point encore découvert, & on ne le découvrira jamais apparemment, puiſque ſi l'on pouvoit le découvrir, il ceſſeroit d'être ce qu'il eſt, comme je vous l'ai déja dit.

Au reſte, comme on ne ſçauroit l'expliquer, on ne ſçauroit auſſi le peindre ; & c'eſt peutêtre pour cela

qu'on ne peut faire aimer veritablement une perſonne en faiſant voir ſon portrait, non plus qu'en faiſant ſon éloge, quoi qu'en diſent les Fables & les Romans. La deſcription la plus avantageuſe, & le portrait le plus flatté peuvent donner de l'eſtime pour la perſonne, & une grande envie de la voir; mais ni l'un ni l'autre ne cauſe jamais une vraie inclination: parce que le pinceau & la langue ne peuvent exprimer le je ne ſçai quoi qui fait tout.

Mais outre ce je ne ſçai quoi qui répare, comme nous avons dit, tous les defauts naturels, & qui tient lieu quelquefois de beauté, de bonne mine, de belle humeur, & même d'eſprit; il y en a un autre qui fait un effet tout contraire: car il détruit, il gâte, & il empoiſonne, pour parler ainſi, tout le merite des perſonnes où il ſe rencontre.

Nous en voyons tous les jours qui dans les regles devroient plaire infiniment, & qui néanmoins déplaiſent fort; comme ces deux Seigneurs aſſez connus à la Cour, de qui on diſoit qu'il y avoit en eux plus de bonnes qualitez qu'il n'en falloit pour faire quatre

honnêtes gens, & que ce pendant ils ne l'étoient pas.

On s'étonne quelquefois pourquoi un homme ne plaît point, on s'en demande une raison a soi-même, on en trouve mille qui font qu'il devroit plaire, & on n'en trouve pas une pourquoi il déplaît; sinon je ne sçai quoi de choquant, qui fait dire malgré qu'on en ait: Il est bien fait, il a bonne mine, il a de l'esprit; mais il a je ne sçai quoi qui me déplaît. Il semble à quelques-uns que cela se dit par délicatesse ou par caprice; que ce n'est qu'un faux prétexte: cependant c'est une bonne & une solide raison, mais cachée, mais inconnue à la Philosophie, & que la nature toute seule nous suggere.

Non amo te, Sabidi, nec possum dicere quare: Hoc tantùm possum dicere, non amo te. *Martial.*

Ce qui m'étonne le plus, dit Eugene, c'est que ce même homme qui vous déplaît, me plaira peutêtre. Il ne faut pas s'en étonner, reprit Ariste: comme il y a des je ne sçai quoi universels, dont tout le monde est touché également, il y en a de singuliers qui ne touchent que quelques personnes; & il est de cesje ne sçai quoi comme de ces fantômes qui n'apparoissent

qu'en de certains lieux & qu'à de certaines gens. Tous les hommes ont un je ne ſçai quoi particulier qui fait qu'ils plaiſent, ou déplaiſent à la premiere vûe, ſelon les differentes perſonnes qui les voyent ; & c'eſt le fondement de ce qu'on appelle ſympathie ou antipathie.

Si cela eſt ainſi, dit Eugene, on a tort de condamner le goût & l'inclination d'autrui, quelque bizarre que ſoit ce goût, & quelque extravagante que cette inclination puiſſe être. Car c'eſt à la nature à qui il faut s'en prendre, & non pas à nous qui ne faiſons que la ſuivre, & qui ne pouvons lui réſiſter en ces rencontres.

En effet, repartit Ariſte, ces je ne ſçai quoi en beau & en laid, pour parler de la ſorte, excitent dans nous des je ne ſçai quoi d'inclination & d'averſion, où la raiſon ne voit goutte, & dont la volonté n'eſt pas la maitreſſe. Ce ſont de premiers mouvemens qui préviennent la réflexion & la liberté : nous pouvons bien en arrêter le cours ; mais nous ne pouvons pas en empêcher la naiſſance. Ces ſentimens de ſympathie & d'antipathie

naiſſent en un inſtant, & lorſque nous y penſons le moins : on aime & on hait d'abord, ſans que l'eſprit s'en apperçoive ; & ſi je l'oſe dire, ſans que même le cœur le ſçache.

Mais ſçavez-vous bien, continua-t-il, que le je ne ſçai quoi ſe trouve preſque par tout ? L'air du viſage qui diſtingue une perſonne de cent mille autres, eſt un je ne ſçai quoi tres-remarquable, & néanmoins tres-difficile à connoître ; car qui a jamais bien démêlé quels ſont les traits & les linéamens, en quoi conſiſte préciſément cette difference ?

La phyſionomie ingenieuſe eſt un autre je ne ſçai quoi : car ſi l'on ſe donne la peine de chercher ce qui fait qu'un homme d'eſprit ſe reconnoît d'ordinaire à la ſeule vûe, on trouvera que ce n'eſt ni la largeur du front, ni le brillant & le feu des yeux, ni la délicateſſe & la régularité des traits, ni la forme & la couleur du viſage ; que c'eſt quelque choſe qui réſulte de tout cela, ou plûtôt que ce n'eſt rien de tout cela.

Il y a un je ne ſçai quoi dans les maladies ; non ſeulement dans celles

qui ſont extraordinaires, & où les maîtres de l'art reconnoiſſent quelque choſe de divin, comme ils parlent eux mêmes ; mais auſſi dans les plus communes, comme dans la fievre. Ces accès ſi reglez, ces friſſons & ces chaleurs, ces intervalles dans un mal qui dure des années entieres, ne ſont-ce pas autant de je ne ſçai quoi ? Et n'en eſt-ce pas un auſſi que le flux & le reflux de la mer ; que la vertu de l'aiman ; que toutes les qualitez occultes des Philoſophes ?

Les perſonnes de haute naiſſance ont pour l'ordinaire ſur le viſage je ne ſçai quoi de noble & de grand qui leur attire du reſpect, & qui les fait reconnoître dans la foule. Je l'avoûe, dit Eugene ; & ce caractere de grandeur que Dieu a imprimé particulierement ſur le front des Rois, diſtingue le nôtre de tous les Seigneurs de ſa Cour : il y a dans toute ſa perſonne un air, & je ne ſçai quoi de majeſtueux qui le marque ſi bien, que les gens qui ne l'ont jamais vû n'ont que faire de demander où il eſt, quand ils le voyent dans un carouſel ou dans un balet.

Enfin, poursuivit Ariste, toute la nature est pleine

De ces je ne sçai quoi qu'on ne peut expliquer.

Au moins, ajoûta Eugene, le je ne sçai quoi est renfermé dans les choses naturelles; car pour les ouvrages de l'art toutes les beautez y sont marquées, & l'on sçait bien pourquoi ils plaisent. Je n'en tombe pas d'accord, repartit Ariste: le je ne sçai quoi appartient à l'art aussi-bien qu'à la nature. Sans parler des manieres differentes des peintres: ce qui nous charme dans ces tableaux excellens, dans ces statues presque vivantes, à qui il ne manque que la parole, ou plûtôt à qui la parole même ne manque pas, si nous en croions nos yeux.

Manca il parlar, di vivo altro non chiedi;

Ne manca questo ancor, s'a gli occhi credi.

Ce qui nous charme, dis-je, dans ces peintures & dans ces statues, c'est un je ne sçai quoi inexplicable. Aussi les grands maîtres qui ont découvert que rien ne plaît davantage dans la nature, que ce qui plaît sans qu'on sçache

bien pourquoi, ont tâché toujours de donner de l'agrément à leurs ouvrages, en cachant leur art avec beaucoup de soin & d'artifice.

Et quel ch' el bello, el caro accresce à l'opre,
L'arte che tutto fà, nulla se scopre :

Les pieces délicates en prose & en vers ont je ne sçai quoi de poli & d'honnête qui en fait presque tout le prix, & qui consiste dans cet air du monde, dans cette teinture d'*urbanité* que Ciceron ne sçait comment définir. Il y a de grandes beautez dans les livres de Balzac ; ce sont des beautez régulieres qui plaisent beaucoup ; mais il faut avouer que les ouvrages de Voiture, qui ont ces charmes secrets, ces graces fines & cachées dont nous parlons, plaisent infiniment davantage.

Quis est iste tandem urbanitatis color ? nescio ; tantùm esse quemdam scio. Cic. de clar. orat.

Passons outre, mon cher Eugene, & disons encore que quand on fera un peu de réflexion sur les choses de ce monde que nous admirons le plus, on verra que ce qui nous les fait admirer, c'est je ne sçai quoi qui nous surprend, qui nous éblouït & qui nous enchante. On verra même que le je

ne ſçai quoi eſt à le bien prendre ; l'objet de la plûpart de nos paſſions. Outre l'amour & la haine qui donnent le branle à tous les mouvemens du cœur, le deſir & l'eſperance qui occupent toute la vie des hommes, n'ont preſque point d'autre fondement. Car enfin nous deſirons & nous eſperons toujours, parce qu'il y a toujours au-delà du but que nous nous ſommes propoſez, je ne ſçai quoi où nous aſpirons ſans ceſſe, & où nous ne parvenons jamais : & de là vient que nous ne ſommes jamais contens dans la jouiſſance des choſes que nous avons ſouhaitées le plus ardemment.

Mais pour parler chrêtiennement du je ne ſçai quoi, n'y en a-t-il pas un dans nous qui nous fait ſentir, malgré toutes les foibleſſes & tous les deſordres de la nature corrompue, que nos ames ſont immortelles ; que les grandeurs de la terre ne ſont pas capables de nous ſatisfaire ; qu'il y a quelque choſe au deſſus de nous, qui eſt le terme de nos deſirs, & le centre de cette felicité que nous cherchons par tout, & que nous ne trouvons nulle part ? Les ames vraiment fidelles

ne connoiſſent-elles pas, comme dit un Pere de l'Egliſe, que nous avons été faits Chrêtiens, non pas pour les biens de la vie preſente, mais pour je ne ſçai quoi d'un autre ordre, que Dieu promet dès cette vie, & que l'homme ne peut pas encore concevoir.

Hoc noſſe primitus & Chriſtiano corde tenere debemus, non ad præſentis temporis bona nos factos eſſe Chriſtianos, ſed ad *neſcio quid* aliud quod Deus jam promittit, & homo nondum capit. *S. Auguſt. ſerm. 64. de verb. Dom.*

Ainſi donc, interrompit Eugene, je ne ſçai quoi eſt de la grace, auſſi-bien que de la nature & de l'art. Oui, repartit Ariſte, la grace elle-même, cette divine grace qui a fait tant de bruit dans les Ecoles, & qui fait des effets ſi admirables dans les ames; cette grace ſi forte & ſi douce tout enſemble, qui triomphe de la dureté du cœur ſans bleſſer la liberté du franc arbitre; qui s'aſſujetit la nature en s'y accommodant; qui ſe rend maitreſſe de la volonté, en la laiſſant maitreſſe d'elle-même; cette grace, dis-je, qu'eſt-ce autre choſe que je ne ſçai quoi de ſurnaturel & de divin qu'on ne peut ni expliquer ni comprendre, non plus que la gloire qui en eſt le fruit?

Neſcio quid magnum eſt quod viſuri ſumus quando tota mercès noſtra viſio eſt. *S. Aug. in Pſalmo 90.*

Les Peres de l'Egliſe ont tâché de la définir, & ils l'ont appellée *une vo-*

cation profonde & secrette, une impression de l'esprit de Dieu, une onction divine, une douceur toutepuissante, un plaisir victorieux, une sainte concupiscence, une convoitise du vrai bien; c'est-à-dire, que c'est quelque chose qui se fait bien sentir, mais qui ne se peut exprimer, & dont on feroit bien de se taire.

Mais n'est-ce point parler de la grace indignement, répondit Eugene, que de l'appeler je ne sçai quoi? Dites, repartit Ariste, je ne sçai quoi de surnaturel & de divin. C'est ainsi que saint Augustin lui même en parle dans un endroit de ses Confessions, qui m'est demeuré dans l'esprit. Mon Dieu, dit-il, vous me faites quelquefois entrer dans des sentimens extraordinaires, où la nature n'a point de part, & goûter je ne sçai quelle douceur celeste qui passe toutes les délices de la terre, quand elle remplit l'ame parfaitement, & qui est *je ne sçai quoi* au dessus des connoissances & des biens de cette vie.

Aliquando intromittis me in affectum multum inusitatum introrsus, & nescio quam dulcedinem: quæ si perficiatur in me, nescio quid erit, quod vita ista non erit. Confess. lib. 10. c. 40.

Je conclus de tout cela, dit Eugene, que les sçavans & les ignorans sont égaux en la connoissance du je ne

ſçai quoi, ou plûtôt que le je ne ſçai quoi eſt l'aſile de l'ignorance; car il me ſemble qu'on ſe ſauve toujours par là quand on ne ſçait plus que dire. Mais je n'euſſe jamais crû, ajoûta-t-il, que le je ne ſçai quoi nous eût menez ſi loin: je voi bien qu'il n'eſt rien de tel que de parler des choſes qu'on n'entend pas, & dont les livres ne parlent point.

Il eſt vrai, pourſuivit Ariſte, que le je ne ſçai quoi eſt peutêtre la ſeule matiere ſur laquelle on n'a point fait de livres, & que les doctes n'ont pas pris la peine d'éclaircir. Il s'eſt fait des diſcours, des diſſertations & des traitez ſur les ſujets les plus bizarres; mais aucun Auteur que je ſçache, n'a travaillé ſur celui-ci.

Il me ſouvient, dit Eugene, d'avoir lû dans l'hiſtoire de l'Academie Françoiſe, qu'un des Academiciens prononça un jour dans l'Academie un diſcours ſur le je ne ſçai quoi. Mais comme ce diſcours n'a point paru, le monde n'a pas été plus inſtruit qu'il l'étoit auparavant: & peutêtre que quand ce diſcours Academique auroit été mis en lumiere, nous n'en ſerions

pas plus ſçavans que nous ſommes ; cette matiere étant de la nature de celles qui ont un fond impénetrable, & qu'on ne peut expliquer que par l'admiration & par le ſilence. Je ſuis bien aiſe, dit Ariſte, que vous preniez enfin le bon parti, & que vous vous contentiez d'admirer ce que d'abord vous vouliez comprendre. Si vous me croyez, ajoûta-t-il, nous en demeurerons là, & nous ne dirons plus rien d'une choſe qui ne ſubſiſte que parce qu'on ne peut dire ce que c'eſt : auſſi-bien il eſt tems de finir notre promenade ; l'air ſe brouille de tous côtez, la pluye commence, & nous ſommes en danger d'eſſuyer l'orage qui ſe prépare, ſi nous ne nous retirons bientôt.

LES DEVISES,

VI. ENTRETIEN.

UN navire de France étant entré la nuit dans le port, Ariſte & Eugene eurent la curioſité de le voir avant que de ſe promener ſur le rivage : car il étoit non ſeulement bien bâti, & propre à faire des voyages de long cours ; mais encore tres-bien équipé, & orné au dedans & au dehors. Outre que l'or & l'azur y brilloient de tous côtez, le Soleil au deſſus du globe de la terre y étoit peint en pluſieurs endroits, avec ces paroles,

Nec pluribus impar.

Il peut ſuffire à plus d'un Monde.

Cette deviſe arrêta les yeux d'Eugene, & remplit tellement ſon eſprit, qu'auſſitôt qu'ils furent au bord de la mer, Il faut avouer, dit-il, qu'il n'ap-

partient qu'à notre auguste Monarque de porter une devise aussi héroïque que celle qu'il porte depuis quelques années. A la verité, répondit Ariste, ce grand Prince ne pouvoit prendre un symbole plus illustre, ni plus digne de lui que le Soleil : ce bel astre est son veritable portrait.

Il y a longtems, interrompit Eugene, que j'ai envie de sçavoir ce que c'est précisément qu'une devise ; & vous me feriez plaisir de me l'apprendre ; car je sçai que vous avez étudié à fond cette matiere, & que vous avez même fait des devises qui ont été louées par les connoisseurs. Quand ce ne seroit que pour m'aquiter de ce que je vous dois touchant le le flux & le reflux de la mer, repartit Ariste en riant, je serois obligé de vous dire tout ce que je sçai sur le chapitre des Devises ; & je veux bien satisfaire tout-à-l'heure à une obligation aussi juste que celle-là.

Μεταφορά τις ἐστιν ἀλογίαν. *Arist. Rhet. lib. 3. c. 10.*

La devise est à le bien prendre, une métaphore, & une métaphore *de proportion*, qui represente un objet par un autre avec lequel il a de la ressemblance ; de sorte que pour exprimer

primer en langage de deviſe, par exemple, que notre ſage Monarque eſt capable de gouverner lui ſeul tous les peuples de la terre, il faut chercher une image étrangere qui mette cela devant les yeux, & qui donne lieu à une comparaiſon juſte, comme ſeroit un Soleil avec ce mot,

Sufficit orbi. Il ſuffit ſeul au monde.

C'eſt parler proprement & communément que de dire, *le Roi eſt un Prince qui a aſſez de ſageſſe pour gouverner le monde lui ſeul*: c'eſt parler métaphoriquement que de dire, *le Roi eſt un Soleil qui a aſſez de lumiere pour éclairer le monde lui ſeul*: où vous voyez qu'on compare le Roi avec le ſoleil, la ſageſſe avec la lumiere, & que la comparaiſon eſt fondée ſur le rapport que ces choſes ont entre elles.

Une métaphore de cette eſpece fait l'eſſence de la Deviſe; & c'eſt par là auſſi particulierement qu'on doit juger ſi les deviſes ſont vraies ou fauſſes. Elles ſont vraies quand elles contiennent une ſimilitude métaphorique, & qu'elles ſe peuvent réduire en comparaiſon: elles ſont fauſſes quand cela leur manque. Car la métaphore eſt

[Similitudinis eſt ad verbum unũ cõtracta brevitas.] *Cic. de Orat. lib. 3.*

selon les maîtres de l'éloquence, une similitude abregée, & une comparaison en un mot. Ainsi les deux Spheres de François I I. avec ces paroles,

Un monde ne suffit pas.

Unus non sufficit orbis:

les trois Couronnes de Henry III. dont deux sont representées en terre, & l'autre en l'air avec ces mots,

La derniere m'attend au Ciel.

Manet ultima cœlo:

les Colonnes d'Hercule, que Charles-Quint prit pour sa devise avec cette Ame,

Plus outre:

l'Aigle qui fait les Armes de la Maison d'Este, & que le Gratiani a mis au commencement de son Poëme de la Conqueste de Grenade, qu'il a dédié au Duc de Modene, avec ce mot,

Je ne veux point d'autre Pegase.

Non alio Pegaso:

le Démon au milieu des flammes, que le Comte de Villamediana fit peindre avec ces paroles,

Plus tourmenté, moins repentant.

Mas penado y menos arrepentido:

sont des symboles illustres & ingenieux; mais ce ne sont point des devises régulieres. Les Globes de François II. & les Couronnes de Henri III. n'ont ni métaphore, ni similitude,

Les Colonnes de Charles-Quint, & l'Aigle du Gratiani ne roulent que sur l'opposition, comme vous voyez; & pour le Diable en feu, il ne fonde pas la ressemblance dont il s'agit. La pensée du Comte Espagnol n'est pas préciſément de se comparer avec le démon; il ne dit pas, *je souffre beaucoup, & je ne me repens point*: mais il dit, *je souffre davantage, & je me repens moins.* A la verité ce sens-là est plus délicat que l'autre, pour exprimer une passion excessive: cependant, quelque délicat qu'il soit, il ne convient pas à la devise. Ce simbole est, si vous voulez, quelque chose de plus beau qu'une devise; mais enfin ce n'en est point une.

Ne pourroit-on pas dit Eugene, trouver de la comparaison dans ce simbole, en disant du Diable *mas penado y menos arrepentido*; & en expliquant la pensée du Comte de cette sorte, *Plus le Démon souffre, moins il se repent; ainsi plus je souffre en aimant, moins je me repens d'aimer*?

Vraiment, dit Ariste, vous le prenez bien; & je ne doute presque pas que votre explication ne soit la meilleure.

Au reſte, la métaphore dont je parle, ajoûta-t-il, eſt une métaphore en figure, & comme l'appelle un bel eſprit de-là les monts, *Una metaphora in fatto.* C'eſt une métaphore peinte & viſible qui frappe les yeux ; au lieu que celles des Orateurs & des Poëtes frappent ſeulement l'oreille. Si bien que les deviſes peuvent être comptées parmi ces métaphores qu'Ariſtote nomme des peintures & des images. Cependant ces figures métaphoriques ſont accompagnées de quelques paroles, & en cela elles ſont ſemblables aux métaphores communes. Car enfin, quoi qu'en diſent quelques Auteurs Italiens, la deviſe eſt un compoſé de figures & de paroles.

Emanuele Teſauro.

Αἱ δ' εἰκόνες μεταφοραί. Rhet. lib. 3. c. 11.

L'Aigle qui étoit repreſentée dans les drapeaux des Legions Romaines ; le Sphinx qui étoit gravé ſur le cachet d'Auguſte, n'étoient rien moins que des deviſes : non plus que ces paroles de Ceſar Borgia,

Etre Ceſar ou n'être rien.

Aut Cæſar, aut nihil :

non plus que celles de Jean de Medicis, *E che non puote Amore* ? La figure ſeule ne fait qu'un ſimbole hieroglyphique : & les paroles ſeules

Et que ne peut l'Amour ?

ne font qu'un dicton, ou tout au plus qu'une sentence. Il faut une figure & des paroles pour faire une vraie Devise. Un Italien a dit assez plaisamment qu'un mot sans figure est un fantôme plûtôt qu'une devise ; ou bien que c'est un de ces esprits follets, dont on entend les paroles, & dont on ne voit point le corps. *Una fantasima più tosto che impresa ; ò pur undi questi spiri i folletti, che n'udiamo le parole, ma non ne vediamo i corpi.* Scipione Ammirato.

On a donné à la Figure le nom de *Corps*, & aux paroles celui d'*Ame* ; parce que comme le corps & l'ame joints ensemble font un composé naturel, certaines figures & certaines paroles étant unies font une Devise. Je dis certaines figures & certaines paroles : car toutes sortes de figures & toutes sortes de paroles n'y sont pas propres ; & il faut observer exactement quelles sont les conditions des unes & des autres. Voici celles qui regardent les Figures, ou les Corps.

Les Figures qui entrent dans la composition de la Devise ne doivent avoir rien de monstrueux ni d'irrégulier ; rien qui soit contre la nature des

choſes, ou contre l'opinion commune des hommes : comme ſeroient des aîles attachées à un animal qui n'en a point ; un aſtre détaché du Ciel. Selon cette regle, ce ne ſont pas des deviſes, que la Tortue à laquelle un Prince de Salerne donna des aîles avec ce mot,

Je les tiens de l'Amour.

Amor addidit :

ni celle que Côme de Medicis couvrit d'une voile de navire enflée par le vent, avec ces paroles,

Hâte-toi lentement.

Feſtina lentè.

On peut mettre dans le même rang l'Aigle de l'Empire enchaînée aux Colonnes d'Hercule,

Vous n'irez pas plus loin

Non ultra metas,

pour marquer la retraite de Charles V. de devant Mets : & le Croiſſant avec une colonne entre ſes deux pointes, qu'elle empêche de ſe joindre,

De peur qu'il ne rempliſſe & ſon cercle & le monde.

Ne totum impleat orbem,

pour exprimer que Marc-Antoine Colonne empêcha les Turcs, par l'avantage qu'il eut ſur eux à la bataille de Lepante, d'étendre par tout leurs conquêtes.

Il ne faut pas auſſi unir enſemble des figures qui ne ſe rencontrent point

d'ordinaire, & qui n'ont nulle liaison d'elles-mêmes, comme seroient trois oiseaux enfilez en l'air d'une même flèche, tels que sont les trois Alerions de Godefroy de Bouïllon, auſquels il ajoûta ces paroles,

Dederitne viam caſúſve, Deúſve.

Soit par un coup du hazard ou du Ciel.

Je juge par là, dit Eugene, que ce n'eſt pas une deviſe reguliere, qu'une fleur de Souci expoſée à un miroir ardent qui reçoit les rayons du ſoleil, & qui les refléchit ſur elle, avec ce mot,

Muero porque te mira:

Je meurs, parce qu'il te regarde.

que ce n'en eſt pas une que celle qui fût priſe par M. le Chevalier d'Harcourt au Carouzel des Thuilleries. C'étoit une Croix de Loraine dans un Soleil qui jette des rayons ſur une Croix de Chevalier, & des foudres ſur des Croiſſans, avec ces paroles,

Hinc lumen, hinc fulmina.

D'un côté la lumiere, & de l'autre les foudres.

Vous en jugez bien, repartit Ariſte: & la raiſon eſt que la deviſe étant eſſentiellement une métaphore & un ſymbole naturel, elle doit être fondée ſur quelque choſe de réel & de certain, & non pas ſur le hazard ou ſur l'imagination; joint que s'il étoit per-

mis de faire de ces unions bizarres & chimeriques, la Devise deviendroit trop aisée & trop commune. J'entends par ces unions bizares & chimeriques, celles que chacun peut faire selon son caprice, & non pas celles qui sont établies dans les fables, & autorisées par l'usage; comme l'Aigle avec la foudre, le Serpent autour du caducée de Mercure : car ces sortes d'unions sont reçûes; & quoiqu'elles ne soient pas naturelles, elles passent en quelque façon pour naturelles dans l'esprit des doctes. Et de là vient que les monstres fabuleux peuvent trouver place dans la Devise. Ainsi pour exprimer la disgrace d'un Favori qui a eu de notre tems la tête tranchée sur un échafaut, l'Hydre a été employée avec les paroles d'un Poëte,

Il ne m'a rien servi de croître.

Nec crescere profuit.

Une tête de Meduse servit autrefois à representer le bonheur des armes de Louis le Juste, avec ce mot,

Son regard défait l'ennemi.

Vincit quem respicit hostem.

Comme le Corps de la Devise est naturel, & qu'il ne doit jamais être pris qu'en sa naturelle signification; la Devise ne peut être fondée sur l'al-

gorie qui se fait lorsqu'on parle d'une maniere, & qu'on entend de l'autre. Ainsi on nomme quelquefois la palme pour la victoire, & le cyprès pour la mort. Ces Corps pris en un sens allegorique ou hieroglyphique ne sont point legitimes ; & la devise que prit Marc-Antoine Colonne allant à la guerre, n'est point reguliere: c'étoit une Palme & un Cyprès croisez, avec ce mot, *Erit altera merces*, pour donner à entendre qu'il retourneroit victorieux du combat, ou qu'il y perdroit la vie.

L'une des deux sera ma récompense.

Le cops humain n'entre point dans les Devises : c'est le sentiment des bons Auteurs, excepté Aresi & Tesauro qui pensent que la figure d'un homme dans une situation extraordinaire, ou avec un habillement bizare, est contraire à la perfection, mais non pas à l'essence de la Devise. N'en déplaise à ces deux grands Maîtres, ils se méprennent, & ils parlent même contre leurs principes : car la devise étant essentiellement une similitude, sa fin est de montrer la proportion qu'il y a entre l'homme & la figure, sur quoi la similitude est fondée.

Or ce seroit comparer l'homme avec soi-même, que de prendre un corps humain pour sujet de similitude; puisqu'en quelque état, & sous quelque habit que ce corps humain paroisse, c'est toujours un homme.

D'ailleurs, la similitude dont il s'agit doit être ingenieuse. Mais il ne faut pas faire de grands efforts d'esprit pour trouver quelque convenance entre un homme & un homme. Il y a plus de subtilité à découvrir un rapport juste, & une ressemblance parfaite entre des objets éloignez, comme entre un homme & une fleur : joint que la ressemblance dont je parle n'est pas une ressemblance simple, mais métaphorique ; d'où il s'ensuit que quand la figure humaine pourroit être le fondement d'une belle comparaison, on ne devroit pas la recevoir, ne pouvant être le fondement d'une veritable métaphore. Car la métaphore ne se fait que quand on transporte une signification de son lieu propre à un sujet étranger : ce qui ne se peut faire à l'égard de l'action d'un homme, & de celle d'un autre homme, étant toutes deux de même es-

Τὸ ὅμοιον ἐν πολλοῖς θεωρεῖν εὐχόλως.
Arist. Rhet. lib 3. c. 11.

pece, & dans le même ordre.

Il faut juger sur ce pied-là du Negre qui adore le Soleil,

Adoro quien me quema, J'adore qui me brûle.

pour un Grand d'Espagne qui aimoit une Princesse : de l'Hercule qui porte le ciel,

Ut quiescat Atlas, Afin qu'Atlas se repose

pour Philippes I I. après l'abdication de Charles-Quint : d'Apollon poursuivant Daphné qui se change en laurier,

Chi me fuggia, me corona, Qui me fuyoit, me couronne,

pour Louis le Juste, victorieux des Rebelles.

Car je ne pardonne pas même aux Dieux de la Fable, & je vous avoûe que je ne puis les souffrir dans la Devise sous une figure humaine, non plus que ces petits Amours, ou ces petits Anges qu'on voit dans mille symboles. Je sçai bien que quelques Auteurs ont pour les divinitez du paganisme des égards qu'ils n'ont pas pour l'homme ; & qu'ils croyent que ces Dieux profanes peuvent entrer dans la Devise, avec les armes & les marques qui les distinguent du commun des autres hommes, avec cer-

taines actions qui ſont ſingulieres & merveilleuſes : mais enfin je ne vois pas que tout cela puiſſe fonder une métaphore. Quelques armes & quelques livrées que portent ces Dieux, ils ont une figure humaine ; & quelque merveilleuſes que ſoient leurs actions, elles ſont de même eſpece que les nôtres. De ſorte que Jupiter avec ſon foudre, Hercule avec ſa maſſue & ſa peau de lion, l'Amour avec ſon flambeau à la main & ſon bandeau ſur les yeux, Mercure avec ſon caducée & avec ſes aîles, ne ſont bons que pour les Emblêmes ; car l'Emblême admet indifferemment toutes ſortes de figures ; & c'eſt ce qui la diſtingue le plus de la Deviſe.

Vous jugez bien que je n'aime pas plus les démons que les faux dieux : & vous devez conclure de là, que quand la Deviſe du Comte de Villamediana ſeroit fondée ſur une veritable ſimilitude, elle manqueroit encore de quelque choſe du côté de la figure, pour être une deviſe juſte ; quoiqu'elle ait tout ce qu'il faut pour être une emblême excellente, ou un ſymbole plus admirable que l'emblême la plus ingenieuſe.

Les Auteurs qui rejettent le corps humain de la deviſe, en rejettent auſſi les portraits, comme portraits ; & parce que ce ſont des figures humaines, & parce que ces ſortes de figures ne repreſentent que les lineamens & l'exterieur de la perſonne : au lieu que la Deviſe en doit faire voir les qualitez & le naturel. J'ai dit, comme portraits : car ſi on les regarde comme des ouvrages de l'art, ils ſont des corps legitimes auſſi-bien que les ſtatues ; mais alors le portrait ou la ſtatue de Ceſar, par exemple, n'a nul rapport à la perſonne de Ceſar, mais à quelque proprieté de la Peinture ou de la Sculpture. Ainſi pour exprimer qu'une perſonne ſe ſanctifie par les diſgraces qui lui arrivent, on peut ſe ſervir d'une Statue de Ceſar ou d'Alexandre, qu'une main taille avec le cizeau, en y ajoûtant ces paroles,

Perficitur dum cæditur.

En la frapant on la rend plus parfaite.

Je penſois, dit Eugene, que les membres du corps humain n'entroient point dans la Deviſe, non plus que le corps humain. Ils n'y entrent point auſſi, répondit Ariſte, comme parties de la Deviſe, non-ſeulement pour

les raisons qui regardent la figure humaine, mais encore parce que les membres separez du corps de l'homme ont quelque chose de monstrueux & de choquant, comme une oreille en l'air, un œil au bout d'un sceptre, un cœur au haut d'une pyramide, une main coupée sur un livre : je dis une main coupée ; car une main sortant d'un nuage ne fait pas le même effet ; on la regarde comme attachée au reste du corps qui ne paroît point. C'est la seule partie du corps qui soit reçûe dans la Devise ; encore n'y sert-elle que de soûtien & d'ornement ; ou tout au plus, si elle fait quelque chose davantage, elle ne sert qu'à rendre la figure complete par l'action dont elle l'anime, comme vous voyez dans la Devise de la Statue qu'une main taille avec le cizeau.

Il est vrai qu'Aresi s'étonne pourquoi on n'admet pas la main toute seule dans la Devise. Si on l'en croyoit, elle y auroit place, comme étant d'une nature particuliere, & pouvant fonder non-seulement une comparaison, mais aussi une métaphore. Il en apporte un exemple tiré de la distinction & de l'inéga-

lité des doigts, qui rendent la main plus belle ; & pour faire une Deviſe, il ajoûte ces paroles,

L'inégalité me rend belle.

Diſparitate pulchrior.

Il prétend exprimer par là que la diverſité des eſprits & des humeurs rend la ſocieté des hommes plus agréable.

Un des plus beaux Eſprits de ce ſiecle eſt dans le ſentiment d'Areſi. Pour repreſenter qu'un grand Miniſtre a un génie capable de tout, & qu'il regle toutes choſes en ſuivant les ordres de ſon Prince, ce ſavant homme a fait deux Deviſes qui ont le même corps ; c'eſt une main ſortant d'un nuage, & tenant les inſtrumens des beaux Arts, avec ces deux Ames,

Je ſuis propre à tout miniſtere.

Habile ad ogni miniſterio.

Je regle tout ſuivant l'ordre d'un ſeul

Cuncta regit, dum pareat uni.

Mais quand cela ſeroit raiſonnable & bien fondé, l'uſage ne veut pas qu'on en uſe ainſi ; & l'uſage n'eſt gueres moins le maître en matiere de Deviſe, qu'en matiere de Langue.

C'eſt cet uſage qui a introduit des Faces avec des joues enflées, pour repreſenter les Vents qui ſoufflent : témoin la Deviſe fameuſe qui a pour corps des Vents peints de la ſorte ſur

une mer, & pour ame ce mot,
Turbant, sed extollunt.

Ils l'agitent, mais ils l'élevent.

Il s'ensuit de ce que je vous ai dit jusqu'à cette heure, que les vrais corps se doivent prendre de la Nature & des Arts. La Nature fournit à l'esprit tous les êtres sensibles qui ont des proprietez particulieres, comme sont les astres, les meteores, les fleurs, les animaux. Les Arts nous presentent leurs ouvrages & leurs instrumens, par exemple un miroir, un cadran au soleil, un compas, une équerre. Car quoique ces sortes de choses ne soient pas naturelles, à prendre ce mot dans sa propre signification; elles ont des proprietez réelles & veritables, qui peuvent servir de fondement à des similitudes & à des comparaisons.

Comme la Nature est devant l'Art, les corps naturels tiennent le premier rang, & rendent les Devises plus parfaites. Les artificiels sont du second ordre, & ils approchent d'autant plus des autres, que les Arts d'où ils sont tirez imitent plus parfaitement la Nature.

Outre cela, on peut emprunter quelques Figures de la Fable, comme je

vous ai déja dit ; car quoique les corps fabuleux ne soient point réels, l'autorité des Poëtes & la prescription du temps les ont établis dans l'esprit des hommes, & leur ont donné un être vraisemblable, qui leur tient lieu d'un être veritable & naturel. Ainsi les monstres du Zodiaque & tous les animaux qui forment les constellations passent pour des corps legitimes, comme il se voit dans la Devise qui fut faite autrefois pour Louis le Juste, faisant la guerre aux Heretiques & aux Rebelles, & qui a pour corps le Soleil entre le Scorpion & le Lion, avec ce mot,

Nec monstra morantur.

Les monstres ne m'arrêtent pas.

Il arrive quelquefois que la Nature & la Fable se mêlent ensemble dans la Devise. C'est une chose naturelle que le Soleil communique sa lumiere à la Lune, & que la Lune perde son éclat quand elle ne voit point le Soleil: mais c'est une chose fabuleuse que le Soleil & la Lune soient frere & sœur. Cependant on a fondé des devises là dessus. Il y en a une de cette nature parmi celles de la Gallerie du Palais Roial pour Gaston de France Duc d'Or-

leans, c'eſt un Croiſſant avec ce mot,

Fraterna luce coruſcat.

Son éclat vient de l'éclat de ſon frere.

L'Ammirato a peint une Lune éclipſée avec ces paroles,

Sic rapto fratris lumine deficimus,

Ainſi je perds ma force & ma lumiere, après avoir perdu la clarté de mon frere.

pour exprimer la douleur qu'eut Laure Caraffe de la mort de ſon frere le Comte de Policaſtre. Ce *Sic* gâte la Deviſe, en tranſportant à la perſonne ce qui doit être appliqué à la figure, & faiſant dire à Laure ce que la Lune devroit dire. Où vous devez apprendre en paſſant, que ces particules, *Sic, Ita*, n'ont point lieu dans les Deviſes régulieres, parce que la comparaiſon ſe doit entendre d'elle-même, ſans que l'Auteur la faſſe remarquer.

Il ne ſuffit pas que le corps ſoit réel, ou qu'il paſſe pour réel dans l'eſprit des hommes ; il faut que la proprieté ſur laquelle on établit la Deviſe, ſoit veritable ; ou du moins que communément on la croye telle. Ainſi le Phenix qui adore le Soleil, & qui renaît de ſes cendres ; l'Heliotrope qui ſuit le mouvement du Soleil ; le Cigne qui chante en mourant ; la Salamandre qui vit dans le feu, & qui l'éteint ; le Diamant qui ſe conſerve parmi les

flammes, & qui réſiſte aux coups de marteau, ont ſervi de corps à une infinité de Deviſes.

Le corps doit être noble & agréable à la vûe. Car la Deviſe ayant été inſtituée pour déclarer un deſſein héroïque, & étant de ſon eſſence une métaphore; une figure baſſe & difforme ne lui convient pas, comme ſeroit un crapaud & une chauve-ſouris: ces figures, dis-je, ne lui conviennent pas, par la raiſon que les vilaines images ne ſont pas propres à exprimer les belles choſes; & que les métaphores ſe doivent toujours prendre des objets illuſtres, & qui plaiſent le plus au ſens.

Selon cette regle, dit Eugene, il faudroit exclure les ſerpens de la Deviſe; & cependant on voit beaucoup de ſerpens dans les Deviſes d'aujourd'hui. Comme le ſerpent, repartit Ariſte, a paſſé toujours pour un corps ſymbolique, non-ſeulement parmi les Egyptiens, mais auſſi parmi les autres Nations; & que l'Ecriture ſainte même nous le propoſe pour un ſymbole de la prudence, il n'y a pas lieu de s'étonner qu'on l'employe dans les Deviſes.

Τὰς δὲ μεταφορὰς ἐνδεῦξιν οἰκείου ἀπὸ καλῶν. *Ariſt. Rhet. lib. 3. c. 2.*

Quoniam hæc vel ſumma laus eſt verbi transferendi, ut ſenſum feriat id quod tranſlatum ſit; fugienda eſt omnis turpitudo earum rerum, ad quas eorum animos qui audiunt trahit ſimilitudo. *Cic. de Orat. lib. 3.*

Joint que la peinture d'un serpent ne fait point d'horreur : au contraire, elle donne du plaisir, sur tout quand elle en représente d'une certaine espece qui a quelque chose de particulier & de beau, comme la Couleuvre avec sa peau tavelée, & le Basilic avec sa couronne.

Cette noblesse & cet agrément du corps a fait exclure de la Devise les ouvrages & les instrumens des Arts les plus vils. Il y a eu néanmoins d'excellens Esprits, qui pour s'égayer ont pris de ces sortes de corps, imitant en cela les bons peintres qui se plaisent quelquefois à faire des grotesques, & qui pechent avec art contre l'Art même. La fameuse Académie *della Crusca* est un illustre exemple de ce que je dis, & par le nom qu'elle porte, qui signifie du son ; & par sa Devise qui est un bluteau par où l'on passe la farine, avec ce mot,

Il più bel fior ne coglie.

Il en tire la fleur.

Il n'appartient qu'aux maîtres de ne s'attacher pas toujours scrupuleusement aux regles, étant en quelque façon au-dessus des regles : mais il ne

faut pas les imiter en tout ; il seroit facile de s'égarer en voulant les suivre.

Les corps ont plus de beauté & plus de grace quand ils ont de l'action. Une Aigle, par exemple, qui vole parmi les éclairs & les foudres, a quelque chose de plus animé & de plus brillant qu'une Aigle immobile. Un Lion furieux qui terrasse un tigre fait une plus belle figure qu'un Lion en repos. Un Soleil qui dissipe les nuages dont il est environné, ou même qui éleve des vapeurs dont il se couvre, frappe plus les yeux qu'un Soleil rayonnant qui ne fait rien. Et cela vient de ce que le mouvement est de toutes les choses celle qui se rend la plus sensible à la vûe, & qui l'égaye davantage. Cela vient aussi de ce que la métaphore étant inventée pour mettre les objets devant les yeux, elle est d'autant plus parfaite, qu'elle les marque plus vivement, & qu'elle les fait voir en action : car, comme dit Aristote, lorsqu'il parle de la métaphore, on met les objets devant les yeux, quand on les représente agissans.

Translatio signandis rebus ac sub oculos subjiciendis reperta est. *Quint. Inst. Orat. lib. 8. c. 6.*

Λέγω δὲ πρὸ ὀμμάτων τὰ τοῦτο πιεῖν, ὅσα ἐνεργοῦντα σημαίνει. *Rhet. lib. 3. c. 11.*

Ce n'eſt pas encore aſſez que la Figure ſoit noble & agréable ; il faut de plus qu'elle ſoit connue, & qu'elle ſe faſſe même reconnoître dès qu'on la voit : car un objet inconnu ne touche pas ; & ſi nous en croyons Ariſtote, la métaphore ne donneroit point de plaiſir, ſi elle étoit fort obſcure.

Καὶ τὸ σαφὲς, καὶ τὸ ἡδὺ ἔχει μάλιστα ἡ μεταφορά. Rhet. lib. 3. c. 2.

Cette condition exclud les animaux que nous n'avons pas accoûtumé de voir ; les fleurs étrangeres qui ne ſont point communes parmi nous ; certaines plantes, leſquelles n'ont rien qui les diſtingue.

Si cela eſt, dit Eugene, la Deviſe que prit autrefois Marie Stuart après la mort de François II. ſon premier mari, manquoit d'une condition neceſſaire ; c'étoit, ſi je ne me trompe, une plante de Régliſſe, dont la racine étoit en terre, avec ce mot,

Dulce meum terra tegit.

Ce que j'ai de plus doux eſt couvert de la terre.

Vous en jugez comme il faut, répondit Ariſte, & vous devez auſſi juger par cette regle, que les corps qui ne peuvent être repreſentez ſans couleur, ni reconnus ſur le métal ou ſur la pierre, ne ſont pas propres aux Deviſes qu'on fait exprès pour être

gravées ; car, comme Ariſtote a encore bien remarqué, une métaphore eſt vicieuſe quand elle n'eſt pas conçûe en des termes qui ſe faſſent aiſément entendre ; & tout ce qu'on écrit doit être marqué de ſorte qu'on le puiſſe lire.

Φαύλη δὲ ἡ μεταφορὰ ταῖς ἀπεμοις φωναῖς. Rhet. lib. 3, c. 2.

Mais que dites-vous, interrompit Eugene, de ces Deviſes qui n'ont pour corps qu'une toile d'attente, ou un cartouche ſans nulle figure, avec ces mots,

Ni con pluma, ni con pinzel. Ni du pinceau ni de la plume.
Nulla æquat imago. Nulle figure ne l'égale.
No ay figura por mi dolor. Pour marquer ma douleur, il n'eſt point de figure.
Melior fortuna notabit. Un meilleur ſort le marquera.
Secretum meum mihi. Mon ſecret eſt pour moi.
Non eſt mortale. Ce n'eſt rien de mortel.
Multa deſcribam. J'y marquerai beaucoup de choſes.

Je dis que ce ne ſont pas des Deviſes, à proprement parler, repartit Ariſte ; non ſeulement parce que le corps y manque, mais auſſi parce qu'il n'y a point de ſimilitude. J'ajoûte néanmoins que ces ſymboles, tout irréguliers qu'ils ſont en matiere de Deviſe, ont quelque choſe de bien ſpirituel ; & qu'il y a des rencontres où une Deviſe dans les formes vaudroit

moins qu'un ſymbole de cette nature.

Un de mes amis qui fait des Deviſes exactes quand il veut, prend quelquefois plaiſir à laiſſer aller ſon imagination où il lui plaît, & à negliger même les regles de l'Art ; mais ſes caprices & ſes égaremens, ſi j'oſe parler ainſi, ſont toujours fort raiſonnables. Au retour du voyage de la Franche-Comté, il preſenta au Roi la Toiſon d'or de l'Ordre de Bourgogne, avec ce mot,

Plus grand Conquerant que Jaſon.

Et major Jaſone vindex.

Lorſque Sa Majeſté ſe préparoit à l'Expedition de la Flandre, il fit graver un Soleil penetrant de ſes rayons une tour des Armes de Caſtille, fortifiée de tout ce qui entre dans les écartelures de l'Ecu d'Eſpagne, par où elle paroît inacceſſible de toutes parts, & élevant un nuage prêt à crever contre elle, avec ces paroles,

C'eſt pour moi ſeul qu'elle n'eſt point fermée

Mihi non impervia.

Il excelle en ces ſymboles genealogiques, & l'on peut dire qu'ils ſont de ſon invention. Celui qu'il a fait ſur les Armes de la Maiſon de Longueville eſt fort ingenieux, & digne du Prince à qui il l'a preſenté. Le voici

voici, si ma memoire ne me trompe.

Vous sçavez que les Armes de Longueville sont des Fleurs-de-Lis de France brisées du Lambel d'Orleans, & sous-brisées du Bâton de Longueville.

D'un côté de l'arbre genealogique de cette Maison, un cartouche represente trois Lis au naturel, environnez d'une haye composée des Bâtons & des Lambels de Longueville, qui empêchent les Lions d'Espagne, les Aigles de l'Empire, & les Serpens de Milan, d'endommager les Lis. De l'autre côté ce Lambel comme un joug domte deux Leopards d'Angleterre, & le Bâton baillonne le troisiéme. Sur le premier côté, *Arcentque* : sur le second, *Domantque*.

Ils les repoussent.
Ils les domptent.

Il faut avoir, comme vous voyez, de belles idées dans l'esprit pour faire des symboles de cette espece.

Mais pour revenir aux Devises justes, il doit y avoir de l'unité dans les figures qui servent de corps. Je n'entens pas par là qu'il ne doive y avoir necessairement qu'une seule figure dans la Devise ; mais j'entens que s'il y a diverses figures, elles

doivent se rapporter toutes à une même fin, & être subordonnées l'une à l'autre ; ou plûtôt qu'il ne doit y en avoir qu'une principale, de laquelle les autres dépendent. Ainsi le nombre ne gâte rien, & plusieurs figures ne font qu'un corps, comme le Rocher dans la mer battu des vents, de la pluye & des flots ; le Fer sur l'enclume avec les tenailles & le marteau.

Au reste, quoique le nombre des figures ne soit point déterminé, elles ne doivent gueres être plus de trois ou quatre ; autrement il y auroit danger que la multitude ne fît de la confusion & de l'embarras. J'excepte de cette regle des étoiles sans nombre dans un ciel, une infinité de fleurs dans un parterre, quantité de pierreries ou de pieces d'or sur une table, un essain d'abeilles sur une ruche : car outre que cette sorte de multitude ne fait proprement qu'un objet, elle n'a rien qui embaraſſe, ni qui choque.

Après tout, moins il entre de figures dans le corps de la Devise, plus le corps a de perfection & de beauté ; car la brieveté est essentielle

Οσω ἂν ἐλάττονι

à la métaphore, & il y a plus d'esprit à exprimer une grande pensée par un seul objet, que par plusieurs.

λεπτὴ πρὸς τοῦτο ὑπόθεσις μᾶλλον. *Arist. Rhet. lib. 3. c. 11.*

Au reste, comme le corps tel que je viens de vous le dépeindre, fait un bel effet de lui-même, il n'a besoin d'aucuns embellissemens étrangers. Les payïsages qu'on peint quelquefois dans l'espace qui renferme la figure, & toutes les groteſques dont quelques-uns ornent le cartouche, sont assez hors d'œuvre, & ne servent qu'à détourner l'esprit de l'objet qu'on lui propose.

Les Devises, aussi-bien que les Armoiries, si nous en croyons Tesauro, veulent un champ net, sans autre couleur que celle de l'Ecu où elles sont peintes. De sorte qu'à son avis il n'y a pas plus de raison d'ajoûter quelque chose aux corps des Devises, qu'aux pieces des Armes: mais l'usage l'emporte souvent sur la raison, comme je vous ai déja dit; & c'est une coutume si établie de peindre le ciel dans le champ de la Devise, & d'y faire quelques ornemens exterieurs, que je n'ose la condamner. Je voudrois pourtant qu'on gardât un tems

perament en cela comme en tout le reste. Les corps, ce me semble, devroient être peints dans le point de vûe où nous avons accoutumé de les voir. Si on represente une riviere, un oiseau volant, une fleur sur sa tige; on peut sans difficulté, & on doit même peindre le ciel & la terre comme des accompagnemens necessaires. Mais si on represente une montre, un miroir, & d'autres corps semblables, qui ne se voyent d'ordinaire qu'en des lieux couverts; on ne doit peindre à mon avis ni ciel ni payisage.

Pour le cartouche, il est toujours à propos de l'enjoliver: il ne faut pas néanmoins y faire des figures trop remarquables, de peur que l'esprit ne prenne le change en s'attachant plus aux ornemens de la Devise, qu'à la Devise même. Voilà à peu près les regles qui appartiennent à la Figure: voici celles qui appartiennent aux paroles, ou pour mieux dire au mot qui anime la Figure.

Le Mot doit être proportionné à la Figure. Car l'un & l'autre devant faire un composé semblable en quel-

que façon à celui que la matiere & la forme font enſemble ; il eſt neceſſaire qu'il y ait de la proportion entre l'un & l'autre, à peu près comme il y en a entre la matiere & la forme. Cette proportion demande que le Mot convienne au corps dont il eſt l'ame ; & qu'il lui convienne de ſorte, qu'il ne puiſſe convenir à une autre Figure, non plus que l'ame de l'homme ne peut convenir au corps du lion

Il s'enſuit de là que *Loco & tempore*, qui fut mis à un Serpent par Edouard Roi de Portugal ; que *Naturâ diſtante*, qu'on a écrit ſous un Faucon prenant l'eſſor, ne ſont pas des mots legitimes, parce que ce ſont des mots communs qui conviennent aux autres animaux, comme au ſerpent & au faucon.

En temps & lieu.

Suivant l'inſtinct de la nature.

On voit le contraire dans les bonnes Deviſes, telles que ſont une Mer ſous une Lune :

Ut variat, moveor :

Ses changemens reglent les miens.

une Barre de fer ſur l'enclume,

Se non arde, non ſi piega.

Elle ne s'amollit point à moins d'être enflammée.

Ces ames ſont proportionnées à leurs corps, & ne peuvent s'appli-

quer à d'autres pour faire le sens qu'elles font : c'est-à-dire pour signifier que la mer a divers mouvemens selon les differens aspects de la Lune, & que le fer ne se ploye que quand il sort tout ardent de la fournaise.

Les paroles ne doivent point dire ce qu'on voit clairement, ni ce qu'on peut entendre aisément sans elles. Leur propre office est de declarer quelque chose que la Figure ne marque pas, & qu'on ne peut connoître sans leur secours.

Cette regle veut qu'on ne nomme point dans le mot une figure qui paroît. Ainsi ce sont des mots défectueux, *Flectimur, non frangimur undis*, sous des joncs dans un Etang agité : *Obstantia nubila solvet*, sous un Soleil entouré de nuages ; si bien que pour rectifier ces mots, il en faudroit retrancher *nubila* & *undis*. Vous sçavez que la Devise des joncs fut prise par les Colonnes, au rapport de Paul Jove, quand ils furent contraints de sortir de Rome sous le Pontificat d'Alexandre VI. pour marquer que la persecution qu'ils souffroient n'étoit pas capable de les abat-

L'onde nous fait ployer & ne nous brise point.

Il dissipera les nuages.

tre; & que l'autre Devise étoit celle de Louis de Luxembourg, qui vouloit faire entendre par ce symbole, qu'il se tireroit bien des méchantes affaires que ses ennemis lui avoient faites depuis que le Connêtable de France son pere avoit eu la tête coupée.

Au reste, la regle dont je parle, a une exception à laquelle vous devez prendre garde. Quand la Devise est entendue principalement d'une partie du corps qui la compose, on peut & on doit même nommer cette partie, parce qu'autrement il seroit impossible de concevoir la pensée de l'Auteur. Cela paroît dans la Devise d'une jeune Grenade,

Fert nec matura coronam :

Elle est encore jeune & porte une couronne.

pour une Princesse qui parvient à la Couronne, avant que d'avoir atteint l'âge de raison; où vous voyez qu'une partie de la Grenade est nommée. C'auroit été une faute de nommer la Grenade même; mais ce n'en est pas une de nommer la Couronne, sur quoi porte tout le sens de la Devise: au contraire, cela fait une beauté, non seulement parce que le sens est

entendu sans aucune peine ; mais encore parce que le mot de *Couronne* est une de ces paroles à double face, qui regarde également la figure & la personne, comme je vous dirai dans la suite.

A cette exception près, la regle de ne point nommer ce qui paroît, est générale, & il faut s'y tenir constamment : ce seroit s'en écarter que de mettre sous un Soleil rayonnant, *Illustrat* ; car dès qu'on voit le Soleil, on voit qu'il éclaire.

J'ai vû des Devises assez estimées, dit Eugene, où le mot déclare, ce me semble, ce que la vûe seule du corps fait entendre : & je me souviens d'une entre autres qui est peinte au Louvre dans l'Antichambre de la feu Reine mere Anne d'Autriche. C'est un Soleil avec ces paroles,

Ogn' altro lume offusca.

J'efface toute autre lumiere.

Ce mot, repartit Ariste, n'est pas inutile comme *Illustrat*. Car en voyant le Soleil, on ne voit pas clairement qu'il obscurcit toutes les autres lumieres, comme on voit qu'il brille. La clarté lui est si propre, qu'on ne peut le peindre ni l'imaginer sans el-

le : c'eſt ſa nature que d'avoir de l'éclat, & cet éclat n'a beſoin que de lui même pour être connu : il frappe les yeux d'abord, & il ſe fait ſentir aux plus ſtupides, ſans qu'on leur en diſe rien. De ſorte qu'ajoûter ce mot au Soleil, *il brille*, c'eſt, à proprement parler, ne rien dire.

Il n'en eſt pas de même des autres qualitez du Soleil ; quoiqu'elles lui ſoient eſſentielles, elles ne ſont pas ſi viſibles ni ſi marquées que la lumiere. Il eſt vrai qu'en voyant le Soleil, les gens un peu éclairez conçoivent que ſa clarté obſcurcit toutes les autres, qu'il échauffe & qu'il anime toute la nature, qu'il a du mouvement, qu'il ne s'écarte jamais de ſa route : mais ils ne conçoivent tout cela que confuſément ; & pour concevoir une de ces qualitez en particulier, la premiere, par exemple, plûtôt qu'une autre, ils ont beſoin de quelque choſe qui la leur faſſe diſtinguer, comme de ces paroles,

Ogn' altro lume offuſca.

Ce que je dis doit s'étendre à tous les corps qui ont pluſieurs proprietez. Le mot qu'on y ajoûte n'eſt pas inu-

tile quand il ſepare une proprieté des autres, qu'il la marque, & la détermine ſi bien, que l'eſprit s'y porte & s'y attache auſſitôt. Cette détermination eſt le principal effet du mot ; & c'eſt auſſi principalement parce qu'il détermine la Figure à une ſignification particuliere, qu'on l'appelle Ame, le propre de l'ame étant de déterminer la matiere à une certaine eſpece.

Le mot ne doit point avoir un ſens achevé : & la raiſon eſt, que devant faire un compoſé avec la Figure, il doit être neceſſairement partie, & par conſequent ne ſignifier pas tout. Ce ſeroit pecher contre cette regle, que de donner pour ame à une Hirondelle, *Una hirundo non facit ver :* car ces paroles toutes ſeules ont une ſignification complete ; & dès qu'on les a entendues, on a une notion claire & diſtincte indépendamment de toute figure. Je ne dis pas que le mot ne doive avoir nul ſens de lui-même : mais je dis qu'il ne doit point avoir le ſens entier qu'ont le mot & le corps étant joints enſemble. Car enfin la ſignification qui fait la forme & l'eſ-

Le Printemps ne vient pas avec une hirondelle.

sence de la Devise selon Aresi, résulte de la signification du corps & de celle des paroles. La signification du corps prise séparément est imparfaite, celle des paroles l'est aussi: mais la signification qui résulte de l'une & de l'autre, est entiere : & c'est celle-là que le mot ne doit point avoir, & qu'il n'a point aussi dans les Devises exactes. Un seul exemple vous le fera voir clairement.

Bargagli a donné pour ame à un Serpent replié, & faisant un cercle, *Ad me redeo.*

Je reviens à moi-même.

Le sens propre & litteral de la Devise est que le serpent revient à soi en se ramassant & en joignant sa queue à sa tête Le mot tout seul n'a pas cette signification. A la verité, *Je reviens à moi*, signifie quelque chose; mais il ne signifie pas en particulier sans la representation du serpent, *que le serpent revient à soi en se repliant, & en joignant sa queue à sa tête.*

Cette condition du mot distingue encore la Devise de l'Emblême, dont les paroles seules ont non-seulement un sens plein & achevé, mais encore

La fortune souvent accable la vertu.

toute la signification qu'elles ont avec la figure ; comme *Virtutem fortuna premit*, sous la Fortune qui enchaîne un Lion : *Agere & pati fortia Romanum est*, sous la figure de Scevola qui met sa main dans le feu.

Il est d'un Romain de souffrir & de faire de grãdes choses.

Les paroles, pour être fort justes, doivent avoir un sens suspendu, & laisser quelque chose à deviner: comme *Si tangar*, sous un pistolet bandé : *Ut vivat*, sous un Phenix à demi brûlé. Ce dernier mot tout simple vaut mieux à mon gré, que *De mi muerte, mi vida* : ou, *Ut vivat, moritur*. De même, *Ne fa fede il pianto* sous un Alambic, est plus beau que *Dentro hai le fiamme e fuori il pianto* ; parce que ces dernieres paroles disent ce que les autres font penser. Par cette raison, *Mas dentro* sous le Mont Gibel, seroit peutêtre plus fin que *Mas dentro que fuera*.

Pour peu que l'on me touche.

Afin qu'il vive.

De ma mort vient ma vie

Il meurt pour vivre.

Mes larmes en font foi.

Les flammes au dedans & les pleurs au dehors.

Plus au dedans.

Plus au dedans qu'au dehors.

De là vient que dans le mot *le Verbe* s'omet élegamment, lorsque sans l'exprimer on peut entendre la Devise. Ainsi le *Cominus & eminus* de Louis XII. sous le Porc-épi a plus de beauté que n'auroit *Cominus & eminus ferit*, ou *se tuetur* : non-

Et de près & de loin

Et de près & de loin il frappe, il se défend.

seulement parce que le mot est plus court, & que le sens du mot est plus ample, mais encore parce qu'il nous donne lieu d'imaginer ce qu'il ne dit pas. Or, comme a remarqué le nouveau Traducteur de l'Eneïde dans sa Préface, rien ne plaît tant à l'esprit de l'homme que de trouver quelque chose de lui-même dans les objets qu'on lui présente; & au contraire rien ne le choque davantage, que de lui donner sujet de croire qu'on se défie de sa capacité & de sa pénétration en lui montrant tout.

C'est-à dire interrompit Eugene, que le mot doit être court, & que moins il a de paroles, plus il a de grace. Il doit être court, reprit Ariste; & c'est pour cela qu'on lui a donné le nom de *Mot*. Mais sa brieveté doit être proportionnée: & deux ou trois paroles, comme *Moriendo coruscat*, sous un Bout de flambeau; *Cœlestes sequitur motus*, sous un Tournesol: *Per vulnera crescit*, sous une tête de Saule; deux ou trois paroles, dis-je, sont plus agréables qu'une seule; comme *Lacessitus*, sous un Cygne terrassant un Aigle, pour Her-

Il éclate en mourant.
Il suit les mouvemens du ciel.
Il croît par ses blessures.
Lorsqu'on l'irrite.

Je me releverai.

cule de Gonzague : *Resurgam*, sous un Roseau abbatu par le vent, pour un Homme de mérite maltraité de la Fortune. Car quoiqu'il y ait de l'esprit à renfermer un grand sens en une parole ; cependant l'unité n'étant pas un nombre, une parole seule ne fait aucune harmonie ; au lieu que deux ou trois ont quelque chose de nombreux qui remplit & flatte l'oreille en même tems.

Mais le mot est il borné à deux ou trois paroles, demanda Eugene ? Non, dit Aristе, il peut s'étendre jusqu'à quatre ou cinq: mais c'est aussi le dernier terme où il peut aller, sur tout si les paroles sont Latines ; car si elles sont Italiennes, il peut être un peu plus long, pourvû qu'il ait la mesure d'un vers. C'est le sentiment de tous les maîtres ; & de plus, c'est l'usage: soit que les vers Italiens ayent moins d'étendue que les autres, soit qu'ils ayent un agrément particulier.

Les demi-vers Latins, comme ceux que vous venez de reciter, font, ce me semble, un bel effet, dit Eugene. Il n'est pas necessaire absolu-

ment, repartit Ariſte, que le mot ſoit toujours un demi-vers, ni même qu'il ſoit le commencement ou la fin d'un vers. Cela fait une beauté, mais une Deviſe peut être belle ſans cela, & les mots de pluſieurs Deviſes excellentes ſont en proſe, témoin *Cominus & eminus.*

Ce qu'il y a ici à remarquer, c'eſt que le mot doit avoir une juſte meſure de vers, ou être une pure proſe; rien n'étant plus deſagreable ni moins harmonieux qu'une harmonie imparfaite, comme celle de ce mot ſous une Lune qui éclipſe le Soleil, *Adimit quo ipſa refulget*; & de cet autre qui ſert d'ame à des Mouches ſur un miroir, *Scabris tenaciùs hærent*, & qui eſt tiré de ce vers,

Elle ravit l'éclat dont elle-même brille.

Elles s'attachent plus à des corps moins polis.

Labuntur nitidis, ſcabriſque tenaciùs hærent.

Il faut bien ſe donner de garde d'eſtropier un vers pour faire le mot d'une Deviſe; mais auſſi il ne faut pas negliger la cadence d'un vers quand elle ſe préſente, comme dans la Deviſe de M. Bochar Seigneur de Champigny & Surintendant des Finances. C'eſt un Chien couchant, qui

après avoir découvert des perdrix, se couche à terre, & les arrête sans se jetter dessus, avec ce mot,

Et fidele il s'abstient de ce qu'il a trouvé.

Inventis fidus abstinet.

Il falloit dire pour le nombre : *Abstinet inventis fidus* ; & pour la perfection de la Devise, *Abstinet inventis*, en retranchant *fidus*, qui s'entend assez. *In tenebris clarior*, sous une Lune, ne sonne pas si bien que *Clarior in tenebris.*

Je brille plus dans les tenebres.

Mais ne faut-il pas, dit Eugene, tirer les mots de quelque Poëte célebre ?

Cela n'est pas non plus necessaire, répondit Ariste : celui qui fait une Devise, peut en faire le mot lui-même ; & c'est un usage fort établi. A la verité, les Devises sont plus sçavantes, quand les mots sont pris d'un ancien Auteur : elles sont même plus spirituelles, quand on donne aux paroles de cet Auteur un sens different du sien. Par exemple, Virgile dit en parlant de la Renommée,

Mobilitate viget, viresque acquirit eundo.

Son mouvement fait tout son prix

On a appliqué ingenieusement *Mobilitate viget*, à une Horloge, &

Vires acquirit eundo, à une Riviere. Cet autre vers du même Poëte,

Igneus est ollis vigor, & cœlestis origo:

Ce vers, dis-je, a servi à deux Devises pour le Clergé de France, sous deux figures differentes. *Igneus est ollis vigor* a été mis sous des Etoiles, & *cœlestis origo* sous des Perles.

En avançant, elle augmente ses forces.

Une vive ardeur les anime.

Et leur origine est celeste.

Il y a du bonheur & de l'esprit à employer les paroles d'un Poëte à une chose à quoi le Poëte ne pensa jamais, & à les employer si à propos, qu'elles semblent avoir été faites exprès pour le sujet auquel elles sont appliquées. Ceux qui ont lû les Auteurs dont on met les paroles en œuvre, sont touchez de ces applications heureuses; car l'esprit trouve quelquefois du plaisir à prendre le change, & à être trompé. Ce qui arrive, selon Aristote, quand les métaphores nous surprennent agréablement, & qu'une parole a un autre sens que nous ne pensions, mais enfin cette perfection n'est pas essentielle; & après tout, je ne sçai s'il n'y a point autant de gloire à inventer un mot juste & ingenieux, qu'à en appliquer un en la maniere que je viens de dire. Pour

Γίγνεται δὲ ὅταν παράδοξον ᾖ, καὶ μὴ ἀφ' ὧν ἔμπροσθεν δόξαν. Rhet. lib. 3. c. 11.

moi je vous avoue, ajoûta-t-il, que je me sçaurois bon gré d'avoir fait un mot aussi beau qu'est celui de la Devise de Monsieur,

Alter post fulmina terror.

Après la foudre, il n'est rien tant à craindre.

Ce mot sous une Bombe qui creve en l'air, vaut mieux à mon gré que tout ce qu'on pourroit trouver dans les Poëtes.

Quoi qu'il en soit, une des plus essentielles qualitez du mot, est de ne rien énoncer qui ne se puisse verifier de la Figure. Comme dans une proposition, on n'attribue rien au sujet qui ne soit dans le sujet, selon un des axiomes de Logique: dans la Devise on ne doit rien attribuer à la Figure, qui ne soit dans la Figure; car la Devise est une espece de proposition figurée, où le corps tient lieu de sujet, & l'ame d'attribut, comme parlent les Logiciens François.

Elle ne change point en changeant de climat.

Suivant cette regle, ce n'est pas un mot régulier que *Cœlum non animum mutat*, qui a été mis sous une Galere: car *non animum mutat* ne se peut pas verifier d'une Galere prise en elle-même, comme elle doit l'être, pour servir de corps à une Devise.

Il faut dire le même d'*Adimit quo ingrata refulget*, dans la Devise d'un Soleil éclipsé, que prit le Cardinal Ascanio, pour faire entendre que Rodrigue Borgia, qu'il avoit élevé au Pontificat, étoit devenu son ennemi. Cet *ingrata* ne se peut pas dire veritablement de la Lune. Quoiqu'il soit vrai qu'en couvrant le Soleil, elle lui dérobe sa clarté à notre égard, il est faux qu'elle le fasse par ingratitude. Aussi Ferro a remarqué, que pour réformer la Devise, on retrancha cette parole vicieuse; mais par malheur on corrigea une faute par une autre, en changeant *Adimit quo ingrata refulget*, en *Adimit quo ipsa refulget*, qui est un bout de vers estropié, comme je vous ai dit.

L'ingrate me ravit ce qui la fait briller.

Il s'ensuit de là que tous les mots qui expriment une pensée morale, ou qui n'ont rapport qu'à la personne, ne sont pas justes; comme *Domine probasti me*, sous l'Or dans le creuset: *Ardo, y adoro*, sous l'Encens allumé dans l'encensoir: *At lacrymis mea vita viret*, sous l'Amaranthe dans l'eau. Car ces paroles ne peuvent s'entendre sans fausseté, ni de l'or ni de

Seigneur, vous m'avez éprouvé.
Et je brûle & j'adore.
Mes larmes font fleurir ma vie.

l'encens, ni de l'amaranthe; n'étant point vrai que l'or parle à Dieu, que l'encens adore, ni que l'amaranthe pleure.

La verité dont il s'agit doit être constante, necessaire & éternelle, comme parlent les Philosophes; c'est-à-dire que le Mot doit être toujours vrai, & se verifier en tout temps de la Figure, soit qu'elle soit naturelle, ou artificielle; car les ouvrages de l'art, aussi-bien que ceux de la nature, étant faits selon des regles certaines, ont des proprietez qui ne changent point. Ainsi Bargagli condamne à bon droit *Morantur, non arcent*, sous une Galere, qui étant repoussée par les vents, tâche d'entrer dans le port à force de rames; car il arrive quelquefois, & même d'ordinaire, que les vents rejettent les vaisseaux en mer, & les empêchent d'aborder; de sorte que ces paroles, *Morantur, non arcent*, bien loin d'être toujours vrayes, sont souvent fausses.

Sans me chasser ils me retardét.

Je vous disois tout-à l'heure que les mots qui ne conviennent qu'à la personne, sont défectueux: j'ajoûte

que les mots qui ne conviennent qu'à la figure, le ſont auſſi. Il faut que le mot tombe juſte ſur la figure qu'il anime ; mais il faut encore à mon avis, qu'il vienne bien à la perſonne pour qui on fait la Deviſe ; & je voudrois qu'il fût conçû en des termes équivoques, qui convinſſent également à l'une & à l'autre : car il me ſemble que le mot eſt comme le lien de la Figure & de la choſe figurée ; & que dès qu'on l'entend, on doit concevoir tout à la fois le ſens litteral & le ſens myſtique de la Deviſe. Je m'explique : ces deux ſens ſe rencontrent dans toutes les Deviſes régulieres, comme dans celle de la Flamme,

Deorſum nunquam. Jamais en bas.

Le ſens litteral eſt que la flamme ne deſcend jamais en bas : le ſens myſtique eſt que la perſonne dont il s'agit, n'a jamais eu le cœur tourné vers les choſes de la terre. Quand le mot convient à la figure & à la perſonne, comme *Deorſum nunquam*, l'eſprit conçoit la métaphore, & fait la comparaiſon en même tems : d'un même regard il voit la Figure & la

chose figurée. Que si les paroles ne conviennent qu'à la Figure, comme celles d'un Cadran sous un Soleil couvert de nuages,

Les brouillards m'ôtent le soleil.

Mihi tollunt nubila solem.

C'est la Devise qui fut faite pour Anne d'Autriche l'an mil six cens quinze, lorsque Louis le Juste faisoit la guerre aux Rebelles : si les paroles, dis-je, ne tombent que sur le corps, l'esprit ne conçoit d'abord que le sens propre & litteral. Par exemple, dans la Devise que je viens de vous dire, on conçoit seulement que les nuées cachent le Soleil au cadran ; & pour concevoir que cela signifie que les troubles privoient la Reine de la presence du Roi, il faut faire un second pas, & comparer le cadran avec Anne d'Autriche, les nuages avec les troubles, & le Soleil avec Louis le Juste. Un mot équivoque épargneroit à l'esprit cette fatigue, & lui donneroit du plaisir : car nous aimons les voyes abregées, & les paroles les plus agréables sont celles qui nous instruisent promptement.

Αστεῖα, ὅσα ποιεῖ ἡμῖν μάθησιν ταχεῖαν. *Arist. Rhet. lib. 3. c. 10.*

Selon cette regle, dit Eugene,

ce n'eſt pas une Deviſe juſte que celle d'un Phare au bord de la mer ſous un Ciel plein d'étoiles,

Quod nequeunt tot ſidera, præſtat.

Ce que ne peuvent pas tant d'aſtres, il le fait.

Elle fut faite autrefois ſur le Maréchal de Baſſompierre, reprit Ariſte, pour ſignifier que les perſonnes les plus ſignalées de ſon tems ne le valoient pas; & il faut avouer que le ſens en eſt beau. Mais, comme vous remarquez fort bien, elle manque de juſteſſe, non-ſeulement parce que les étoiles qui paroiſſent dans le corps ſont exprimées dans le mot, mais encore parce que cette parole *ſidera* ne convient pas proprement aux perſonnes auſquelles on préfere le Maréchal. Il faut dire le même de la Deviſe que porta le Duc d'Albe dans une courſe de Taureaux; c'étoit une Aurore avec ce mot,

Al parecer de l'Alva s'aſcondan las Eſtrellas.

Lorſque l'Aube paroit, que les aſtres ſe cachent.

Il faut confeſſer néanmoins que l'alluſion d'*Alva* au nom du Duc, & d'*Eſtrellas* aux armoiries des Fonſeques, après leſquels il devoit entrer, fait un effet ſi agréable, qu'il y a bien des Deviſes régulieres qui ne valent pas celle-là.

Ce que je dis du Mot se doit entendre des vers dont on a coutume d'accompagner les Devises ; car ces vers ne sont proprement qu'une explication du Mot ; & pour être justes, ils doivent convenir à la figure & à la personne. Ils ne le seroient pas à mon gré, s'ils ne convenoient qu'à l'une ou à l'autre. La plûpart des faiseurs de Devises ignorent cette regle, ou ne se mettent pas trop en peine de la garder : il est vrai que ces sortes de vers coûtent un peu, & qu'ils demandent un génie heureux, ou beaucoup d'application & de travail ; il faut quelquefois tourner un vers en mille façons, & réver longtemps avant que de trouver ce qu'on cherche ; à moins que d'être fort exact & difficile à contenter, on ne réussit pas.

Je voudrois bien, dit Eugene, que vous me donnassiez un exemple de ces vers qui expliquent les paroles de la Devise. Je me souviens, répondit Ariste, de deux quatrains qui me semblent assez justes, & qui pourroient servir de modeles : ils sont de la façon d'un bon Maître. L'un est

fait

fait sur la Devise du Soleil,

Non sibi, sed mundo.

Non pour lui mais pour l'Univers.

Le voici :

Je fais la loi moi seul à cent peuples divers :
Une pompe éclatante en tous lieux m'environne :
Mais tout l'éclat qui me couronne
Est beaucoup moins pour moi, qu'il n'est pour l'univers.

L'autre explique les paroles qui ont été mises sous un Ver à soye commençant à filer :

Sibi vincula nectit.

Il se fait des liens.

Je suis libre, & pourrois vivre affranchi des peines,
Qu'on prend au service des Grands:
Cependant je leur donne & ma peine & mon tems,
Et travaille moi-même à me faire des chaînes.

Le premier quatrain convient également au Soleil & à un puissant Monarque : le second au ver à soye, & à un homme qui s'engage dans le service des Princes. Toutes les paroles en sont heureuses & équivoques. Ces quatrains ne renferment que les pensées des Devises sur lesquelles ils

ſont faits ; & en cela ils me plaiſent beaucoup plus que certains madrigaux fort ſpirituels & fort pompeux, qui outre la penſée de la Deviſe qu'ils expliquent, en contiennent d'autres qui n'y ont nul rapport. Car le bon ſens veut, ce me ſemble, que cette eſpece de madrigaux n'étant qu'une explication de la Deviſe, il n'y entre que la penſée de la Deviſe, ou que les penſées qui y conduiſent, & qui ſont liées naturellement avec elle.

Je voudrois me ſouvenir des vers qu'un bel Eſprit a ajoûtez aux belles Deviſes qu'il a faites pour le Roi. C'eſt celui dont nous avons lû autrefois avec tant de plaiſir le *Poëme de la Peinture*. Il a pluſieurs talens qui le rendent digne de ſon emploi ; mais il en a un particulier, pour faire de ces madrigaux dont je parle.

Au reſte, par les mots équivoques dont je vous ai parlé, je n'entens pas des alluſions & des jeux ſur une parole, comme il s'en voit en quelques Deviſes : par exemple, dans celle de Diane de Poitiers Ducheſſe de Valentinois ; c'étoit un Dard tiré de ſes Armes, avec ce mot,

Consequitur quodcunque petit.

Il atteint le but où il va.

Le jeu est dans ces paroles, *consequitur* & *petit*, dont l'une signifie *atteindre* & *obtenir*, l'autre *demander* & *aller à un terme*. La pensée de cette Dame étoit de faire connoître qu'elle avoit beaucoup de credit, & que comme un dard poussé par une main adroite, atteint le but où il va, elle ne manquoit point d'obtenir ce qu'elle demandoit.

Le même jeu se rencontre dans la Devise d'Henri II. Roi de France; c'est, comme vous sçavez, un Croissant avec ce mot,

Donec totum impleat orbem:

Jusqu'à ce qu'elle remplisse tout son cercle.

& dans celle que Philippe II. Roi d'Espagne prit par un sentiment d'émulation & de jalousie; c'est un Cheval fougueux dans une enceinte fermée, sautant par dessus, avec ce mot,

Non sufficit orbis.

L'enceinte est trop étroite.

Car, comme vous voyez, *Donec totum impleat orbem*, signifie à l'égard de la Lune, jusqu'à ce qu'elle remplisse tout son cercle de lumiere; & à l'égard d'Henri, jusques à ce qu'il remplisse tout le monde de la

la gloire de son nom. *Non sufficit orbis*, veut dire à l'égard du cheval, que l'enceinte est trop étroite ; & à l'égard de Philippe, que le monde est trop petit.

M. le Marquis de Lauriere Pompadour prit à sa premiere campagne un jeune Laurier parmi de grands Lauriers, avec ce mot,

Jusqu'à ce que je surpasse les plus grands.

Majores donec superem.

Ce *majores* signifie d'un côté de grands Lauriers, & de l'autre des Ancêtres.

Je ne blâme pas ces sortes d'allusions ; elles peuvent avoir lieu dans la Devise, elles y ont de la grace quelquefois. Mais je dis que par les paroles équivoques dont je parle, j'entens seulement celles qui, étant communes, peuvent s'appliquer à deux choses en même tems. Car selon la doctrine d'Aristote, ce sont les termes universels qui sont l'équivoque : comme *Deorsum nunquam, cominus & eminus.*

Je vous dis ce que je pense là-dessus : mais je ne prétens pas faire une regle de mon sentiment, ni condamner toutes les Devises, dont le

Mot eſt particulier, & déterminé à la Figure. Il y en a de ce nombre, qui ont eu une approbation générale, comme celle du Duc de Sully, Grand-Maître de l'Artillerie : c'eſt une Aigle portant la foudre, avec ce mot,

Quò juſſa Jovis.

Où l'ordre de Jupiter m'appelle.

Ce *Jovis* a rapport à l'Aigle, & ne convient pas au Grand-Maître comme à l'Aigle.

On peut mettre dans le même rang une Pluye d'or tombant d'un nuage : *Fulminibus dum parcit Juppiter* : le Soleil élevant des vapeurs de la terre :

Quand Jupiter veut épargner les foudres.

In rorem & fulmina :

Pour faire la roſée & pour former la foudre.

un Eſſain d'Abeilles :

Sponte favos, ægrè ſpicula :

Le miel de gré, l'éguillon à regret.

un Oranger chargé de fruits & de fleurs :

Miſcens autumni & veris honores.

Joignant les fruits d'Automne aux beautez du Printems.

Ces quatre Deviſes ont quelque choſe d'admirable. La premiere a été faite ſur Dunkerque, quand le Roi l'acheta des Anglois : la ſeconde ſur la Juſtice du Roi, pour exprimer qu'il employe l'argent qu'il leve dans ſon Royaume pour récompenſer ſes

bons ſerviteurs, & pour faire la guerre à ſes ennemis : la troiſiéme ſur le Pape Urbain VIII. pour donner à entendre qu'il faiſoit des graces volontiers, mais qu'il ne lançoit des excommunications que quand il y étoit contraint : la quatriéme ſur M. le Préſident de Mêmes, pour montrer qu'il n'a pas moins de ſageſſe que d'agrément, & que la vieilleſſe eſt belle & fleurie en ſa perſonne. Les vers qui ont été faits ſur cette derniere Deviſe, en expliquent bien les paroles.

Je ſuis le favori des Cieux :
Mon nom eſt celebre en tous lieux :
Et la gloire que l'on me donne,
C'eſt d'être ſeul en même temps,
Enrichi des fruits de l'Automne,
Et paré des fleurs du Printemps.

Selon l'idée que vous avez, interrompit Eugene, les Deviſes qui regardent notre grand Monarque, & dont les mots renferment le Soleil, ne ſont pas les plus juſtes ni les plus fines du monde. Elles peuvent avec cela, dit Ariſte, avoir beaucoup de juſteſſe & de beauté, pourvû que le Soleil ne paroiſſe point dans la Fi-

gure, & que rien ne manque d'ailleurs à la Deviſe.

Depuis que le Roi a pris un Soleil pour ſon ſymbole, & qu'il s'eſt approprié ce bel aſtre, pour m'exprimer de la ſorte ; les perſonnes un peu éclairées prennent le Soleil pour lui : on conçoit en même tems l'un & l'autre. Suivant ce principe, on doit compter entre les mots réguliers, *Ut ſe Soli explicet uni*, ſous un Serpent replié en pluſieurs tours, pour un Miniſtre fort ſecret, qui ne ſe découvre qu'à Sa Majeſté : *Uno Sole minor*, ſous une Lune, pour Monſieur Frere unique du Roi : *Soli paret, & imperat undis*, ſous le même corps pour le Duc de Beaufort Amiral de France.

Pour ne s'ouvrir qu'au Soleil ſeul.

Le Soleil ſeul me ſurpaſſe en grandeur.

J'obéis au Soleil, & commande à la mer.

Il n'en eſt pas tout-à-fait de même de *Solem ſola ſequor*, ſous la Fleur ſolaire, pour Marie de Medicis ; ni de *Mihi tollunt nubila Solem*, ſous le Cadran dont je vous ai parlé, pour Anne d'Autriche, ni de tous les autres mots où le Soleil entre. Ils s'entendent des Figures, mais non pas des perſonnes ; comme *Soli* & *Sole* s'entend du Roi auſſitôt que du So-

Je ſuis ſeule le Soleil.

Les nuées me cachent le Soleil.

leil, dans les Deviſes faites pour Monſieur, pour un Miniſtre ſecret, & pour le Duc de Beaufort.

Après tout, les belles Deviſes, dit Eugene, ont le plus ſouvent un mot tel que vous le voulez : & pour moi, je ſerois d'avis que tous les mots fuſſent ainſi, autant que cela ſe peut. Il n'y a rien de plus raiſonnable, & je me ſçais aſſez bon gré de n'avoir pas trop admiré autrefois quelques Deviſes, où cette regle n'eſt pas gardée : comme un Oranger chargé de fleurs & de fruits, *Nil mihi tollit hyems*, pour Anne de Montmorenci Connêtable de France, à qui la vieilleſſe n'affoiblit ni l'eſprit ni le corps ; une Perle hors de ſa nacre, *Deſeruiſſe juvat mare*, pour Marguerite d'Autriche Reine d'Eſpagne après ſa mort.

L'hiver ne l'ôte rien.

Il m'eſt avantageux d'avoir quitté la mer.

Il s'enſuit de cette regle, pourſuivit Ariſte, que dans les Deviſes des femmes, le genre maſculin ne fait pas un bon effet : un exemple vous fera entendre ma penſée. Marguerite de Valois Reine de Navarre prit pour ſa Deviſe un Tourneſol avec un mot tiré de Virgile :

Non inferiora secutus.

Je ne suis pas le moindre des autres.

Ces paroles sont belles & harmonieuses ; mais ce *Secutus* ne convient pas à une femme. Cela s'appelle un solecisme en fait de Devise.

Il faut raisonner de même à proportion des Devises qui sont pour les hommes, & éviter le défaut de celle d'un Duc d'Urbin. C'est une Palme avec ce mot,

Inclinata resurgo.

Je me relève étant panchée.

Le plus sûr en ces rencontres, quand le genre de la figure & celui de la personne sont differens, c'est de ne point marquer le genre dans le mot, à moins que le genre ne soit commun, comme *degener*, *sublimis*.

On ne peut pas se dispenser en notre langue, dit Eugene, de marquer le genre, à cause de l'article qui ne s'omet point. Par exemple, si je veux comparer une femme avec un de ces verres triangulaires qui imposent agreablement aux yeux, je dirai bien en Latin *Decipit & placet*; en Italien *Inganna e piace*; en Espagnol *Engaña y agrada*, parce que ces langues ometrent leurs articles : mais en François je suis obligé de dire, *Il*

Il trompe & il plaît.

trompe & il plaît. Cet *Il* convient au verre triangulaire, & non pas à la femme. C'eſt peutêtre pour cela en partie, répondit Ariſte, que notre langue n'eſt pas ſi propre aux Deviſes, que le ſont les autres. Cependant il y a un parti à prendre pour ſe tirer d'affaire, & pour ſauver l'honneur de notre langue ; c'eſt de mettre le mot de la Deviſe à la premiere perſonne, par exemple, *Je trompe & je plais.*

Il s'enſuit encore que le mot ne doit point être métaphorique ; car s'il étoit métaphorique, il ne conviendroit pas proprement à la figure. Joint que la figure étant déja une métaphore, ſi les paroles qui l'animent ſont figurées, c'eſt métaphore ſur métaphore ; ce qui a de l'affectation & fait de l'obſcurité. L'auteur de l'*Art des Deviſes* a remarqué cela judicieuſement ; en faiſant lui-même la critique d'une Deviſe qu'il confeſſe avoir faite, avant que de bien ſçavoir les regles, qu'il a enſeignées depuis aux autres. C'eſt une Roſe avec ce mot,

Toute de flammes & de traits.

Tutta fiamma, tutta ſtrali.

Il y a beaucoup d'eſprit en ces pa-

roles, comme en tout ce que fait le même Auteur : elles ſont vives & brillantes; mais étant toutes métaphoriques, elles ne ſont pas légitimes.

Je n'entens pas par les paroles métaphoriques celles qui ſont autoriſées & devenues propres par l'uſage, comme il y en a dans toutes les langues. Car ces ſortes de paroles étant communément reçûes, elles n'ont rien d'étranger, ni d'obſcur à notre égard; & bien loin de faire un méchant effet, elles en font un très-bon. Ainſi l'on peut dire élegamment que parmi toutes les étoiles du ciel la Bouſſole n'en regarde qu'une,

Aſpicit unam.

Il n'en regarde qu'une

A parler proprement, il faudroit dire, *Ne ſe tourne que vers une.* Mais le mot de *regarder* en cet endroit-là étant de ces mots que l'uſage a rendu propres, *Aſpicit unam*, eſt plus beau que ne ſeroit, *Se convertit ad unam.*

Il ne ſe tourne que vers une.

Cette obſervation peut ſervir à juſtifier pluſieurs belles Deviſes, dont les mots contiennent quelque métaphore. La Fuſée volante du Maréchal de Baſſompierre eſt ſans doute de ce

nombre, dit Eugene; car le mot eſt en partie métaphorique, & c'eſt, ſi je m'en ſouviens bien,

De mon ardeur ma hardieſſe.

Da l'ardore, l'ardire.

L'Auteur de l'*Art des Deviſes*, repartit Ariſte, propoſe celle-là pour modele, & en admire ſur tout le mot, qui eſt ſelon lui *le plus ingenieux & le mieux tourné qu'on ait jamais fait.* Il trouve que *l'ardire* eſt une de ces métaphores, qui ſont *ſi retenues & ſi modeſtes, qu'elles ne paroiſſent métaphores qu'à ceux qui les regardent de près, qui n'ont rien de rude ni d'écarté; rien qui s'éleve au-deſſus de la ſimplicité du naturel.* Il voudroit que celles-là fuſſent *privilegiées, & qu'on leur fit grace en faveur de leur modeſtie.* Il dit que *l'ardore* eſt propre, & que l'*ardire* eſt métaphorique: *mais que ce métaphorique approche fort du propre, & lui reſſemble ſi naïvement, qu'il n'y a perſonne qui de bonne foi ne le prenne pour être de même coin & de même eſpece.* Et il dit tout cela *pour ne laiſſer point de lieu aux ſcrupules de certains eſprits timides, que la vûe d'une feuille ou d'une paille hors de ſa place pourroit arrêter.*

Pour moi, je vous avoue franchement que je suis de ces esprits timides & scrupuleux, que ces sortes de métaphores effarouchent. La *hardiesse* d'une fusée me paroît une métaphore assez hardie. Je doute même que *l'ardire* parmi les Italiens qui aiment tant les métaphores, ne soit point trop fort dans le sens que lui a donné l'Auteur de la Devise du Maréchal de Bassompierre. Je suis sûr du moins qu'à l'égard de la fusée, ce n'est pas un mot devenu propre pour l'usage, comme je voudrois que fussent toutes les paroles métaphoriques qui composent les mots des Devises.

Ce que je trouve de joli dans ce mot *Da l'ardore, l'ardire*, c'est la ressemblance de ces deux paroles qui ont le même tour & le même son, sans avoir le même sens: comme *Dum flagrat fragrat* sous de l'encens allumé : *Et scopus & scopulus*, sous un Rocher où le vent pousse un navire : *Ut potiar patiar* sous un Papillon qui vole autour d'un flambeau. Mais pour une rencontre heureuse de paroles, qui n'est après tout qu'une beauté superficielle, il ne faut pas

En brûlant il sent bon, Et le but & l'écueil. Je souffrirai pour en jouir.

negliger ce qu'il y a de plus essentiel dans le Mot, je veux dire la verité & la proprieté : car enfin, à parler proprement, il n'est point vrai que la fusée ait de la hardiesse quand elle s'enflamme ; & *l'ardire* ne lui convient pas mieux que le courroux & la fureur à une Comete ; de sorte que j'aimerois presque autant *Ardore d'ira e non d'amore* sous une Comete, que *Da l'ardore l'ardire* sous une Fusée.

Balet de l'Amour & du Contre-Amour danse l'an 1618.

L'ardeur de la colere, & non pas de l'amour.

Ὅσῳ ἂν ἐλάττονι καὶ ἀντικειμένως λεχθῇ, τοσούτῳ ἐνδοξοτέρα μᾶλλον.

Arist. Rhet. lib. 3. c. 11.

Il me semble, dit Eugene, que l'opposition fait un plus beau jeu dans les paroles que la ressemblance. Vous avez raison, répondit Ariste : l'Antithese donne bien de l'agrément au Mot, & les maîtres l'employent d'ordinaire dans leurs Devises : comme *Omnibus unus*, sous le Soleil que le Roi a pris pour son symbole : *Omnibus & nulli*, sous un Miroir : *Immobil muove*, sous une pierre d'aiman qui attire un fer : *Più sepolta, più viva*, sous une Fontaine jaillissante.

Un seul à tous.

Je suis à tous, & ne suis à personne.

Elle meut étant immobile.

Plus on l'ensevelit, plus on la rend vive

Quand on peut joindre dans le mot la ressemblance avec l'antithese, cela y fait un double agrément : comme *Morior dum orior*, sous un Eclair :

Je meurs, lorsque je nais.

Si deferar efferar, ſous un jet d'eau. Ce n'eſt pas qu'il faille affecter ni rechercher avec trop de ſoin ces ſortes de graces ; car il ne faut jamais rien forcer : mais quand le ſujet les préſente, & qu'elles viennent naturellement, il ne faut pas les rejetter. Ce qu'on peut dire en general de plus certain, ſelon le ſentiment des maîtres, c'eſt que le Mot doit être toujours ſpirituel, & avoir je ne ſçais quoi qui pique, ou dans le ſens ou dans les paroles.

Si l'on m'abaiſſe, je m'éleve.

Je crois, dit Eugene, que le Mot doit être toujours en une langue étrangere. La raiſon le veut, repartit Ariſte : car la Deviſe étant un ſymbole ingenieux, elle ne doit pas être entendue du peuple ; & il n'y a que les perſonnes intelligentes qui en doivent penetrer le ſecret. Cependant les Italiens & les Eſpagnols ont un uſage contraire : ils font la plûpart de leurs Deviſes en leur langue. Nous en uſons autrement ; & ſoit que nous y entendions plus de fineſſe qu'eux, ou que notre langue ne nous ait pas ſemblé ſi propre pour la Deviſe, nous n'avons pas coutume de faire les mots

de nos Deviſes en François. Ce n'eſt pas que nous ne nous ſervions quelquefois de notre langue : mais c'eſt que nous nous en ſervons plus rarement. Pour une ame Françoiſe, il y en a cent Latines, Eſpagnoles & Italiennes.

Toutes ſortes de langues apparemment ne ſont pas propres pour la Deviſe, continua Eugene. Non, dit Ariſte. Les langues Orientales, & celles du Nort en ſont bannies : un mot Hebreu ou Arabe, Polonois ou Allemand, ſeroit quelque choſe de monſtrueux parmi nous. Il faut que le Mot ſoit en une langue étrangere, afin qu'il ſoit plus myſterieux, & que le peuple ne l'entende pas : mais il ne faut pas qu'il ſoit en une langue barbare ou trop difficile, & inconnue d'ordinaire aux honnêtes gens.

Je ſuis bien trompé, dit Eugene, ſi je n'ai vû pluſieurs Deviſes, dont les paroles ſont en Grec. Vous en avez pû voir quelques-unes, repartit Ariſte : mais auſſi le Grec eſt plus commun que l'Hebreu, & plus agréable que l'Allemand. Un mot Grec ne convient pas mal à la Deviſe d'un

homme docte ; & je trouve bon qu'une Académie de Naples, qui porte le nom de *Partenii*, ait pris pour la sienne une Plante appellée *Agnus Castus*, dont l'ombre seule chasse les serpens, avec ce mot,

Βλαβερώτερον διώκει.

Ce qui signifie, comme vous voyez, *il chasse les plus nuisibles.* Mais je ne puis souffrir que Catherine de Medicis ait pris pour sa Devise un Arc en Ciel avec ce mot,

Φῶς φέρει, ἡ δὲ γαλήνην, Qu'il porte la lumiere & la tranquillité,

pour faire entendre qu'elle portoit par tout la tranquillité & la lumiere. Il siéroit mieux à un Docteur qu'à une Reine de parler Grec : & d'ailleurs il n'est pas vraisemblable qu'une femme soit assez sçavante pour s'exprimer de la sorte. Car quoique les Devises des Princes ne soient pas toujours de leur façon, elles doivent toujours être faites d'une maniere qui laisse penser qu'ils en ont pû être les Auteurs : je parle des Devises qu'ils portent, & non pas de celles qu'on fait pour eux en plusieurs rencontres. Après tout, les langues qui regnent le plus dans la Devise, sont le Latin, l'Espagnol & l'Italien.

Mais encore, dit Eugene, d'où vient que les Italiens se servent communément de leur langue? C'est peut-être, repliqua Ariste, qu'ils ont peu d'usage des autres langues. C'est peut-être aussi que les François ayant inventé les Devises, lorsqu'ils allerent à la conquête du Royaume de Naples sous Charles VIII. ils ajoûterent des mots Italiens à celles qu'ils prirent, & que cela donna lieu aux beaux Esprits d'Italie d'employer leur langue dans les Devises qu'ils firent ensuite.

Quoi qu'il en soit, poursuivit-il, les paroles Italiennes ou Latines, Espagnoles ou Françoises, doivent être dites de la Figure en troisiéme personne, ou être proferées par la Figure, comme si elle parloit elle-même. C'est un usage reçû; & la construction du mot ne peut être réguliere autrement. Ainsi, pour animer en Italien une Fusée volante que le feu éleve en l'air, il faut dire,

Ardendo m'inalzo,
ou
Ardendo s'inalza.

Je m'éleve en brûlant. C'est en brûlant qu'elle s'éleve.

Ce sont les regles principales qu'on

doit obſerver pour faire des Deviſes juſtes. J'ajoûte ſeulement que la fin de la Deviſe eſt de faire connoître une penſée noble & particuliere par le moyen de la Figure & du Mot, dont je vous ai marqué les conditions. Je dis une penſée, & j'entens par là un deſſein & une entrepriſe, ou la penſée qu'on forme en une action remarquable. Je dis une penſée particuliere, pour exclure les maximes & les propoſitions dogmatiques ; car il y a encore cette difference entre la Deviſe & l'Emblême, que la Deviſe eſt un ſymbole déterminé à une perſonne, pour exprimer quelque choſe qui la touche en particulier, & que l'Emblême eſt un ſymbole fait pour inſtruire, & qui regarde en general tout le monde.

Mais cette penſée particuliere doit être noble ; car la Deviſe, à la prendre dans ſon origine, eſt ſelon le Comte Teſauro, une métaphore peinte ſur le bouclier des Heros: *Una metafora dipinta nello ſcudo de gli heroi.* Ainſi il faut que la penſée qu'elle exprime tienne de la métaphore, qui doit avoir quelque choſe

Γνωλοποιὴν αἱ μεταφορεῖ. Dion. Long.

de sublime ; & de plus qu'elle soit digne de l'ame d'un Heros. Or comme la vertu heroïque a pour objet les choses grandes & difficiles, & qu'elle est d'autant plus excellentes, que les entreprises où elle engage sont plus relevées & plus perilleuses : les Devises les plus parfaites du côté de la pensée, sont celles qui signifient la conquête d'un Royaume, la défense de la Patrie ou de la Religion.

A la verité, toutes les Devises ne doivent pas signifier une entreprise héroïque du premier ordre, mais elles doivent au moins exprimer une action glorieuse, une passion honnête, une vertu éminente, enfin quelque chose de grand & d'illustre: sur-tout elles ne doivent presenter rien de sale ni aux yeux ni à l'esprit. Ce seroit un monstre qu'une Devise qui blesseroit l'honnêteté & la pudeur.

Il ne suffit pas que la pensée soit noble & particuliere, il faut encore qu'elle soit une, c'est-à-dire, qu'elle n'exprime qu'une chose. L'unité n'est pas moins necessaire à la Devise qu'à la Tragédie; & comme selon les maîtres du Theatre, plusieurs actions ne

peuvent être le sujet d'une Tragédie parfaite, plusieurs conceptions ne peuvent être l'objet d'une Devise réguliere. L'ancienne Devise des Ducs de Bourgogne manquoit de cette unité : elle avoit pour corps un Fusil sur deux bâtons de laurier en croix, & la Toison d'or avec ce mot,

Flammescit uterque.

L'un & l'autre s'enflamment.

Tout cela vouloit dire qu'ils mettroient le feu par tout, qu'ils remporteroient victoires sur victoires, & qu'ils s'exposeroient à toutes sortes de perils pour se rendre maîtres de la France, comme avoient fait les Argonautes pour la conquête de la Toison d'or. Voilà plusieurs pensées, comme vous voyez, & des pensées qui n'ont point de liaison l'une avec l'autre, étant fondées sur des corps fort differens, comme sont le Fusil, les branches de laurier, & la Toison d'or. Disons le même d'une Horloge avec une pierre à fusil, *Sopitos suscitat*, que certains Academiciens de Gennes appellez *Addormentati*, portent pour leur Devise. Voilà un beau nom pour des Academiciens, dit Eugene en riant.

Elle éveille les endormis.

C'eſt le mélange de ces penſées diverſes qui détruit l'unité de la Deviſe, reprit Ariſte : car ſi un corps a deux proprietez, & que ces deux proprietez qui naiſſent d'une même racine, ſe preſentent à l'eſprit, pour ſignifier quelque choſe : alors deux penſées n'en font qu'une, à proprement parler, à cauſe de la liaiſon qu'elles ont enſemble. Cela ſe voit dans pluſieurs bonnes Deviſes, & entre autres dans celles de Louis XII. Ce Prince vouloit marquer par le Porc-épi avec ce mot,

Cominus & eminus,

qu'il feroit ſentir de près & de loin à ſes ennemis, ce que pouvoit une puiſſance comme la ſienne. Vaincre ſes ennemis *de près & de loin*, ce ſont deux penſées unies par la figure qui les repreſente ; le Porc-épi ayant ces deux proprietez de piquer de près, en ſe jettant ſur celui qui l'attaque ; & de loin, en lui lançant ſes éguillons.

Une des premieres Deviſes que j'ai faites a été pour un grand Seigneur qui faiſoit de grandes charitez dans ſa Province, mais fort ſecre-

tement selon l'esprit & la maxime de l'Evangile : *Faire des charitez, & les faire secretement*, ce sont deux choses qui se réduisent à une, étant exprimées par un grand fleuve, qui roulant doucement & sans bruit, fertilise les campagnes, & porte l'abondance dans les Villes. C'est ce que disent les paroles que j'ai données pour ame à ce corps,

Fert tacitus, quò fertur, opes.

Par tout sans bruit il porte l'abondance.

Le quatrain qui explique la Devise, fait encore mieux concevoir ma pensée.

Je suis au peuple heureux pour qui Dieu m'a produit,
De tous biens une riche source :
Mais reglé toujours dans ma course,
Plus je lui fais de bien, & moins je fais de bruit.

Je conclus de tout ce que vous m'avez dit jusqu'à cette heure, ajoûta Eugene, que pour faire des Devises justes, il ne faut point suivre d'autres regles que celles de la métaphore & du bon sens.

Mais pour vous dire tout ce que je sçais sur cette matiere, poursuivit

Ariſte, & ce que j'en ai appris d'un fort galant homme qui eſt en notre ſiecle le grand maître de la Deviſe, & qui a réveillé parmi nous l'étude de cette belle ſcience : les Deviſes ne ſont point parfaites, ſi le merveilleux ne s'y rencontre. Il y a des métaphores de deux ſortes : les unes ſont ſuperficielles, & ont un ſens ſi facile, que tout le monde les comprend d'abord : les autres renferment un ſens profond & caché, on ne les conçoit qu'en les pénétrant ; mais auſſi dès qu'elles ſont conçûes, elles donnent de l'admiration & du plaiſir. Les premieres ſont les Deviſes communes, comme celles de la Perle dans ſa nacre,

Sa blancheur fait ſon prix.

Dat pretium candor.

de la Lune en ſon ciel,

Elle a plus d'une face & plus d'une couleur.

Non vultus, non color unus.

Les ſecondes ſont les Deviſes excellentes, comme celles de l'Arbriſſeau auprès d'un chêne abattu par des vents qui ſouffient de tous côtez ;

Il réſiſte en cedant.

Cedendo reſiſtit :

Froide qu'elle eſt, elle m'enflamme.

de l'eau froide verſée ſur de la chaux,

E fredda m'accende.

Où vous devez remarquer que le merveilleux

merveilleux consiste d'ordinaire dans l'union de deux pensées & de deux termes qui semblent contraires & incompatibles.

La Devise de la Girouette,

Nunca mudo, si no mudam,

est, si je ne me trompe, dit Eugene, une de ces Devises merveilleuses. Oui, repartit Ariste. Car il n'y a rien de plus admirable que d'employer la girouette, qui est le symbole de la legereté, pour marquer de la fermeté & de la constance.

Je ne chãge point s'ils ne chãgent.

Au reste, le merveilleux dont je parle, doit être non-seulement soûtenu de la vraisemblance, comme celui du Poëme Epique, mais fondé sur la verité même. Il faut que ce qui cause de l'admiration soit vrai & réel de tous les côtez qu'on le regarde. Un exemple vous fera entendre aisément ce que je dis.

On fit il y a quelques années une Devise pour un grand Ministre à qui le Roi a donné l'administration de ses Finances. Elle a pour corps le Dragon qui regarde les pommes d'or du jardin des Hesperides, avec ce mot, *Servat & abstinet.*

Il les garde & n'y touche pas.

Cette Devise a été fort estimée, & je vous avoue qu'elle a bien de quoi éblouir. La figure en est éclatante & singuliere, le mot en est harmonieux & bien tourné, la pensée en est belle & heureuse, le merveilleux y paroît par tout : mais par malheur ce qui semble y être n'y est pas ; & à examiner les choses à fond, il y a du faux dans ce merveilleux qui surprend d'abord.

Il est vrai que le Dragon garde les pommes d'or, & qu'il veille toujours pour empêcher que personne n'en approche. De ce côté-là la Devise exprime bien la vigilance & l'application du Ministre à qui les Finances ont été confiées. Mais il n'est pas vrai, à parler exactement, que le Dragon s'abstienne des pommes d'or: car pour s'abstenir d'une chose, il faut pouvoir en user. Si le Dragon pouvoit manger de ces pommes d'or qu'il garde, & qu'il n'en mangeât point en les gardant ; la pensée seroit juste, & il y auroit du merveilleux dans l'union de ces deux termes, *Servat, & abstinet.* Mais dès qu'il n'en peut manger, la merveille cesse,

& de ce côté-là la Devise ne signifie pas parfaitement ce qu'on lui fait signifier.

Il est inutile de dire que ces pommes d'or ne sont effectivement que des oranges ou des citrons, & qu'ainsi le Dragon en pourroit manger. Car dans la Devise dont il s'agit, elles sont pommes d'or & ont l'être que la fable leur a donné ; autrement elles ne representeroient pas bien les Finances, & la Devise perdroit tout son prix. De sorte qu'en voulant la rectifier d'un côté, on la gâteroit de l'autre.

La Devise du Chien couchant qui découvre & qui arrête les perdrix, *Abstinet inventis*, a ce qui manque à celle du Dragon qui garde les pommes d'or. ἀφὸ δὲ τὸ θαυμαστὸν. *Arist. Rhet. lib. 3. c. 2.*

Le merveilleux résulte, comme vous voyez, d'une figure qui cause de l'étonnement & du plaisir tout ensemble. Ainsi pour le faire entrer dans la Devise, il faut choisir des corps, qui tout naturels qu'ils soient en eux-mêmes, ayent ce semble des qualitez au-dessus de la nature. Cependant il n'est pas necessaire pour cela de cher-

cher toujours des figures extraordinaires & surprenantes : il y auroit danger qu'elles ne fussent inconnues, & cela feroit un mauvais effet, comme je vous ai dit. Il suffit donc de trouver dans des figures ordinaires des proprietez qu'on n'y ait point encore découvertes; car on ne peut voir sans surprise quelque chose de rare & d'exquis dans un objet qui sembloit n'avoir rien que de commun. Le secret de l'art consiste à découvrir ces nouveaux jours ; & c'est celui que je regarde comme le maître des autres en cette matiere. Il a fait plusieurs Devises, où le merveilleux se rencontre avec des corps fort communs. Une des plus remarquables est celle qu'il fit pour le Roi à l'occasion d'un balet où ce grand Prince parut tout couvert de pierreries. Elle a pour corps le Soleil, qui est de tous les corps le plus commun, & pour ame ce mot Espagnol, *Mas virtud que luz.*

Plus de vertu que d'éclat.

Il ne faut que des yeux pour voir que le Soleil brille plus que tous les astres, & il ne faut qu'un peu d'intelligence pour connoître qu'il a une grande vertu : mais il faut avoir un

discernement fin & beaucoup de délicateſſe dans l'eſprit, pour s'appercevoir que ce bel aſtre, tout brillant qu'il eſt, a plus de vertu que d'éclat. Le madrigal qui accompagne cette Deviſe, exprime admirablement ma penſée.

Du plus beau feu des Cieux divinement formé,
Par tout où je ſuis vû, par tout je ſuis aimé :
Mes bienfaits m'ont acquis un ſouverain Empire :
Et cet éclat brillant dont je ſuis revêtu,
Quoi que les yeux en puiſſent dire,
N'eſt rien au prix de ma vertu.

L'auteur de cette belle Deviſe, & de tant d'autres que je vous dirai à meſure qu'elles ſe preſenteront à ma memoire, ſans parler de celles que je vous ai déja dites, me diſoit un jour en riant, qu'il étoit à peu près des Deviſes comme des melons ; que pour une bonne il y en avoit cent mauvaiſes ; que les excellentes devoient avoir quelque choſe de piquant & de relevé ; que c'étoit le merveilleux qui leur donnoit cette pointe.

Mais il m'ajoûta qu'en cherchant

ce qui cause de l'admiration, il falloit prendre garde de ne pas aller trop loin, & que c'étoit une mauvaise voye pour se faire admirer, que de ne se pas faire entendre. Les métaphores, me disoit-il, tiennent un peu de l'énigme, selon le sentiment d'Aristote; mais selon celui de Ciceron, elles ne doivent point être obscures. Il faut joindre les pensées de ces deux grands hommes pour former une idée parfaite de la Devise, c'est-à-dire qu'il faut concevoir en même tems je ne sçai quoi de misterieux & de clair, ou plûtôt quelque chose qui ne soit ni trop clair ni trop obscur. La Devise ne doit point être trop claire, parce que les esprits grossiers en auroient l'intelligence: elle ne doit point être trop obscure, parce que les esprits délicats n'y prendroient pas de plaisir, car ce qui demande beaucoup d'application ne divertit pas. Un juste temperament de clarté & d'obscurité fait le principal caractere de la perfection que nous cherchons; & de là vient que si la Devise demande un corps merveilleux, elle veut que ce corps soit connu: si elle s'ex-

Μεταφοραὶ γὰρ αἰνίττονται. *Lib. 3. Rhet. c. 11.*

Est hoc magnum ornamentum orationis, in quo obscuritas fugienda est. *De Orat. lib. 3.*

prime en une langue étrangere, elle en choisit une qui soit aisée à entendre.

Enfin les Devises pour être parfaites, doivent être appropriées à la personne & au sujet qu'elles representent, de sorte qu'elles ne puissent s'appliquer ni à une autre personne ni à un autre sujet. La Devise étant essentiellement une métaphore, doit convenir aux personnes & aux sujets; car c'est le propre d'un mot métaphorique, selon les maîtres de l'éloquence, d'être proportionné à la chose à quoi on le transporte, sans être ni plus petit ni plus grand qu'elle.

Δεῖ δὲ τὰς μεταφορὰς ἁρμοττούσας λέγειν. *Rhet. lib. 3. c. 11.*

Nolo esse aut majus quàm res postulet, aut minus. *Cic. de Orat. lib. 3.*

Ainsi, pour parler metaphoriquement d'un brave qui ne craint point le peril, on dit que c'est un lion. Pour parler dans le même stile d'une Dame qui abhorre tout ce qui peut blesser la pudeur, on dit que c'est une hermine. Il y a de la convenance entre un homme intrepide & un lion; entre une femme chaste & une hermine. Cette proportion est necessaire à toutes les Devises, comme je vous ai dit au commencement;

& ce n'eſt pas de celle-là dont je vous parle à cette heure. Il s'agit ici d'une certaine convenance plus exacte, qui eſt de la perfection, & non pas de l'eſſence de la Deviſe.

Cette convenance particuliere a pour fondement les circonſtances propres & individuelles qui diſtinguent une perſonne des autres. La premiere de ces circonſtances eſt le nom de la perſonne même ; & il faut avouer que quand il entre naturellement dans une Deviſe, il lui donne une juſteſſe admirable.

Un Cavalier Italien, ſurnommé *Il Ferma Fede*, pour témoigner que ſon cœur n'étoit ouvert qu'à une perſonne qu'il aimoit, & qui avoit nom *Luchetta*, fit peindre un de ces Cadenats qui ne s'ouvrent que par la rencontre de certaines lettres, & que les Italiens appellent *Luchetti*, avec ce mot,

Uni patet.

Une ſeule fait que je m'ouvre.

Les lettres marquées ſur le Cadenat étoient celles qui font *Luchetta* ; de ſorte que le nom de la perſonne eſt deux fois dans la Deviſe, comme vous voyez.

L'alluſion eſt plus ſenſible & plus marquée quand le nom fait les paroles de la Deviſe, comme *Gelat & ardet*, qui joue ſur le nom de *Gelarda*, & qui ſert d'ame au Mont-Gibel couvert de neiges, & jettant des flammes, pour exprimer les effets contraires d'une paſſion violente. Ce fut dans cette penſée qu'aux nôces de Côme de Medicis Prince de Toſcane, & de Marie-Madeleine d'Autriche, fille de l'Archiduc de Gratz, on fit une Deviſe dont le mot marquoit le nom du Prince; c'étoit un Soleil au milieu du Zodiaque, avec ces paroles Greques,

Il gele & brûle.

Ὁ δὲ μοὶ, ἀλλὰ Κοσμῳ.

Non pour moi, mais pour l'Univers.

Ce fut ſans doute dans cette penſée, dit Ariſte, qu'un bel eſprit de la Cour de Charles-Quint, pour marquer la victoire remportée ſur François I. repréſenta un Lis flétri ſous des vents qui ſouffloient du côté du Midi, avec ce mot,

Perflantibus Auſtris.

Lorſque les vents du Midi ſouffient.

Il faiſoit alluſion à la Maiſon d'Autriche, & à je ne ſçai quel paſſage d'un ſaint Pere, qui dit que le lis ſe fane quand le vent de Midi ſouffle.

Cette alluſion eſt aſſez froide, & un peu tirée de loin, repartit Ariſte. Mais quoi qu'il en ſoit, ajoûta-t-il, la ſeconde circonſtance eſt celle des Armes de la perſonne qui fait le ſujet de la Deviſe; & quand on les fait entrer dans la figure ou dans le mot, on rend la Deviſe plus propre & plus juſte. Celle de Louis XII. avoit cette perfection, le Porc-épi étant tiré des Armes de Blois, qui étoit de l'appanage de ce Prince, avant qu'il parvint à la Couronne.

Quand le nom & les Armes ſe rencontrent enſemble, il y a plus de juſteſſe; comme dans la Deviſe qui fut faite pour le Cardinal Jerôme Colonne, l'appui & l'ornement de l'Egliſe; c'étoit une Colonne avec ces paroles,

Je ſers d'ornement & d'appui.

Fulcit & ornat:

comme dans celle du Cardinal Creſcentio, qui étoit un Croiſſant tiré de ſes Armes, & un Soleil tiré des Armes du Pape Sixte V. avec ce mot,

Regardez-moi, je croîrai.

Aſpice, creſcam.

Les actions ſingulieres ſont d'autres circonſtances qui attachent les Deviſes aux perſonnes. Ainſi Charles-

Quint prit fort à propos pour le corps de la ſienne les Colonnes d'Hercule, après avoir paſſé le détroit où les Anciens les ont plantées, & avoir porté ſes armes victorieuſes en Afrique.

Cependant, ſelon la remarque de Teſauro, ce ſymbole auroit été encore plus propre au Roi Ferdinand; car ce Prince fut le premier qui fit aller ſes navires, & qui pouſſa ſes conquêtes au delà de ces Colonnes fameuſes, comme pour verifier ce qu'un Poëte Latin avoit dit,

Herculeis aufertur gloria metis.

On ôte tout l'honneur aux Colonnes d'Hercule.

Areſi, pour exprimer que ſaint Pierre, de pêcheur étoit devenu martyr de JESUS CHRIST, & la pierre ſolide ſur laquelle a été bâtie l'Egliſe; Areſi, dis-je, a peint le Coral hors de l'eau, avec cette ame, *Indurabitur*, qui ne répond pas au corps, & qui n'a ni harmonie ni délicateſſe. A cela près la Deviſe eſt belle & réguliere; non-ſeulement le nom y eſt marqué, mais l'action y eſt dépeinte dans le coral qui s'endurcit & ſe change en pierre à meſure qu'il ſort de l'eau. Tous les rapports y ſont juſtes. Car comme le coral qui étoit dans la

Il s'endurcira.

mer une plante molle s'affermit, & devient rouge quand il en eſt une fois dehors : ainſi ſaint Pierre qui étoit foible & timide dans ſa condition de pêcheur, après avoir été tiré de cet état, eſt devenu généreux & intrepide, juſques à ſouffrir conſtamment une mort ſanglante. De quelque côté qu'on regarde le coral, il eſt une naïve image de ſaint Pierre : outre ſa fermeté & ſa couleur, il a pluſieurs vertus merveilleuſes.

Il n'y a pas beaucoup de Deviſes, dit Eugene, où toutes ces proportions ſoient gardées. Cela n'eſt pas auſſi abſolument neceſſaire, repartit Ariſte ; il ſuffit que la proprieté qui ſert de fondement à la Deviſe, convienne bien au ſujet, & que ſous ce regard la reſſemblance ſoit parfaite. Car comme les corps ont pluſieurs faces, on peut les conſiderer ſous divers aſpects : par exemple, je puis regarder le Soleil dans ſon lever, dans ſon couchant & dans ſon éclipſe. Si je le regarde dans ſon lever, pour exprimer le merite d'une perſonne, qui dans la fleur de ſon âge efface

toutes les autres, je ne le regarde ni dans son couchant, ni dans son éclipse, ni sous aucun autre aspect ; c'est assez qu'il y ait une entiere convenance entre le Soleil levant & la personne que je lui compare, quoiqu'il n'y en ait point peutêtre entre le Soleil couchant ou éclipsé, & cette même personne.

Cette regle justifie une infinité de Devises, dont les corps ont de bonnes & de mauvaises proprietez, comme la Lune & le serpent. Quand on compare une personne dont la vertu éclate dans l'adversité, avec la Lune qui brille dans l'obscurité de la nuit, on ne regarde pas cet astre du côté de son inconstance ; & quand on compare un sage politique avec un serpent enveloppé, & comme renfermé en soi-même, on n'a pas égard à la malignité ni à la bassesse de cet animal. Suivant cette remarque, la Devise qui fut faite autrefois sur l'exaltation de Gregoire XIII. n'est pas tout-à-fait si méchante que prétend un celebre Auteur. C'est un Dragon tiré des Armes de la famille des Buoncompagni, dont étoit ce Pape, avec le mot,

Jusqu'au plus haut du Temple.

Delubra ad summa, pris de Virgile; dans l'endroit où il dit que deux Dragons monterent au haut du temple de Minerve. Du moins ce n'est pas, à mon avis, la figure du Dragon qui rend la Devise mauvaise. Celui qui l'a faite n'a pas consideré le Dragon par l'endroit affreux, par lequel il n'a point de convenance avec un Pape : celui, dis je, qui l'a faite a comparé le Cardinal Buoncompagni élevé au Pontificat, avec le Dragon montant au haut du temple, & non pas avec le Dragon devorant Laocoon & ses enfans.

Pour moi, si je voulois faire la critique de cette Devise, que les Italiens estiment peutêtre un peu trop, ce que j'y trouverois le plus à dire, c'est que la proprieté qui lui sert de fond, n'est point naturelle ; car enfin c'est un hazard que ce Dragon soit monté au haut du temple, ou plûtôt c'est une pure fantaisie du Poëte, laquelle n'a nul fondement dans la nature du Dragon.

Au reste, il y a de l'esprit à découvrir une proprieté qui convienne à notre sujet, dans un corps qui

ſemble en avoir de fort oppoſées. Par exemple, le champignon n'a rien en apparence qui puiſſe fonder un éloge; & il faut avoir des vûes que tout le monde n'a pas, pour s'en ſervir à exprimer la prudence & la maturité d'un jeune homme, comme a fait l'Auteur qui y a ajoûté ces paroles, *Naſcendo maturus*, en faveur de Gaſton de Foix, dont la conduite égala toujours la vaillance, & qui en la fleur de ſon âge fut établi Vicerοi de Milan par Louis XII.

Il eſt mûr en naiſſant.

Mais pour revenir où nous en étions, on peut encore rendre une Deviſe propre & parfaite, en faiſant alluſion à une autre. Ainſi les Colonnes ayant pris des Joncs marins avec ces paroles, *Flectimur*, *non frangimur*, les Ceſarini prirent au contraire une Colonne avec ce mot,

On peut bien nous ployer, mais on ne peut pas nous rompre.

Frangor, *non flector*.

On peut me rompre, & non pas me ployer.

L'oppoſition eſt ſpirituelle, & ce retour de paroles fait un jeu qui rend la Deviſe plus piquante & plus fine. Cela me fait ſouvenir, dit Eugene, d'un mot plaiſant que mettoient les Ligueurs à la Deviſe d'Henri III. au lieu de *Manet ultima cœlo*, ſous

La derniere m'attend au Ciel,

les trois Couronnes, ils disoient ; *Manet ultima claustro.*

La derniere m'attend au Cloitre.

Je vous avoue, poursuivit Ariste, que toutes les Devises ne peuvent pas avoir toutes ces sortes de beautez, & que les circonstances du nom, des Armes & des actions ne se rencontrent gueres ensemble. Mais si une Devise avoit tout cela avec les autres conditions que je vous ai dites, ce seroit un chef-d'œuvre & un miracle de l'Art.

Ὅτῳ δ' ἂν πλείω ἔχῃ τοιούτῳ ἀσυλόγιστον φαίνεται. *Arist. Rhet. lib. 3. c. 11.*

Il faut tant de choses, dit Eugene, pour parvenir à ce haut point de perfection où les maîtres portent la Devise, que tout ce qu'on peut faire à mon avis, est d'en concevoir une belle idée. Il y a divers degrez de perfection, reprit Ariste : quoiqu'on ne puisse pas peutêtre les atteindre tous, on en peut atteindre quelques-uns, & cela suffit. Ce n'est pas, ajoûta-t il, que cette sorte de perfection même ne soit bien rare. Paul Jove qui étoit un des plus grands génies de son tems, & qui a été le premier maître de la Devise, avoue de bonne foi qu'il n'en a jamais pû faire une dont il ait été entierement satisfait.

Ruscelli dit qu'il n'appartient qu'aux plus excellens esprits de s'appliquer à cette science.

De toutes les productions spirituelles, il n'y en a point où l'esprit doive plus briller ; car afin que les regles soient bien observées, il faut non seulement que la pensée soit ingénieuse, mais que la figure & les paroles le soient aussi.

En verité, interrompit Eugene, je ne sçai si j'ai eu raison de vouloir apprendre ce que c'étoit qu'une Devise réguliere. Je me repens presque de ma curiosité, & je ne suis pas trop aise de voir que cette science me passe : il n'appartient qu'à des esprits comme vous de s'en mêler. Vraiment, répondit Ariste en souriant, il vous sied bien de vous plaindre de votre esprit, & de vous en défier. Croyez-moi, mon cher Eugene, après avoir penetré comme vous avez fait dans tous les secrets de la nature, il n'y a rien dont vous ne soyez capable ; & je gage que pour peu que vous vous mettiez la Devise en tête, vous en ferez de tres-belles & de toutes les especes.

Il y en a donc de plus d'une espece, dit Eugene. Oui, repartit Ariſte. Il y en a d'heroïques, de paſſionnées, de ſatiriques, de burleſques, de morales, de politiques, de chrétiennes ; & afin que vous en faſſiez de toutes les ſortes quand il vous plaira, je veux bien vous expliquer toutes ces eſpeces, en vous marquant le caractere de chacune.

La plus noble eſpece, & celle qui tient le premier rang parmi les autres, c'eſt l'heroïque, par la raiſon que ce ſont les Heros qui ont inventé la Deviſe. Auſſi un des maîtres de l'Art l'a appellée en ſa langue, *Linguaggio de gli Heroi* ; comme s'il n'appartenoit qu'aux Heros de s'exprimer de la ſorte.

Cette premiere eſpece comprend les deſſeins militaires, les actions glorieuſes, les vertus & les belles qualitez, non-ſeulement des Princes & des Grands, mais de toutes les perſonnes de merite : car il eſt des Heros de plus d'une ſorte, & toute la vertu héroïque ne ſe réduit pas à braver la mort, & à conquerir des Empires.

Les Deviſes paſſionnées ont pour

leur objet les affections nobles & honnêtes. Quand ce sont des amours de Heros, ou que ces affections portent l'ame à des entrepriſes guerrieres & perilleuſes, les Deviſes ſont paſſionnées & heroïques tout à la fois ; & de ces eſpeces mêlées enſemble, il s'en fait une qui participe de toutes les deux.

Les ſatiriques & les burleſques ſont celles qui marquent les défauts & les vices, qui ſervent pour la raillerie & pour la cenſure. Eh quoi, dit Eugene, n'eſt-ce pas abuſer de la Deviſe, que de l'employer à la ſatire ? Ouy ſans doute, répondit Ariſte : mais par malheur c'eſt un abus autoriſé par l'uſage.

L'Auteur de l'*Art des Deviſes* ne peut ſouffrir ce deſordre ; il le croit contre les bonnes mœurs, & même contre le bon ſens. Il dit, ce me ſemble, *qu'une marotte ne pourroit pas entrer dans un écuſſon d'armoiries ; qu'un chaperon garni de ſonnettes ne pourroit pas tenir la place du timbre ou de la couronne.* Que *les Deviſes ſont auſſi-bien que les armoiries des ſignes d'honneur, des repreſentations de ver-*

tu, & des expressions de gloire : qu'il n'y doit rien entrer que de noble, que d'auguste, que de belle montre. Il ajoûte *que l'heroïque & la satirique sont des termes opposez : que l'heroïque ne doit representer qu'en beau & en grand ; qu'il n'a dans son équipage & à sa suite que des chariots dorez, que des chevaux qui ont des ailes, que des tours traînées par des élephans ; que des armes précieuses & enchantées : que le satirique au contraire étant sale & difforme de tout côté, n'a garde de rien representer en beau ni en grand. Quelle belle idée pourroit entrer dans une tête couronnée*, dit-il ? *& que pourroit-on s'imaginer de glorieux & de relevé à la vûe de l'Ane de Silene* ?

Tout cela est bien imaginé, & je vous avoue que ce seroit confondre les especes, que de compter entre les Devises heroïques celles qui font rire, qui sont piquantes & malignes ; par exemple, l'Ane parmi des chardons avec ce mot,

Qu'ils me piquent, pourvû qu'ils me saoulent.

Pungant, dum saturent ;

pour marquer l'humeur d'un Parasite qui ne se soucioit pas d'être moqué aux tables des Grands, pourvû qu'on

le laiſſât manger tout ſon ſaoul. Ce ſimbole n'a rien d'heroïque, mais il a quelque choſe de fort ſpirituel, & même quelque choſe de fort beau en ſa maniere.

Au reſte, je ne conſeillerai jamais à perſonne de faire des Deviſes ſatiriques, non-plus que des libelles diffamatoires; & Dieu nous garde d'en faire nous-mêmes. Mais tous les faiſeurs de Deviſes ne ſont pas ſi ſcrupuleux que nous pouvons être. Il s'eſt fait des Deviſes contre l'honneur du prochain, auſſi-bien que des libelles; & apparemment il s'en fera encore: car la raillerie & la médiſance regnent plus que jamais dans le monde; & d'ailleurs il ſe trouve des métaphores aſſez juſtes pour exprimer les vices auſſi-bien que les vertus. Ces métaphores peuvent être aſſorties de toutes les conditions eſſentielles à la Deviſe, ſans que rien leur manque que le caractere heroïque, comme vous pouvez voir dans celle de l'Ane parmi les chardons.

Après tout, ce relâchement, ou cet abus n'eſt pas peutêtre ſi inju-

rieux à la Devise, que l'Auteur de l'*Art des Devises* se l'imagine, quand il dit que vouloir mettre les satiriques & les burlesques au nombre des Devises, *c'est comme si on donnoit place dans un cabinet ou sur une estrade à des Bohemiennes parmi des femmes de qualité*. Car pour m'exprimer à mon tour par des images sensibles, les habits qui ont été faits pour les carousels & pour les courses de bague, peuvent servir sans deshonneur aux balets & aux mascarades: joint qu'une chose peut perdre en partie l'usage qu'elle avoit dans son origine, sans perdre pour cela ni sa nature ni son nom. La carriere où les plus braves de la Grece couroient avec tant d'émulation dans des chariots, servoit encore aux jeux du peuple. Le Vers Iambe que les Grecs & les Latins ont inventé pour dire des injures en poësie, a été employé à des sujets honorables; & les Poëtes tragiques, qui ne mettent en œuvre que des actions serieuses & illustres, se le sont approprié dans la suite. Pourquoi donc la Devise ne pourroit-elle pas servir quelquefois à exprimer des pen-

fées plaisantes, quoiqu'elle ait été instituée pour signifier des desseins militaires ? Elle sert bien à en representer de moraux, de politiques & de chrétiens, qui le plus souvent n'ont nul rapport à la guerre.

Quoique les Devises morales, politiques & chrétiennes soient differentes selon la diversité de leurs objets ; elles sont semblables en ce qu'elles ne sont attachées à nulle personne, & qu'elles sont des instructions simboliques ; en quoi elles tiennent de l'emblême, dont le principal caractere est d'instruire.

Les morales contiennent les regles des mœurs, & tout ce qui regarde l'honnêteté naturelle. Les politiques renferment les maximes d'Etat, & ce qui sert à l'éducation des Princes, à la conduite des Ministres, & au bon gouvernement des Empires. Enfin les chrétiennes nous representent les misteres de la Foi, & les veritez de l'Evangile.

Vous m'obligerez bien, dit Eugene, de me donner des exemples de toutes ces especes de Devises. Je le ferai volontiers, repartit Ariste ;

& pourvû que ma memoire me soit fidelle, je suis sûr que vous serez content de moi : car non-seulement j'ai eu la curiosité de recueillir une infinité de Devises, mais encore j'ai pris la peine de ranger les plus belles dans ma tête.

Pour suivre l'ordre naturel, il faut commencer par les Devises heroïques. La premiere qui se presente à mon esprit, est celle que le Roi Chico dans l'*Histoire des Guerres de Grenade*, lorsqu'il va assieger Jaën : une Grenade en fait le corps, & ces paroles lui servent d'ame,

Con la Corona naci.

Je naquis avec la couronne.

La seconde est celle que prit Selim Empereur des Turcs, en partant pour une grande expedition ; c'étoit un Croissant qui se couche, & passe à une autre hemisphere, avec ce mot,

Redibo plenior :

Je reviendrai plus éclatant.

ou, ce qui me paroît plus probable, avec un mot Turc qui avoit le même sens. Ce Prince vouloit dire qu'il étoit assuré de la conquête qu'il méditoit, & qu'il retourneroit comme le Croissant avec plus d'éclat.

Le Croissant que le Grand-Seigneur a pour son simbole, perd sa lumiere quand il s'approche du Soleil, que notre auguste Monarque a pris pour le sien ; comme si c'étoit un présage que les Turcs doivent perdre la victoire, quand ils se rencontrent avec les François dans le combat ; & ce fut dans cette pensée que M. de Colligni General des troupes que le Roi envoya en Hongrie contre le Turc, prit pour sa Devise une Lune qui s'efface à la jonction du Soleil, avec ce mot,

Tibi se peritura reservat.

Elle te reserve sa perte.

Le corps est le plus juste du monde ; & si le mot l'étoit autant, la Devise seroit admirable.

Galeas Fregose étant fait Lieutenant général des galeres du Duc de Florence, se servit d'un Aigle volant parmi les éclairs & les foudres, avec ces paroles,

Ni matar me, ni espantar me ;

Ni la mort, ni la peur.

pour faire entendre qu'il ne craignoit point les perils de la guerre, & que les ennemis les plus fiers ne pourroient ni le vaincre, ni l'effrayer.

Jean Comte de Dunois, qui a

merité le nom de Reſtaurateur de l'Etat, a été figuré par un Laurier ſous un ciel orageux plein de foudres & d'éclairs, avec ce mot,

Solum natale tuetur.

Il conſerve & défend la terre qui le porte.

Le Laurier n'étant point frappé de la foudre, ſelon l'opinion commune, en préſerve la terre qui le porte ; & le Comte de Dunois ayant toujours été invincible, a préſervé la France de la domination Angloiſe.

On a peint dans la Gallerie du Palais Royal une Fumée d'Encens ſortant d'un encenſoir,

En expirant il t fait honneur au ciel.

Pereundo numen honorat,

pour Simon Comte de Montfort, qui mourut devant Toulouſe, en ſoûtenant les interêts de Dieu & de l'Egliſe contre les heretiques Albigeois.

Du raviſſeur il fait ſa proye.

Un Barbet tenant un heron,

Prædam de prædone facit,

pour le Maréchal de Boucicault, qui prit le Comte de Perigord priſonnier, & l'amena au Roi ; comme le chien prend les oiſeaux qui vivent de rapines, & les apporte à ſon maître.

La Femelle du Faucon, laquelle a plus de force & de courage que le

mâle, *Mares hæc fœmina vincit*, pour la Pucelle d'Orleans, qui a surpassé en valeur les plus braves hommes de son temps.

Cette femelle a plus de cœur qu'un mâle.

L'Auteur de l'*Art des Emblêmes*, qui sçait tous les secrets de la science simbolique, & qui ne s'entend pas moins en Devises qu'en Emblêmes, a montré combien la présence du Roi étoit redoutable à ses ennemis, par un Eclair qui effraye dès qu'il se fait voir,

Vel solo lumine terret.

Dès qu'il paroît, il épouvante.

La Bombe qui creve en l'air, avec ce mot si magnifique & si juste dont je vous ai déja parlé,

Alter post fulmina terror,

Après la foudre il n'est rien tant à craindre.

fait entendre qu'après Sa Majesté il n'y a rien de plus brave que Son Alteſſe Royale.

M. le Comte de Saint Paul prit pour la Devise de son Regiment un Soleil levant qui dissipe des nuages,

Necdum omnis sese explicat ardor.

Il ne fait pas paroître encore tout son feu.

Ce jeune Prince vouloit dire, que quelque ardeur qu'il eût alors pour la gloire, il en feroit paroître davantage dans la suite.

Les belles actions qu'il a faites en

Flandre, dit Eugene, & son voyage de Candie ont verifié admirablement sa Devise.

Celle de M. le Comte du Plessis allant à la guerre, reprit Ariste, étoit une Fusée dans sa course,

D'un grãd éclat mon feu sera suivi.

Ardorem lux magna sequetur.

Ces trois Devises sont toutes guerrieres, comme vous voyez. En voici d'autres, qui pour n'avoir point le même caractere, ne laissent pas d'être heroïques. Elles sont du même Auteur.

Pour exprimer que le Roi n'est pas moins redoutable pendant la paix qu'il l'étoit pendant la guerre, il a representé un Lion en son repos,

Même en son repos il effraye.

Et dum tenet otia, terret.

Pour déclarer la generosité du Roi sur le sujet du Duc de Lorraine, après la Campagne de 1663. il a peint un gros Nuage où il paroît un reste d'éclair, & d'où il sort une pluye abondante qui arrose une terre seche,

Il enrichit ceux qu'il a fait trembler

Ditat quos terruit.

Il a marqué le merite d'Anne d'Autriche par une Grenade, avec ce mot Espagnol,

Mon prix n'est pas de ma couronne

Mi precio no es de mi corona.

Et la Dignité de M. le Dauphin, par l'Etoile du jour appellée Phosphore, qui luit en la presence du Soleil,

Coram micat unus.

Il est le seul qui brille en sa presence.

Je trouve belle & fort propre à M. le Dauphin, dit Eugene, la Devise d'un Meteore qui represente le Soleil, & qu'on nomme Parelie,

Par dum respiciet.

Je brille comme lui tandis qu'il me regarde.

Un de nos amis, reprit Ariste, après la paix generale qui fut le fruit du mariage de leurs Majestez, fit graver un Aigle s'égayant dans un air serain, avec ce mot,

Nec jam sua fulmina curat :

Il a quitté son foudre pour un tems

Et une Lune montant sur l'horison, avec ces paroles,

Affert cum luce quietem.

Elle apporte avec soi l'éclat & le repos.

La premiere Devise signifioit que le Roi avoit quitté les armes au milieu de ses victoires pour prendre un peu de relâche ; & la seconde, que la Reine donnoit avec la paix un nouvel éclat à la France.

Je me souviens de ces Devises, dit Eugene ; mais il me semble que notre ami en a fait d'autres pour un fameux Magistrat qui n'a pas moins de pro-

bité que de suffisance, & que le premier Parlement du Royaume fait gloire d'avoir pour son chef. Il est vrai, repartit Ariste, & ces Devises meritent bien d'être remarquées.

La premiere est une Colonne dressée sur un plan uni,

Je me soûtiens par ma droiture.

Mi derechura me sustenta.

La seconde est un Ancre au bord de la mer,

Je ne m'attache qu'au solide.

In solido tantùm hæret.

Je reconnois dans ces Devises, dit Eugene, le veritable caractere de celui pour qui elles ont été faites. Elles marquent, comme vous voyez, poursuivit Ariste, la droiture de son ame & la solidité de son esprit.

Le même Auteur a exprimé la severité d'un grand Ministre envers les Partisans, par le Serpent qui garde les pommes d'or du jardin des Hesperides, avec ce mot,

Il est redoutable aux larrons.

Prædonibus asper.

N'avez-vous pas fait vous-même des Devises pour ce Ministre celebre, dit Eugene? J'en ai fait pour lui sur d'autres sujets, répondit Ariste; & puisque je suis en humeur de vous dire tout ce que je sçai, je vous les dirai sans façon.

L'une eſt ſur le ſoin qu'il prenoit de l'éducation de ſon fils aîné, nonobſtant toutes les affaires de l'Etat. Elle a pour corps un Cadran où le Soleil marque l'heure, & pour ame,

Meque regit, dum dirigit orbem. Il me regle en reglant le monde.

L'autre eſt ſur ſa modeſtie parmi les honneurs & les graces dont le Roi le comble. L'Océan où des rivieres ſe déchargent, en compoſe la figure que ce mot anime,

Creſco, non tumeo. En croiſſant je ne m'enfle pas.

Mais pour vous donner de meilleurs modeles, il faut que je vous cite l'Auteur de l'*Art des Deviſes*, au lieu de me citer moi-même. Il en a fait pluſieurs dignes de la beauté de ſon génie, & de la grandeur des ſujets ſur leſquels il a travaillé.

La premiere qui me vient, eſt celle qu'il a faite pour le Roi : elle a pour corps le Soleil avec ce mot,

Nuſquam meta mihi. Il n'eſt point de bornes pour moi.

Cela ſignifie, que comme il n'y a rien qui arrête le Soleil dans ſa courſe, il n'y a rien auſſi qui borne la puiſſance & la gloire de notre invincible Monarque.

Il a repreſenté autrefois la libera-

lité de feu M. le Président le Bailleul Surintendant des Finances, par un Soleil qui éleve des vapeurs,

Il amasse afin de répandre.

Colligit ut spargat :

la réputation que feu M. d'Avaux s'étoit acquise dans ses Ambassades, par un grand Fleuve,

Sa course le rend celebre.

Nomen sibi fecit eundo :

l'empire que feu M. le Président de Mêmes avoit sur les esprits dans les assemblées, par un Croissant sur la mer,

Il émeut, il appaise.

Sedatque, cietque :

Comme le Croissant & les Ondes sont les Armes de la Famille des de Mêmes, ces dernieres Devises sont propres à ceux pour qui elles ont été faites.

Celles où entrent les Armes me plaisent extrémement, dit Eugene.

Il y en a qui sont belles sans cela, reprit Ariste : comme une Nuée d'où il sort un foudre,

J'ai produit la terreur du monde.

Orbis terrorem genui,

pour Anne d'Autriche, mere de notre victorieux Monarque :

la Clef d'une Montre,

J'ai reglé qui nous regle.

Quo regimur, rexit.

pour M. le Maréchal de Villeroi,

Gouverneur de Sa Majesté. Ces deux Devises sont de l'Auteur de l'*Art des Emblêmes*.

D'autres beaux Esprits ont representé le génie sublime de Henri de Bourbon Prince de Condé, par un grand Jet d'eau,

Altus origine ab alta : la fidelité d'un General d'armée envers son Prince, par un Epervier tenant dans ses serres l'oiseau qu'il a pris,

Ma hauteur vient de ma haute origine.

Non sibi, sed domino : la pieté exemplaire d'une Princesse, par une Etoile du Firmament,

Non pour lui, mais pour son maitre.

Cœlo hæret, terris lucet : le merite d'une personne qui a un caractere singulier, par une Comete,

Je suis au Ciel & j'éclaire la terre.

Apenas una en un siglo : les occupations d'une Dame de qualité retirée en une Maison Religieuse où elle passe les plus belles heures de sa vie à travailler pour les autels & pour les malades, par une Abeille,

A peine une en un siecle.

Aris, ægrisque laboro : l'abeille fournit sa cire aux autels, & son miel aux malades.

Pour l'autel & pour les malades.

A propos de malades, dit Eugene, nous en connoissons une tres-spiri-

tuelle & tres vertueuse, sur laquelle on a fait bien des Devises ; il me semble qu'un de ses amis l'a representée par un Soleil éclipsé, avec ce mot Italien,

Dans l'éclat où je suis je les efface toutes

E pur le oscura tutte.

Je m'en souviens, repartit Ariste, & je me souviens même des vers qui expliquent la Devise. Ils sont dans les regles que je vous ai dites.

Vous toutes qui brillez un peu,
Et qu'on regarde en mon absence,
Vous perdez devant moi votre éclat, votre feu ;
Vous n'êtes rien en ma presence,
Je languis à la verité ;
La pâleur me couvre la face :
Mais j'ai pourtant encor dans mon obscurité,
Je ne sçai quoi qui vous efface.

Un honnête homme de mes amis qui remplit dignement la place qu'il tient dans l'Académie Françoise, & dans celle de Florence, pour louer cette malade, a marqué l'abbatement de son corps & l'élevation de son esprit, par une Balance dont un bassin s'abaisse & l'autre s'éleve,

D'une part abattue, & de l'autre élevée.

Hinc deprimor, erigor illinc,

Elle a fait elle-même au fort de son mal une Devise qui montre sa foi & sa résignation aux ordres de Dieu: c'est une Fontaine où une pierre fait des cercles en tombant,

Ferisca pur che coroni.

Qu'elle me frappe, & qu'elle me couronne.

Elle en a fait une autre, dit Eugene, où entre son nom, & qui exprime tout-à-fait bien son caractere. C'est une Vigne, avec ces paroles Italiennes,

Ardor temo, e gielo m'offende.

Je crains le chaud, & le chaud me fait mal.

Celui que les plus savans dans la Devise consultent comme leur oracle, reprit Ariste, pour montrer que cette personne dans l'extremité où le mal l'avoit réduite, n'étoit soûtenue que de son esprit, ou plûtôt que de celui de Dieu, a peint un Vaisseau tout brisé de la tempête, que le vent seul fait aller,

Solusque regit me spiritus.

L'esprit seul est mon guide.

Il a exprimé encore que la même personne vit innocemment dans le monde, & que les sentimens qu'on a pour elle ne donnent aucune atteinte à sa vertu; il l'a exprimé, dis-je, par une Lune proche de la région du feu,

Fra gli ardori' l mio candor dura.

Je me conserve au milieu de ces feux.

Pour faire le portrait d'une autre personne fort raisonnable & fort réguliere, il a mis en œuvre une Montre enrichie de diamans,

De ma regle, mon prix.

De mi regla, mi valor :

un Miroir dont la glace est bien polie,

Ma parité fait que l'on m'aime.

Por mi limpieza me quiren :

un Ver à soye qui s'enferme dans sa coque,

Je me renferme dans moi-même.

In me m'involgo :

un But de marbre contre lequel plusieurs fleches sont tirées,

Ils ne m'atteignent pas, ou d'abord ils me brisent.

O no llegan, o se quiebran :

Ajoûtez à ces Devises les deux qu'il a faites pour un des plus sages & des plus honnêtes hommes de notre siecle.

La premiere est une pierre de touche sur des Louis d'or,

Je fais valoir ceux que j'approuve.

Quos probat illustrat,

pour exprimer que son approbation rend illustres ceux à qui il la donne.

La seconde est un Drapeau de guerre dechiré,

Dans l'état où je suis j'inspire la vertu.

E lacero ogni virtù spira,

pour faire entendre combien il a l'ame noble & genereuse, tout infirme & tout incommodé qu'il est.

Mais parmi les Deviſes heroïques de cet excellent Maître, il ne faut pas oublier une groſſe Perle ſortant de ſa nacre,

Decus allatura coronæ, pour la Princeſſe Marguerite de Savoye, Ducheſſe de Parme : le Roi des Abeilles au milieu de ſon eſſain,

Je dois orner ma couronne.

Exemplo, non imperio, pour une Abbeſſe conſiderable par ſa naiſſance & par ſa vertu.

Par l'exemple plûtôt que par l'autorité.

J'ai exprimé la modeſtie d'une autre Abbeſſe tres-illuſtre, & qui n'a pas moins de ſçavoir que d'eſprit, mais qui ſe cache autant qu'elle peut dans la converſation, par un Soleil dans un nuage, d'où il échappe pluſieurs rayons, avec ce mot,

E quanti ne cela ?

Combien en cache-t-il ?

Ces Vers vous feront entendre ma penſée.

Je cherche en vain l'obſcurité ;
Cent traits brillans me font connoître:
Mais malgré toute ma clarté,
J'en cache beaucoup plus que je n'en fais paroître.

On pourroit preſque dire le même,

interrompit Eugene, du jeune Prince dont vous me faisiez dernierement le portrait : il est modeste dans la conversation ; il parle peu, mais il parle toujours bien, & avec beaucoup de sens. Une personne de la premiere qualité, poursuivit Ariste, me disoit l'autre jour qu'il se faisoit un grand outrage de ne parler point ; & un bel Esprit a bien marqué son caractere par une Etoile de la premiere grandeur, avec ce mot,

Plus de lumiere encore que de brillant.

Mas luz aun, que resplandor.

Une grande Etoile brille beaucoup à notre égard, mais quelque éclatante qu'elle nous paroisse, elle l'est bien davantage en elle-même. L'éclat dont elle frappe les yeux n'est rien au prix du fonds de lumiere qu'elle a, & que les yeux ne voyent pas.

J'ai vû sur l'humilité d'une Ame sainte qui se cache en faisant de bonnes œuvres, un Ver à soye qui s'enferme dans sa coque,

Il se cache lorsqu'il travaille.

Operitur dum operatur :

sur la charité d'un homme Apostolique, un Miroir,

Tout à tous.

Omnibus omnia.

A ce que je vois, continua Eu-

gene, toutes les matieres des Deviſes ne ſont pas profanes. Non, reprit Ariſte, les vertus des Saints entrent dans la Deviſe auſſi-bien que celles des Grands du monde. Il y a même de belles Deviſes ſur Notre-Seigneur crucifié : par exemple, le Soleil éclipſé, avec ces paroles,

Languet & urit :

Je languis & j'enflamme.

l'Arbre de baume diſtillant ſa liqueur par les inciſions qu'on lui a faites, avec ce mot,

Vulneror ut ſanem.

De ma bleſſure le remede.

Il y en a auſſi ſur la ſainte Vierge d'aſſez eſtimées : comme ſont, une Mere-perle ſous les rayons du Soleil,

Pario cœleſti è ſemine :

Le Ciel me rend feconde.

un Oranger chargé de fruits & de fleurs,

Florem non adimit fructus.

Mon fruit ne m'ôte pas ma fleur.

Ces Deviſes ne ſont pas moins nobles ni moins heroïques que les autres. Je comprens bien à cette heure, dit Eugene, ce que vous entendez par des Deviſes heroïques. Les ſatiriques leur ſont oppoſées, pourſuivit Ariſte : comme les unes ſont des éloges en abregé, les autres ſont des ſatires en petit. En voici

quelques-unes dont je me souviens ; outre celle de l'Ane parmi les chardons, que vous ne devez pas oublier.

Quand Charles-Quint leva le siege de devant Mets, on railla fort dans le monde sur sa retraite, & on opposa à ses Colonnes & à son ambitieux *Plus outre*, un Cancre marin qui recule en marchant, avec ce mot,

Plus en arriere.

Plus citra.

On a representé un homme bien fait qui parle mal à propos, par un Paon,

Pour plaire, qu'il se taise.

Ut placeat, taceat :

un Juge corrompu à force de presens, par une Balance,

Je panche du côté d'où je reçois le plus.

Piega onde più riceve :

le même par un Poisson qui mord l'amorce attachée à l'hameçon,

Lorsqu'il prend, il est pris.

Dumque capit, capitur :

un ami interessé, qui ne s'attache qu'aux gens qui lui sont utiles, par une Sangsue,

Je m'attache tandis que je puis me saouler.

Et dum satiatur, adhæret :

un faux Devot qui affecte une mine austere, & qui mene une vie douce, par un Châtaignier chargé de fruits,

Sous de rudes dehors je cache des douceurs.

Velantur mollia duris :

un homme élevé de la profession de

Pedant à une haute fortune, par un grand Arbre,

A virga huc crevit :

De petit qu'il étoit il est monté si haut.

Comme ces Deviſes ne ſont pas de l'eſpece la plus noble, reprit Ariſte, je ne vous en dis pas davantage ſur ce ſujet; & je paſſe aux Deviſes paſſionnées, dont il y a de beaux exemples.

Un Auteur fameux a exprimé la tendreſſe & la fidelité de Felice des Urſins, Ducheſſe de Montmorenci pour le Duc ſon mari, par une Nuée qui paroît toute en feu au-deſſus d'un Soleil couché,

Ardet ab extincto :

Tout éteint qu'il eſt, il m'enflâme.

la generoſité d'un veritable ami qui ne cherche qu'à plaire à celui qu'il aime, & qui ſacrifie tout pour cela, par une Caſſolette,

Dum placeam, peream :

Que je periſſe, & que je plaiſe.

Le grand maître de la Deviſe a peint deux Miroirs oppoſez,

L'un nell' altro, più ch' in ſe ſteſſo,

L'un dans l'autre plus qu'en ſoi-même.

pour deux intimes amis: deux Palmiers mâle & femelle proches l'un de l'autre,

Caſu pendemus ab uno,

Nous dépendõs d'un même ſort.

pour un mariage heureux. Quand

l'un des Palmiers vient à mourir, l'autre meurt un peu après,

Je pleure sa mort & ma vie.

Piango sua morte e mea vita,

ou

Je vis pour un autre si je vis.

Vivo ad altrui, se pur vivo.

pour une Veuve veritablement affligée.

Il a fait encore les Devises suivantes.

un Heliotrope tourné vers le Soleil qui se couche,

Bien qu'il se tourne ailleurs.

Benche altrove si volga,

pour un Seigneur qui aimoit constamment une personne, quoiqu'elle l'eut quitté pour aimer ailleurs :

deux mains qui serrent un nœud, le tenant par les deux extrémitez,

En s'éloignant elles le serrent,

pour la Princesse Marguerite de Savoye, & la Princesse Adelaïde sa sœur, lorsqu'elles se separerent. Ce nœud fait allusion aux Las d'amour de Savoye.

Le Ciel plein d'étoiles sans Lune,

Mille ne valent pas ce que vaut une absente.

Non mille quod absens,

pour un homme éloigné de la personne qu'il aimoit.

L'Ammirato a exprimé le déplaisir que lui causa la mort de sa femme,

par un Serpent coupé en deux, avec ce mot,

Nec mors nec vita relicta.

Je ne suis ni mort ni vivant.

Une personne qui fait beaucoup d'honneur à son sexe, étant fort malade, employa un Tournesol penchant la tête, avec un Soleil au-dessus,

Hasta la muerte,

Jusqu'à la mort.

pour témoigner à une de ses amies qui a bien de l'esprit, du sçavoir & de la vertu, qu'elle l'aimeroit jusqu'à la mort. Le Tournesol tout mourant qu'il est, regarde & suit toujours le Soleil.

Un fameux Academicien a donné au Secretaire de l'Academie plusieurs Cercles l'un dans l'autre tracez de sa main, avec ce mot alentour,

Minimus intimus,

Le moindre est le plus proche.

pour faire entendre que quoiqu'il fut le moindre de ceux qui ont part à son amitié, il prétendoit être le plus intime de ses amis.

Celle qui merite bien mieux le nom de dixiéme Muse que l'ancienne Sapho, a presenté au même le Nœud Gordien, avec ce mot Espagnol,

Sin Alexandro.

Sans Alexandre.

Quoique ce ſimbole ne ſoit pas tout-à-fait dans les regles de la Deviſe, n'étant pas fondé ſur une comparaiſon, il a quelque choſe de ſi noble & de ſi fin, qu'il vaut peutêtre mieux qu'une Deviſe réguliere.

Celui dont vous parlez, dit Eugene, a merité les bonnes graces de feu Madame la Marquiſe de Rambouillet, dont le nom ſeul eſt un éloge. Elle lui marqua un jour par une emblême ingenieuſe, que l'amitié qu'elle avoit pour lui, dureroit toujours; c'étoit une Veſtale gardant le feu ſacré, avec ce mot,

Je l'entretiendrai.

Fovebo.

Une Romaine ne pouvoit prendre un ſimbole plus juſte, repartit Ariſte, pour exprimer une affection innocente & immortelle.

Les Deviſes morales & politiques qui ſuivent les paſſionnées, ajoûta-t-il, tiennent un peu de l'emblême, en ce que ce ſont des ſentences & des maximes generales qui ne regardent aucune perſonne en particulier. Je vous en dirai quelques-unes dont je me ſouviens.

Une Horloge à roues, avec ces

paroles, *Ex pondere motus*, signifie que l'amour est le poids qui donne le mouvement à l'ame.

De mon poids mon mouvement.

Le Feu élementaire avec cette ame,

Eterno perche puro,

fait voir qu'il n'y a que les amitiez pures qui soient éternelles.

Je suis éternel, parce que je suis pur.

Le Soleil avec ce mot,

Ut præsit & prosit,

ou avec ces paroles que je vous ai déja dites, & qu'on ne sçauroit trop repeter aux Princes,

Pour commander & pour faire du bien.

Non sibi, sed mundo.

fait entendre que l'utilité des peuples est la fin du gouvernement.

Non pour lui, mais pour le monde.

J'ai exprimé autrefois qu'il faut que le Prince suive les regles de la religion & de la prudence pour bien gouverner, par une Boussole tournée vers l'étoile polaire,

Non rego, ni regar.

Que les principes de sa conduite doivent être cachez, quoique ses actions soient publiques, par une Montre d'horloge,

Je ne dirige point que l'on ne me dirige.

Motibus arcanis.

Saavedra propose dans ses *Symboles politiques*, qui sont la plûpart irréguliers, & dont quelques-uns appa-

Par de ressorts secrets.

remment ne sont des Devises justes que par hazard ; il propose, dis-je, une Bride de cheval,

Je dirige & je corrige.

Regit & corrigit,

pour marquer les effets de la Loi civile, qui tient les peuples dans le devoir, en les reglant & en les corrigeant :
une Citadelle au milieu des flots de la mer,

Ils me battent & me défendent.

Me combaten y me defienden,

pour signifier que les guerres étrangeres servent à la conservation des Etats.

Puisque nous sommes sur la Politique, dit Eugene, n'a-t-on point exprimé en Devise, que pour réussir dans les affaires, il faut aller droit à son but, & ne pas perdre le tems de l'execution à deliberer. Si je voulois exprimer cela, répondit Ariste, je peindrois une Fleche decochée, avec ce mot,

Droit & vite.

Rectà & citò.

De quelle peinture vous serviriez-vous, ajoûta Eugene, si vous vouliez exprimer qu'il faut quelquefois prendre des détours pour venir à ses fins dans les negociations délicates ? Je

me servirois, dit Ariste, d'un Fleuve qui fait plusieurs tours pour se rendre à la mer, & j'y ajoûterois ces paroles,

Obliquus, non devius. Par détours mais sans s'égarer.

Mais pour ne me pas écarter moi-même, il faut que je vous dise des Devises chrétiennes, après vous en avoir dit de morales & de politiques.

Un Soleil avec ces paroles, S'il ne regarde, il n'est point regardé.

Ni aspiciat, non aspicitur:

Un Cadran au Soleil, Rien que par un rayon celeste.

Non nisi cœlesti radio,

sont des images naturelles qui signifient que la connoissance de Dieu est un effet de sa grace, & que nous ne pouvons rien sans la lumiere du Ciel.

Une Vigne chargée de raisins, Les fruits après les larmes.

Dopo le lagrime i frutti,

donne à entendre que les larmes de la pénitence produisent les fruits de la grace & de la gloire.

Une Perle dans sa conque, De rudes dehors me conservent.

Me dura tuentur,

signifie que ce sont les mortifications qui conservent la pureté dans son lustre.

Une Enseigne toute dechirée, Plus elle est dechirée, & plus elle a de graces.

Quanto lacera più, tanto più bella,

represente les beautez de la pauvreté Evangelique.

Une Presse d'imprimerie,

Fingitque premendo,

Elle me forme en me pressant.

explique que c'est l'affliction qui forme une ame, & qui lui donne le caractere du Christianisme.

Je n'aurois jamais fait, ajoûta-t-il, si je voulois vous dire toutes les Devises chrétiennes que j'ai remarquées. Il y en a des volumes entiers, & il suffit que vous en connoissiez l'espece. Je ne sçai, dit Eugene, ce que je dois le plus admirer, ou la fidelité de votre memoire, ou la beauté des Devises que vous avez retenues. La plûpart de celles que je vous ai dites, reprit Ariste, sont assez bonnes; & il faudroit être de mauvais goût pour n'en être pas content. Mais dites-moi un peu, tous ces exemples ne vous donnent-ils pas une belle idée de la Devise? On ne peut pas en être plus charmé que je le suis, repliqua Eugene; & ce qui m'y plaît extrémement, c'est qu'on y voit en même tems deux objets, & que l'un se voit dans l'autre: par exemple, le Roi dans le Soleil; un Prince qui fait la guerre, dans un Porc-épi qui lance ses éguillons.

Il

Il n'y a rien qui réjouisse plus que cela, dit Ariste ; car comme l'esprit humain desire naturellement de sçavoir beaucoup, sans qu'il lui en coûte beaucoup de peine, il prend plaisir à apprendre plusieurs choses à la fois; & c'est le plaisir que donne la métaphore en representant toujours deux choses ensemble. Elle plaît encore, parce qu'elle nous fait voir les objets sous un habit étranger, & si je l'ose dire, sous un masque qui nous surprend. Vous sçavez combien les étrangers & les masques nous divertissent. Ajoûtez que la métaphore porte l'esprit où il ne semble pas qu'il doive aller, sans l'écarter néanmoins, ni sans lui faire prendre le change. Enfin elle frappe les sens, & particulierement la vûe qui est de tous les sens le plus vif & le plus subtil. Voilà ce qui rend la Devise plus agréable.

Καὶ τὸ ἡδὺ καὶ τὸ ξενικὸν, ἅμα μάθησιν ἡ μεταφορά. *Arist. Rhet. lib. 3. c. 3.*

Θαυμαστόν τῶν ξένων ἐστίν. ἡδὺ δὲ τὸ θαυμαστόν. *Ibid.*

Is qui audit, alio ducitur cogitatione, nec tamen errat, quæ maxima est delectatio. *Cic. de Orat. l. 3.*

Elle est de plus de toutes les productions de l'esprit la plus jolie & la plus spirituelle. C'est un genre d'ouvrage extraordinaire, qui a toutes les perfections des autres, sans en avoir les défauts : car elle joint ensemble la subtilité & le bon sens, la

Omnis translatio, quæ quidem sumpta ratione est ad sensus ipsos admovetur, maximè oculorum, qui est sensus acerrimus. *Ibid.*

doctrine & la galanterie, la clarté & la brieveté. Elle tient du chifre, de l'énigme & de l'oracle ce qu'ils ont de curieux ; mais elle n'en a point l'obscurité. Elle cache cependant à la façon des mysteres beaucoup plus de choses qu'elle n'en découvre ; & l'on y conçoit je ne sçai quoi d'admirable que l'on ne voit point, comme dans les tableaux de ce fameux Peintre dont parle Pline. Quoique l'Art y fût dans sa perfection, & qu'il n'y eût rien à ajoûter à la peinture, les connoisseurs y marquoient toujours quelque chose de plus beau & de plus parfait que la peinture même.

In omnibus ejus operibus intelligitur plus sæpe quàm pingitur ; & cùm ars summa sit, ingenium tamen ultra est. *Plin. l. 35. c. 10.*

Ce qui m'étonne, dit Eugene, c'est que les Grecs & les Romains qui avoient tant d'esprit, n'ont eu nulle connoissance de la Devise. Car enfin l'Histoire ne fait point de mention des Devises d'Alexandre ; & nous n'avons jamais oui dire qu'Aristote en ait fait sur les conquêtes de son disciple. Les Romains ne portoient que des Aigles peintes sur leurs boucliers ; & Horace, tout spirituel qu'il étoit, n'eut jamais l'esprit de faire une Devise pour Auguste, ou pour Mecenas.

A la verité, répondit Ariſte, il n'eſt pas des ſciences comme des familles : les plus anciennes ne ſont pas toujours les plus nobles. Les figures hieroglyphiques, les énigmes, les emblêmes ſont preſque auſſi vieilles que le monde : mais la Deviſe eſt nouvelle ; & toute heroïque qu'elle eſt, elle a été inconnue au tems des Heros. Je parle de l'uſage de la Deviſe tel que nous l'avons préſentement. Car pour la nature de la Deviſe, elle eſt auſſi ancienne que la métaphore ; & quand Antiſthene dit que Cephiſodote étoit ſemblable à l'encens, qui donne du plaiſir en ſe conſumant, il fit une Deviſe ſans y penſer. L'encens qui brûle en eſt le corps, & ce mot Grec en eſt l'ame,

Ἀπολλύμενος εὐφραίνει.

Cette Deviſe eſt réguliere, & elle a paru ſi bonne à un Cavalier de delà les monts, qu'il ſe l'eſt appropriée en changeant le Grec en Italien,

Diletta conſumando ſi.

Les Orateurs & les Poëtes de l'Antiquité ont autant de Deviſes qu'ils ont de métaphores, à prendre la Deviſe dans ſon eſſence. Cepen-

Ἀντισθένης Κηφισόδοτον λιβανωτῷ ἐικασεν, ὃτι ἀπολλύμενον εὐφραίνει *Arſt. Rhet. lib. 3. c. 4.*

Il donne du plaiſir ſe cõſumant ſoi-même.

Fauſto Borgheſi.

Il plaît en ſe conſumãt.

dant il faut avouer que la Devise exacte est une invention des derniers temps, & que sa naissance ne précede gueres le tems de Paul Jove qui en a donné les premieres regles. Comme ce fut dans l'expedition que firent les François en Italie sous Charles VIII. qu'on commença à mettre les Devises en usage, & que c'est une invention militaire ; c'est particulierement dans des entrepriſes guerrieres qu'on s'en sert.

On a fait des Devises depuis en bien d'autres occasions, dit Eugene. Comme les tournois & les carouzels sont des representations de la guerre, dit Ariſte, les Princes qui en ont fait, y ont d'ordinaire mêlé des Devises, non-seulement pour rendre ces fêtes plus ingenieuses, mais encore pour marquer le caractere des Chevaliers, & les distinguer les uns des autres.

Les Courses & les Joûtes qui se firent à Turin l'an 1608. aux nôces des Infantes de Savoye, l'une mariée au Duc de Mantoue, & l'autre au Duc de Modene, furent accompagnées de tous les ornemens que la magnificence, la galanterie & la joie

peuvent inventer. Les Tenans & les Assaillans ne manquerent pas de porter des Devises sur leurs Ecus. Mais comme la plûpart de ces Devises ne sont pas fort raisonnables, je n'ai pas pris la peine de les remarquer ; & il ne me souvient que de celle du Prince de Piémont. C'étoit un Navire agité de divers vents, dont l'étendart montre le prédominant, avec ce mot qui fait allusion au nom du Prince,

Victorem indicat unum.

Il marque celui qui domine.

Il étoit armé d'armes violettes parsemées de Soleils; il avoit pour cimier un Soleil d'or & un Amour ; comme s'il eût voulu dire en équivoque, *un sol Amore*, qu'il n'avoit qu'un Amour.

Un seul Amour.

Au Carouzel qui fut fait à Paris dans la Place Royale l'an 1612. pour les mariages de Louis XIII. avec Anne d'Autriche, & de Madame de France avec le Prince d'Espagne ; parmi les *Chevaliers de la gloire*, M. de Nevers portoit le Mont Gibel frappé de la foudre, & jettant des flammes, avec ces paroles du Guarini,

Fulminato, e fulminante :

Et foudroyé & foudroyé.

M. le Comte de Joinville un Foudre

sortant d'une nuée,

Mas daño, que ruydo.

Plus de dommage que de bruit.

Parmi les *Chevaliers du Soleil*, M. le Comte de Croisi prit un Cadran au Soleil,

Si me miras, me miran.

Si vous me regardez, on a les yeux sur moi.

Cette Devise, dit Eugene, est fort semblable à celle de Louise de Vaudemont, femme d'Henri III. qui avoit un Cadran au Soleil, avec ce mot,

Aspice ut aspiciar.

Regardez-moi, je serai regardé.

Au moins c'est le même corps & la même pensée, si ce ne sont pas les mêmes paroles.

Le *Chevalier du Soleil* pourroit bien avoir volé la Reine de France, repartit Ariste en riant. Mais ce ne seroit pas le premier voleur de Devises, ajoûta-t-il. Il n'y a point de larcin qui se fasse plus communément ni plus hardiment que celui-là. On s'approprie tous les jours des Devises que d'autres ont faites, & on croit presque en être l'Auteur, après en avoir changé les paroles. Ce qui me semble aussi plaisant, que si un voleur croyoit qu'une étoffe qu'il a dérobée lui appartient, parce qu'il l'a

déguisée, & qu'il lui a donné une nouvelle teinture. Bargagli dit qu'un Gentilhomme Florentin nommé Alessandro Pucci, fit la Devise du Cadran au Soleil, avec ce mot,

Si aspicis, aspicior,

Si vous me regardez, je serai regardé.

pour exprimer que si son Prince le regardoit de bon œil, il seroit considéré de tout le monde. Ce n'est pas qu'on ne puisse quelquefois donner dans la pensée d'un autre, & que le hazard ne fasse souvent que deux Devises soient les mêmes. Quoi qu'il en soit, il faut avouer que le Cadran au Soleil avec le mot de la Reine de France, est une des plus belles Devises qui ayent jamais été faites.

Mais pour revenir au Carouzel de la Place Royale, M. le Duc de Longueville sous le nom de *Chevalier du Phenix*, portoit un Phenix avec ces paroles écrites en lettres d'argent, *Por l'immortalidad buscar la muerte.* La Devise de l'Assaillant étoit aussi un Phenix sur son bucher allumé, avec ce mot,

Chercher la mort pour l'immortalité.

Morir por no morir.

Mourir pour ne mourir pas.

M. Deffiat, qui étoit un des *Chevaliers de l'Univers*, portoit un

Soleil, autour duquel une nuée faisoit par son opposition un cercle de lumiere, avec ce mot,

Qui s'oppose à moi, me couronne.

Quien se me oppone, me corona.

M. le Marquis de Nermoutier, qui étoit un des *Illustres Romains*, avoit le Soleil tout seul, avec ces paroles,

Je donne à tous, nul ne me donne.

A todos yo, a mi ninguno.

Je ne vous dis que les Devises qui m'ont touché davantage, les autres m'ont échappé.

Le Tournoi que M. le Cardinal Antoine Barberin fit faire à Rome dans la Place Navonne l'an 1634. pour témoigner la joie qu'il avoit de l'arrivée du Prince Alexandre Charles de Pologne; ce Tournoi, dis-je, fut fort superbe & fort galant. Comme le Marquis Bentivogle qui étoit le principal Tenant sous le nom de *Tiame de Memphis*, fit publier ce Cartel,

Qu'on ne doit point tenir l'Amour caché.

Che l'Amore non dee tenersi celato.

Les Assaillans prirent des Devises en faveur du secret. L'un avoit le Mont Gibel en feu,

La cause en est cachée.

Causa latet.

L'autre un Feu caché sous des cen-

dres, *Porque no se apague.* Depeur qu'il ne s'éteigne.

Le Commandeur Vincent Machiavelli, sous le nom de *Vincestas Chevalier de Rhodes*, prit une Rose un peu entrouverte, Moins elle se fait voir, & plus elle a d'attraits,

Quanto si mostra men, tanto e più bella.

A propos de fleurs, interrompit Eugene, que dites-vous du Carouzel qui fut fait à la Cour de Savoye l'an 1620. si je ne me trompe, & dont le sujet étoit la dispute des fleurs, pour meriter l'honneur de couronner la Princesse de Piémont le jour de sa naissance? Ce fut une fête tres-spirituelle & tres-galante, répondit Ariste, comme sont toutes celles de Savoye. Le dessein en étoit bien imaginé, tout y étoit agréable & fleuri, jusques aux noms des Chevaliers, qui avoient pris chacun celui d'une fleur. Mais leurs Devises, quoique nobles & ingenieuses, n'étoient point faites dans les regles dont vous avez voulu que je vous donnasse des exemples.

Celles du grand Carouzel des Thuilleries sont plus régulieres; mais à vous dire la verité, elles ne sont pas toutes excellentes. La Devise du

Roi representant un *Empereur Romain*, est belle & heureuse ; c'est un Soleil avec ce mot,

Sitôt que j'ai vû j'ai vaincu.

Ut vidi, vici.

Le corps est celui-là même que Sa Majesté a pris pour son simbole ; & l'ame fait allusion à ces fameuses paroles de Jules Cesar, *Veni, vidi, vici.* L'un & l'autre ensemble signifient, que comme le Soleil n'a qu'à se faire voir pour dissiper les ténebres: ainsi ce grand Monarque n'a qu'à se montrer pour vaincre ses ennemis.

La Devise de M. le Prince representant l'*Empereur des Turcs*, a de la justesse de quelque côté qu'on la regarde ; c'est un Croissant,

Il croist selon qu'on le regarde.

Crescit ut aspicitur.

Il veut faire entendre que sa gloire augmente à mesure qu'il est regardé favorablement du Roi.

M. le Comte d'Iliers avoit une Fusée volante,

Je veux bien durer peu, pourveu que je m'éleve.

Poco duri, purche m'inalzi.

Une Fusée volante ne dure pas long-tems, mais elle s'éleve bien haut. Il souhaitte de lui ressembler, & il est content que sa vie soit courte, pourvû qu'il s'éleve en peu de tems au plus haut point de la gloire.

M. le Marquis de Canaples avoit un But entouré de plusieurs fléches, & une dedans,

Nec nulla, nec omnis : Quelqu'une & non pas toutes.

Il vouloit dire qu'il n'étoit pas insensible, mais aussi qu'il n'étoit pas touché de toutes les Beautez qu'il voyoit.

M. le Marquis de Beuveron avoit la Devise dont je vous parlois tantôt, en parlant du merveilleux, qu'on ne sçauroit trop admirer ; c'est une Girouette avec ces paroles,

Nunca mudo, si no mudan. Je ne change point qu'on ne change.

La Devise que porta le Roi aux fêtes de Versailles de l'année 1664. me semble fort juste, dit Eugene : c'est, comme vous sçavez, un Soleil avec ce mot,

Nec cesso, nec erro. Je ne m'arreste, & ne m'égare point.

On peut y ajoûter, poursuivit Ariste, celle de M. le Duc de Foix, un Vaisseau sur la mer,

Longè levis aura feret : Un peu de vent me portera bien loin.

Et celle de M. le Prince de Marsillac, une Montre à roues,

Cheto fuor, commoto dentro. Calme au dedans, au dehors agité.

Mais ce n'est pas seulement aux Joûtes & aux Tournois, aux courses

de têtes & de bagues qu'on fait des Deviſes ; on en fait auſſi aux autres divertiſſemens des Princes, comme ſont les balets : témoin celui des quatre Saiſons danſé l'an 1623. où dans l'une des entrées de l'Eté, le *Chevalier de la Canicule* portoit pour Deviſe la Canicule avec ce mot,

Ni plus ardent, ni plus fidele.

Ne più ardente, ne più fedele.

Comme aſtre, il n'y en a point de plus ardent ; & comme chien, il n'y en eut jamais de plus fidele ; c'étoit le Chien d'Aſtrée qui fut mis au Ciel pour ſa fidelité. Le fabuleux & le naturel ſe rencontrent enſemble dans cette Deviſe.

Pour l'entrée de l'Hiver, un des Chevaliers ſurnommez *les Amans gelez en apparence*, avoit le Mont Etna couvert de neige,

Les flammes au dedans, & la glace au dehors.

Dentro le fiamme, e fuori il ghiaccio.

Il n'y a pas juſqu'aux maſcarades qui n'ayent des Deviſes pour ornement. Mais en ces rencontres les Deviſes doivent être burleſques, comme celle que prit un Italien ſous le nom du Chevalier *Riſentito*, dans une Joûte ridicule; c'étoit un Oignon avec ce mot,

Chi mi morderà, piangerà. Quime mordrà pleurera.

Il me semble, dit Eugene, qu'on fait d'ordinaire des Devises aux entrées des Princes. On en fit plusieurs, repartit Ariste, quand Louis XIII. fit son Entrée à Toulouse l'an 1621. qu'il faisoit la guerre aux Religionnaires. Ce fut en cette occasion que parut la premiere fois la Devise du Soleil entrant dans le Signe du Lion,

Nec monstra morantur. Les monstres ne m'arrêtent point.

Celle qui fut faite à l'Entrée de la Reine est digne de son sujet & de son Auteur ; elle a pour corps la Lune en son Ciel, & ces paroles pour ame,

Todos me miran, yo a uno. Je n'en regarde qu'un, quoique tous me regardent.

On en fait à la naissance des Grands ; & je me souviens de celle qui fut faite à Naples, quand le Roi d'Espagne naquit : c'est un Soleil levant avec ce mot,

Nascendo auviva, En naissant il donne la vie.

pour dire que sa naissance rendoit la vie à l'Espagne, en lui donnant un heritier. J'ai representé le fils d'un Grand-Maître de l'Artillerie nouvellement né, par un Aiglon qui ne fait que de naître, avec ces paroles,

Ad fulmina nascor. Je nais pour porter la foudre.

Mais c'eſt particulierement à la mort des Princes & des perſonnes de qualité qu'on fait des Deviſes: ces peintures ingenieuſes ſervent beaucoup à orner les pompes funebres.

Les funerailles de Marguerite d'Autriche Reine d'Eſpagne, furent celebres par les larmes de ſes ſujets, & par les Deviſes qu'on fit ſur ſa mort: les principales ſont, une Etoile qui en brillant ſemble tomber,

Il ſemble qu'elle tombe.

Cecidiſſe videtur :

une Aurore qui apporte le jour au monde,

Je periſ en donnant le jour.

Dum pario, pereo,

pour exprimer que cette Princeſſe mourut en couche.

La Lune en conjonction avec le Soleil, lorſqu'elle ne paroît point à notre égard, a été employée aux obſeques d'Aſcanio Picolomini Archevêque de Sienne,

Mais je brille au Ciel.

At cœlo fulget.

J'ai vû ſur la mort de Guſtave Adolphe Roi de Suede, qui mourut à la bataille qu'il gagna près de Lutzen, un Elephant tombant mort, & écraſant par ſa chûte un dragon,

Vainqueur même après le trepas.

Etiam poſt funera victor.

Les Naturaliſtes remarquent que l'élephant étant piqué par le dragon ſon ennemi, qui lui ſuce le ſang, & le tue peu à peu, il tombe ſur lui à la fin, & l'étouffe de ſa maſſe.

Mais en vous parlant de la mort des Grands, je ne puis oublier un Prince que j'ai vû mourir, & qui avoit un peu de bonté pour moi. Vous voyez bien que je veux parler de feu M. le Duc de Longueville. Sa vie a été glorieuſe devant les hommes, mais ſa mort a été précieuſe devant Dieu. Il mourut, comme vous ſçavez, dans des diſpoſitions tout-à-fait chrêtiennes, & il laiſſa en mourant une memoire de ſes vertus, qui ſera immortelle dans l'Egliſe. Je fis alors deux Deviſes ſur ce ſujet, auſquelles j'ai depuis ajoûté des vers pour les expliquer. La premiere eſt une Caſſolette d'où il ſort une fumée qui monte en haut, avec ces paroles,

Lo ſpirto al ciel, l'odor' in terra.

L'eſprit au Ciel & l'odeur en la terre.

J'expire conſumé d'une mortelle ardeur :
Mais mon ſort n'a rien de funeſte ;

Mon esprit monte au Ciel, & de moi-
même il reste
Sur la terre une douce odeur.

La seconde est un grand Fleuve à son embouchûre, avec ce mot,

Plus grand à la fin de ma course.

Mayor en su fuar.

Celebre & grand dès ma naissance ;
Je porte en tous lieux l'abondance ;
Rien ne peut m'empêcher de m'avancer
toujours ;
Je suis de mon payis le rempart & la
gloire :
Mais qui le pourroit croire ?
Je suis plus grand encor, quand j'a-
cheve mon cours.

Dans le tems que vous fîtes ces Devises, dit Eugene, la premiere fut, ce me semble, critiquée. Oui, repartit Ariste : quelqu'un s'imagina que dans la Cassolette *l'esprit & l'odeur* étoient une même chose ; mais je le détrompai bientôt. Car ce que j'entens ici par *l'esprit*, c'est la partie la plus subtile du parfum, laquelle s'exhale & monte en haut quand le parfum brûle ; *l'odeur* est ce qui demeure, même après que le parfum

eſt diſſipé. L'un eſt une ſubſtance, & l'autre n'eſt qu'une qualité, ſelon le ſentiment d'Ariſtote. Il eſt vrai que les Poëtes appellent quelquefois *l'odeur*, l'eſprit & l'ame des fleurs; mais ils ne parlent pas exactement, ni dans les principes de la Philoſophie.

Pour reprendre notre diſcours, continua-t-il; à la mort de Henriette de France Reine d'Angleterre, l'Auteur de tant de belles Deviſes que je vous ai dites, fit paroître une Fumée en l'air, avec ces paroles tirées de Virgile,

Quæſivit cœlo lucem.

Elle a cherché ſon éclat dans le Ciel.

Sa penſée étoit que cette Reine en quittant la terre, où elle menoit une vie aſſez obſcure, étoit allé chercher de la gloire dans le Ciel.

C'eſt encore la coutume de faire des Deviſes aux mariages des Princes. A celui de leurs Majeſtez le même Auteur repreſenta pour le Roi un Palmier s'inclinant vers un autre,

Flexit amor, potuit vis nulla:

L'Amour a fait ce que n'a pû la force.

& pour la Reine, un Diamant qu'une main poſe en ſon chaton,

Splendidior nexu.

Je brille plus quand je me lie.

Au mariage de Mademoiselle de Valois avec le Duc de Savoye, une Riviere qui tombe dans un grand fleuve fut peinte par l'Auteur de l'*Art des Emblêmes*, avec ces paroles,

Je perdsmon nom, mais je crois.

Perde il nome, ma cresce.

Il vouloit dire que quelque glorieux que fût le nom de cette Princesse, elle devenoit plus grande en le quittant.

Au mariage de Mademoiselle d'Aumale avec le Roi de Portugal, celui qui fait des Devises régulieres quand il lui plaît, peignit avant le départ de la Princesse une Fleur de Grenade, avec cette ame,

J'attens ma couronne.

Aguardo a mi corona.

Les Devises servent encore, comme vous pouvez juger, à celebrer les victoires des Conquerans, & à marquer le succès heureux des grandes affaires.

La conquête de la Franche-Comté faite si promptement, & pendant une saison si fâcheuse, fut exprimée par un Soleil qui faisoit fondre des montagnes de neiges,

C'est assez que je le regarde.

Satis est vidisse.

Dans le tems que les Neveux d'Alexandre VII. furent accusez d'avoir fait une insulte à la France, & qu'on se préparoit à les aller visiter pour en tirer raison, un des plus beaux Esprits du Royaume, qui joint la valeur à la pieté & à la science, fit une Devise sur ce sujet : elle avoit pour corps des montagnes tirées de leurs Armes, couvertes & grossies de neiges, avec un Soleil un peu éloigné, & pour ame ces paroles,

Si se adelanta, se abaxaran.

S'il avance, il les abaissera

C'est lui encore, ce me semble, qui à l'occasion d'une mascarade dont fut Sa Majesté, & dans le temps qu'elle se divertissoit aux Revûes de Vincennes avant la guerre de Flandre, fit la Devise du Soleil couvert d'un nuage,

Tegiturque, parat dum fulmina.

Lorsqu'il se cache, il prépare des foudres.

Un autre bel Esprit exprima l'ardeur que le Roi inspiroit aux troupes par ces Revûes, en representant un Soleil dans les Signes du Zodiaque.

Lustrando virtutem acuit.

Sa vûe anime leur vertu.

Mais ne pensez pas que l'usage des Devises soit borné à des actions & à des événemens profanes : il s'étend

encore à des cérémonies chrêtiennes, comme sont le Sacre des Rois, la Promotion des Cardinaux, & la Canonization des Saints.

J'ai vû sur le Sacre de Sa Majesté une Epée qu'on frote avec de l'huile,

On l'oint pour le combat.

Ungitur ad pugnam.

C'étoit anciennement la coutume d'oindre les Athletes avant le combat, & le Roi fut sacré avant sa premiere campagne.

Celui qui a décrit en de si beaux Vers Latins toutes les beautez du jardinage, & qui connoît si bien la nature de toutes les fleurs, a peint sur la Promotion de M. le Duc d'Albret un Grenadier en fleur, avec ce mot,

La pourpre me vient en naissant.

Primo contingit purpura flori.

Il veut dire que ce jeune Prince a été fait Cardinal en la fleur de son âge. Le Grenadier est rouge quand il est en fleur. On peut dire aussi, ajoûta Eugene, que ce Prince tout jeune qu'il est, a une maturité & un sçavoir qui le font admirer de tout le monde, & qui le rendent capable des premiers emplois.

A la Canonization de saint Fran-

çois de Sales, pourſuivit Ariſte, il ſe fit des Deviſes de tous côtez. Les plus remarquables ſont celles qui parurent à Grenoble dans le *Triomphe des vertus* de ce Saint ; j'en ai retenu une ou deux. Son integrité dans le grand commerce du monde fut exprimée par un Miroir,

Oſtendit nævos, non contrahit.

Je ne prens point les taches que je montre.

Les effets admirables de ſon zele furent repreſentez par un Soleil dans l'Ecliptique,

Hoc ſpatio tam magna brevi.

Que de choſes en peu d'eſpace !

Comme le Soleil fait le tour du monde en un jour, & que ſans ſortir de l'Ecliptique, il répand par tout ſa lumiere & ſes influences: Saint François de Sales dans un Evêché auſſi petit que celui de Geneve, & en peu de tems convertit ſoixante & douze mille heretiques.

Puiſque vous êtes aujourd'hui en humeur de m'apprendre tout ce que vous ſçavez, dit Eugene ; il faut, s'il vous plaît, que vous me diſiez la Deviſe que vous avez faite pour un illuſtre Prélat qui a ſervi ſi utilement l'Egliſe & la France en pluſieurs rencontres, & qui en paſſant de l'Arche-

vêché d'Ambrun à l'Evêché de Mets pour des raisons canoniques, a conservé son rang d'Archevêque par l'ordre du Pape & du Roi. La Devise dont vous parlez, repartit Ariste, est un Soleil qui passe à un autre hemisphere, avec ce mot,

Il change de lieu, non d'état.

Muda lugar, y no estado.

Ces vers vous feront mieux entendre ma pensée.

Une suprême Loi me porte en d'autres lieux
Pour y dispenser ma lumiere.
Mortels, si je parois m'abaisser à vos yeux,
Sçachez que par l'ordre des Cieux
Je conserve toujours ma grandeur toute entiere.

Je vois bien, dit Eugene, que les Devises sont d'usage en mille rencontres, & qu'on en peut faire sur tous les événemens remarquables. Il n'y a rien, reprit Ariste, qu'on n'exprime heureusement en Devise, quand on a un peu étudié la Nature. Le ciel & la terre nous fournissent des images naturelles pour representer les choses les plus surprenantes & les plus particulieres : par exemple, un *Soleil éclipsé*,

Deficit & sufficit, Il languit & suffit à tout.
pour faire connoître que le Cardinal de Richelieu, tout infirme qu'il étoit, rempliſſoit tous les devoirs du Miniſtere :
un Faucon ſur la perche, avec ſes longes,

Vincior, ut vici, On m'enchaine après ma victoire.
pour exprimer qu'un fameux Capitaine fut arrêté priſonnier, après avoir remporté pluſieurs victoires :
un Roſſignol en cage,

De mi canto mi carcel, De mon chãt ma priſon.
pour montrer qu'une hiſtoire ſatirique a coûté la priſon à ſon Auteur :
une Sangſue,

Mordendo ſanat, En piquant il guérit.
pour dire qu'un Satirique corrige les perſonnes en les piquant :
une Fleche en l'air,

Et penna & ferro, Et par la plume & par le fer.
pour ſignifier qu'un homme s'eſt élevé à une haute fortune par ſa plume & par ſon épée.

Le Comte d'Eſſex étant envoyé en Irlande par la Reine Eliſabeth pour y commander, ſe ſervit du Diamant taillé, avec ces paroles,

Minuis dum formas, En me formant vous me diminuez.

pour faire entendre que sous prétexte de l'élever, on le ruinoit en l'éloignant de la Cour.

Un homme de la Cour qui a beaucoup d'esprit & de réputation, pour déclarer qu'il ne fait des vers que quand il aime, a peint un Rossignol sur un arbre en fleur; ce qui marque le printems, avec ce mot,

De mi amor mi canto.

De mon amour mon chant.

Le quatrain qui accompagne la Devise est fort joli.

Je chante quand l'Amour m'inspire,
Et je chante même assez bien:
Mais dès que mon cœur ne sent rien,
Je n'ai plus rien à dire.

Vous sçavez que les rossignols ne chantent que quand ils sont amoureux, ils ne chantent plus dès qu'ils ont des petits.

Ces sujets sont assez particuliers: en voici d'autres qui ne le sont pas moins. J'ai fait deux Devises pour M. le Marquis de Montpezat: l'une, sur ce qu'il a conservé la Ville d'Arras pendant la peste, par les ordres rigoureux qu'il établit pour empêcher tout commerce avec les Villes infectées: l'autre, sur ce que tout

fier

fier & tout ſevere qu'il eſt quand il le faut être, il a dans ſon air & dans toute ſa conduite je ne ſçai quoi de charmant qui lui gagne tous les cœurs.

La premiere eſt le Serpent d'Eſculape, qui délivra Rome de la peſte, au rapport de Tite-Live, avec ce mot,

Servat dum terret.

Lorſqu'il effraye, il délivre du mal.

Comme Serpent il ſe fait craindre; mais comme Serpent d'Eſculape, il chaſſe la peſte.

La ſeconde eſt un Aiman armé qui attire un fer,

Il più duro attrahe.

Le plus dur il attire.

J'ai expliqué cette Deviſe de la ſorte:

Tout armé que je ſuis, j'ai de puiſſans attraits,
Dont la vertu ſe fait aſſez connoître,
Dès que je commence à paroître,
J'attire le plus dur par mes charmes ſecrets.

Pour montrer qu'une perſonne fort malade n'en mourroit point, j'ai peint un Soleil éclipſé;

Palleſco, non extinguor.

Je pâlis & ne m'éteins pas.

Quatre vers expliquent ce mot,

Je ne ſuis pas encore au bout de ma carriere.

Mortels, ne craignez point la rigueur de mon ſort :
Car je perds la couleur ſans perdre la lumiere :
Et ma langueur n'a rien des langueurs de la mort.

Pour repreſenter un Eſprit fort vif & fort bruſque, mais en même tems fort juſte & fort régulier, j'ai fait paroître un Soleil dans ſa courſe, avec ce vers du Taſſe,

Prompt à la verité, mais prompt avec meſure.

Rapido ſi, ma rapido con legge.

En voici l'explication.

Je brille, je vais vîte, & j'agis promptement.
Un eſprit tout de feu m'agite à tout moment,
Je n'en puis arrêter l'action vive & forte :
Mais je garde toujours une conſtante loi
Dans le mouvement qui m'emporte,
Et rien n'eſt plus ardent ni plus reglé que moi.

Je vous parlois l'autre jour d'un Eſprit extraordinaire que l'étude a conſumé en la fleur de ſon âge, &

qu'on peut compter entre les plus ſçavans hommes de notre ſiecle, quoiqu'il ſoit mort à trente-trois ans. Une de ſes amies a peint un Flambeau allumé, avec ce mot,

Menos luz, mas vida, pour dire que s'il eût eu moins de feu & moins de lumiere, il auroit vêcu plus longtems.

Moins d'éclat, plus de vie.

Un de ſes amis a repreſenté une Fuſée en l'air qui éclate & répand des étoiles de tous côtez, avec ces paroles,

Lucem in curſu celaverat, pour faire entendre qu'il a été caché pendant ſa vie, & qu'après ſa mort il a été connu par ſes écrits.

Dans ſa courſe il avoit caché tout ſon éclat.

Le même Auteur a employé un Ver à ſoye dans ſa coque,

Incluſum labor illuſtrat, pour exprimer qu'un célebre priſonnier, s'eſt acquis beaucoup de gloire par les écrits qu'il a faits dans ſa priſon.

Son travail illuſtre ſa priſon.

Une nouvelle Lune,

Latuit, non defuit orbi, pour marquer la vie cachée de M. le Cardinal de Rets dans le tems de ſa diſgrace.

Tout caché qu'il étoit, il ſe faiſoit ſentir.

Pour signifier qu'un grand homme est devenu plus grand par ses disgraces, on a gravé une Colonne renversée,

Sa chûte la fait voir plus grande.

Majorem ostendit casus :

un Soleil entouré de brouillars,

Ce qui s'oppose à lui, nous le fait voir plus grand.

Major ab adversis.

J'ai vû quelque part, dit Eugene, le même corps avec ce mot,

Ce qui s'oppose à lui, lui fait une couronne.

Adversa coronant.

C'étoit la Devise du Maréchal de Toiras, repartit Ariste, comme celle que portoit Henri de la Tour Duc de Bouillon, étoit une Etoile parmi des brouillars qui la rendoient plus éclatante, & qui formoient une couronne alentour, avec ces paroles,

L'obscurité lui donne de l'éclat.

Dant adversa decus.

Je pense, dit Eugene, que chacun peut prendre & porter une Devise telle qu'il lui plaît. Il n'appartient pas à tout le monde d'en porter, répondit Ariste : comme c'est un simbole heroïque de sa nature, il n'y a que les Heros qui ayent ce droit là. Les Rois & les Princes portent des Devises depuis que cette belle science est inventée. A la verité toutes les Devises des Princes ne sont pas aussi

bonnes que celle de Louis XII. Roi de France.

Mais comme tout ce qui regarde les Grands merite notre attention & notre curiosité ; que leurs symboles sont leurs vrais portraits, & les principales pieces de leur histoire : vous serez bien-aise de sçavoir les Devises que quelques Princes des derniers siecles ont portées.

François I. portoit pour la sienne une Salamandre dans le feu, avec ce mot rapporté par Paul Jove,

Mi nutrisco : Je m'en nourris,

ou avec celui ci qui se voit en plusieurs Maisons Royales, & que plusieurs Ecrivains rapportent,

Nutrisco & estingo. Je m'en nourris & je l'éteins.

Ce Prince, qui n'avoit pas moins d'esprit que de cœur, fit lui-même sa Devise ; & il voulut marquer par là son courage, ou plûtôt son amour : *Nutrisco* montre qu'il se faisoit un plaisir de sa passion : mais *estingo* peut signifier qu'il en étoit le maître, & qu'il pouvoit l'éteindre quand il vouloit : le propre de la Salamandre étant non-seulement de vivre dans le feu & de s'en nourrir, mais encore de l'éteindre.

La *France Métallique* fait mention d'une médaille de François I. où la Salamandre étoit gravée, avec ces paroles Latines,

Je l'éteins & j'en nourris.

Extinguo, nutrior.

Dans le tems qu'Henri II. prit le Croissant avec ce mot,

Jusqu'à ce qu'il remplisse & son cercle & le monde.

Donec totum impleat orbem:

Philippe II. prit le Soleil levant avec ces paroles,

Il répandra bientôt sa lumiere par tout.

Jam illustrabit omnia.

Philippe le Bon Duc de Bourgogne portoit un Fusil,

Il frappe avant que la flamme paroisse.

Ante ferit quàm flamma micet.

Il vouloit dire que la vertu n'éclate que sous les coups de la fortune, ou qu'il étoit d'une humeur pacifique & semblable à la pierre à fusil, qui ne fait du feu que quand on la frappe.

Ferdinand I. Duc de Toscane avoit le Roi des Abeilles à la tête d'un essain,

De sa majesté seulemẽt.

Majestate tantùm.

Ce mot est tiré de Pline, qui dit que c'est le sentiment de quelques Auteurs, que le Roi des Abeilles n'a point d'éguillon, & qu'il n'est armé que de majesté.

Majestate tantùm armatus. *l. 11. cap. 7.*

Le Roi des Abeilles, dit Eugene,

étoit auſſi le ſimbole de Louis XII. Roi de France. Comme ce Prince, pourſuivit Ariſte, avoit beaucoup de bonté, & qu'il méritoit d'être appellé le Pere du peuple, non-ſeulement parce qu'il diminua les tailles de moitié, mais encore parce qu'il remit liberalement au peuple le preſent que le Royaume a coutume de faire aux Rois à leur avenement à la Couronne: comme ce Prince, dis-je, avoit beaucoup de clemence & de bonté, il fut aimé tendrement de ſes ſujets; & ſous ſon Regne on fit pour lui une Deviſe, dont le corps étoit le Roi des Abeilles, & l'ame,

Rex ſpicula neſcit.

Le Roi n'a point d'éguillon.

Où vous devez remarquer qu'il y a de la difference entre la Deviſe que porte un Prince, & celles qu'on fait pour lui en de certaines rencontres. La Deviſe du Roi des Abeilles fut faite pour Louis XII. La Deviſe du Porc-épi eſt celle qu'il portoit dans ſes drapeaux & ſur ſes médailles. L'autre fut faite peutêtre, dit Eugene, à l'occaſion de la fameuſe réponſe que fit ce grand Prince, lorſqu'étant ſollicité de punir ceux qui

qui lui avoient rendu de mauvais offices sous le Regne de Charles VIII & sur tout, Louis de la Trimouille, qui l'avoit pris prisonnier à la bataille de Saint-Aubin ; il dit que le Roi de France ne vengeoit point les querelles du Duc d'Orleans.

Mais que dites-vous d'une autre Devise que quelques Auteurs lui donnent, pour montrer qu'il a succedé à Charles VIII. mort sans enfans mâles ? C'est la Constellation de la Coupe, avec ces paroles,

Inter eclipses exorior.

Je me leve entre les éclipses,

Je dis, repartit Ariste, que ce n'est point là une Devise, par la raison que les éclipses ne conviennent point à la Coupe celeste, & que le mot ne peut se verifier de la figure, de quelque côté qu'on la regarde. Je dis de plus, que ces paroles, *inter eclipses exorior*, lesquelles sont gravées sur une médaille de François II. conviennent bien à ce Prince, qui selon la remarque d'un sçavant Mathematicien, naquit dans une année où il y eut quatre éclipses ; comme si la nature eût voulu marquer dès sa

Anno Christi 1544. Eclipses 4 natus Franciscus II. Galliæ Rex, de quo dictum *inter Eclipses exorior. Jacob. Grandamicus Chronol. Christ. part. 3.*

naissance que sa vie seroit courte, & qu'il ne monteroit sur le Thrône que pour y mourir : car il ne vécut que dix-sept ans, & ne regna que dix-sept mois.

Alexandre de Medicis avoit un Rhinoceros, *No buelvo sin vincer.* Je ne retourne point sans vaincre. Ces paroles sont fondées sur ce que disent les Naturalistes & les Poëtes, *Rhinoceros nunquam victus ab hoste redit* : l'Elephant est l'ennemi du Rhinoceros.

Louis de Gonzague, surnommé le Rodomont, portoit un Scorpion, *Qui vivens lædit, morte medetur.* Qui blesse étant vivant, guérit par son trépas.

Vous voyez bien que je ne garde pas l'ordre de la Chronologie, & que je vous dis les choses comme elles me viennent.

Guillaume de Henault, Comte d'Ostrevant, fils aîné du Duc Albert de Baviere, portoit une Herse dans un champ, *Evertit & æquat.* Elle abat, elle égale.

Il avoit cette Devise l'an 1390. à la guerre contre les Sarrasins, devant la Ville de Maroc en Barbarie ; & il

vouloit faire entendre que comme la herse abbat & applanit les mottes de terre, il abbatroit l'orgueil des Infideles, & les mettroit dans leur devoir.

Guillaume V. Marquis de Montferrat avoit une Pyramide battue des flots & des vents au milieu de la mer,

De tous côtez en vain. *Undique frustrà.*

François Sforce premier Duc de Milan avoit un chien assis sur ses pieds de derriere,

Personne impunément ne trouble son repos. *Quietum nemo impunè lacesset.*

Il prit cette Devise après s'être mis en possession du Duché qui lui échut par succession du côté de sa femme.

Les femmes, interrompit Eugene, ont-elles droit de porter des Devises? Les Princesses & les Dames de la premiere qualité, ou d'un merite extraordinaire en peuvent porter, répondit Ariste. Je vous ai dit que celle de Catherine de Medicis étoit un Arc-en-ciel avec ce mot,

Qu'il porte la lumiere & la tranquillité. Φῶς φέρει, ἠδὲ γαλήνην,

Elle porta cette Devise pendant la vie d'Henri II. mais elle la quitta étant veuve; & elle prit des Cendres chaudes, ou selon quelques Auteurs,

de la Chaux vive d'où il sortoit une grande fumée, à cause des eaux qui tomboient dessus, avec ces paroles, *Ardorem extincta testantur vivere flamma* : comme pour dire que ses larmes faisoient paroître l'amour qu'elle conservoit pour son mari ; & pour publier à tout le monde que son cœur étoit toujours ardent, quoique le feu qui l'avoit enflammé fut éteint. Elle entendoit par ce feu éteint, son mari mort.

L'ardeur y paroît vive après la flamme éteinte.

Julie de Gonzague Ducheſſe de Trayette, & Comteſſe de Fondi, avoit une Amarante que les herboriſtes appellent *Fleur d'Amour*, avec ce mot,

Non moritura.

Elle ne mourra point.

Elle prit cette Deviſe après la mort de Veſpaſien Colonne ſon mari, lorſque les plus grands Seigneurs d'Italie la rechercherent : elle prit, dis-je, cette Deviſe comme une marque publique, que ſa premiere amour ſeroit immortelle.

La merveille eſt que ſon mari étoit vieux ; qu'elle étoit en la fleur de ſon âge, & dans une ſi grande réputa-

tion de beauté : que Soliman Empereur des Turcs eut envie de la voir. Il envoya pour cela Barberousse Roi d'Alger, & son Lieutenant General avec une puissante armée jusqu'à Fondi, où elle faisoit son sejour ordinaire : mais il ne réussit pas dans son dessein ; car quoique Barberousse arrivât la nuit & prit la Ville d'assaut, la belle & chaste Julie ne tomba pas entre les mains du Barbare. Soit qu'elle fut avertie du malheur qui la menaçoit, ou qu'elle fut inspirée de Dieu, elle s'enfuit les pieds nuds au premier bruit qu'elle entendit ; & pour sauver son honneur, elle exposa sa vie à mille dangers.

Chrétienne de France, Ducheſſe de Savoye, portoit un Diamant avec ces paroles,

Plus de fermeté que d'éclat.

Victoire Colonne Marquise de Pesquaire, un Rocher au milieu de la mer,

Conantia frangere frangit.

Il brise ce qui fait effort pour le briser.

Au reste, vous jugez bien que puisque les grandes Dames portent des Devises, les grands Seigneurs & tous les grands hommes en portent aussi.

Dom Garcia de Tolede Viceroi de Catalogne avoit pour la sienne une Bousſole tournée vers l'Etoile polaire,

Nunca otra. Jamais un autre.

Il vouloit donner à entendre qu'il ne regardoit en toutes ſes actions que la gloire de ſon Prince ; ou plûtôt qu'il n'auroit jamais d'inclination que pour une ſeule perſonne, qui étoit ſelon Ruſcelli, Victoire Colonne d'Arragon, ou ſelon d'autres, la Comteſſe de Coliſan.

Le Marquis Ferdinand Bentivogle avoit un Cheval de manege dans une carriere fermée,

Exilio, non tranſilio, Je ſaute ſans paſſer les bornes.

pour dire que quelque libetté qu'il prît ; il ne vouloit point transgreſſer les Loix de Dieu.

Saint-Valier pere de Diane de Poitiers, Ducheſſe de Valentinois, avoit un Flambeau renverſé que la cire éteint en dégoutant,

Qui me alit, extinguit, Qui me nourrit m'éteint.

pour marquer que l'amour le faiſoit vivre & mourir tout enſemble. Il porta cette Deviſe à la Journée où les Suiſſes furent défaits près de Milan par François I.

Nicolas des Urſins Comte de Pitilian, & Généraliſſime de l'armée Venitienne, avoit pour ſa Deviſe un Collier, comme en portent les dogues, tout heriſſé de pointes,

Il bleſſe & défend.

Sauciat & defendit,

pour declarer qu'il traiteroit mal ceux qui attaqueroient la République, & qu'il la défendroit toujours, comme le collier défend le chien, & bleſſe le loup qui l'attaque.

Les Républiques, dit Eugene, peuvent porter des Deviſes? Oui, repartit Ariſte; & celle des Suiſſes pourroit prendre une Cavalle fougueuſe ſans mors & ſans bride, avec ces paroles,

Elle ne peut ſouffrir de maître.

Dominum generoſa recuſat.

Les grandes Maiſons en portent auſſi: témoin la Deviſe des anciens Ducs de Bourgogne, de laquelle je vous ai parlé: témoin encore celle de la Maiſon de Montmorency, qui eſt comme vous ſçavez, une Etoile fixe, avec ce mot Grec,

Sans errer.

Απλανῶς,

pour ſignifier que cette Maiſon a été toujours ferme dans la vraye Religion.

Les Ordres de Chevalerie ont le même droit que les Republiques, & que les Maisons ; ou pour mieux dire, ils ont un droit particulier : car la Chevalerie & la Devise ont une liaison essentielle. Mais par malheur, ajoûta-t-il, ils ne se sont gueres servis de leur droit. Parmi plus de soixante Ordres militaires dont les histoires font mention, je n'en sçai que trois qui ayent pris des Devises, ou qui en ayent pris de raisonnables ; l'Ordre de l'Etoile en France, l'Ordre de la Toison d'or en Flandre, & celui de Saint André ou du Chardon en Ecosse. Car ce ne sont rien moins que des Devises que *Rubet ensis sanguine Arabum*, de l'Ordre de Saint Jacques de l'épée en Espagne ; *Honni soit celui qui mal y pense*, de l'Ordre de la Jarretiere en Angleterre ; *Deus exaltat humiles*, de l'Ordre du Genêt en France.

Le fer rougit du sang Arabe.

Dieu releve les humbles.

L'Ordre de l'Etoile avoit pour sa Devise une Etoile avec ces paroles,

Monstrant regibus astra viam.

Les Astres conduisent les Rois.

Il fut institué par Jean fils aîné de Philippe de Valois. C'est lui qui reçut la Croix des mains du Pape Inno-

cent à Avignon, & qui voulut bien être nommé Chef de l'Armée Chrétienne contre les Infideles. Il vouloit dire par sa Devise que les Rois, pour ne se point égarer dans leur conduite, doivent suivre les lumieres de la Foi: son Etoile faisoit allusion à celle qui servit de guide aux Rois Mages.

Philippe le Bon Duc de Bourgogne institua à Bruges l'an mil quatre cens trente, l'Ordre de la Toison d'or, & lui donna sa Devise du Fusil,

Il frappe avant que la flamme paroisse.

Ante ferit quàm flamma micet:

aussi le grand Collier de cet Ordre étoit composé de Fusils entrelacez de cailloux étincelans.

La Devise de l'Ordre de Saint André ou du Chardon, étoit un chardon fort heriſſé & fort piquant, avec ce mot Ecossois,

Pour ma défense.

In defens:

c'est à dire, *pour ma défense*; & cela signifie que les Chevaliers n'étoient armez que pour se défendre contre ceux qui les attaqueroient. Le Jesuite *Petra Sancta* donne à ces Chevaliers pour l'ame de leur Devise,

De Symbol. heroïc. l. 9.

Nul ne m'attaque impunément.

Nemo me impunè lacessit.

Mais apparemment ce mot n'eſt pas ſi ancien que l'Ordre qui fut inſtitué vers l'an huit cens neuf par Achaïus Roi d'Ecoſſe, après qu'il eut remporté la victoire ſur Althelſtain Roi d'Angleterre par le ſecours de ſaint André, dont il apperçut la Croix au Ciel avant que de donner la bataille. Il prit la Deviſe du Chardon, après avoir fait alliance avec Charlemagne. Où vous devez remarquer en paſſant qu'il s'eſt fait des Deviſes par les ſeules regles du bon ſens, avant qu'il ſe parlât de l'Art des Deviſes.

Un Roi de Navarre, dit Eugene, n'avoit-il pas pour la ſienne un Chardon avec ces paroles,

Nul ne s'y frotte.

Oui, repartit Ariſte. Mais pour vous dire tout ce que je penſe ſur les Ordres de Chevalerie, ajoûta-t-il en riant, je ne puis ſouffrir que les derniers Ordres de France manquent de Deviſes. Je pardonne aux Chevaliers de la Couronne Royale, & même à ceux du double Croiſſant, de n'en avoir point: ils ſont bien plus anciens que la Deviſe; & les temps où ils ont paru, ſe ſentoient un peu de la

barbarie. Mais je ne puis pardonner aux Chevaliers de Saint-Michel & du Saint Esprit, qui sont venus après la Devise & dans un siecle assez poli, d'être semblables en cela aux Chevaliers de l'Elephant en Dannemarck, de l'Ours en Suisse, du Dragon renversé en Allemagne & en Boheme.

Comme les Italiens sont de grands faiseurs de Devises, dit Eugene, je m'imagine que les Ordres d'Italie se sont distinguez par leurs Devises.

Les uns n'en ont point, répondit Ariste, comme l'Ordre de Saint-Maurice & de Saint-Lazare en Savoye, l'Ordre de Saint-Etienne à Florence, & celui de Saint-George à Gennes. Les autres n'ont pour Devise que des chiffres, ou quelques paroles peu spirituelles & assez mal rangées: comme l'Ordre du Las d'Amour, nommé depuis de l'Annonciade en Savoye, qui a quatre lettres F. E. R. T. comme l'Ordre du précieux Sang de notre Sauveur JESUS-CHRIST, dit l'Ordre de Mantoue, sur le Collier duquel est écrit, *Domine probasti*; outre *Nihil hoc triste recepto*, qui est autour de l'ovale,

Seigneur, vous m'avez éprouvé.

Nulle tristesse après l'avoir reçû.

laquelle pend au bout du Collier, & où sont deux Anges tenant un Calice sur lequel paroissent trois gouttes de sang.

Tout cela est bien mysterieux & bien dévot, dit Eugene. Je ne vois pas, repartit Ariste, qu'il y ait beaucoup de dévotion dans l'Ordre du Las d'Amour. Amedée V. surnommé le Comte Verd, l'institua en mémoire d'un Bracelet que la Dame qu'il aimoit lui avoit envoyé, & qui étoit fait des cheveux de cette Dame tressez & cordonnez en Las d'Amour. Le Collier étoit composé de Roses d'or, émaillées de rouge & de blanc, jointes ensemble par un nœud ou las d'Amour de soye couleur de cheveu. Cela me semble un peu plus galant que dévot.

Le changement que fit à l'Ordre Amedée VII. premier Duc de Savoye en a ôté toute la galanterie, dit Eugene. Au lieu du nom de Las d'Amour, il voulut que l'Ordre prit le nom de l'Annonciade, ou de l'Annonciation de la Vierge Marie, dont il mit l'Image au bout du Collier. Il changea aussi les las d'Amour de soye

en Cordelieres d'or chargées des quatre lettres F. E. R. T. Il expliqua même ces lettres myſterieuſes par ces paroles que portoit Amedée le Grand pour ſa Deviſe, *Fortitudo ejus Rhodum tenuit.* C'eſt celui qui après avoir aſſiſté de ſes forces & de ſa perſonne les Chevaliers de Rhodes contre la puiſſance d'Ottoman premier Empereur des Turcs, quitta les Armes anciennes des Comtes de Savoye, pour prendre celles de la Religion de Rhodes, qui ſont de gueules à la Croix d'argent.

Sa force a tenu Rhodes

Je ne puis entendre parler de Rhodes, dit Ariſte, que je ne me ſouvienne du Grand-Maître d'Aubuſſon qui la défendit ſi bien contre l'Armée de Mahomet II. que les Infideles furent contraints de lever le ſiege, & de ſe retirer en deſordre. Ce Heros Chrétien que j'eſtime plus que tous les Heros profanes, fit paroître en cette occaſion tant de fermeté & tant de zele, tant de prudence & tant de valeur, que le Pape l'honora enſuite du chapeau de Cardinal. C'eſt de ce Cardinal Grand-Maître & du Vicomte de Monteil ſon frere, qui ſe

trouva au siege de Rhodes, & qui fit de son côté tout ce qu'un vaillant homme peut faire ; c'est de l'un & de l'autre, dis je, qu'on peut dire aussi-bien que d'Amedée le Grand, *Fortitudo ejus Rhodum tenuit.*

Mais pour revenir aux Italiens, ajoûta-t-il ; si les Ordres d'Italie manquent de Devises, en récompense les Académies de ce payis-là en ont d'assez bonnes. Je vous ai dit celle de la fameuse Académie de Florence. Les *Humoristi* de Rome ont une nuée qui se résout en pluye sur la mer, avec ce mot,

Redit agmine dulci, Elle y revient avec douceur

pour exprimer que comme la nuée est formée de vapeurs qui s'élevent des eaux salées de la mer, leur Académie est composée de personnes qui se séparent du commun des hommes ; & que comme la nuée revient à la mer avec une abondance d'eaux douces, les Academiciens se redonnent au public par plusieurs ouvrages qu'ils composent.

Les *Intrepidi* de Ferrare ont une Presse d'Imprimerie,

Premat, dum imprimat : Qu'elle presse, pourveu qu'elle imprime.

les *Affetati* de Naples, des Grappes de raisin sous le pressoir,

Toutes en un.

Et coit omnis in unum :

les *Accordati* de je ne sçai quelle Ville, un Livre de Musique ouvert, avec des instrumens,

Dissonance accordante.

Discordia concors :

les *Affilati*, deux couteaux que deux mains passent l'un sur l'autre,

Nous aiguisons ; nous sommes aiguisez.

Acuimus, acuimur.

Aresi a pris la même figure, avec ce mot,

Ils se servét l'un l'autre.

Alter ab altero,

pour exprimer les offices mutuels que se rendent deux amis.

L'Académie que le Prince Maurice de Savoye a instituée sous le nom de *Solinghi*, a une Devise fort spirituelle : c'est un Miroir Conique ou Pyramidal, dans lequel divers grifonnemens qui sont tracez sur un plan, étant refléchis, font paroître des caracteres distincts qui composent le mot de la Devise,

Tout en un.

Omnis in unum.

Tesauro qui est enchanté de cette Devise, fait plusieurs reflexions pour en découvrir toutes les beautez ; & il remarque entre autres choses, que

par une rencontre merveilleuse la figure forme le mot, & que le mot forme la figure.

Au reste, il sied bien à des Assemblées sçavantes d'avoir une Devise ingenieuse; & je m'étonne que l'Académie Françoise n'en ait une digne d'elle. Je lui sçai bon gré de n'avoir point pris de ces noms bizarres que les Italiens affectent; l'affectation ne vaut rien en quoi que ce soit: mais il me fâche qu'elle n'ait point d'autre Devise qu'une Couronne de Laurier avec ce mot,

A l'immortalité.

En Italie non-seulement les Academies ont une Devise, mais chaque Academicien a la sienne avec un nom particulier, d'ordinaire assez extravagant, comme *Amartellato secreto*, *Frizzante intronato*, *Rugginoso gelato*, *Armonico extravagante*.

Un *Humoriste* surnommé l'*Aggirato*, avoit une Roue de moulin dans l'eau,

Agit dum agitur, Elle agite, étant agitée.

pour exprimer qu'il ne faisoit aucun ouvrage, que quand il étoit animé de l'esprit de l'Academie.

Un *Intrepide* de Ferrare portoit une H avec ce mot,

Si l'on m'ajoute aux autres.

Si cæteris addar,

pour montrer que comme l'H ne fait rien, si elle n'est ajoûtée aux autres lettres ; ainsi il n'étoit capable de rien, étant séparé de l'Académie, dont la Devise est une Presse d'Imprimerie, avec des caracteres pour imprimer.

On pourroit dire du zero, continua Eugene, le même à peu près que de l'H. Vous avez raison, dit Ariste ; & aussi le zero a été employé dans les Devises.

J'ai vû dans une These de Mathematique dédiée à Guillaume Leopold Archiduc d'Autriche, & Gouverneur des Pays-Bas, quatorze zeros après un I avec ce mot,

Un seul nous fait tant valoir.

Quod tantum valeamus, ab uno est,

pour montrer que les Flamands tiroient toute leur gloire & toute leur force de ce Prince.

Mais pour revenir à nos Academiciens, ajoûta-t-il, vous ne devez pas douter que si les hommes de Lettres portent des Devises, les hommes d'Etat & les hommes de Guerre n'ayent droit d'en avoir. Vous

Vous sçavez celle de M. de Champigny, qui exerça avec tant d'integrité la Charge de Premier Président & de Surintendant des Finances sous le regne de Louis le Juste.

M. de Thou, aussi Premier Président au Parlement de Paris, avoit des Abeilles tirées de ses Armes, avec ce mot, *Ut prosint aliis.* Pour profiter aux autres.

Les Cavaliers de Sienne prirent autrefois des Abeilles qui aiguisoient leurs aiguillons, avec ces paroles,

Pro Rege exacuunt, Elles l'aiguisent pour le Roi.

pour marquer leur fidelité envers le Roi de France.

Les Gardes du Corps de la Compagnie de M. le Comte de Charôt, ont des Abeilles autour de leur Roi, Les armes & l'amour lui servent de défense.

Amore tuentur & armis.

Les Gendarmes de M. le Dauphin ont des Dauphins qui se jouent dans la tempête.

Pericula ludus. Tous les perils ne sont pour eux qu'un jeu.

Je vous ai dit les Devises de quelques Régimens : chaque Compagnie porte dans son guidon ou dans son drapeau la Devise de son Régiment. C'est là qu'une Devise paroît dans son jour parmi l'or & la soye.

Le Régiment de Cavalerie de M. le Prince a pour la sienne un Feu qui commence à s'allumer,

Plus j'aurai de matiere, & plus j'aurai d'éclat.

Splendescam, da materiam.

Les Devises, dit Eugene, se mettent ailleurs que dans des guidons & dans des drapeaux. On les mettoit autrefois sur les boucliers & sur les cottes d'armes, répondit Ariste; & on les y met encore aux tournois & aux carouzels. Elles ont lieu dans les tapisseries; & la Salamandre de François I. se voit dans plus d'une tapisserie à Fontainebleau.

Les Devises servent aussi à orner les obelisques, les pyramides, les bases des statues, les frontispices des maisons, les galeries & les cabinets. Elles peuvent servir à l'embellissement de tous les lieux agréables, & tenir leur place jusques dans les cascades & dans les grottes, comme nous voyons à Saint-Cloud dans la belle maison de Monsieur. On pourroit en mettre sur un caroſſe magnifique, & sur des chaises fort propres. La Reine Marguerite dit dans ses *Memoires*, en parlant de son voyage de Flandre, qu'elle alloit *en une li-*

Liv. 2.

tiere faite à piliers doublez de velours incarnadin d'Espagne en broderie d'or & de soye nuée à Devise ; que *cette litiere étoit toute vitrée, & les vitres toutes faites à Devise, y ayant ou à la doublure ou aux vitres quarante Devises toutes differentes, avec les mots en Espagnol & Italien sur le Soleil & ses effets.*

Le Vaisseau que nous avons vû dans le Port, avec la Devise du Roi, dit Eugene, me fait juger que les Devises ont bonne grace sur les navires. Oui sans doute, répondit Ariste ; & si l'on suivoit les idées d'un Brave fort sçavant, qui n'entend pas moins la marine que la guerre, & qui a signalé son courage & son esprit en mille rencontres, les navires de France seroient mieux ornez qu'ils ne le sont pour l'ordinaire. Le dessein qu'il a fait de la Pouppe d'une Galere nommée la *Prudente*, est le plus beau & le plus ingenieux du monde. Le Serpent comme le simbole naturel de la prudence y regne par tout, & sert de corps aux Devises : en voici trois qui m'ont frappé davantage, & qui ont un sens que vous n'aurez

pas de peine à deviner, quelque fin qu'il soit.

La premiere est le Dragon du Jardin des Hesperides, marqué par une branche chargée de pommes d'or,

Celui qui les garde veille.

Vigilat qui custodit.

La seconde est un Serpent qui passe par des rochers & par des broussailles,

Rien ne l'arrête.

Nil sistit euntem.

La troisiéme est un Serpent qui entre dans une haye en glissant,

Moins il s'éleve & plus il entre avant.

Quanto men s'inalza, più s'inoltra.

Mais c'est particulierement sur les médailles, sur les jettons & sur les cachets qu'on met des Devises. L'an 1598, un Heriſſon fut gravé sur une médaille, avec ce mot,

De tous côtez en sureté.

Undique tutus,

lorsqu'Henri le Grand assiegeant Amiens, prit toutes ses sûretez contre le secours des Espagnols.

La *France Metallique* est pleine de Devises qui ont été gravées sur des médailles. On en grave tous les ans sur les jettons du Roi & de la Reine; & il y a même un fonds assigné pour ceux qui font ces Devises. Le Tresor Royal a sur ses jettons un Réservoir, avec ces paroles,

Servat & effundit. Il les garde & répand.

Les Deviſes qu'on fait pour des cachets, doivent avoir des figures ſimples, & des mots courts, afin qu'elles puiſſent être gravées ſans confuſion dans un ſi petit eſpace; comme le Mont Gibel en feu,

Mas dentro, Plus au dedans.

ou

Cauſa latet; La cauſe en eſt cachée.

un Cadran au Soleil,

Nihil ſine te. Je ne ſuis rien ſans vous.

J'ai vû depuis peu ſur un cachet un Serpent coupé en deux, avec ces paroles alentour,

Se rejoindre ou mourir.

Les Naturaliſtes remarquent que le Serpent étant coupé ſe rejoint quelquefois, & que ſans cela il meurt bientôt.

Deux amis ſeparez l'un de l'autre, ont mis ſur leurs cachets deux Palmiers ſéparez par un ruiſſeau, & qui s'inclinent l'un vers l'autre,

Jungit amor. L'Amour les joint.

Mais vous devez remarquer en paſſant que la Deviſe qu'une perſonne met ſur ſon cachet ne doit point être fanfaronne ni hautaine;

elle ne doit pas même contenir aucune louange directe ; car il ne sied bien à personne de se louer soi-même. Il faut donc que ces sortes de Devises expriment les sentimens que nous avons pour les autres, ou qu'elles marquent quelque noble inclination de notre ame, mais d'une maniere modeste. L'exemple d'un célebre Magistrat peut en cela servir de modele. Il a fait graver sur son cachet un Croissant tiré de ses armes, avec ces paroles,

Que je croisse afin d'être utile.

Crescam ut prosim.

Ce sentiment est genereux & modeste tout ensemble : il n'y a rien de plus genereux que d'employer sa grandeur à faire du bien ; mais il n'y a rien de plus modeste que de ne vouloir être grand que pour faire du bien. Les paroles de la Devise conviennent au Croissant, qui fait plus de bien à la Nature, & éclaire davantage pendant la nuit, à mesure qu'il croît. Elles conviennent aussi à celui qui la porte : son caractere est un caractere bienfaisant ; & s'il croissoit en dignité & en richesses, il répandroit des graces avec abondance sur tout le monde.

En verité, dit Eugene, on apprend

dans la Deviſe beaucoup plus que je ne penſois. J'avois preſque crû juſqu'à cette heure que ce n'étoit qu'une bagatelle : mais mon Dieu que de beautez ! que de choſes dans cette ſorte de bagatelle ! J'y trouve l'hiſtoire naturelle avec l'hiſtoire heroïque, les beaux arts & les belles langues ; la poëſie, la politique & la morale.

C'eſt effectivement une ſcience admirable, dit Ariſte. Un Auteur Italien l'a appellée la Philoſophie des Gentilshommes, *Una Filoſofia del Cavaliere.* Pour moi je l'appelle la ſcience de la Cour ; & je la diſtingue fort des autres. Les lices où ſe font les courſes de bague & les carouzels, ſont les Académies où elle s'apprend. Les braves & les galans Chevaliers, les Princes amans & conquerans, ſont les maîtres qui l'enſeignent. Scipione Ammirato.

Au reſte, cette ſcience a mille choſes qui attirent la curioſité, & n'a rien qui rebute l'eſprit comme les autres. Chaque ſcience a un objet particulier où elle s'arrête. La Phyſique conſidere le corps naturel ; l'Aſtrologie contemple les aſtres ; l'Hiſtoire s'attache aux

grands événemens: elles ont chacune des bornes qu'elles ne passent point. Cependant étant limitées comme elles sont, elles ne laissent pas d'être longues à apprendre : la vie est trop courte pour en bien sçavoir une seule; & ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'on ne les apprend qu'avec peine. La carriere n'est pas seulement longue & vaste ; mais elle est aussi raboteuse & pleine d'épines. Il y a beaucoup de difficultez à dévorer dans les sciences les plus aisées : les commencemens en sont toujours difficiles ; & si les fruits en sont doux, les racines en sont ameres.

La Devise n'a rien de tout cela ; au lieu d'être bornée comme les autres, elle a une étendue presque infinie. Les objets de toutes les sciences & de tous les arts sont en quelque façon de son ressort ; les ouvrages de tous les bons Auteurs en sont aussi. Cependant elle est courte, parce qu'elle ne prend que le fin des choses: elle choisit ce qu'il y a de plus rare dans la Nature, de plus curieux dans les Arts, de plus remarquable dans l'Histoire, & de plus exquis dans les Auteurs.

Ainſi bien loin de charger l'eſprit de beaucoup de matieres, & de lui donner une nourriture qui l'accable, elle ne le nourrit que d'eſſences : elle fait à peu près pour l'eſprit, ce que font pour le corps ces medecins habiles qui ont des voyes abregées pour guerir les maladies, qui ſçavent excellemment l'art de diſtiller les mineraux & les ſimples, & qui donnent tous leurs remedes en grains & en gouttes. Elle imite auſſi la Nature qui a trouvé le ſecret de renfermer de grandes merveilles en de petites choſes. Car les Deviſes ſont des abregez, auſſi-bien que les pierreries, de ce qu'il y a de plus auguſte dans le monde ; elles ont de même que les principes & les ſemences beaucoup de vertu & peu de corps ; c'eſt-à-dire, qu'elles contiennent beaucoup de doctrine & de ſens en peu d'eſpace, & qu'elles réduiſent, pour ainſi parler, en petit volume les ſciences & les livres; comme on réduit une groſſe ſomme en peu d'eſpeces, & un treſor en une pierre precieuſe.

In arctum coacta rerum naturæ majeſtas. *Plin. lib. 37. Proæm.*

Αἱ γὰρ ἀρχαὶ μεγέθει οὖσαι μικραὶ τῇ δυνάμει μεγάλαι. *Ariſt. de Generat. Animal. l. 3. c. 7.*

La ſcience des Deviſes eſt courte encore, parce qu'elle inſtruit en un

moment. Il ne faut que regarder pour apprendre : une vûe simple, mais une vûe éclairée & pénétrante, est toute la lecture & toute la meditation qu'elle demande. Enfin c'est une science qu'on apprend avec plaisir: au lieu d'épines ce ne sont que fleurs ; c'est moins une étude qu'un divertissement & un jeu. Et c'est proprement dans cette étude divertissante & enjouée, que s'accomplit à la lettre le précepte d'un Philosophe tres raisonnable, *philosophando nugari*, & *nugando philosophari*.

Tout ce qui entre dans la composition de la Devise contribue à cela parfaitement. Les Figures réjouissent la vûe par leur diversité & par leurs couleurs. Les Mots qui animent les Figures, étant d'ordinaire des demivers, ont une cadence agréable qui flatte l'oreille : comme ils sont subtils, ils éveillent l'esprit, ils le surprennent & ils le touchent ; mais comme ils sont courts, ils ne le fatiguent pas. Ainsi la science des Devises emprunte les beautez de la peinture & les charmes de la poësie, pour plaire davantage, & pour instruire plus agréa-

blement : ſi bien que les Deviſes, à les regarder de près, ſont des peintures animées de l'eſprit des Muſes ; des peintures qui parlent, & qui font ſouvent de grands diſcours en un mot. Quelqu'un a dit que les tableaux étoient les livres des ignorans : les tableaux dont nous parlons ſont les livres des ſçavans, je dis des ſçavans délicats que le college n'a point gâtez, & que le monde a polis.

Il ne ſe peut rien de mieux imaginé que ce que vous dites, continua Eugene ; & pour moi, ſi j'avois à inſtruire un jeune Prince, je voudrois le faire par la Deviſe. Je ferois peindre toutes les Deviſes que les Princes ont portées, & celles qui ont été faites pour eux en diverſes rencontres. J'y ajoûterois les Deviſes des grands hommes, non-ſeulement pour les faire connoître tous au jeune Prince, mais encore pour l'animer à la vertu par leur exemple. Je ferois des Deviſes ſur tous les devoirs du Prince, tant à l'égard de Dieu, qu'à l'égard de ſes ſujets & de ſoi même : par les unes & par les autres il apprendroit aiſément & avec plaiſir, non-ſeu-

lement la Morale & la Politique, mais encore l'Hiſtoire heroïque & l'Hiſtoire naturelle.

Mais la Deviſe nous fait oublier la pêche, interrompit Ariſte en riant : nous ne ſongeons pas qu'il eſt tems de nous approcher du port, ſi nous voulons voir pêcher cette nuit : les pêcheurs pourroient bien ne nous pas attendre. Après ces paroles, ils s'avancerent vers le port ; & y étant arrivez, ils ſe mirent dans une barque qui étoit prête d'en ſortir. Ils eurent pendant quelques heures le divertiſſement & la fatigue de la pêche ; car ce n'eſt pas un plaiſir tout pur que de paſſer la nuit ſur la mer dans une barque incommode. Au retour de la pêche Ariſte trouva des lettres, ou plûtôt des ordres qui le rappelloient en France : de ſorte qu'il fut contraint de partir bruſquement, & de dire adieu à ſon ami & à la mer, dans un tems où il penſoit jouir de l'un & de l'autre.

De l'Imprimerie de FLORENTIN DELAULNE.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

TABLE
DES MATIERES
SELON L'ORDRE des Entretiens.

LA MER.

Pourquoi on ne se lasse point de voir la Mer. *pages* 3. 4. 5
Si la mer est plus belle quand elle est agitée, que quand elle est calme. 6. 7. 8. 9
L'origine & les avantages de la navigation. 10. 11. 12
Des coquilles qui se trouvent au bord de la mer. 12 13
Du flux & reflux de la mer. 14. 15
Différentes opinions des Philosophes sur ce sujet. 16. 17. *&c.*
L'histoire du flux & du reflux est inexplicable. 25. 26. *&c.*
Odeur de la mer. 22
Si la mer est un animal 23. 24
La mer est l'image de Dieu. 32
La mer est l'image du monde. 33
La mer donne exemple de moderation à l'homme, en ne passant point ses bornes. 36. 37.

Paroles écrites sur le sable. 37. 38.
L'eau de la mer douce au fond & salée au dessus. 38
Pourquoi l'eau de la mer est salée 38. 39
La mer est le theatre de la puissance divine. 40 41
Des animaux qui sont dans la mer. 41. 42. &c.
Des plantes qui naissent dans la mer. 42
Proprietez admirables des poissons. 43
Les Sirenes ne sont pas de pures fables 44
Des Dauphins. 44. 45
Des Perles. 46 47
Du Coral. 48. 49
De l'Ambre gris. 51. 52
Si la mer est utile ou pernicieuse à l'homme. 53

LA LANGUE FRANÇOISE.

LEs Truchemens ne servent pas beaucoup. 56. 57
Postel renommé par la connoissance des langues. 57
La langue Françoise est répandue par tout, 59. 60.
Elle est noble & agréable. 61. 62. &c.
La langue Espagnole a plus de faste que de majesté. 63. 64. &c.
Son caractere. 73. 74. &c.
La langue Italienne est enjouée. 66. 67
Son caractere. 75. 76
La langue Françoise n'aime point les diminutifs & les rimes. 68 69
Elle n'aime point les hyperboles & les métaphores hardies. 77. 78

Elle n'a point de superlatifs. *ibid.*
Elle est naturelle. 71. 72. 86. 87. *&c.*
Elle est naturelle jusques dans la poësie. 79. 80.
Elle ne peut souffrir l'affectation. 81
Elle ne se plaît point à la composition des mots. 83. 84
Elle n'aime point ce qu'on appelle *Phrases.* 84
Elle aime fort la clarté & la netteté dans le stile. 90. 91
Elle aime la brieveté. 91. 92. *&c.*
Le génie des langues est conforme au génie des peuples. 92. 93
L'estime que Charles-Quint faisoit de la langue Françoise. 95. 96. *&c.*
Vision d'un Espagnol sur la langue. 94
La langue Françoise n'a rien de la rudesse des langues du Nort. 97
Elle n'a rien de la molesse de la langue Italienne. 100
Elle ne souffre rien qui blesse la pudeur. 100
En quoi elle est semblable à la langue Latine. 103. 104
Elle est capable de toutes choses. 105
Le sentiment qu'avoit Erasme de la langue Françoise. 106
Si elle est riche ou pauvre. 107. 108. *&c.*
Le retranchement de quelques mots ne l'a pas appauvrie. 116. 117
Mots nouveaux & phrases nouvelles qui sont presentement en usage. 119. 120. *&c.*
La langue Françoise est riche en traductions & en toutes sortes de livres. 148. 149.

Si elle eſt changeante. 152
En quoi elle ne change point. 153
Les divers changemens de la langue Françoiſe, depuis ſa naiſſance juſques à ſa perfection. 154, 155. *&c.*
C'eſt le propre des langues de changer. 155.
Pourquoi la langue Françoiſe n'a pas été ſitôt faite que les autres. 165
Si elle demeurera toujours dans l'état où elle eſt. 173 174
Quelles ont été les cauſes de la décadence de la langue Latine. 174. 175
Conjectures ſur les changemens qui peuvent arriver à la langue Françoiſe. 175. 176.
Ce qu'il faut faire pour la bien ſçavoir. 180. 181.
Livres bien écrits en notre langue. 182. 183
Doutes ſur un livre eſtimé. 188. 189. *&c.*
Il eſt difficile de parler bien François. 205
Il faut avoir un beau génie pour ſçavoir parfaitement la langue Françoiſe. 208
Le Roi la ſçait parfaitement. 209. 210

LE SECRET.

S'Il eſt difficile de garder un Secret. 213
Quel crime c'eſt que de violer un Secret. 214
Pourquoi la plûpart des hommes ne ſont point ſecrets. 215
Peu de femmes ſecretes. 217
Quelques femmes fort ſecretes. 218
C'eſt une grande vertu que d'être ſecret,

& c'eſt un grand défaut que de ne l'être point. 220. 221
Le Secret eſt neceſſaire aux Princes. 222. & ſuiv.
Les Secrets d'Etat doivent être gardez inviolablement. 224 & ſuiv.
Peines ordonnées contre ceux qui violent les ſecrets. 226 227
Le Secret eſt l'ame des grandes affaires. 229. 230.
Le Secret bien gardé dans la République de Veniſe. 228
La grande révolution de Portugal fut l'ouvrage du Secret. 229 & ſuiv.
Hiſtoire plaiſante touchant le Secret. 232
Le Secret ſe doit garder particulierement dans les affaires de la guerre. 234. 235
Exemples des grands Capitaines qui ont été fort ſecrets. 236. & ſuiv.
S'il faut dire tous ſes ſecrets à ſes amis. 239
L'art de garder un Secret. 238. 239
Il ne faut pas faire myſtere de tout. 249
Il ne ſuffit pas de ne point parler pour bien garder un Secret. 250. 251
Le vin & le Secret incompatibles. 252

LE BEL ESPRIT.

REputation de bel Eſprit fort commune, & ſouvent mal fondée. 255. 256
Bel Eſprit décrié. 257
En quoi conſiſte le veritable bel Eſprit, 258. 259. & ſuiv.
Le bel Eſprit, & l'eſprit fort ne ſont point differens. 259. 260

Ce que c'eſt que la délicateſſe de l'Eſprit. 261 262 *&c.*
Si la fecondité eſt une marque de bel Eſprit. 264
Caractere du Cavalier Marin. 264. 265
Caractere du Taſſe. 265
Un bel Eſprit ne doit point voler les penſées des autres. 266
Comment il ſe doit ſervir de ſes lectures. 267
La modeſtie ſied bien aux beaux Eſprits. 274. 275.
Le portrait de certains Eſprits à qui cette qualité manque. 275
D'où viennent les qualitez qui font le bel Eſprit. 275. 276. *&c.*
Si la beauté de l'Eſprit eſt un effet de la perfection des corps ou de celle des ames. 278. 279. *&c.*
La Nature ne fait pas toute ſeule un bel Eſprit. 281. 282
Trois eſpeces de bel Eſprit. 282. 283
Si l'Eſprit de converſation, l'eſprit d'affaires, l'eſprit de ſcience ſe peuvent rencontrer enſemble. 284. 285
Le vrai bel Eſprit eſt univerſel. 285. 286
Portrait d'un bel Eſprit deſtiné au gouvernement d'un Etat. 291
Si le bel Eſprit eſt de tous les payis. 293. *&c.*
S'il eſt de tous les ſiecles. 296. 297
D'où vient qu'il y a plus d'eſprit dans un ſiecle que dans un autre. 298. 299. *& ſuiv.*
Portrait de l'Eſprit de M. le Comte de Saint Paul. 304

Si une femme peut être un bel Esprit. 306. 307
Exemples de femmes qui ont été de beaux Esprits. 308. 309

LE JE NE SÇAI QUOI.

Effets du Je ne sçai quoi, qu'on sent pour une personne. 311. 312
Ce que c'est que ce Je ne sçai quoi. *ibid.*
Autre Je ne sçai quoi visible & agréable. 313
On ne peut pas dire ce que c'est. *ibid. &c.*
Il n'est connu que par ses effets. 318. 319
En quoi consiste le mystere du Je ne sçai quoi. 316. 317
Le Je ne sçai quoi est fort en usage parmi certaines nations. 320
La nature du Je ne sçai quoi est d'être caché & inconcevable. 318. 319
On ne peut peindre le Je ne sçai quoi. 322.
Il y a un Je ne sçai quoi desagreable. Quels sont ses effets. 323. 324
Ces deux Je ne sçai quoi sont les fondemens de la sympathie & de l'antipathie. 325. 326.
Le Je ne sçai quoi se trouve par tout. 326. *& suiv.*

LES DEVISES.

Ce que c'est que la Devise. 336. 337
Devises fameuses examinées. 395. 396. 408.
La Devise demande une figure & des paroles. 338. 339

Pourquoi la Figure de la Devise s'appelle Corps, & le Mot Ame 441. 442
Conditions des figures qui entrent dans la composition de la Devise. *ibid.*
Les Figures doivent être naturelles, & non pas chimeriques. 343 344
Les corps fabuleux sont reçûs dans la Devise. 346
La Devise ne souffre point d'allégorie. 344.
Le corps humain n'entre point dans la Devise. 345
Les Dieux de la fable n'y doivent point être admis non plus que les Démons. 347. 348
Comment les portraits & les statues entrent dans la Devise. 349
Si la main peut servir de figure dans la Devise. Sentiment d'Aresi, & d'un sçavant homme sur ce sujet. 350 351
Les vrais corps de la Devise se prennent de la Nature & des Arts. 352. 353
Les proprietez sur lesquelles on fonde la Devise, doivent être réelles, ou en elles-mêmes, ou dans l'opinion des hommes. 354
Les corps de la Devise doivent être nobles & agréables. 355
Ce qui leur donne le plus de grace. 357
Ils doivent être connus. 358 359
Pourquoi les serpens entrent dans la Devise. 355
Si les Devises qui n'ont pour corps qu'un cartouche sans figure, sont légitimes. 359. 360
Il doit y avoir de l'unité dans les figures de la Devise. 361. 362

Quel doit être le champ & le cartouche de la Deviſe. 363. 364
Le mot de la Deviſe doit être proportionné à la figure. 364. 365
Il ne doit point dire ce que la figure fait voir. 366, *& ſuiv.*
Il ne doit point avoir un ſens achevé. 370. 371
Il doit laiſſer quelque choſe à deviner. 372
Il doit être court. 373
Si le mot de la Deviſe doit être un bout de vers. 375
S'il doit être tiré d'un Poëte. 376
Le mot de la Deviſe doit être vrai. 377. 378
Il doit convenir à la figure, & à la choſe figurée. 378. 379. 388. 389
Quels doivent être les vers qui accompagnent les Deviſes. 386. 387
Le mot de la Deviſe ne doit point être métaphorique. 394
L'antitheſe a bonne grace dans le mot de la Deviſe. 398. 399
Quelle doit être la penſée de la Deviſe. 403. 404
En quelle langue doit être le mot de la Deviſe. 399
Les Deviſes ne ſont point parfaites, ſi le merveilleux ne s'y rencontre. 408
En quoi conſiſte le merveilleux de la Deviſe. 409. 410
Les Deviſes, pour être parfaites, doivent être appropriées aux perſonnes, en marquant leur nom & leurs armes. 415. 416

La Deviſe eſt un ouvrage fort ingenieux & fort agréable. 424. 425
Differentes eſpeces de Deviſes. 426
Si les Deviſes ſatiriques ſont des Deviſes legitimes. 427
Deviſes genealogiques. 459. 360. 361
Deviſes heroïques. 432. 433. 447. 448 449
Deviſes ſatiriques. 417. 419
Deviſes paſſionnées. 449. 450
Deviſes morales. 452
Deviſes politiques. 453. 454
Deviſes chrétiennes. 455. 456
Si la ſcience des Deviſes eſt ancienne. 459.
Les occaſions où l'on fait d'ordinaire des Deviſes. 460. 461
Il n'y a rien qu'on ne puiſſe exprimer en Deviſes. 478. 479
Quelles perſonnes ont droit de porter une Deviſe. 484
Les Ordres de Chevalerie en devroient tous avoir une. 495
Chaque Académie a ſa Deviſe en Italie. 501. 502.
Chaque Académicien a auſſi la ſienne. 504
Où les Deviſes ſe mettent d'ordinaire. 506. 507. &c.
Quelles doivent être les Deviſes qu'on fait graver ſur les cachets dont on ſe ſert. 509. 510
La ſcience des Deviſes eſt differente des autres ſciences. 511. 512. &c.
Les differences qu'il y a entre la Deviſe & l'Emblême. 348. 371. 402. 431. 432

FIN.

LIVRES NOUVEAUX

qui se vendent chez FLORENTIN DELAULNE, rue Saint-Jacques à l'Empereur.

NOuvelle Description de la France. *in* 12. 9. Vol. par M. Piganiol de la Force.

L'Histoire de la Reine de Navarre. *in* 12. 4. vol.

Le Voyage de Thomas Gage. *in* 12. 2. Vol. avec Figures.

Les Oeuvres de M. de Sacy *in* 4°. 1. Vol.

——— *Idem in* 12. 5. Vol.

L'Antiquité expliquée, & représentée en figures par le R. P. Dom Bernard de Montfaucon, Religieux Bénédictin de la Congrégation de S. Maur. *in fol.* 10. Vol. avec plus de douze cent Planches.

Emundi Martene Thesaurus novus Anecdotorum. *in fol.* 5. Vol.

L'Histoire des deux Triumvirats *in* 12. 3. Vol. par M. Larrey.

La Morale Chrétienne sur le *Pater. in* 4°. 1 Vol. par M. Floriot.

Les Stils Civil & Criminel, par M. Gauret; *in* 4°. 2. Vol.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier trois livres ; l'un intitulé, *Maniere de bien penser dans les Ouvrages d'Esprit:* l'autre, *Pensées Ingenieuses des Anciens & des Modernes :* & le dernier, *Entretiens d'Ariste & d'Eugene ;* & j'ai cru que la réimpression en seroit agréable au Public. Fait à Paris le 29 Juillet 1706. FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. FLORENTIN DELAULNE, Libraire à Paris, Nous a fait remontrer qu'il lui a été mis entre les mains un Livre intitulé, *Morinus de Pœnitentia & Basilicis antiquis :* lequel Ouvrage il desireroit imprimer ou faire imprimer : mais comme il ne le peut sans s'engager à une tres-grande dépense, il Nous a tres humblement fait supplier de vouloir bien pour le dédommager des avances considerables qu'il lui convient faire à ce sujet, lui accorder nos Lettres de Privilege, tant pour l'impression dudit Ouvrage, que pour la réimpression de plusieurs Livres dont les Privileges sont expirez ou prêts à expirer. A CES CAUSES

Voulant favorablement traiter ledit Delaulne, & exciter par son exemple les autres Libraires & Imprimeurs à entreprendre des Editions dont la lecture pût être avantageuse à l'avancement des sciences & au progrès des belles Lettres qui ont toujours fleuri dans notre Royaume, ainsi qu'à soutenir l'Imprimerie & la Librairie qui ont été jusques à present cultivées par nos Sujets avec autant de succès que de réputation : Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit DELAULNE d'imprimer ou faire imprimer ledit Ouvrage, & les autres Livres intitulez, *Petavii Rationarium Temporum & Tabula Chronologica*, tant en Latin que traduit en François, & continué jusqu'à present. De Vert sur les Cérémonies de l'Eglise, & sur les mots de Messe & de Communion. *Maniere de bien penser. Pensées Ingenieuses & Entretiens d'Ariste du P. Bouhours.* Dictionnaire François par Alphabet & par rimes, avec la Méthode pour apprendre la langue Françoise, & le Traité de la Poétique Françoise, par Richelet. Toutes les lettres du Comte de Bussy, avec les Réponses, & l'Histoire du Roi. Instructions & Pratiques sur les tems & les Mysteres de l'année, les Passages choisis de l'Ecriture-sainte. Entretiens sur divers sujets de Pieté. La Verité de la Religion Chrêtienne, par Desmahis. Martyrologe, Diurnal, Missel Romain & Pseautier, Latin & François, avec les differences du Parisien, contenant l'Office de l'Eglise pendant la Messe, & les autres Heures pour tous les jours de l'année, avec l'Office de la Semaine sainte, de Pâque, & l'explication des cérémonies. Relations des morts des Religieux & les Constitutions de la Trappe. Description de Versailles & de Marly : Les Lettres à Atticus, par Mongault.

Theologie & Conferences sur les matieres de Theologie en François: Avec la Traduction des Heures d'Horstius, & la Devotion à la Vierge. Menagiana, Valesiana, Colomesiana, Chevræana, Naudæana; Soberiana, &c. par ordre alphabetique; en telles formes, marges, caracteres, en autant de Volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de dix huit années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons defenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles puissent être, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, debiter, ni contrefaire aucuns desdits Livres en tout, ni en partie, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'Impression desdits Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant que de l'exposer en vente, il sera mis de chacun deux Exemplaires dans nôtre Pibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un

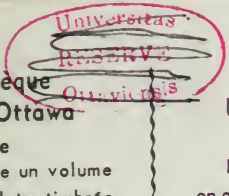
dans celle de notre tres-cher & feal Chevalier Chancelier de France, le sieur Phelypeaux, Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres ; le tout à peine de nullité des Presentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée cõme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le vingt-sixiéme jour de May, l'an de grace mil sept cent huit, & de notre Regne le soixante-sixiéme. Par le Roi en son Conseil, LE COMTE.

Registré sur le Registre N° 2. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 343. N° 647. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du Conseil du 13 Août 1703. A Paris ce 9. Juin 1708.

Signé L. SEVESTRE, *Syndic.*

Page 432. lig. 11. après celle que, *ajoutez* porte.

F/ Bourbeau (D



La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Échéance

Celui qui rapporte un volume
rès la dernière date timbrée
-dessous devra payer une
nende de dix sous, plus cinq
ous pour chaque jour de retard.

The Library
University of Ottaw

Date due

For failure to return a
on or before the last date s
ed below there will be a f
ten cents, and an extra c
of five cents for each addi
day.